CH. BRIFAUT

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

SUR LA RÉVOLUTION, LE PREMIER EMPIRE ET LA RESTAURATION

*Avec Introduction & notes du Docteur **Cabanès***
& suivis de la Correspondance de l'Auteur



PARIS
Albin Michel Editeur
22 Rue Huyghens 22

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

concernent surtout le théâtre
début du siècle — Récits
anecdotiques —
Brifaut composait des tragédies
dont une seule (Ninus) eut du succès —

OUVRAGES DU Dr CABANÈS

MÉDECINE HISTORIQUE

Le Cabinet secret de l'Histoire . . . . 4 vol.
Les Indiscrétions de l'Histoire . . . . 6 vol.
Les Morts mystérieuses de l'Histoire . . . . . 2 vol.
Légendes et Curiosités de l'Histoire . . . . . . 4 vol.
Balzac ignoré . . . . 1 vol.
La Névrose révolutionnaire (en collaboration avec le Dr L. Nass) . . . . 1 vol.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Remèdes d'autrefois . . . . 2 vol.
Remèdes de bonne femme (en collaboration avec le le Dr J. Barraud) . . . . 1 vol.
Gayetez d'Esculape (en collaboration avec le Dr Witkowski) . . . . 1 vol.

HYGIÈNE SOCIALE

Mœurs intimes du passé . . . . 6 vol.

DERNIERS OUVRAGES PARUS :

Folie d'Empereur (*Guillaume II*) . . . . 1 vol.
Fous couronnés (*Les Romanow*) . . . . 1 vol.
Une Allemande à la Cour de France (La Palatine, belle-sœur de Louis XIV) . . . . 1 vol.
Chirurgiens et Blessés à travers l'Histoire . . 1 vol.
La Salle de Garde (Histoire anecdotique des salles de garde des hôpitaux de Paris) . . . . 1 vol.

OUVRAGES ÉPUISÉS

Marat inconnu . . . . 1 vol.
Napoléon jugé par un Anglais. (Souvenirs d'un chirurgien de la marine anglaise sur Napoléon) . . . . 1 vol.
Les Curiosités de la médecine . . . . 1 vol.

CH. BRIFAUT

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

sur la Révolution
le premier Empire et la Restauration

AVEC *Introduction* ET *Notes* DU DOCTEUR CABANÈS

ET SUIVIS DE LA *Correspondance* DE L'AUTEUR



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22

INTRODUCTION

Brifaut ! En est-il qui se souviennent encore de cette nébuleuse, à la comparer à ces astres éclatants, à cette pléiade de constellations qui brillèrent au ciel romantique et qui l'ont aveuglée de leurs éblouissants rayons? Brifaut mérite cependant mieux que le dédain d'une postérité si souvent mal éclairée dans ses choix, non point parce qu'il appartint à l'Académie, comme V. Hugo, comme A. de Vigny, comme Musset; mais aussi comme Droz, comme Jouy ou le ridicule Baour-Lormian. Dans ce temps, si l'intrigue et la faveur ne restaient pas tout à fait étrangères au succès, il suffisait, Brifaut en témoigne, d'une pièce, voire d'une tragédie, dont le jeu d'un grand acteur masquait les défauts, pour pénétrer vivant dans l'immortalité.

Sans avoir, pour emprunter une expression à Jules Sandeau, « les splendeurs du génie », Brifaut conserve cependant sa physionomie propre; et, à défaut de qualités transcendantes, ses écrits laissent l'impression d'un homme aimable, maniant l'ironie

avec grâce et souplesse, rappelant, par l'exquise urbanité des manières, l'élégance et la politesse du siècle qui l'avait vu naître et dont il avait conservé les meilleures traditions. Sous les dehors assez frivoles d'un optimisme souriant, à travers ses compliments flatteurs et ses ingénieuses malices, se dissimulait un analyste subtil, un philosophe qui fut un sage.

Après avoir goûté à toutes les douceurs d'une notoriété qu'il avait conquise sans faire de grands efforts pour sa conquête, Brifaut s'était retiré du monde sans bruit, comptant peut-être, plus qu'il n'y voulait paraître, sur un retour de fortune au-delà de la mort, comme s'il avait voulu « ménager à son ombre le doux murmure des applaudissements posthumes ». Ne se savait-il pas assuré de plaire, en contant sa vie comme il l'avait vécue? La vie d'un homme d'esprit (1), *qui fut aussi celle d'un brave homme.*

(1) *Les mots d'esprit de Brifaut ne se comptent pas; nous citerons seulement deux ripostes de ce rude joûteur qui avait, quand il le voulait, le trait acéré. Brifaut se trouvait à la campagne, chez Mme de la Briche. Une petite fille, devenue plus tard une des femmes les plus distinguées de la société parisienne, lui dit tout à coup : « Monsieur Brifaut, pourquoi avez-vous le nom d'un chien? Vous savez : Brifaut était bon chien de chasse! » A quoi Brifaut répondit : « Mademoiselle, je vais satisfaire votre curiosité : mes ancêtres, à une époque fort reculée, étaient des chiens, mais ils sont devenus méchants et le bon Dieu, pour les punir, les a condamnés à devenir des hommes. » Avec ses collègues de l'Académie, sa causticité s'exerça parfois aux dépens de ceux qui s'avisaient de lui manquer de respect. Un jour, V. Cousin parlait de Molière en termes tels que Brifaut se permit de le contredire. Le philosophe, se levant brusquement de sa place, s'avança vers son interlocuteur et*

D'origine modeste, — il appartenait à une famille d'artisans — toutefois il tient à nous en prévenir : d'artisans « honnêtes et estimés », — notre héros naquit à Dijon le 15 *février* 1781, *sur la paroisse Saint-Pierre, rue des Dames-Saint-Julien, dans une maison qui porte aujourd'hui le numéro* 68 *de la rue Chabot-Charny et dont la façade date de* 1581. *Son acte de baptême le dit fils de Pierre Brifaut, sculteur (sic) et de Anne Nicolas, son épouse.*

Il eut pour parrain Charles Bordet, vinaigrier, et pour marraine, Anne Richard, fille de Lazare Richard, intendant chez M. de Bourbonne (1).

Pierre Brifaut était lui-même fils de sculpteur et à côté de son atelier, tenait un cabaret : il payait sept livres d'imposition en 1784. *Le grand-père de Charles Brifaut, Louis, habitait également dans la rue Saint-Julien, en face du logement que devait plus tard occuper son fils.*

Louis Brifaut avait épousé Claudine Beutat, native de Dijon, qui, après le mort de son mari, prit le 7 *mars* 1787, *à l'âge de soixante-trois ans, une maîtrise de menuisier-sculpteur, pour continuer le métier du défunt.*

Les registres de l'état civil accusent l'existence d'un Brifaut, prieur du cloître Saint-Etienne

lui dit, sur un ton qui frisait l'impertinence : « Est-ce que vous auriez la prétention de connaître Molière aussi bien que moi? — Monsieur Cousin, répondit froidement Brifaut, je n'ai qu'une prétention, celle d'être poli. »

(1) *Archives de la Mairie de Dijon, B.* 622.

de Dijon : il y vivait au XVe *siècle* (1). Bernard *Brifaut était chirurgien dans cette même ville, rue de la Poissonnière, en l'an* 1714 (2).

La naissance de Charles Brifaut fut accueillie au milieu des joies de son entourage, « joies qui devaient bientôt se convertir en tristesses ».

Ses premières années furent, en effet, assez tourmentées : jusqu'à six ans, nombre de maux l'assaillirent, et il ne commença qu'à cet âge, d'enfant indolent et toujours plaintif qu'il avait été jusqu'alors, à se transformer en un garçon alerte et de caractère enjoué. Un teint frais avait remplacé sa pâleur maladive, et il prenait goût à l'étude, qu'il préférait aux jeux, se livrant avec ardeur au travail, qui l'attirait plus que l'oisiveté.

Son père fut son premier instituteur.

Bien que l'éducation et surtout l'instruction de l'auteur de ses jours n'eussent jamais été poussées très loin, celui-ci avait des dons naturels, qui suppléaient à ce qui lui manquait sous ce rapport.

Il connaissait les bonnes méthodes sans les avoir jamais apprises : fidèle, sans le savoir, au précepte d'Horace, il savait joindre l'agréable à l'utile, entremêlant de réflexions judicieuses, appropriées

(1) *Lettres inédites de Charles Brifaut, de l'Académie française, à son ami Bénigne Toussaint* : INTRODUCTION (Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, *de Dijon ; quatrième série, t.* V, 1885-86, *p.* 134, *note* 1).

(2) *Notes inédites sur la famille Brifaut, communiquées par M. Louis* FYOT, *à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, en* 1916.

à la jeune intelligence qui s'éveillait, les traits les plus remarquables de l'histoire ; et quand il s'apercevait que les matières sérieuses paraissaient fatiguer son auditeur, que son attention commençait à se relâcher, un conte des Mille et Une Nuits, *ou des vers, dont sa mémoire était richement pourvue, amenaient, fort à propos, un délassement, dont le bienfait ne tardait pas à se manifester.*

Le père de Brifaut semble avoir été d'humeur joviale; son fils a raconté que, lorsqu'il l'accompagnait dans ses tournées — le commerce de vins qu'il avait entrepris l'obligeait à de fréquents déplacements à la fin de la journée. — quand on rentrait au logis, l'enfant était tout apeuré ; et, pour le rassurer et détourner son attention des fantômes qui lui apparaissaient dans l'obscurité de la nuit, son père « imaginait cent folies : il jouait la parade, il imitait le baragouinage d'Arlequin, il grasseyait comme Polichinelle; il chantait des noëls de la Monnoye, des couplets de Vadé » : les terreurs se dissipaient, les visions s'évanouissaient; et quand on frappait à l'huis, et que la bonne mère accourait au-devant des voyageurs, on oubliait bien vite en famille les frayeurs de la route, les dangers imaginaires qu'on avait courus.

Autant le papa divertissait le petit Charles par ses facéties, autant la maman l'attristait par ses continuels sermons, ou le rebutait par ses manières impérieuses. Elle le prenait toujours, disait-il, à rebrousse-poil. Il cédait à une caresse, mais il se

rebellait contre un ordre; s'il n'avait été aussi gâté qu'il le fut par son père et par sa grand'mère, qui cédaient à ses moindres caprices, il aurait pu devenir « le plus détestable des sujets ».

Les parents de Brifaut étaient parvenus à acquérir une enviable aisance, leurs affaires prospéraient, lorsqu'un malheur vint s'abattre sur eux, comme pour les prévenir que les fées bienfaisantes leur retiraient leur protection : sa mère succomba en quelques jours à une affection de poitrine, dont les progrès lents et courageusement dissimulés n'avaient alarmé personne. Ce fut la première disgrâce du sort; d'autres n'allaient pas tarder à la suivre.

Charles Brifaut avait huit ans, quand éclata la Révolution, qui « renversa toutes les existences, déracina toutes les fortunes, mit en bas ce qui était en haut, en haut ce qui était en bas, ou plutôt confondit les hommes et les choses dans un pêle-mêle épouvantable ». Bien que sorti d'un milieu où le régime nouveau recrutait le plus grand nombre de ses adeptes, Brifaut avait témoigné, dès ses plus jeunes années, de goûts aristocratiques, que le hasard des circonstances lui permit plus tard de satisfaire. Il aimait — il en fait naïvement l'aveu — « cette magnificence des hôtels, cet éclat des voitures, ce bon goût et cette élégance dans la parure des femmes, ces robes de soie, ces fleurs, ces diamants qui embellissaient jusqu'à la laideur, jusqu'à la beauté... »

Mais voici que, tout à coup, se fit entendre le

bruit du tambour, le tocsin retentit, en même temps qu'en tous lieux se répercutent, comme par mille échos, les mots de : Liberté, Égalité ! « *Et voilà que cette belle et opulente France disparaît, pour faire place à une France horrible, déguenillée, qui plonge un pied dans la boue, un autre dans le sang, se couvre d'un bonnet rouge, brandit une pique, abat un trône pour élever cent mille échafauds, fait tomber des fers sur les mains qui portaient le sceptre et sur celles qui le défendaient, impose des bâillons aux bouches qui refusent de pousser son cri de ralliement ou plutôt d'extermination, fait succéder le deuil à la joie, les larmes aux ris, les supplices aux fêtes, la mort à la vie et l'immobilité au mouvement.* »

Les opinions royalistes du père de Brifaut le contraignirent à s'expatrier, afin d'échapper au péril suspendu sur sa tête; le soir, lorsqu'on apprit, dans la ville, ce départ, le peuple des faubourgs se porta en foule devant la maison de l'émigré, brisant les barreaux des fenêtres à coups de pierre, secouant les battants de la porte d'entrée, que les forcenés s'efforçaient d'enfoncer. Sans l'arrivée d'un épicier du voisinage, dont les terroristes avaient fait un de leurs chefs, et qui les exhorta au calme et à la modération, on prévoit ce qui serait advenu des êtres inoffensifs dont la vie avait été un instant menacée.

Après quelques mois d'exil, le transfuge, tourmenté par la nostalgie du pays natal, bravant tous les dangers, éprouvait l'irrésistible tentation, contre

laquelle il n'essayait pas plus longtemps de lutter, de revoir son logis, de retrouver son foyer et les êtres chers qu'il y avait laissés sans appui, sans soutien. Furtivement, avec les précautions que la simple prudence n'imposait que trop, le proscrit réussissait à déjouer la surveillance des patriotes.

Mais à peine avait-il eu le temps de presser dans ses bras sa vieille mère et ses deux fils, que sa présence était signalée ; il put, néanmoins, se soustraire, par la fuite, aux perquisitions tardives qui furent ordonnées, et se réfugier, cette fois, au sein de nos armées, qui faisaient la campagne sur le Rhin.

Il en revenait, quelques mois plus tard, mais dans quel état! « Affublé du costume du soldat, un bonnet militaire sur la tête, pâle, vieilli, changé, méconnaissable... et marchant appuyé sur deux béquilles, que ses mains, encore novices, faisaient jouer avec une inquiétante maladresse. » Ses jambes étaient « emmaillotées dans d'épaisses flanelles » : il avait les pieds gelés. Il ne fallait pas songer à échapper à ses persécuteurs, mieux valait les aborder de front. Il fut donc convenu que le jeune Charles se rendrait à la séance du club local, y annoncerait publiquement le retour de son père et présenterait lui-même à ses juges, à ces « Dracons en sabots », à ces « Brutus en carmagnoles », la défense du réfractaire.

Lorsque parut à la tribune cet orateur de dix ans, ce fut d'abord de la stupéfaction; mais cette tête blonde, cette harangue prononcée par une bouche

innocente, en imposèrent à la populace, qui n'est pas toujours étrangère aux sentiments pitoyables. Quand l'enfant eut lu le plaidoyer, qu'on lui avait à l'avance préparé — est-il besoin de le dire? — d'une voix mal assurée, mais d'autant plus persuasive, sollicitant l'indulgence de ces juges qui n'aspiraient qu'à se transformer en bourreaux, en faveur d'un citoyen qui venait de perdre une partie de ses membres pour la défense de la patrie; quand il eut tendu ses petites mains suppliantes vers ces pères de famille qui, la plupart, avaient des enfants et une mère à protéger, ces âmes farouches passèrent en un instant de la fureur à la compassion, et des acclamations saluèrent la fin de ce discours si différent de ceux qu'on était habitué à entendre en pareil lieu.

L'inflexible tribunal avait pardonné, et l'on s'abandonnait au bonheur d'avoir réussi à disputer cette proie à la mort, lorsqu'une catastrophe inattendue survint, qui rendit vaine la faveur arrachée, au prix de quels efforts, à la pitié populaire. L'enfant était dans la rue, occupé à jouer avec des écoliers de son âge, quand un bruit épouvantable les arrêta dans leurs divertissements : la voûte d'une église voisine venait de s'écrouler avec fracas, sous le marteau des démolisseurs, et une clameur où l'on ne pouvait distinguer les cris d'effroi et de douleur de ceux que poussait une foule en délire, se faisait entendre et retentissait au loin. Dans le tumulte, on n'avait pas remarqué un triste cortège, qui s'ache-

minait lentement vers une maison voisine du lieu du sinistre : quatre hommes apportaient sur un brancard un corps mutilé et ensanglanté : ce corps, c'était celui du père de Brifaut. Au moment où l'on avait fait sauter la voûte, il s'était approché, inconscient du danger; des éclats de pierre l'avaient atteint, meurtri, tué! A l'heure où la Providence venait de le sauver, on ne sait quelle déplorable fatalité le privait de cette existence qui avait couru tant d'autres périls et était toujours parvenue à s'y soustraire.

Le jeune orphelin rencontra heureusement sur sa route deux anges gardiens, deux ecclésiastiques, le vénérable abbé Rousselet et l'évêque constitutionnel Volfius. Ces deux hommes de bien se chargèrent successivement de l'instruire, de l'élever, de développer les germes d'une intelligence qui donnait les plus belles espérances. Il n'est peut-être pas inutile de marquer à cette place que ces deux ecclésiastiques appartenaient tous les deux à un Ordre dont la méthode éducative consiste, pour une bonne part, à développer, chez les enfants, l'urbanité des manières, la forme polie de l'esprit, toutes qualités qui ne furent pas étrangères aux succès mondains que remportera Brifaut durant le cours de sa carrière.

Dès son entrée dans le monde, la haute société l'accueille comme un gentilhomme qui aurait grandi dans l'émigration. Avant de s'informer qui il est,

elle l'adopte comme un des siens, parce qu'il possède ce privilège de la nature, dont celle-ci est si peu prodigue : le don de plaire. Dans l'éloge qu'il a prononcé sous la Coupole, le successeur de Brifaut n'a pas manqué de mettre en relief cette qualité maîtresse de son prédécesseur : « Il arrive et tout lui sourit. Il vient du fond de sa province, il est pauvre, obscur, ignoré : à peine a-t-il fait quelques pas, la bienveillance accourt et s'empresse au devant de lui. Il a le don, il a le charme... Ce premier défilé de la vie, parfois si rude à la jeunesse et où plus d'un vaillant succombe, se change à son approche en une allée droite et sablée. C'est à qui lui tendra la main. »

Dans le calme de sa province, les Muses avaient visité sa retraite et lui avaient soufflé.. une tragédie mythologique ! Il n'aura pas l'esprit en repos, qu'il n'ait trouvé une scène pour la représenter. Il vivait à une époque où l'ambition faisait tourner toutes les jeunes têtes ; pourquoi ne tenterait-il pas, comme tant d'autres, la fortune? Il voyait son front chargé de couronnes, avant même de s'être embarqué, comme il l'écrira plus tard, sur le brick l'Espérance. *Paris était son point de mire, le Théâtre-Français, le seul théâtre digne de recueillir son chef-d'œuvre; et ses espoirs, si ambitieux qu'ils lui paraissaient lorsqu'il avait des retours de modestie, se réaliseront, et bien plus tôt qu'il n'aurait osé le souhaiter.*

Brifaut part pour la capitale le 11 *mai* 1803,

avec son manuscrit et une bourse de trente louis pour tout bagage ; mais plein de confiance dans sa destinée, « il est impatient de gagner ses éperons littéraires ».

L'heure ne saurait être plus propice. La France a vu succéder aux convulsions d'une agitation démagogique une ère d'apaisement social ; l'ordre a pris la place du désordre ; le pays a passé, sans heurts, du Consulat à l'Empire.

On est en 1804, *l'époque du sacre. De* 1804 *à* 1813, *Brifaut ne se révèle au public que par un poème sur le mariage de l'Empereur et un dithyrambe en l'honneur de la naissance du Roi de Rome. A qui aurait reproché à sa muse de chanter l'union du fils couronné de la Révolution avec la fille des Césars, il eût pu répondre que « les Muses ne s'humiliaient point en s'inclinant sur le berceau de l'enfant à qui la fortune promettait le sceptre du monde ».*

Pacifique d'instinct et de tempérament, reçu, bien que d'origine roturière (1), *dans les salons de l'aristocratie la plus entichée de ses privilèges, dont les membres n'avaient cessé de bouder l'Empire ou plutôt l'Empereur, ce poète tragique, épris de son art, aurait encore pardonné à l'autocrate de juguler*

(1) « *Aussi peu né que possible, écrit de lui Sainte-Beuve, mais avec des goûts distingués et une vocation d'homme de qualité, qui eût été abbé dans l'ancien régime, qui eût été toute sa vie le gentil abbé de l'Hôtel d'Uzès, et à qui il n'a manqué, de nos jours, pour remplir cette destinée d'autrefois, que le titre et le petit collet.* » (Causeries du Lundi, XV, 323.)

la liberté ; mais ce dont il lui faisait surtout grief, c'était de ne lui point permettre de vivre en paix.

Ce général, « que sa grandeur n'attachait jamais au rivage, et qui, botté, éperonné, traversait l'Europe au galop, enlevant, donnant des couronnes (1) », *lui était odieux, à cet homme d'humeur tranquille, « si parfaitement inoffensif, de mœurs si douces, de formes si courtoises » ; et, en fait de batailles, il n'y en avait qu'une qui trouvait grâce à ses yeux, celle de Fontenoy, « où les deux armées, avant d'en venir aux mains, se saluèrent avec politesse ».*

D'autres combats l'attiraient qui, sans être moins ardents et en troublant davantage sa tranquillité, lui faisaient toutefois courir moins de risques : Brifaut rêvait d'aborder la scène ; le démon du théâtre depuis sa prime jeunesse le tourmentait.

Sa première œuvre dramatique, reçue avec acclamation, lui promettait le plus brillant succès ; mais Déjanire *comportait un rôle d'Hercule, tellement écrasant, que nul acteur ne se sentit le courage d'en accepter la lourde charge. Brifaut a raconté, dans ses* Récits d'un Vieux Parrain, *l'accueil bienveillant qu'il reçut alors de Saint-Prix, acteur en renom, et qui jouissait d'un grand crédit au théâtre dont il était une des principales vedettes ; mais Saint-Prix eut beau mettre tout l'empressement et le zèle dont il était capable au service de son protégé, on redoutait la lecture de la pièce, on en ajournait sans cesse la*

(1) Discours de J. Sandeau, *prononcé lors de sa réception à l'Académie française, le* 26 *mai* 1859 ; *Paris*, 1859.

représentation sous les prétextes les plus futiles. Un auteur dijonnais protégeait Brifaut : c'était Bernard Petitot qui, avant d'éditer son admirable Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, *avait fait représenter quelques tragédies et en préparait une nouvelle ; mais, pas plus que* Déjanire, Rosemonde *ne devait voir les feux de la rampe et les deux compatriotes n'eurent que la ressource de se consoler mutuellement de leur échec.*

Brifaut ne tarda pas à se remettre à l'ouvrage : au mois de septembre 1807, *sa nouvelle pièce, depuis plusieurs mois sur le chantier, lui paraît digne de voir le jour ; mais avant de la livrer au public, il songe à la soumettre à un critique dont il apprécie particulièrement la compétence. Il ne saurait trouver, en effet, meilleur juge ; Talma accepte de jouer la pièce, mais il formule quelques réserves : « Regardez, dit-il à l'auteur, avec lequel il entretenait des rapports de bonne amitié, regardez : comment pourrai-je débagouler cette tirade-là? Et puis, voyez-vous, passé le troisième acte, vos reins ont fléchi sous le fardeau ; à quelques scènes près, vos deux derniers actes sont nuls ; il faut les jeter bas; cherchons, arrangeons ; voyez-vous (c'était sa locution favorite), nous avons besoin d'un* crescendo, *d'une péripétie... comme ça, comme ça, vous m'entendez bien? » Et l'acteur tragique, par son jeu magistral, relevait la faiblesse de l'épisode. Brifaut, mettant de côté tout amour-propre, retouchait sa pièce, en tenant compte d'observations dont il sentait*

la justesse, et le juge adoucissait son verdict. Les rôles étaient distribués, le jour de la première représentation était fixé, lorsqu'une malencontreuse inspiration de Talma vint tout remettre en question : voulant attirer sur le jeune auteur la bienveillance et la faveur impériales, Talma avait obtenu de lire Jane Gray *devant l'Empereur. La lecture eut lieu, à Fontainebleau* (1), *le jour même où fut apportée à la Cour la nouvelle de l'entrée des Autrichiens en Bavière : l'heure était fâcheusement choisie, mais l'auditoire était si favorable, que Talma ne désespérait pas du succès. Talma lut — comme il savait lire — la tragédie du jeune dramaturge. Hélas ! quelle déconvenue !*

Tout d'abord, l'Empereur avait froncé le sourcil; puis, sur le ton qui lui était habituel, il avait prononcé — que tout cela n'était que fatras : « Qu'on donne, décréta la voix auguste, un dédommagement à l'auteur et qu'il retire sa rhapsodie ! » Napoléon avait décidé, dans sa toute-puissance, que « ce sujet était de ceux qu'on ne devait pas encore produire sur la scène et que la tragédie ne serait pas représentée ». Brifaut comptait pourtant d'influents appuis dans l'entourage impérial, mais ni Rémusat, ni Fontanes, pas même son compatriote Maret, duc de Bassano, n'osèrent prendre la parole pour le défendre. On n'en appelait pas d'un juge-

(1) *D'après les Souvenirs de Mme de Chastenay et d'un ami de Brifaut, Toussaint, la scène se serait passée à Rambouillet. Nous nous en tenons à la version de Brifaut.*

ment prononcé par un tel homme : de bonne grâce ou de force, il fallait s'incliner.

Brifaut n'allait pas tarder à prendre sa revanche ; mais ce ne fut pas sans lutte que le triomphe allait enfin se dessiner.

Sa nouvelle pièce s'appelait primitivement Don Sanche : *ce titre laisse deviner que l'action se passait en Espagne. La censure, y trouvant des allusions à des événements trop récents,* Don Sanche *dut quitter ses États de Castille et troquer la cape espagnole contre le manteau asiatique ; on lui permit de se réfugier en Assyrie et il reparut sous les traits de* Ninus II. *Mais qu'importent les costumes, pourvu que palpite, sous le vêtement ou l'armure, le cœur du héros qui les revêt? Le langage éternel de la passion se parle dans tous les pays et en toutes les langues ; son domaine ne connaît pas de frontières ; il est, on peut dire, universel. L'auteur n'en regrettait pas moins que « les circonstances politiques, en le forçant à changer la forme de son ouvrage, lui aient fait perdre des couleurs locales toujours précieuses ».*

Ninus II, *tragédie en cinq actes, fut représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le* 19 *avril* 1813. *Les interprètes étaient : Talma, « effrayant de vérité » dans le rôle de Ninus ; Mlle Bourgoin, charmante dans celui de Zorame.* Ninus *conquit les faveurs du parterre, et l'opinion fut à peu près unanime à ratifier les suffrages populaires. Naguère encore, un de nos littérateurs, dont*

la bienveillance n'exclut pas l'autorité (1), *appréciait en ces termes l'œuvre de celui auquel il succédait :* « *Malgré les sombres préoccupations du moment (nous étions en* 1813), *le succès fut immense ; il était légitime ; le souvenir en est resté. Un style brillant, plus d'une situation hardie ou pathétique, de beaux élans d'amour maternel, une vive peinture de l'ambition poussée jusqu'au crime, aux prises avec le remords, ont sauvé l'œuvre elle-même de l'oubli.* Ninus *se détache encore aujourd'hui sur le fond un peu gris de la littérature impériale... M. Brifaut se trouva porté tout d'abord au faîte de sa réputation littéraire. L'auteur de* Ninus *fut, pendant un été, le sujet de tous les entretiens, le point de mire de la curiosité générale. Les salons se disputaient sa présence... on le suivait dans les promenades ; au théâtre, le parterre se levait pour le saluer.* »

Les critiques de l'époque se montrèrent moins indulgents : « *Ce roman, écrivait le porte-férule Geoffroy, ce roman ne me paraît pas d'une invention heureuse; les invraisemblances y sont si fortes qu'elles détruisent l'intérêt. La passion de Ninus pour Elsire est une pure extravagance : il est inconcevable qu'il fasse tuer le mari, sans s'assurer de la veuve. L'incendie du palais est une fiction non moins déraisonnable. L'auteur a montré plus de talent dans les détails que dans les caractères et*

(1) JULES SANDEAU, *dans son Discours de réception.*

dans l'invention de la pièce. J'ai mis quelque sévérité dans la critique, par la raison même que la pièce a été accueillie avec des transports excessifs. Au milieu de cet enthousiasme aveugle, il faut bien que quelqu'un proteste en faveur du goût. » *Sensible à ces coups d'aiguillon, plus encore que fatigué par les répétitions de sa pièce, Brifaut dut, pour rétablir sa santé fort ébranlée, avoir recours à la Faculté, qui lui conseilla d'aller, pendant quelques semaines, respirer l'air natal. A son retour, il n'était déjà plus question du jeune dramaturge, ni de son chef-d'œuvre ; celui qu'on avait proclamé un second Voltaire, était retombé dans l'ombre discrète où il se plaisait, non sans méditer d'en sortir à la première occasion propice.*

En 1815, *il crut le moment venu d'en appeler de l'arrêt de mort, prononcé par le tyran, récemment déchu, contre sa* Jane Gray (1). *Fâcheuse inspiration :* Jane Gray *ne réussit pas mieux sous la Restauration qu'elle n'avait réussi sous l'Empire, bien que l'auteur ait eu à son service une interprétation*

(1) *On trouve le nom orthographié tantôt* GRAY, *tantôt* GREY. *La sœur de Marie Tudor a été tour à tour l'héroïne de Young, de Laplace, de Mme de Staël, de Brifaut, d'Alex. Soumet et enfin du peintre Paul Delaroche. C'est le propre bourreau de la Tour de Londres, un nommé John Lund, qui avait posé pour le grand artiste dans le costume de son rôle, tel qu'il existait au temps de Jane Gray, car depuis longtemps le titulaire de la fonction ne l'exerçait plus. John Lund passa deux mois à Paris, aux frais de Paul Delaroche, allant chaque jour dîner rue de la Harpe, chez son fils, au milieu des étudiants qui ne soupçonnaient guère qu'ils avaient pour commensal le* bourreau de la Tour de Londres (Cf. *le* Monde Illustré, 14 *mars* [illegible]).

remarquable : « Mlle Georges, très belle dans son entrée; Michelot, justement applaudi dans le premier acte ; Talma, Lafon et Damas, qui avaient fait preuve de jugement, de prévoyance et de goût(1). »
« Admirez la bizarrerie du sort, écrit à son tour Brifaut ; si l'on eût représenté cette tragédie sous l'Empire, le parterre, c'est-à-dire l'opposition, n'aurait pas manqué de l'applaudir ; sous les Bourbons, tout est changé. Ce qui devait contribuer auparavant à ma réussite tourne dès lors contre moi (2). »

Contrairement à la plupart des écrivains — genus irritabile ! — *Brifaut, reconnaissant qu'il s'était trompé, n'incrimina ni les acteurs, ni la cabale, ni la critique. Encore une expérience et, cette fois, si elle n'était pas favorable, il était bien décidé à prendre le parti d'une sage retraite.*

L'année qui suivit son retentissant échec, Brifaut donnait, en collaboration avec Dieulafoi, un opéra-ballet en un acte : Les Dieux Rivaux *ou* Les Fêtes de Cythère, *composé à l'occasion du mariage du duc de Berry et représenté, pour la première fois, à l'Académie royale de musique, le* 21 *juin* 1816. *Un de ses correspondants de Dijon portait sur cette pièce le jugement suivant : «* Les Dieux Rivaux *ont deux pères : l'un bon, l'autre mauvais. J'ai appris avec plaisir, par la voix de tous les journaux, que Brifaut est le bon. Il faut*

(1) Journal des Débats, *feuilleton du 2 mars* 1815.
(2) *Récits d'un vieux Parrain.*

avouer qu'il y a beaucoup à reprendre dans cet ouvrage. Les auteurs ont mêlé un peu trop follement la mythologie à l'histoire. Il est bizarre d'avoir placé la scène à Cythère et d'avoir mis les dieux de la fable en contact avec nos princes. Brifaut n'a eu que peu de temps pour écrire cet ouvrage. Il y a placé de beaux vers, exprimé de beaux sentiments : c'est tout ce que l'on pouvait raisonnablement demander. »

Le gouvernement de la Restauration ne voulut pas être en reste avec l'Empire : Brifaut obtint, à la suite des représentations des Dieux Rivaux, *une pension de douze cent livres, qui vint s'ajouter au traitement de mille écus dont l'avait gratifié l'Empereur, en créant pour lui la chaire d'histoire et de mythologie au Conservatoire, trois années auparavant.*

Le 1er *mars* 1820, *Brifaut fit une nouvelle et malheureuse tentative. Son but était cependant assez noble, pour lui mériter des approbations : dans* Charles de Navarre (1), *Brifaut avait eu surtout*

(1) *Voici le traité qui fut échangé entre Brifaut et les éditeurs de sa tragédie, et dont l'original nous a été communiqué par M. Noël Charavay.*

« *Entre les soussignés, M. Brifaut rue de l'Université, d'une part, MM. Lenormant et Ponthieu, Libraires Palais royal, d'autre part, a été convenu ce qui suit :*

M. Brifaut vend et en toute propriété à MM. Lenormant et Ponthieu, une tragédie en 5 actes intitulée Charles de Navarre, *moyennant la somme de* deux mille cinq cents francs, *que M. Brifaut reconnoît avoir reçu en passant ledit acte.*

Fait double à Paris, le 2 mars 1820.

BRIFAUT. »

pour dessein de réconcilier les partis en lutte, de les convier à une embrassade générale; moyen excellent pour ne contenter personne et réunir contre soi les partisans des deux camps opposés (1). *Cette tâche de conciliateur, il est rare qu'on ne l'accomplisse à ses dépens ; qui cherche à rapprocher deux adversaires se les aliène presque à coup sûr. Charles Brifaut ne s'entêta point à faire entendre raison à ces enragés, estimant qu'il faudrait être « sot ou fou pour s'obstiner à leur crier aux oreilles, après trois sommations : « Messieurs, vous aurez du plaisir de ma façon ou vous direz pourquoi ». Se tenant pour averti, il renonça désormais à passer « par les verges de la critique », pour rentrer dans le monde, qui se réservait d'accueillir ce transfuge à bras ouverts.*

Avant d'être l'hôte assidu des salons du noble faubourg, qui allait devenir « le quartier général, le centre de sa vie parisienne », avant de promener son humeur vagabonde de château en château, où le conviaient des invitations aussi flatteuses que multipliées (2), *Brifaut avait accepté l'hospitalité*

(1) *Ce drame resta suspendu « entre les murmures et les applaudissements », au dire même de son auteur : il donna lieu à cette épigramme cinglante : « Qu'est-ce que Charles de Navarre? C'est Charles le Mauvais. Qu'est-ce que Charles le Mauvais? C'est Charles de Navarre. »*

(2) *En 1842, Mme Récamier, qui le rencontre chez les Noailles, au château de Maintenon, écrit à sa nièce, que Brifaut est là « dans son élément ... Les beautés de ce royal château, les souvenirs de Louis XIV et de Mme de Maintenon, mais surtout le plaisir de*

d'un vieillard octogénaire qui, après avoir consacré sa laborieuse existence à la science, achevait paisiblement ses jours dans une de ces fastueuses résidences que l'État ne concède que trop rarement à ceux qui ont le plus honoré leur patrie, par la dignité de leur vie ou la valeur de leurs travaux. Lorsqu'on avait construit l'hôtel de la Monnaie, M. Sage, qui y professait la minéralogie, avait proposé au monarque régnant de faire intérieurement décorer et aménager à ses frais la galerie occupant le centre du bâtiment, à la seule condition d'en être, jusqu'à sa mort, l'unique conservateur. Sa proposition ayant été agréée, le savant avait transporté ses pénates à la Monnaie, où ses appartements étaient assez vastes pour en céder une partie à ses amis; néanmoins, quand il avait accueilli Brifaut comme hôte, afin qu'on ne dérangeât rien dans l'ordonnance de l'établissement, il avait fait dresser un lit dans « le petit cabinet où se trouvaient enfermés les plus riches spécimens de la science (1) ».

Après le succès de Ninus II, Brifaut avait déménagé pour aller habiter rue Jacob; il collaborait alors à la Gazette de France, ce qui désigne où allaient ses préférences du moment. Ses convictions étaient sincères, et, s'il avait été pendant un temps voltairien, comme presque tout le monde l'était dans

se voit entre la duchesse de Noailles et la duchesse de Talleyrand, sont des jouissances dont il ne se lasse pas. »

(1) Mémoires inédits d'Hippolyte Auger (Revue rétrospective, nouvelle série, 2e semestre, juillet-décembre 1890 ; Paris, 1891).

les dernières années de l'avant-dernier siècle, il était revenu de bonne heure à la foi de ses pères, aux croyances de son jeune âge. Est-ce pour celte raison qu'il fut si vite adopté dans les cercles aristocratiques, après avoir vécu dans la compagnie des gens de lettres et des artistes, qu'il se garda bien, pour cela, d'abandonner? En réalité, le tour de son esprit, la courtoisie de ses manières, et aussi le charme, l'agrément de sa nature lui servirent de passe-port : nul mieux que lui n'avait le ton et ne connaissait les usages de l'ancien régime : nul ne savait converser avec plus de grâce, jouer la comédie de salon ou se présenter « avec la politesse innée d'un gentilhomme de vieille date ».

On l'a comparé parfois au poète Voiture, qui offre, en effet, avec Brifaut de nombreux traits de ressemblance ; relisons ensemble le portrait qu'a tracé de son oncle le neveu de ce bel-esprit contemporain de Louis XIII :

« M. de Voiture avait plusieurs talents avantageux dans le commerce du monde et, entre autres, ceux de réussir admirablement en conversations familières et d'accompagner d'une grâce qui n'étoit pas ordinaire, tout ce qu'il vouloit faire ou qu'il vouloit dire. Il avoit la parole agréable, la rencontre heureuse, la contenance bien composée, entendoit la belle raillerie et tournoit agréablement en jeu les entretiens les plus sérieux. Il avoit une noble hardiesse à se produire, tempérée d'une douceur et d'une civilité polie, avec laquelle il savoit judi-

cieusement se démêler de la compagnie du grand monde. Et, en cela particulièrement, il a réussi et a été de pair avec les meilleurs gentilshommes de son temps. Il s'est trouvé pourvu par la nature de lettres de faveur et de je ne sais quel caractère qui l'ont fait chérir et honorer des plus grands au delà de sa condition, si bien qu'étant de naissance médiocre, il est mort ainsi qu'il avoit vécu, entre les plus belles connaissances et les plus célèbres amitiés. »

A très peu près se retrouvent en Brifaut les mêmes qualités. Comme Voiture, Brifaut était un causeur exquis (1), *lançant le trait sans blesser celui qu'il visait, se contentant de l'effleurer, sans pénétrer au delà de l'épiderme. De la sorte, il ne se fit que peu d'ennemis, ne portant ombrage à personne et conquérant les plus réfractaires par son urbanité ; louangeur sans adulation, il ne se montrait pas plus prodigue de fades compliments, qu'il ne témoignait d'un excès de contentement de soi.*

Il convenait avec humilité que son talent était plus gracieux que fort, plus correct que hardi ; et il était le premier à lancer des épigrammes contre lui-

(1) *Sainte-Beuve, qui l'avait connu, reconnaît qu'il avait « du trait dans la conversation, des pointes à tout propos, quelque chose de vif et de sémillant, dans son bon temps ». Sur chaque sujet, il avait « une provision de bons mots plus ou moins préparés, comme on a des pastilles dans une bonbonnière d'écaille qu'on fait circuler aux mains des dames. Ne voir guère dans tout ce qui est sur le tapis, même dans ce qui est sérieux, que prétexte à paillettes et à étincelles ; ne jamais sortir d'un salon sans assurer et signaler sa sortie par un dernier petit trait qu'on lance en fuyant : tel était... ce galant homme ». A en croire Mme Ancelot, Brifaut avait l'art de faire des contes charmants et de les dire à merveille.*

même, afin de ne pas donner à autrui la satisfaction de le rappeler à la modestie. Allait-on jusqu'à louer ses vers en sa présence, il n'était pas loin de déclarer qu'on n'entendait rien à la poésie; et bien souvent fut-on obligé de le défendre contre sa propre sévérité, tellement il exagérait cette attitude de désintéressement. Etait-ce sagesse ou suprême habileté? En tout cas, cela lui réussit assez, si on en juge par les profits qu'il en retira.

Il semble qu'il ait fait marcher de pair le savoir-vivre et le savoir-faire ; il était devenu, presque sans effort, au moins apparent, l'ami, le commensal des plus puissants personnages ; il était reçu dans les plus illustres maisons, comme s'il avait été pourvu de tous les privilèges de la naissance. Il trouvait le même accueil chez la duchesse de Duras, que chez Mme Récamier ; et M. de Chateaubriand ne l'écrasait pas de son dédain, quand il le rencontrait chez l'une ou l'autre de ses amies, nous allions écrire de ses victimes. Rarement Brifaut quittait Paris pour passer quelques semaines dans une lointaine province : en Dauphiné, chez Mme la duchesse de X..., ou en Normandie, chez M. le marquis de Z... Bien vite il regagnait sa rue du Bac, pour être rapproché de ceux et celles qui fêtaient son retour.

La duchesse d'Uzès ayant eu l'idée d'organiser dans son hôtel un petit théâtre, afin de recruter la troupe d'amateurs nécessaires, n'avait cru mieux s'adresser qu'à Brifaut, lequel réussit, en peu de

temps, à grouper un certain nombre de jeunes gens, mondains désœuvrés, empressés à faire profiter les autres d'un plaisir dont ils avaient leur part. Comme un bienfait n'est jamais perdu, à ce que prétend la Sagesse des nations, la duchesse, reconnaissante à l'organisateur de ses distractions, lui témoigna sa gratitude, en le couchant sur son testament. En mourant, elle prescrivit, par une disposition spéciale, qu'on mît aux ordres de Brifaut une voiture sa vie durant. Selon le désir de la grande dame, le duc de Crussol fit remettre au légataire le couvert en or massif dont Brifaut avait l'habitude de se servir chez sa noble bienfaitrice.

Dans quelle mesure ces relations mondaines servirent-elles à ce dernier pour franchir le seuil académique, il est assez malaisé de le déterminer. Il y avait, dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois, un fauteuil spécialement destiné à essayer les candidats (1)*; nul doute que Brifaut s'y soit assis, et que l'épreuve lui ait été favorable ; mais il faut dire, à son honneur, qu'il ne sollicita les suffrages de l'Institut qu'après qu'on lui eût offert spontanément la candidature.*

Ses amis complotèrent dans le secret son élection, afin de lui en réserver la surprise : celle-ci paraissait assurée, quand on apprit qu'un autre candidat était sur les rangs, et quel candidat ! un représentant des plus qualifiés de la vieille noblesse, un

(1) *Mémoires d'Hippolyte Auger*, loc. cit.

Montmorency, que patronnait le roi en personne! Déjà les partisans de Brifaut parlaient de lever l'étendard de la révolte, de s'insurger contre cet acte d'autorité, qui cadrait mal avec le libéralisme dont se targuait le monarque, quand Brifaut s'avisa, par un trait d'à-propos, de rappeler ces sujets rebelles au respect de leur souverain et à une plus intelligente compréhension de ses intérêts.

On a rapporté qu'étant un jour assis chez Mme d'Osmond, aux côtés de Mathieu de Montmorency, Brifaut vit une jolie femme entrer tapageusement, fendre la foule et chercher un siège que nul n'avait eu la galanterie de lui offrir. M. de Montmorency allait se lever, quand son voisin, le retenant par le bras, lui dit à mi-voix : « Qu'alliez-vous faire, monsieur le duc? — Mais, offrir ma place à cette jeune femme ! — Un Montmorency, répliqua Brifaut en se levant, un Montmorency ne doit jamais lever le siège (1). »

Le fils et petit-fils d'artisans n'allait pas tarder à trouver la récompense de son désistement : lorsque s'ouvrit la succession du duc d'Aguesseau, le roi lui-même cabala pour Brifaut, qui eut « la bonhomie d'être affligé de cet embauchage » ; mais comment résister à la tentation de s'asseoir dans une dormeuse qu'on vous tend avec insistance? Brifaut n'en eut pas le courage et on ne saurait vraiment lui en faire le reproche.

(1) *Gustave* MERLET, Le réalisme et la fantaisie dans la littérature : *un moraliste de boudoir.*

Sa devise, d'ailleurs, n'était-elle pas : « Acceptons tout ce qui nous est offert ; usons de tout, n'abusons de rien »? Bien qu'il eût mis de bonne heure cette maxime en pratique, les infirmités l'avaient prématurément assailli, et il ne leur avait opposé qu'un corps frêle et un organisme sans défense. Il les avait endurées avec un stoïcisme (1) qui lui interdisait de se plaindre, mais qui ne l'empêchait pas de souffrir. « Il fallait bien que justice se fît, j'étais trop favorisé » : c'était la parole d'un sage, mieux encore celle d'un chrétien qui, dans la simplicité de sa foi, remercie son créateur des maux qu'il lui inflige.

Mais si les souffrances l'avaient condamné à la retraite, Brifaut n'entendait pas, pour cela, s'exiler dans une thébaïde : il ne pouvait plus aller dans le monde, il ne défendait pas que le monde vînt chez lui. « Sa chaise longue eut toujours l'honneur d'un brillant entourage, on aurait dit une petite cour. » Cloîtré chez lui une bonne partie de l'année, il voyait, de deux à cinq heures, affluer autour de son fauteuil, d'où il ne bougeait guère et où il siégeait avec un bonnet de velours sur la tête et une couverture sur les genoux (2), il voyait, disons-nous,

(1) *« Il avait, au dire de Sainte-Beuve, qui l'avait approché pendant bien des années, le constant désir, le ferme propos d'être et de rester aimable jusque dans la ruine de la santé et au sein de la souffrance : » ce que Mme Récamier confirme en ces termes : « M. Brifaut souffre beaucoup, mais son courage ne se dément pas : ce qui pourrait paraître frivole dans son esprit, devient admirable dans sa triste situation. »*

(2) E. LEGOUVÉ, Soixante ans de souvenirs, *t.* IV.

défiler des douairières d'âge respectable, retour de l'émigration, exhumant des chapeaux vétustes et des robes démodées ; des jeunes dames, accourues pour rencontrer les écrivains en renom, qui venaient faire leur cour à celui dont l'agonie prolongée donnait les plus belles espérances aux aspirants à sa succession. Quelqu'un qui vit Brifaut en 1839, « en pelisse fourrée et en chaussons de Strasbourg », à un concert chez Mme Récamier, dit qu' « il semblait expirer à chaque mot ; mais il semblait si bien qu'il a enterré quinze collègues, avant d'expirer tout de bon (1) ».

Torturé par la maladie calculeuse, ce valétudinaire impotent avait la douce manie de montrer à ses visiteurs, voire même — horresco referens ! — *à ses visiteuses, les pierres extraites de ses entrailles par les chirurgiens. « Il en avait, sur la cheminée, toute une collection, par ordre de date et de grosseur. » Il avait, en outre, la phobie des courants d'air ; il les craignait à ce point, que « la première chose qu'il faisait, en entrant chez un ami, était de prendre des pains à cacheter, de couper des bandes de papier blanc et de les coller sur les joints des portes et sur les trous des serrures ; puis il tirait un bonnet fourré de sa poche, se l'enfonçait jusqu'aux oreilles et se noyait dans une bergère, en allongeant les pieds sur les chenêts* (2) ».

Ses doléances d'œgrotant ne lui avaient rien enlevé de son amabilité ni de sa bienveillance.

(1) Musée des Familles, *juillet* 1857, 320.
(2) Pitre-Chevalier (Musée des Familles, *loc. cit.*)

Affable avec tous, il s'était donné pour loi d'être le plus accommodant des hommes, alors qu'il avait le droit d'en être le plus maussade. Il était entré dans la vie avec un optimisme de commande ; c'était le temps où il s'écriait : « Tout me plaît, tout me dilate, tout me ravit dans l'existence ! » Il était jeune alors et se mirait avec complaisance dans son miroir. Nul peintre n'eut plus d'indulgence pour son modèle.

« J'étais joli, vif, sémillant, caressant, prévenant; j'avais des cheveux châtains, artistement bouclés sur une figure riante, ouverte, avenante, qui n'impose pas, mais qui attire. » Plus tard, quand viendront les disgrâces de la vieillesse, il les recevra avec une fermeté qui ne se démentira pas. Sa philosophie fut toujours de faire bon visage à tous les maux. « Hier, écrivait-il, j'ai eu la fièvre. C'est le mois d'avril qui me donnait de ses nouvelles ; je l'aurais de bon cœur dispensé de mettre sa carte chez moi. »

Lorsque la Mort le menaça de sa faux, que les médecins montrèrent leur inquiétude, ce fut lui qui les rassura et bien des fois, la morne visiteuse s'était éloignée, pour ne pas contrister cet être humain qui ne la maudissait pas. Mais il arrive une heure où la lampe, faute d'huile, ne jette plus que de faibles clartés, jusqu'à ce que l'extinction complète se produise. Brifaut doucement s'éteignit, sans une plainte, sans un murmure; il mourut comme il avait vécu, en enfant gâté de la Providence (1).

(1) *Brifaut a son tombeau à Paris, dans le « cimetière parisien du Sud » (c'est-à-dire Montparnasse). La date de l'inhumation*

*
* *

Croirait-on que ce fanfaron de modestie ait eu l'orgueil de se vouloir survivre? Il a voulu montrer à la postérité que l'écrivain n'avait pas été absorbé en lui par l'homme du monde, et que son esprit s'était conservé actif, comme son âme jeune et son cœur aimant. Brifaut aimait les lettres comme elles veulent être aimées : pour elles-mêmes. Celui que les salons avaient la prétention d'avoir accaparé, trouvait encore assez de loisirs, une fois affranchi des servitudes mondaines, pour écrire sans trêve; mais, comme les avares, il enfouissait ses trésors.

La publication posthume de ses œuvres fut une révélation. En général, les manuscrits qui voient le jour après la disparition de leur auteur n'ajoutent rien à sa gloire; il n'en est pas ainsi pour « le moraliste de boudoir » (comme on s'est plu à le caractériser, en ne tenant compte que d'une des faces de son talent) dont nous nous sommes attaché à faire revivre la sympathique silhouette. C'est un homme presque nouveau qui se dévoile à nous, dans ces Mémoires (1) sur une époque par-dessus toutes attachante.

est du 6 juin 1857 ; sa tombe se trouve dans la 14e division, 2e ligne sud, n° 45 par l'est (d'après la fiche qui nous a été remise au 6e bureau de la Direction des Affaires municipales de la Préfecture de la Seine). Le 26 mars 1896, le Conservateur du cimetière Montparnasse mandait à l'exécuteur testamentaire de Brifaut, que la dalle tumulaire était couverte de mousse, l'inscription à peine lisible, et la grille à moitié brisée.

(1) *Les œuvres posthumes de Charles Brifaut ont paru en 1858*

Notre historiographe a ce mérite d'être un témoin impartial autant qu'informé. Rarement, il est vrai, il porte des jugements, se contentant, le plus souvent, d'être un observateur plutôt qu'un moraliste, aimant mieux voir et fixer d'un trait une physionomie qu'analyser et dépeindre des caractères. Ne lui demandez pas de la profondeur, il n'y prétend point. « Il a le coup de crayon spirituel, qui enlève le croquis fin et délié. Il attrape les ressemblances en se jouant ; il connaît les hommes plutôt que l'homme ; ses portraits ont un nom, ils ont vécu, ils sont individuels. C'est un moraliste chroniqueur, qui copie les originaux avec originalité. Il effleure plus qu'il ne creuse; il devine plus qu'il ne cherche (1). »

A peu près tous ceux qu'il a connus ou fréquentés durant sa longue carrière — Brifaut n'a pas vécu moins de soixante-seize ans — ceux qu'il lui a été donné d'approcher ou d'observer portent, pour la plupart, un nom, qu'ils appartiennent à la politique, au théâtre, à la littérature ou à l'art. Ses Mémoires ressuscitent une notable partie des personnages plus ou moins célèbres que ce Parisien d'adoption a coudoyés.

Dans cette galerie d'hommes qui, à titres divers,

Dans son testament, l'auteur exprimait avant tout le désir qu'on donnât au public ses Mémoires, qu'il avait intitulés : Récits d'un vieux Parrain à son Jeune Filleul, *et ensuite le recueil intitulé :* Passe-Temps d'un Reclus. *Ce sont ces deux parties que nous avons fondues sous le titre de :* Souvenirs d'un Académicien, *après avoir élagué nombre de digressions et de redites.*

(1) *Gustave* Merlet, op. cit.

ont illustré une époque, figurent des souverains, comme Napoléon et Louis XVIII. Brifaut a vu, nimbé de son auréole, le grand Empereur, succédant au premier Consul ; il a assisté à la chute de l'aigle et y a, pourquoi le céler, applaudi, ne pardonnant pas à l'autocrate certaine sentence qui atteignait son amour-propre d'auteur, plus que ses sentiments de citoyen.

Tour à tour, il fait défiler sous nos yeux des diplomates, tels que le prince de Bénévent, le marquis de Marialva et le comte de Langeron ; des ministres et autres dignitaires du gouvernement impérial : il nous suffira de nommer Chaptal, Fontanes, le duc de Rovigo, le chancelier Pasquier; des savants, tels qu'Ampère et Lavater; des médecins et des chirurgiens, comme Larrey et Moreau.

Que de particularités curieuses sur Mme de Staël et Mme de Genlis; sur Mme Vigée-Lebrun et Mme de Duras ! Des princesses véritables coudoient des reines de théâtre; et nous n'oserions répondre que parfois ne se soient glissés dans cette collection glorieuse quelques importuns bas-bleus.

On ne sera pas surpris de retrouver des portraits, en buste ou en pied, de tous ceux ou celles qui ont porté un nom dans l'armorial de l'Empire et de la Restauration : la comtesse de Rémusat et la vicomtesse de Vintimille; Mme de Fezensac et Mme de la Briche. La littérature est largement et très honorablement représentée par Chateaubriand et Lamar-

tine, Ballanche et Andrieux, l'abbé Morellet et l'abbé Delille.

Delille était déjà un vieillard, lorsque Brifaut le connut; mais avec quelle adresse le jeune homme qu'était alors Brifaut sut « interviewer » le vieil homme! Comme il excelle à le faire parler, à lui prêter même plus d'esprit qu'il n'en a! C'est, comme l'a justement écrit un critique avisé (1), *c'est un des talents de Brifaut, d'avoir un bon instrument qui joue mieux la musique que la sienne propre; quel admirable reporter il eût fait, s'il avait adopté la carrière de journaliste! Quels croquis il nous a laissés de cette* bonne *— une façon de parler! — Mme Delille, qui enferme son mari et le condamne à l'alexandrin forcé et aux hémistiches à la course ou à l'heure; et, quand le pauvre versificateur a rendu l'âme, qui pleure à chaudes larmes, non pas son époux, mais un poème de six mille vers, un poème sur la vieillesse, que Delille s'est obstiné à ne pas écrire, qu'il récitait de mémoire et qu'il a emporté avec lui. Rapprochez de cette scène celle qui nous montre Diderot, appelé en Russie par l'impératrice-philosophe, Catherine* le Grand, *et qui ne peut se résoudre à se séparer de sa femme et de sa fille; celles-ci, à l'entendre, ne se décideront jamais à le laisser partir, mais en réalité, n'aspirent qu'à le voir monter en diligence.*

Ne cherchez pas dans les récits de Brifaut la

(1) A. de Pontmartin, Dernières causeries du samedi (*Paris*, 1866) : *Un homme de lettres d'autrefois.*

pointe de méchanceté que pourrait se permettre un auteur qui, écrivant pour la postérité, se sait à l'abri des représailles; ses épigrammes ne sont assurément pas dépourvues de malice, mais on les excuse, précisément parce qu'on ne les sent mêlées d'aucun fiel. Tout au plus lui reprocherait-on un excès d'indulgence : Brifaut voit partout des anges et l'on souhaiterait quelques démons, ne fût-ce que pour faire ressortir, par le contraste, les vertus et les grâces qu'il reconnaît à ses modèles. Mais on lui sait gré, néanmoins, d'être resté fidèle aux affections de toute sa vie, aux illustres et précieuses amitiés qui ne lui ont jamais retiré leur appui et leurs consolations.

Mme Récamier reçoit une légitime part d'hommages et Mme la duchesse d'Uzès un juste tribut de gratitude. Que d'anecdotes, piquantes ou indiscrètes, sur la cour de Louis XVI et sur l'entourage de Marie-Antoinette! Que de révélations sur la duchesse douairière d'Orléans et ses amoureuses faiblesses pour son chancelier ! Mais c'est surtout dans les coulisses du théâtre et particulièrement du Théâtre-Français que notre aimable guide nous introduit.

Brifaut a vécu dans l'intimité de Talma; il a figuré comme témoin au mariage de la sœur du célèbre acteur avec le neveu du poète Ducis (1).

Il a approché, dans sa jeunesse, Mlle Georges,

(1) *Cf.* Revue des Curiosités révolutionnaires, *t. III* (1912-1913), 404-405.

protégée, on le sait, par le maître suprême. Brifaut raconte qu'après son début, elle avait été si remarquée par l'impérial spectateur, qu'il lui fit donner des leçons de toute sorte; comme Chaptal avait fait donner des leçons de déclamation à Mlle Duchesnois, pendant qu'il en recevait, d'une autre espèce, de Mlle Bourgoin, qu'il honorait de ses ministérielles faveurs. Mlle Duchesnois suppléait à la beauté qui lui manquait par des dispositions et d'heureuses aptitudes pour son art. Lorsque sonna pour elle l'heure de la retraite, elle ne sut sagement s'y résigner. On a relaté (1) *que, dans les derniers temps de sa vie, alors qu'elle était déjà gravement atteinte du mal qui devait l'emporter, il lui prit un jour la fantaisie d'assister à une représentation au théâtre où elle avait jadis brillé dans tout l'éclat de son talent et qu'elle avait été contrainte de quitter; elle ne pouvait se décider à convenir que son âge et la décadence de son talent l'avaient obligée, plus que la nouvelle École, qu'elle accusait de l'avoir sacrifiée à une rivale, l'avaient, disons-nous, obligée à renoncer à la scène; à l'en croire, elle boudait, comme Achille sous sa tente, et si elle eût daigné reparaître au théâtre, c'en eût été fait de toute la littérature moderne. Elle pria donc un ami de demander, pour elle, au directeur du théâtre, une baignoire, où elle pourrait se dissimuler, le public ne pouvant manquer de l'acclamer, s'il la recon-*

(1) *S. H.* BERTHOUD, *dans ses* Petites Chroniques de la Science, 1868.

naissait; mais, au cours de la représentation, elle n'y tint plus : devant l'indifférence de ce public, qui s'obstinait à ne pas la saluer de ses vivats, elle se pencha sur l'appui de la loge, s'offrant à tous les regards, et nul ne prit davantage garde à elle. Elle revint, « le cœur navré et les yeux humides de larmes », à son hôtel de la rue de la Tour-des-Dames (1), *et comprit que, désormais, son règne était fini; fini, le temps où, après l'avoir applaudie dans* Phèdre, *une foule en délire la reconduisait chez elle en l'acclamant.*

Une des actrices avec qui Mlle Duchesnois entretenait des rapports plutôt aigres-doux, était Mlle Contat, dont les traits mordants n'épargnaient guère ses camarades. Certain jour, Mlle Duchesnois pinça fortement, dans un accès de mauvaise humeur, une de ses confidentes, Mlle Patrat; Mlle Patrat, mécontente et à juste titre, montra son bras fortement bleui à Contat, qui malignement, s'exclama : « Eh! depuis quand Mlle Duchesnois déteint-elle ? » Il faut ajouter, pour la compréhension de l'anecdote, que cette dernière avait la peau noire, autant que huileuse.

Dans ses charmantes gloses sur le passé, un passé qu'il savait si joliment évoquer, Legouvé a consacré à Mlle Contat presque un chapitre entier, qu'il

(1) *Cet hôtel existe encore et est occupé par un de nos confrères et amis, M. le docteur Berlioz, qui a religieusement conservé le temple de Melpomène et n'a fait qu'apporter de légères modifications à la distribution intérieure des pièces.*

résume dans cette courte phrase : « Elle était une grande dame sur la scène »; quelques lignes plus loin, il ajoute : « Elle était née duchesse... dans la boutique d'un marchand de draps de la rue Saint-Denis ». Et quel joli crayon, quel agréable pastel il en donne ! « Grande, la taille riche et élégante, les dents éblouissantes, les yeux à la fois doux comme le velours et étincelants comme des escarboucles... elle avait les bras, les poignets, les mains, le cou, la tête liés l'un à l'autre par de si souples attaches, que tous ses mouvements étaient harmonieusement rythmés, camme une belle phrase musicale. » Brifaut eût sans doute contresigné ce madrigal, lui qui en était volontiers prodigue ; quelle est la femme, nous entendons parler de celles qui en valent la peine, à laquelle ce « roi des salons » n'ait cherché à complaire? Il en est une, pourtant, dont il se tint longtemps éloigné, bien qu'il mourût d'envie de l'approcher : c'était Mme de Staël. Il fallut que le hasard les plaçât l'un à côté de l'autre, pour que le rapprochement s'opérât. La sirène eut tôt fait de conquérir cette âme sensible, que son ingénuité défendait mal contre une entreprenante offensive. Brifaut dompté, — l'enjôleuse l'avait appelé mon cher *et lui avait frappé le bras et même la cuisse, dans la chaleur de ses improvisations — Brifaut se retira, aussi ravi que « ce bonhomme qui racontait avec orgueil que le roi lui avait donné un soufflet ».*

L'amoureuse de Benjamin Constant l'avait-elle

gagné à ses doctrines? Avait-elle réussi à le rallier à ses opinions, ou pour mieux dire à ses rancunes? Brifaut n'était pas de ceux qui sacrifient leurs convictions pour un sourire, celui-ci fût-il accompagné de l'éclat de trente-deux perles. Il entendait rester fidèle à la branche aînée des Bourbons, même et surtout dans le malheur et après la chute. Il ne s'interdisait point pour cela d'exprimer sa pensée, et en termes tels qu'on reste confondu de son audace.

Il n'est pas sans intérêt de relire aujourd'hui ce que pensait de la politique un homme qui s'en était tenu à l'écart, à l'heure où il pouvait tirer profit de ses faveurs. La page est peu connue, elle est fertiles en suggestions et en rapprochements.

« Que voyons-nous aujourd'hui, s'écrie-t-il, non sans une certaine chaleur : les rhéteurs faisant les lois, et les lois conspuées. Une religion reconnue et opprimée, une stricte justice se manifestant par l'arbitraire. Trois pouvoirs législatifs, dont le premier a été fait par le second, qui a décimé le troisième... Songe-t-on à donner le pouvoir à des hommes connus seulement par leurs talents administratifs? Non ! Quel besoin d'avoir parcouru la carrière des affaires? On ne vous demande ni capacité ni expérience. Sachez pérorer et vous obtenez tout. Honneur aux phrases ! » Avec quelle verve il décrit ces majorités factices, « tournant au vent ministériel ou au souffle de l'opposition, se morcelant, se recomposant au milieu du conflit des compé-

titions et des jalousies, dont tour à tour elles aident à déterminer la victoire ou la défaite. Voulez-vous savoir quel fonds il faut faire sur elles? Vous voilà ministre : vous avez une majorité bien compacte, bien dévouée, se levant à votre signal comme un seul homme... Vous vous dites les organes du pays, les pouvoirs légitimes et légaux reconnus par le gouvernement national, vous envoyez vos ordres aux ambassadeurs, aux généraux, aux préfets, aux commissaires de police ; vous percevez les impôts, vous levez les armées, vous semblez avoir pris la France à bail emphythéotique... Mais voici le malheur : le refus d'une pension change en mécontent un de vos fidèles ; l'opposition vous enlève un niais ou un poltron de vos amis ; la fièvre retient au lit votre serviteur le plus infatigable ; un caprice entraîne votre quatrième défenseur dans le camp ennemi. Quatre voix vous manquent, l'opposition les a gagnées : elle devient tout et vous n'êtes plus rien... Un sot ou un vaurien peut faire les destinées de l'État ! Mystification ! Mais je redirai toujours : malheur aux nations qui essaient de se tenir en équilibre sur le mensonge! »

Il ne manquait ni de courage ni de bon sens, ce poète aux huit tragédies, qui osait s'attaquer à une puissance plus forte encore que les députés, que les ministres, que le chef de l'État : à Sa Majesté la Presse ! La liberté de la presse lui apparaissait comme un danger social.

« Cette puissance, a-t-il eu la hardiesse d'écrire,

abat les autres puissances, soulève sans cesse les passions contre la raison, l'imagination contre l'expérience, les sujets contre le souverain, les petits contre les grands, ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent ; elle remue les nations, détruit tous les principes, met en question tous les droits, se joue des institutions : avec elle rien n'est et rien ne peut être. » Avons-nous eu raison d'écrire que si Brifaut fut un brave homme, il fut parfois aussi un homme brave? Si l'on veut, d'ailleurs, savoir quel caractère ferme et résolu il dissimulait sous l'apparence de la modération, il suffira d'évoquer un épisode de sa vie.

Lorsque vint la Révolution de 1830, *Brifaut perdit tout ce qui le faisait vivre : places et pensions lui furent retirées par le gouvernement naissant. Croyez-vous qu'il en conçut quelque aigreur? Il se contenta de répondre à l'émissaire de Louis-Philippe, qui lui faisait l'offre de lui restituer ce qu'il avait perdu :* « Honoré des bienfaits du roi déchu, je me vois dans l'impossibilité d'en recevoir d'autres. Je ne puis ni ne veux déplacer ma reconnaissance. Puisque le gouvernement est généreux, j'espère qu'il me pardonnera d'être fidèle. » *En même temps qu'il exprimait en aussi nobles termes son refus de toute faveur, il mandait à un ami : « J'ai appris à vivre de rien, à m'arranger de tout; il ne m'en a rien coûté pour dire adieu à la Fortune; je n'ai jamais songé à elle. » Elle vint cependant à lui presque sans qu'il y pensât et d'heu-*

reuses circonstances lui épargnèrent la peine de la désirer et de la conquérir.

Brifaut a eu le rare bonheur de mériter de hautes et belles amitiés de son vivant ; d'être loué, après sa mort, par l'élite des critiques et des penseurs. On lui a cherché une place entre La Bruyère, Saint-Simon — « un Saint-Simon apprivoisé, qui trempe sa plume dans de l'eau de roses » (1) *— et Marivaux : c'est de celui-ci qu'il nous paraît le plus se rapprocher ; et de même qu'on a créé le mot « marivaudage », souhaitons qu'on puisse s'écrier, après avoir lu les Mémoires de ce délicieux conteur* (2), *qu'il n'est, en vérité, plus attrayant « brifaudage ».*

Dr. CABANÈS.

(1) G. MERLET, *Le testament littéraire d'un homme heureux* (Revue contemporaine, 15 *octobre* 1858).

(2) *M. de Pastoret le comparait rien moins qu'à Addison: « Vos dialogues, vos contes, lui disait-il, en le recevant sous la coupole, vous donnaient un droit véritable à l'estime des hommes, dont le goût a été formé par la culture des lettres et l'étude des grands modèles... Vos récits, pleins de tournures élégantes et d'expressions spirituelles, rappellent sans cesse la mémoire des maîtres que nous avons en ce genre et attestent, en même temps que cette manière est la vôtre, qu'elle vous est propre, et que vous l'avez, pour ainsi dire, inventée une autre fois. Des observations profondes s'y cachent toujours sous une critique ingénieuse... A cet avantage s'en joint un autre, dont tous les hommes de bien vous sauront gré : c'est d'avoir respecté votre talent dans l'usage que vous en avez fait, de ne l'avoir pas employé à favoriser le vice ou à populariser la licence... » Cet hommage d'un homme de goût, d'un écrivain délicat, est pleinement justifié.*

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

SUR LA RÉVOLUTION, LE PREMIER EMPIRE ET LA RESTAURATION

J'arrivai à Paris pour être témoin du plus extraordinaire événement de notre siècle : le couronnement du premier consul, par le pape, dans l'église de Notre-Dame (1).

On sait ce qui se passa quand la nation vit le jeune porte-glaive du Directoire recomposer pour soi le grand empire de CHARLEMAGNE. Elle refusa

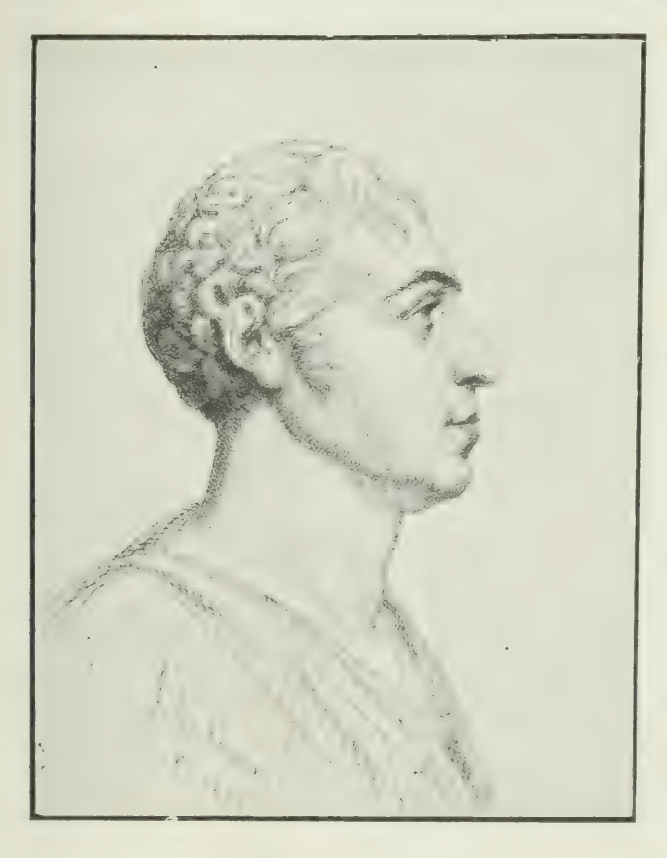
(1) Les fêtes du sacre de Napoléon furent l'occasion d'une animation insolite. L'affluence des habitants de la province et des étrangers à Paris fut considérable, et « le retour vers l'ancien luxe et les anciens usages donna de l'occupation à de nombreuses classes d'ouvriers qui, sous la Convention et le Directoire, n'avaient point trouvé à exercer leur industrie, tels que les selliers, les carrossiers, les passementiers, les brodeurs et beaucoup d'autres. » BOURRIENNE, qui relate ces particularités, ajoute que « depuis douze ans, le commerce de Paris n'avait été dans une si belle position ». A la cérémonie même, il fut déployé un luxe d'une magnificence qui fut rarement dépassée sous l'ancienne monarchie. L'Empereur était tellement couvert de pierreries qu'un témoin oculaire de l'événement, le comparait « à une glace qui marche ! »

d'abord de prendre la chose au sérieux : on rit, on fit des chansons sur le petit caporal, improvisé souverain. Il laissa rire et chansonner, multiplia les fêtes, se donna une cour, dit *mon peuple*, fut applaudi à l'Opéra : au bout d'un mois, toute la France s'agenouilla, toute l'Europe se tut, et la quatrième dynastie fut fondée.

Cette prodigieuse fortune exalta toutes les ambitions, fit fumer toutes les têtes, à commencer par la mienne. Le sous-lieutenant se crut appelé au rôle de TURENNE, le juge de paix de canton rêva la simarre de D'AGUESSEAU. Pour moi, riche d'un conte imprimé et d'une tragédie inédite, je n'aspirai qu'à l'honneur de détrôner LA FONTAINE et RACINE.

Jeune, gai, insouciant, doué d'une de ces figures épanouies qui n'imposent pas mais qui attirent, riant à la vie, au monde et à tout, convaincu que la gloire m'allait bien, méprisant la fortune qui ne fit jamais de frais pour se réconcilier avec moi, je croyais ne rencontrer sur mon chemin que des admirateurs et ne marcher qu'au bruit des applaudissements : j'entendais déjà rouler les roues de mon char de triomphe ; je n'apercevais déjà plus, dans mon miroir, qu'à travers un nuage d'encens, ma tête chargée de vingt couronnes. Aussi (voyez ma précoce philosophie), dans la crainte de cet orgueilleux étourdissement qui suit d'ordinaire les succès, je m'exhortais à bien prendre garde à moi et à me

baisser de temps en temps par bonté vers le genre humain ; je me disais : soyons modeste. Pour un génie, pouvait-on être de meilleure composition?



L'ACTEUR SAINT-PRIX

(de la Comédie-Française).

Cependant seul, inconnu dans la capitale, j'avais inutilement frappé aux portes de la gloire ; elles ne s'ouvraient pas, et l'impatience gagnait le grand homme anonyme. Un autre étourdi, qui s'était embarqué avec moi sur le brick l'*Espé-*

rance, sans prévoir plus que moi à quel port ce léger bâtiment nous mènerait, ni même s'il nous mènerait à un port, avait eu, je ne sais comment, des relations avec un des desservants du temple où je voulais conquérir une stalle. Il m'introduisit un matin chez SAINT-PRIX, l'un des principaux acteurs de la Comédie-Française. Saint-Prix demeurait alors dans la rue Saint-Dominique-d'Enfer, au fond d'un entresol dont les échos classiques ne se lassaient point de répéter les vers de RACINE : car les vers de Racine n'avaient pas encore été disgraciés par le goût perfectionné du siècle.

Je fus présenté, moi et mon manuscrit, au vieux comédien, qui parut étonné de me trouver un menton sans barbe et un front sans rides. « Comment ! dit-il, c'est là un auteur ! mais il a l'air d'un Colin. N'importe, voyons! » Puis, prenant dans sa main mon chef-d'œuvre, il se mit à le parcourir avec la grave attitude d'un juge prêt à prononcer son arrêt. Et moi, comme on le pense bien, je suivais d'un œil scrutateur les divers mouvements de sa physionomie. Dieu sait le plaisir que j'éprouvai en voyant sur ses traits mobiles se peindre successivement la surprise, la satisfaction, la joie même ! En ce moment parut son fils, jeune collégien de seize ans, d'une figure douce, et dont il mourait d'envie de faire un génie à la sortie du lycée. SAINT-PRIX lui mâchonna quelques mots à l'oreille et le renvoya. Ensuite,

se tournant vers moi : « Tenez, me dit-il, je donnerais deux cents louis pour que mon fils, qui vient de s'éloigner d'ici, possédât la moitié de votre talent. » Ce fut par cette voie détournée que me parvint son jugement, dont je ne fus pas tenté d'appeler. Je sortis de la demeure de mon juge bénévole avec la promesse d'une prompte lecture, d'une réception brillante, d'une représentation immédiate au Théâtre-Français. Me voilà au septième ciel. Je m'attendais à être proclamé dans la quinzaine le plus grand des poètes dramatiques vivants ; dix ans après, j'étais encore au même état de béatitude, de déception.

Certes, je n'imputais pas à SAINT-PRIX l'ajournement de ma gloire. L'excellent homme s'employa de son mieux pour empêcher la lumière de rester sous le boisseau; mais que pouvait son zèle contre la rigueur des événements, contre les caprices des semainiers, contre le mauvais génie qui veille à la porte du célèbre tripot, pour élever malignement barrière sur barrière entre les auteurs et le public? Toutefois, nous triomphâmes des obstacles. Après bien des allées et venues, bien des pourparlers, bien des dits et des dédits, ma tragédie fut lue et reçue avec un accompagnement d'acclamations et de félicitations qui étonna jusqu'à mon amour-propre d'auteur, tout bien disposé qu'il était. Le plus farouche des censeurs de la rue de Richelieu, le Caton du Sénat comique, GRANDMESNIL lui-même, se dérida et me dit

gracieusement que je commençais comme finissaient mes confrères ; phrase banale que je crus inventée tout exprès pour moi. CAUMONT s'écria d'un ton brusque : « Voilà un jeune homme qui fait la barbe à tous ses anciens. » Pour Mlle MARS (1), dont j'avais vu couler deux ou trois fois les larmes durant la lecture, elle se mit à marmotter entre ses dents, avec un accent qui me tourna la tête : « Ah ! chien, quel début ! » Si bien que, devant l'auguste compagnie je lui demandai la permission de l'embrasser en forme de remerciement, permission qu'elle m'accorda sans pruderie, et dont j'usai sans discrétion, séance tenante.

Le soir, au foyer dramatique, il ne fut question que de moi ; mon nom courut de bouche en bouche avec mon éloge : j'étais le quatrième tragique, j'allais devenir l'idole de Paris ; ma Déjanire, car c'était ce vieux sujet de la fable que j'avais mis en scène, ma Déjanire irait aux nues et moi aussi ; pièce admirable, action pathétique, style racinien, succès de larmes, quarante représentations de suite : voilà les bruits et les pronostics des coulisses.

Le lendemain, le vent tourna : les si, les mais

(1) Mlle Mars avait, au dire de quelqu'un qui l'avait souvent entendue, une « diction enchanteresse et une voix magique. Mise, comme toujours, admirablement », elle avait une distinction suprême de « grande dame ». On l'appelait « le diamant de la Comédie française ». Cf. *Mémoires des autres*, par la comtesse DASH et les *Souvenirs de Madame Vigée-Lebrun*, t. I, lettre VIII ; dans cette lettre il est également question de Mlles CONTAT et RAUCOURT ; et des acteurs LEKAIN, TALMA, FLEURY et LARIVE.



MADEMOISELLE MARS

Théâtre-Français.

arrivèrent tumultueusement comme des orages ; les comédiens se regardèrent en se demandant pourquoi ils avaient reçu une pièce injouable (1). Le surlendemain, de tous les témoignages d'enthousiasme que j'avais recueillis, il ne me resta que la prime d'encouragement déposée sur ma joue par la bouche d'une délicieuse actrice.

Surpris de la désertion presque générale de mes troupes, je commençais à perdre contenance, quand l'intrépide SAINT-PRIX, resté seul fidèle au drapeau, me dit : « Prenez patience, tout ira bien, écoutez-moi. Votre ouvrage est bon, je m'y connais. Je vous prédis un succès prodigieux ; mais ici, on n'arrive pas sans protection. Il vous faut des appuis et des prôneurs. Il en faudrait même à VOLTAIRE, s'il revivait. Il en a eu, ayez-en donc. — Et qui? répondis-je : je n'ai personne que vous. — Et Mlle DUCHESNOIS (2)? Pour-

(1) Aucun acteur ne voulait se charger du rôle colossal d'Hercule.

(2) Duchesnois, sous le nom de RAFIN, avait débuté dans la vie, comme domestique à Valenciennes, sa patrie; plus tard, elle avait été couturière à Paris. C'est de Legouvé, l'auteur du *Mérite des femmes*, et père d'Ernest Legouvé, l'académicien, notre contemporain, que Mlle Duchesnois reçut ses premières leçons. L'artiste avait été recommandée à Legouvé par Chaptal, alors ministre de l'Intérieur. C'était alors, a conté Legouvé (le fils), qui en avait ouï parler par son père, « une grande fille, laide à faire peur avec une bouche fendue jusqu'aux oreilles, maigre, noire de peau et grelottant, au mois de décembre, dans une petite robe d'indienne, collée sur son corps ». Comment l'idée ou plutôt la vocation du théâtre lui était-elle venue ? En voyant jouer, par une troupe de comédiens de passage à Valenciennes, sa ville natale, « une tragédie, nommée *Phèdre* ». Elle avait appris les vers de Racine par cœur, et pou-

quoi ne vous feriez-vous pas présenter chez elle? Elle vous est nécessaire : vous lui avec créé un rôle dont elle raffolera. Lisez-lui votre pièce ; à cette lecture, elle prendra feu, parlera de vous à M. DE VALENCE, le mettra dans vos intérêts et vous êtes sauvé. Le général Valence mène Mme DE MONTESSON (1) ; Mme de Montesson est l'oracle de la nouvelle cour. Faites jouer ces deux cordes : elles retentiront au palais des Tuileries, dans les salons des ministres, dans le cabinet du surintendant des théâtres, comte de RÉMUSAT... » Je l'interrompis : « Mais qui me rapprochera de Mlle DUCHESNOIS? — Moi. — Quand? — Demain même. Demain nous jouons, elle et moi, dans la pièce nouvelle. Venez après le spec-

vait les réciter sans défaillance de mémoire. Ce qui la servait surtout, c'était « une voix admirable, sonore... une voix qui avait naturellement tant d'émotion que l'actrice aurait pu se dispenser d'en avoir ». A part cela, elle était, au moins à ses débuts, d'une intelligence médiocre. Au sortir d'une représentation de *Bajazet*, elle demandait ce que c'était que les *nuits* (les nuits du sérail) dont elle parlait toujours ; et, une autre fois, toute songeuse, elle ne sortit de sa rêverie que pour s'écrier tout haut : « Ce pauvre Henri IV ! quand je pense que si Ravaillac ne l'avait pas tué, il vivrait peut-être encore ! » Comme on ne prête qu'aux riches... Mlle Duchesnois fut reçue sociétaire, en concurrence avec Mlle Georges, par ordre de l'impératrice Joséphine, en 1804. Les critiques d'alors ont diversement jugé Mlle Duchesnois. Elle avait, par malheur, ce fameux *hoquet* dit *dramatique*, si fatigant... pour les auditeurs ; mais pardessus tout, elle possédait une grande énergie et une profonde sensibilité, qui la mirent au premier rang. Mme VIGÉE-LEBRUN consacre deux pages, dans ses curieux *Souvenirs*, t. II, 168-170, à Mlle Duchesnois.

(1) Sur madame de Montesson et son salon, cf. la *Vie en France sous le Premier Empire*, par le vicomte de BROC, pp. 417 et s.

tacle dans ma loge ; la sienne n'est pas loin, je vous y mènerai, je la mettrai au courant, et vous ferez le reste. »

Il la mit au courant et le reste fut fait.

Je plus tout de suite à la grande actrice ; et comment? En ne lui disant pas un mot de moi et en lui parlant toujours d'elle. Je connaissais déjà le cœur humain. Elle m'engagea de la meilleure grâce à dîner pour le dimanche suivant. J'y allai, j'y dînai, je lui lus ensuite ma tragédie, à laquelle elle ne comprit rien du tout ; mais je lui assurai tant qu'elle y serait sublime et que le rôle de Déjanire achèverait de lui soumettre le public, qu'alors la bonne créature vit pour elle le ciel ouvert. C'est tout ce qu'il fallait qu'elle vît dans mon grimoire, qui resta grimoire à ses yeux. Une fois la statue animée, il ne me fut pas difficile de lui donner la direction convenable. Deux jours après, je déjeunais dans la petite maison du comte de Valence, entre elle et lui, le chevalier de Boufflers, Mlle Bourgoin (1) et le vaudevilliste Chazet.

(1) Mlle Bourgoin avait dû à la protection d'un ministre galant de faire rapidement son chemin dans la carrière dramatique. Le Dr Véron, dans ses curieux *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, a conté dans quelles circonstances cette liaison s'établit. Un jour, le secrétaire de cette Excellence rencontre, dans l'antichambre du chef du bureau des théâtres, une jeune femme tout en larmes, « dont les vêtements avaient subi un certain désordre ». — Que vous est-il arrivé, s'enquiert-il avec sollicitude. « Je sors, lui répond-elle de chez M. Esménard, qui vient de se conduire envers moi avec la plus effrayante brutalité... Encore si cet Esménard était moins laid ! » Le ministre, mis au fait de l'incident, demanda

Je me souviens qu'en attendant le général, qui dormait encore, et le repas qui n'était point servi, quoiqu'il fût une heure de l'après-midi, je me promenais dans le jardin au côté droit d'*Hermione*, qui me donnait le bras. Elle avait passé son autre bras dans celui de l'auteur d'*Aline*, marchant à sa gauche. J'étais dans la fraîcheur de l'âge, et lui un peu fané ; j'avais de jolis cheveux châtains, artistement bouclés sur une figure riante et ouverte, et lui une chevelure grise, plate et tombant sur des traits où le temps avait passé et repassé son aile un peu rude ; je représentais la jeunesse, et lui la maturité ; je ressemblais à l'Espérance et lui au Dépit. Il s'aperçut bien vite de la différence de nos rôles, et voulut contre-balancer par l'esprit mon frêle avantage matériel : « Vous voilà, dit-il gaiement à l'actrice, vous voilà placée entre le *vert* et le *sec* ; je devine votre choix. — Il n'est pas douteux, m'écriai-je ; le sec brûle mieux, il aura la préférence. »

Ce trait des plus communs me fit élever au pinacle. On me trouva charmant, on me le dit, j'eus l'air de repousser le compliment ; mais au fond, j'en gardai quelque chose, ce qui me donna de l'aisance, de la gaieté et ce je ne sais quoi qui

à connaître la jeune éplorée, et voilà comment « le comte Chaptal se laissa entraîner à faire de la science et de la chimie, pendant plusieurs années, avec cette séduisante pensionnaire du Théâtre-Français. *En peu de temps, elle devint sociétaire* ». Ajoutons que, comme beaucoup de pécheresses, elle finit dans la dévotion (Cf. le *Monde illustré*, 26 octobre 1861).

fait qu'on dispose la société en sa faveur, parce qu'on est bien disposé soi-même. Enfin notre hôte paraît : il était deux heures et demie, on mourait de faim. Nous sommes à table, nous y restons, nous en sortons, nous recommençons la promenade, après quoi nous rentrons pour procéder à la lecture de ma pièce, grand objet de la réunion. Le spirituel CHAZET, pris pour lecteur, se tirait à ravir des comédies ; mais il donnait au débit tragique des accents si drôles qu'il était impossible de l'écouter sérieusement : aussi s'enrhuma-t-il bientôt, en voyant que nous perdions tous notre gravité. On ferma le cahier ; je le mis dans ma poche avec un petit air de désappointement, et, pour me consoler, on me questionna sur la distribution de mes rôles.

M[lle] BOURGOIN était là. Comme on ne l'avait point nommée, et que je ne connaissais encore d'elle que son piquant minois et ses saillies un peu hasardées, mais qui ne me mettaient pas au courant, je fis une sottise ; je dis que je destinais à M[lle] VOLNAIS le rôle d'Iole, un de mes personnages. « Oh ! la voilà bien, s'écria sa jolie rivale toute furieuse ; elle est toujours à l'affût des pièces nouvelles, elle m'enlève tous les auteurs. — Et de quoi vous plaignez-vous? Le public vous reste. » Cette réponse, qui venait de moi, lui rendit sa sérénité et me rétablit dans son estime. Ensuite on négocia : il fut convenu entre nous que M[lle] VOLNAIS serait disgraciée. Comment



MADEMOISELLE BOURGOIN
(Théâtre Français

celle-ci n'aurait-elle pas perdu sa cause? Elle était contumace.

Le traité conclu, nous nous séparâmes en fort bonne intelligence, et puis je n'entendis plus parler de mon enchanteresse. D'autres auteurs lui apportèrent d'autres rôles, qui lui firent oublier celui qu'elle avait instamment demandé. De mon côté, je perdis la mémoire de ses charmes et de mes promesses : l'infidélité fut double. Plus tard, nous nous sommes revus, quand j'ai voulu mettre au théâtre ma tragédie de *Ninus II* (1), où je lui confiai le rôle du jeune Zorame, qu'elle accepta en riant et qu'elle joua de l'air le plus égrillard, avec une petite perruque frisée à cent boucles, un petit accent de soubrette, une petite mine de fille de boutique qui me firent trembler. Elle estropiait les vers, elle disait un mot pour un autre, ressemblait moins à un prince d'Assyrie qu'à un page du duc de Vendôme ; et, malgré tout cela, elle eut un succès fou. On l'applaudissait comme elle jouait, à tort et à travers. Il ne tint qu'à elle de se croire admirable. Elle était mieux, elle était jolie (2).

(1) Pièce que tout le monde a oubliée, excepté moi. (Note de BRIFAUT).

(2) Plus que jolie, pire ! Ne fit-elle pas tourner jusqu'à une tête couronnée? L'anecdote est-elle très connue, nous avons lieu de croire que non ; à tout événement, nous la rapportons. Une nuit que l'Empereur et son ministre de l'Intérieur travaillaient ensemble, celui-ci se vit ainsi interpellé : « Obligez-moi de monter ce petit escalier ; vous trouverez dans une pièce une dame qui m'attend ; dites-lui que j'ai beaucoup à travailler et qu'elle peut

Rejoignons Mlle Duchesnois, qui s'intéressait à moi, et le général Valence, qui s'intéressait à elle. L'un et l'autre travaillèrent de leur mieux à faire partir mon aérostat dramatique, toujours immobile dans le chantier. « C'est pour demain », me répétaient-ils tous les quinze jours. Ce refrain m'ennuya si fort, que je plantai là tragédie, théâtre, acteurs et actrices, protecteurs et prometteurs, jurant que ma première pièce serait aussi la dernière. Tout en jurant, j'en brochais une autre, et je disais : celle-ci sera plus heureuse.

Pour atteindre la renommée qui ne m'arrivait pas, je cherchai ceux qu'elle visitait. On me mit en rapport avec les deux coryphées de la littérature : l'aimable abbé Delille (1), le poète à la mode, et le redoutable Geoffroi, le faiseur et le défaiseur de célébrités. Ce Geoffroi, dont la main sexagénaire maniait si fièrement la verge de la critique, avait pourtant l'apparence d'un bon homme. On lui a prêté bien des torts ; on a

se retirer ». Le ministre, obéissant à l'ordre du maître, se rend dans la pièce indiquée, et qu'y trouve-t-il ? Sa maîtresse, Mlle Bourgoin ! Il reste, un moment, interdit, balbutie les instructions qu'on l'a chargé de transmettre et se sauve... puis, sans perdre de temps, il envoie rue Castiglione, où demeurait l'infidèle, un de ses affiliés, chargé de reprendre un coupé jaune et des chevaux gris-pommelés, dont il avait gratifié la belle la veille même. Si la déception qu'il avait éprouvée lui avait fait perdre un instant la parole, elle ne lui avait pas, du moins, fait perdre la tête.

(1) Il va être beaucoup question de l'abbé Delille, dans les pages qui vont suivre. Consignons, en passant, que l'on trouvera maintes anecdotes sur cet aimable versificateur dans les *Souvenirs de Mme Vigée-Lebrun*, déjà cités, aux pp. 268-272 du tome II.

parlé de sa cupidité, de sa partialité, de sa méchanceté ; on a cité mille anecdotes qui le représentent comme le plus vénal et le plus méprisable des Aristarques. Qu'y avait-il de vrai au fond de toutes ces accusations? Je l'ignore. Je dirai seulement que le terrible exécuteur des hautes œuvres littéraires m'accueillit à merveille, m'attira vers lui sur un canapé et m'interrogea de l'air le plus obligeant. En vérité, il ne tenait qu'à moi de le croire gagné à ma cause. Mais à travers ses manières toutes rondes, je distinguai un petit rire sardonique qui me mit en garde contre lui. Le vieux renard, en m'adressant des compliments assez flatteurs, en me promettant ses encouragements pour mes débuts, me tendait familièrement la patte ; mais, voyant que je la soulevais avec curiosité : « Que faites-vous donc, me dit-il tout inquiet? — J'examine si la griffe y est. — Pas encore. — Dieu veuille qu'elle ne pousse jamais ! » Tel fut notre dialogue, qui fit rire les assistants, et dont je me suis souvenu après la représentation de ce pauvre *Ninus II*, qu'il déchira tant qu'il put, sans doute pour me prouver que la griffe avait poussé.

Parlons d'un homme meilleur et plus digne de mention ; parlons de l'esprit le plus brillant, le plus léger, le plus aérien, le plus éternellement jeune, le plus gracieusement souple, le plus tout à tous, le plus fait pour exciter l'envie et pour la désarmer, le plus critiqué et le plus couru, le plus

aimable et le plus aimé. N'ai-je pas nommé l'abbé DELILLE?

Aveugle comme Homère, errant comme lui. après avoir été la folie des salons de Paris, il était devenu les délices des cercles de Londres, où la Révolution française l'avait forcé de chercher un refuge. Là, témoin éloigné des catastrophes des rois ses bienfaiteurs, il les chantait sur sa lyre mouillée quelques moments de larmes que faisaient couler sa reconnaissance et la pitié, mais qu'essuyaient bientôt l'amitié et l'admiration, ses compagnes assidues. Les plus douces distractions venaient le détourner sans cesse des plus tristes souvenirs ; et lui-même, avec son insouciance de poète, sa simplicité d'enfant, lui, toujours bon, toujours mobile, habitué à semer autour de lui les jolis mots et les vers élégants, amusait son existence, jouait avec l'infortune ; ou plutôt, glissant à travers les bouleversements des États, il retrouvait partout la bonne compagnie pour laquelle il était fait, et dans sa vie voluptueuse et pure, rien ne semblait changé pour ce facile et imprévoyant ami des plaisirs.

Rentré en France et revenu à Paris, DELILLE eut pour lui l'opinion qui le protégea.

On le vit bien à quelques années de là, dans une séance de l'Académie française, devenue par sa présence l'objet de l'intérêt universel. J'assistais à cette séance mémorable, où parut le cardinal MAURY dans tout l'éclat qui accompagne un

prince de l'Église, ce qui ne le sauva pas des murmures d'improbation de la salle entière. Une réception bien différente attendait Delille, qui n'était pas prince, mais qui n'avait varié ni dans sa conduite ni dans ses écrits. Dès qu'on aperçoit ce petit homme, vieux, laid, mal vêtu, sans décoration que son génie, sans titre que sa gloire, une triple salve d'applaudissements retentit. Il s'assied au milieu des bravos. Pendant la séance qu'il préside, on ne songe qu'à lui, on ne voit que lui. C'est de son côté que sont tournés tous les yeux. Il ne parle pas et c'est lui seul qu'on entend. Le bruit de sa renommée couvre la voix des orateurs. Enfin, il annonce que l'assemblée va se dissoudre, et il se prépare à donner l'exemple de la retraite. Alors on se lève, on vole à lui, on l'entoure, on le bloque. Des vers! des vers ! s'écrie-t-on de toutes parts. Il faut qu'il paie son tribut poétique, ou la séance ne sera pas complète. Il cède, il se rassied, dit de mémoire le *Poète mourant*. C'était son apothéose. Quelle attention ! Quel silence ! Avec quels transports chaque pensée heureuse, chaque mot de sentiment sont accueillis! Même les faibles vers emportent avec eux des applaudissements inouïs, mais est-il de faibles vers quand ils sont débités par DELILLE? Ah ! c'est bien pour lui que fut inventé ce mot : *dupeur d'oreilles*. Jamais poète, lisant ses ouvrages, n'a produit tant d'illusion. Et ce jour-là, l'enchantement fut au comble.



DELILLE ET MADAME DELILLE

(Peint par Pierre Danloux, gravé par Laugier, 1815).

Soit ennui de la solitude, soit faiblesse de cœur, DELILLE venait de se marier. Il avait pris jadis une gouvernante, qu'il nommait décemment sa nièce, et qu'un beau jour il fit passer comme il put à l'état de femme. La réputation de Mlle VAUDCHAMP est, grâce à lui, devenue européenne.

Tout en aimant DELILLE, elle le tyrannisait. Souvent pour le forcer à versifier, il lui arrivait de l'enfermer dans sa chambre : les arrêts n'étaient levés qu'après qu'il avait rempli sa tâche (1). Quand on venait enlever l'homme aimable, la nièce, et plus tard la femme, furieuse, se plaçait entre la porte et lui : il fallait parlementer ; et le pauvre oncle, puis le pauvre mari, n'obtenait pas toujours des conditions favorables. Ses amis le plaignaient, le public riait ; le génie mis en pénitence ! Il y avait là de quoi ridiculiser à jamais tout autre que lui. Mais il badinait si joliment sur son esclavage, il se montrait si content et si libre au milieu de ses chaînes, il étourdissait la critique par tant de bons mots, qu'on se surprenait à croire qu'il avait trouvé le secret du bonheur dans ce qui paraissait la honte de l'homme et

(1) Les querelles du ménage Delille étaient la fable de tout Paris. Tout le monde savait que la femme du poète « le condamnait à un travail intensif, pour qu'il rapportât davantage à la communauté ». Et quand l'infortuné faisait mine de résister, la mégère non apprivoisée lui lançait, disait-on, à la tête, les livres qui lui tombaient sous la main. Une caricature, de la collection H. d'Alméras, représentant Delille à genoux et courbant le dos, porte cette légende suffisamment explicite : « Je vous prie, ma chère amie, de mettre vos caresses en plus petit format ».

l'asservissement de l'époux. Il faut dire, à la louange de Mme Delille, qu'elle ne lui donna jamais de conseils nuisibles à sa gloire, que les séductions de la cour impériale ne purent la tenter, et que dénuée de grâce et de politesse, elle ne le fut du moins ni d'une sorte d'esprit ni d'une apparence de dignité.

Ce fut au Collège de France, où sa qualité de professeur lui assurait un logement, que je fis ma première visite à l'élégant traducteur des *Géorgiques* et du *Paradis perdu.* J'accompagnais des Anglaises, aussi curieuses, mais moins pétulantes que moi. Elles ne paraissaient nullement pressées de jouir d'une vue et d'un entretien dont la seule pensée me faisait perdre la respiration (1).

Quand nous fûmes arrivés à la porte, elles descendirent d'un pas nonchalant de la calèche dont je m'étais déjà précipité ; elles montèrent l'escalier, qui me semblait celui du ciel, comme on monte les marches de la Chambre des pairs le jour de la discussion du budget ; puis, au moment d'entrer, nulle émotion sur leur visage, point d'éclair de joie dans leurs yeux. C'était pour elles une visite comme une autre, c'était une heure vide qu'elles voulaient remplir.

Nous trouvâmes l'abbé, qui ne l'était plus, établi dans un petit fauteuil de couleur sombre, devant un feu peu allumé, entre sa nièce, devenue

(1) Je sortais du collège, où l'on m'avait appris à placer Delille parmi les auteurs classiques. (Note de Brifaut).

sa femme, et la sœur de celle-ci, autre nièce à laquelle il oubliait de donner ce titre, apparemment par distraction. Il avait devant lui une table couverte de plusieurs tasses et d'une cafetière d'argent. Quelques livres à moitié ouverts étaient dispersés sur des chaises. Notre apparition mit tout en mouvement dans la chambre. Les femmes se lèvent, le mari veut en faire autant : nous l'arrêtons, nous le forçons à ne pas déranger son établissement au fond du vieux fauteuil, où il se délectait à boire son café. En ma qualité d'orateur de la troupe, je pris la parole : « Monsieur, lui dis-je en l'abordant, vous voyez une députation de la France et de l'Angleterre qui vient saluer VIRGILE et adorer MILTON. — Ah ! monsieur, répondit-il avec un air moitié malin, moitié affectueux, vous êtes séduisant comme le premier et aveugle comme le second. » Ensuite, nous offrant de son café, il partit de là pour faire une dissertation, aussi instructive que piquante, sur l'origine, la destinée et les vertus de ce nectar, né dans l'Arabie pour être les délices de l'Europe ; et il finit par nous conter à sa manière, c'est-à-dire avec une vivacité, une grâce, un choix de détails et d'anecdotes qui enlevaient, que, pour échapper aux horreurs de la migraine, il lui fallait prendre par jour vingt tasses de la *boisson des dieux* (1). Tout, dans sa

(1) D'aucuns ont prétendu que, sous l'influence du café, l'excitation du cerveau se produit presque à coup sûr, mais qu'il y a un

conversation, offrait un caractère inimitable d'originalité, de finesse et surtout d'abandon ; tout se métamorphosait en images tantôt riantes, tantôt sublimes ; tout étincelait de traits d'autant plus éblouissants qu'ils étaient moins attendus. Les rayons que son esprit lançait dans les nôtres pour les illuminer et les féconder, me rappelaient ces éclairs qui, en sillonnant les nuages, les dorent de mille reflets capricieux et charmants.

Là dormait ou ruminait dans un coin un je ne sais quoi habillé en femme, qui ne disait mot, qui fermait les yeux, et auquel on était tenté, en voyant sa nullité dans le séjour du talent, de demander sérieusement : que fais-tu là ? C'était une certaine comtesse P..., née M..., une Polonaise, qui s'était constituée l'ombre de DELILLE. Elle ne le quittait pas, elle le suivait à la promenade, au spectacle, dans les salons, dans les musées, avec la fidélité mais aussi avec le mutisme d'une ombre. Quand il n'était pas chez elle, elle était chez lui. Jamais on ne vit une adoration plus complète et moins sentie, un dévouement plus fervent et moins explicable. Cette femme insi-

peu d'incohérence dans les idées, qui auraient « plus de rapidité que de solidité ». On serait moins libre de sa pensée, on la maîtriserait plus difficilement, etc. La vérité est que nombre de littérateurs (il suffira d'évoquer les noms de VOLTAIRE, FONTENELLE, MICHAUD, l'acteur LE KAIN, BALZAC), ont été, comme Deiille, très amateurs et consommateurs de café, sans paraître en avoir éprouvé quelque inconvénient sérieux.

gnifiante, parfaite du reste, sortit de son néant tout exprès pour me désoler. Charmée de me voir exalter l'objet de son culte, elle recouvra subitement la parole, et vint s'asseoir avec empressement à mon côté, m'accablant de prévenances et de questions.

Parmi ces questions, j'en remarquai deux qui méritent d'être immortalisées. Comme elle avait entendu dire dans le courant de la conversation que je composais des tragédies, elle voulut savoir combien j'en avais fait, si elles étaient reçues, si elles seraient jouées. Moi, plus occupé de l'abbé que d'elle, je lui répondais au hasard ; mais la cruelle continuait impitoyablement son enquête. Enfin, elle me demanda si j'avais en tête quelque nouveau plan de tragédie. « Oui, madame. — Sera-t-il beau? — Je le désire. — Quand aurez-vous fini? — On ne sait jamais cela d'avance. — Et le titre?... » Oh ! pour le coup, je n'y tins pas, et, pour déconcerter sa curiosité, je lui répondis : Le titre? *La Mort de François Ier*. Je crus qu'elle allait apercevoir son indiscrétion à travers mon impertinence. « Ah ! dit-elle, c'est un superbe sujet. » Et voilà l'amie intime de l'abbé DELILLE! Et je vous ai dépeint sa femme ! Mais que voulez-vous? Ce grand homme enfant, il ne prenait pas, il se laissait prendre.

Je ne vous ferai pas grâce de la seconde question de l'incroyable comtesse : elle est si curieuse. Pendant qu'on desservait le café, notre hôte

s'aperçut que j'avais jeté les yeux sur une brochure étalée devant moi. « Savez-vous ce que c'est? me dit-il en riant : c'est le Dictionnaire des athées, dont M. NAIGEON, savant et mécréant, s'est imaginé de me faire un don très gratuit. Cet élève de LALANDE, après avoir lu mes vers sur le colibri, vers qui finissent ainsi :

Gai, vif, prompt, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice,

s'est avisé de faire dans la phrase un petit changement de mots, et d'arranger comme ceci le dernier vers :

Et des Dieux, s'il en est, le plus charmant caprice.

Ensuite, il n'a pas manqué de m'envoyer, avec son ouvrage, mon brevet d'athée en bonne forme. Voici ma réponse :

« Mon cher Confrère,

« Est-ce ma faute, à moi, si vous voyez dans mes vers ce qui n'y est pas, et si vous ne voyez pas dans le ciel ce qui y est ? »

Toute la compagnie applaudit à cette réponse brève et ingénieuse. Et moi, je saisis la main de l'abbé. « Convenez, lui dis-je, vous qui tout à l'heure me traitiez d'aveugle (1), que je le suis

(1) Comme HOMÈRE, comme MILTON, comme OSSIAN, l'abbé Delille était devenu aveugle. « Je ne vis plus, se plaisait-il à dire, j'assiste à la vie ». Et comme il aimait la périphrase, faisant allusion à son infirmité, il ne se disait pas frappé de cécité, mais

un peu moins que ce savant-là ! car je découvre un Dieu dans le ciel aussi facilement que je recon-

« privé de la lumière du jour ». Dans une circonstance, il faillit être victime d'un accident qui, malgré sa qualité d'académicien, dont il crut devoir se targuer, et la faiblesse de sa vue, qu'il invoqua comme prétexte, le mit en singulière posture. Nous avons découvert ce piquant récit dans un magazine, trop dédaigné à notre avis et où nous avons parfois fait de curieuses trouvailles : nous passons la plume à Victor Fournel, qui a relaté en ces termes l'aventure, dont Delille fut le peu reluisant héros.

« La vie n'est pour lui qu'un enivrement perpétuel. Il court de fête en fête ; à peine lui reste-t-il le temps d'aller à l'Académie, et de rimer chaque soir une cinquantaine de vers brillants que les plus grandes dames admirent le lendemain, surtout quand il les récite. Tâchons de saisir *l'écureuil* au passage, et de le suivre un moment dans le tourbillonnement de sa vie quotidienne.

Voici un cabriolet qui passe comme le vent. Gare ! gare ! le cheval est lancé à bride abattue, tous les piétons se rangent, toutes les boutiques sont éclaboussées. Le cabriolet débouche sur le quai par la rue Dauphine, avec la rapidité d'une trombe, et va se jeter en plein dans une procession.

— Gare ! gare donc ! crient les suisses.

— Gare ! gare ! crie plus fort le conducteur du véhicule.

Mais il est trop tard. Le cheval s'est jeté en aveugle dans les rangs débandés ; il culbute la bannière, le porte-croix, les prêtres, les enfants de chœur. Les suisses, furieux, le tirent par la bride, en l'accablant de coups de canne. Ils allongent leurs hallebardes jusqu'au phaéton qui essaye vainement de parer avec son fouet. Une minute encore et il va être écharpé. Un petit homme, fort bien fait de son corps, la figure en zigzag, la bouche un peu grande, les yeux gris et légèrement enfoncés, la physionomie irrégulière, mais pleine d'expression et de feu, saute prestement à terre.

— Messieurs ! messieurs ! je suis l'abbé Delille, de l'Académie française.

— Vous êtes un maladroit ; vous ne savez pas conduire.

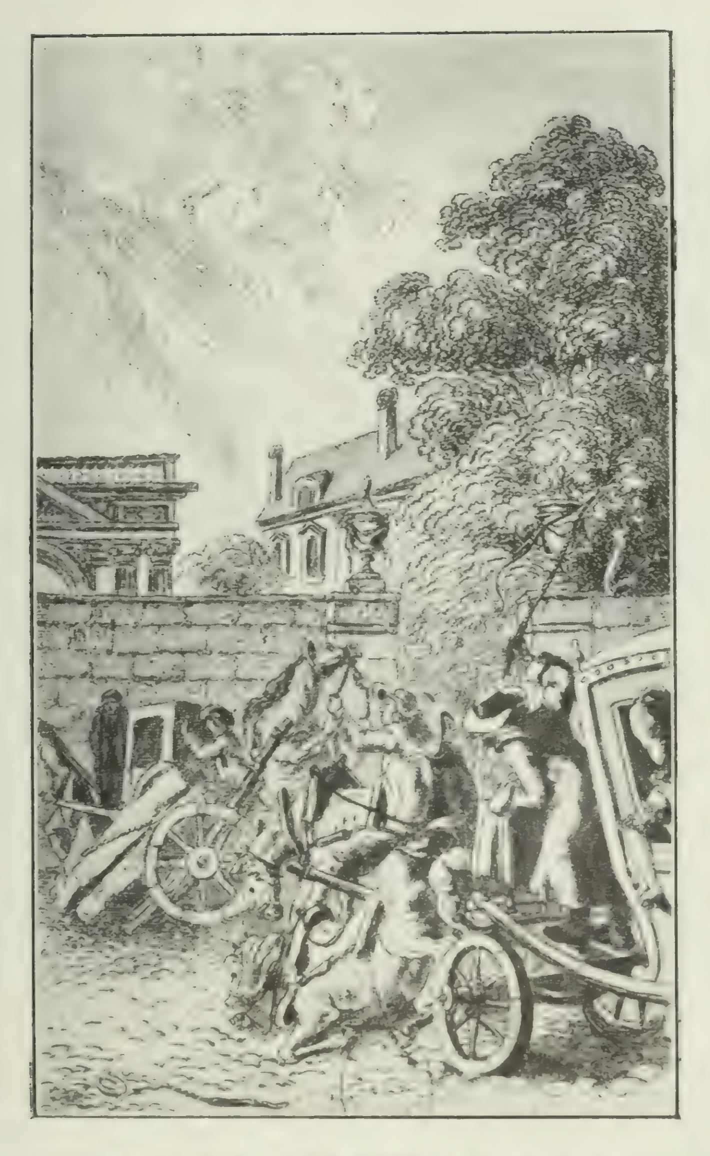
— Je suis de l'Académie.

— Vous n'êtes pas capable de mener un cheval.

— Je vous demande pardon, je suis myope, presque aveugle.

— Eh ! monsieur, dit un brigadier qui s'approchait, quand on est aveugle, on prend un cocher.

Par bonheur vint à passer le comte de Choiseul-Gouffier.



UNE COLLISION DE CARROSSES AU XVIIIe SIÈCLE

(D'après une estampe de DUNKER, pour le *Tableau de Paris*, de S. MERCIER).

nais un poète à vos vers ». L'abbé sourit ; mais la comtesse-momie, se ranimant tout à fait et manifestant son existence par un épouvantable bond sur le plus large des fauteuils : « C'est joli, très joli, monsieur. Vous avez bien de l'esprit, à ce qu'il paraît. N'est-il pas vrai qu'il a bien de l'esprit? » La moitié de son apostrophe s'adressait à moi, l'autre à son oracle habituel. L'abbé sourit encore; je me levai ; je vis que mon mérite allait être mis sur la sellette, et je voulus échapper par la fuite à l'embarras de la situation. Mes Anglaises me comprirent ; nous fîmes nos adieux à frais communs, et nous partîmes, accompagnés de compliments aussi élégamment tournés que les nôtres tâchaient de l'être.

Deux semaines après, sur son invitation, je revolai chez le charmant poète qui m'avait laissé de si doux souvenirs. Je trouvai DELILLE seul ; j'étais seul aussi. Jugez si je profitai du tête-à-tête pour mettre à contribution et son esprit fécond en saillies et sa mémoire riche d'anecdotes. J'étais curieux de connaître ses jugements sur ses contemporains, c'est-à-dire sur les personnages célèbres avec lesquels il avait vécu. Je lui deman-

Delille avait des amis partout ; il ne pouvait faire deux pas dans Paris sans en rencontrer un. Celui-ci dit quelques mots aux gens de la police, qui aidèrent le laquais à dégager le carrosse et à relever le cheval. La procession reprit sa marche vers les Augustins, où elle se rendait pour célébrer l'anniversaire de la réduction de Paris, et le petit homme, serrant la main du comte, remonta dans son carrosse, qui partit aux huées de la populace. »

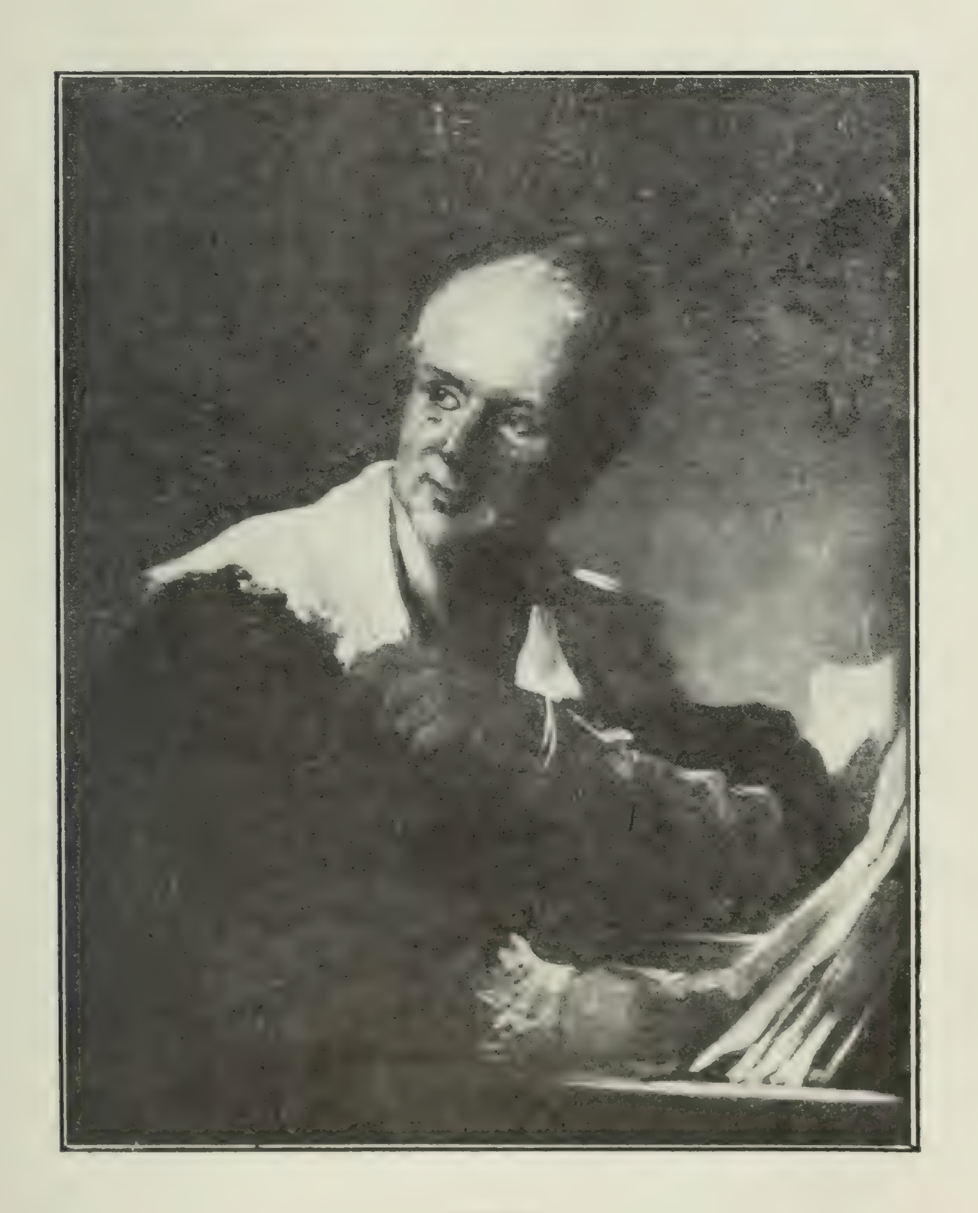
dai ce qu'il pensait, par exemple, du plus original de tous, DIDEROT, le philosophe, le cynique, l'athée, l'auteur de *La Religieuse*, le fondateur de l'Encyclopédie ; moitié génie, moitié fou ; jouant l'inspiré et le devenant quelquefois ; affectant le mépris de l'opinion et la courtisant sous main ; bref, le premier jongleur d'une époque si fertile en charlatans.

« J'ai peu connu DIDEROT, me dit-il. J'ai toujours évité la fréquentation des athées ; et DIDEROT l'était ou croyait l'être : car dans cette âme de feu et de vent qu'y avait-il? Beaucoup de fumée et peu de lumière. Son esprit capricieux défaisait le matin l'ouvrage de la veille. Il semblait à ses yeux que les opérations de la pensée fussent des tours d'adresse, des jeux, des passes imaginés pour attirer les applaudissements et rien de plus.

« La première fois que je le rencontrai, il était en conversation avec DUSSAULT, le traducteur de JUVÉNAL. « Vous travaillez à un ouvrage sur « les jeux, disait DIDEROT : avez-vous bien étudié « votre sujet? — Hélas! trop bien. Presque toute « ma fortune a passé dans ces maudits coupe-« gorges, dont je fais la description et dont je « veux inspirer l'horreur. — Bon ! bon ! mais il « faut envisager la chose sous un aspect plus « philosophique et plus vaste. Il faut montrer les « inconvénients, les abus, les malheurs nés d'une « institution qui remonte jusqu'à l'origine des so-

« ciétés. Vous rappelez-vous qu'Esaü joua son « droit d'aînesse avec Jacob? Vous rappelez-« vous... » Et voilà Diderot précipitant son homme dans un déluge d'érudition ; le voilà passant en revue tous les siècles, suivant à la trace parmi les anciens et les modernes ce vice épouvantable et funeste qui ravagea et ravage encore le monde plus que tous les autres fléaux réunis. Le pauvre Dussault, dont l'imagination sans ailes n'avait jamais fait tant de chemin, roulait d'éblouissement en éblouissement jusqu'à cent pieds sous terre ; et lorsque Diderot, las de poursuivre la carrière, jugea à propos de reprendre haleine et de se reposer dans la nue, Dussault, le front prosterné, lui cria du fond de l'abîme : « O grand « homme, ô génie universel (1) ! quelles immenses « lumières vous avez répandues sur mon horizon! « que suis-je auprès de vous? Je croyais connaître « mon sujet, mais vous me prouvez clairement « que je ne l'avais même pas abordé. — Ce n'est « rien, mon ami ; je ne vous ai communiqué que « mes premières idées. Venez me voir dans huit « jours; j'aurai le temps de méditer sur une si

(1) Critique d'art, savant dans toute l'acception du terme, philosophe, on peut dire que Diderot a touché à tout ; il a été au fait non seulement de toutes les doctrines scientifiques de son époque, mais il a parfois devancé celle-ci. Il a écrit sur la physique, les mathématiques, la physiologie, et on a pu, sans paraître soutenir un paradoxe, consacrer un travail du plus haut intérêt à Diderot biologiste. Par la prescience de l'évolution scientifique, Diderot appartient plus à notre siècle qu'à celui qui le vit naître.



DIDEROT

« riche matière, je pourrai embrasser tout l'en-
« semble de ce vaste tableau, et alors vous aurez
« de mes nouvelles. »

« DUSSAULT, plein de joie, vole chez lui à l'époque convenue ; il le trouve, il lui rappelle sa promesse, il demande au dieu ses oracles, mais le dieu avait disparu. Plus d'enthousiasme, plus de sublime : DIDEROT était retombé du ciel dans son fauteuil, d'où il ne se releva plus ; l'heure de l'inspiration était passée. »

M. de VAISNE, ajouta DELILLE, citait de lui un trait, qui peint mieux notre prestidigitateur que tout le reste. Voici ce trait : c'est M. de VAISNE (1) qui parle :

« L'Impératrice de Russie, éprise des philosophes, philosophe elle-même à la manière des impératrices, avait invité, non pas, je l'imagine,

(1) M. de Vaisne, dont il est ici parlé, est sans doute le personnage qui avait obtenu de TURGOT, dont il avait été le secrétaire, une recette générale des finances. C'était, paraît-il, un homme de beaucoup d'esprit et très recherché pour l'agrément de sa conversation. Il fréquentait surtout le salon de la duchesse d'ANVILLE, qui « tenait, par le choix de sa société, le même rang dans le faubourg Saint-Germain que la maréchale de BEAUVAIS dans le faubourg Saint-Honoré, et la maréchale de LUXEMBOURG, place Vendôme ». Il avait fini par prendre un tel empire sur la vieille dame, qu'un jour où M. de Vaisne était indisposé et qu'elle était allee lui rendre visite, « elle le trouva bien entouré de sa famille et de ses amis, étendu sur une chaise longue, auprès de laquelle il lui offrit un siège. Peu après, dans la chaleur de la conversation M. de Vaisne ayant jeté son mouchoir par terre : « Duchesse, lui dit-il, ramassez mon mouchoir. » Ceci s'était passé devant témoins, et le lendemain, tout Paris le savait. C'est ainsi que l'apprit M. de NORVINS, qui l'a rapporté dans son *Mémorial*.

l'auteur des *Bijoux indiscrets*, mais le savant encyclopédiste, à venir faire avec elle assaut de métaphysique et de politique transcendante dans le palais de Pierre III, sur les bords de la Néva. Il était convenu entre eux qu'il passerait un an à Pétersbourg, et que son voyage, son séjour, son retour lui seraient payés en caresses et en diamants, en distinctions et en roubles. Malgré son mépris pour les bagatelles, le philosophe avait daigné souscrire au traité, et il s'apprêta modestement à renouveler l'exemple de PLATON à la cour de Denis.

« La veille de son départ, j'allai recevoir ses adieux, poursuivit M. de VAISNE. Il accourut, me mena dans son cabinet, les larmes aux yeux. Là, d'une voix étouffée par les sanglots, il me dit : « Vous voyez un homme au désespoir ! je viens « de subir la peine la plus cruelle pour un père « et pour un époux. Ma femme... ma fille... ah ! « comment me séparer d'elles après avoir vu leur « douleur déchirante ! Nous étions à table, moi « entre elles deux : point d'étrangers, comme vous « pensez bien. Je voulais leur donner et ne donner « qu'à elles seules ces derniers moments. Quel « dîner ! quel spectacle de désolation ! jamais on « ne verra rien de pareil dans l'intérieur du foyer « domestique. Nous ne pouvions ni parler, ni « manger, notre désespoir nous suffoquait. Ah ! « mon ami, qu'il est doux d'être aimé par des « êtres si tendres, mais qu'il est affreux de les

« quitter ! Non, je n'aurai point cet abominable « courage. Qu'est-ce que les cajoleries de la gran- « deur auprès des épanchements de la nature? Je « reste, j'y suis décidé ; je n'abandonnerai pas « ma femme et ma fille; je ne serai pas leur bour- « reau; car, mon ami, voyez-vous bien, mon « départ leur donnerait la mort. » Et le philosophe me couvrait de ses larmes, qui commençaient à m'attendrir, lorsque nous vîmes entrer Mme Diderot, et la scène changea.

« Il me semble qu'elle est là sous mes yeux, cette femme impayable, avec son petit bonnet, sa robe à plis, sa figure bourgeoise, ses poings sur les côtés et sa voix criarde. « Eh bien ! eh bien ! « Monsieur Diderot, s'écria-t-elle, que faites-vous « là? Vous perdez votre temps à conter des bali- « vernes, et vos paquets, vous les oubliez? Rien ne « sera prêt pour demain. Vous devez pourtant « partir de grand matin : mais bon! vous êtes tou- « jours occupé à faire des phrases éternelles, et les « affaires deviennent ce qu'elles peuvent. Voilà ce « que c'est aussi que d'être allé dîner dehors, au « lieu de rester en famille. Vous aviez tant « promis de n'en rien faire! mais tout le monde « vous possède, excepté nous. Ah! quel homme! « quel homme ! »

« Cette petite tempête de ménage, survenue si à propos pour éteindre le superbe feu d'artifice tiré par mon cher ami, excita en moi une hilarité difficile à décrire. J'ignore comment se

termina la fête, car je m'enfuis sans attendre le bouquet. Je sais seulement que si l'on eût alors décerné des brevets d'invention, j'en aurais sollicité un pour l'auteur de ce nouveau conte, resté inédit, quoiqu'il méritât les honneurs de l'impression au Louvre. Le lendemain, j'appris, sans étonnement, que l'infortuné avait quitté Paris avec une héroïque résignation, et que jamais sa famille ne s'était mieux portée. »

Voilà le récit de M. de VAISNE, voilà DIDEROT.

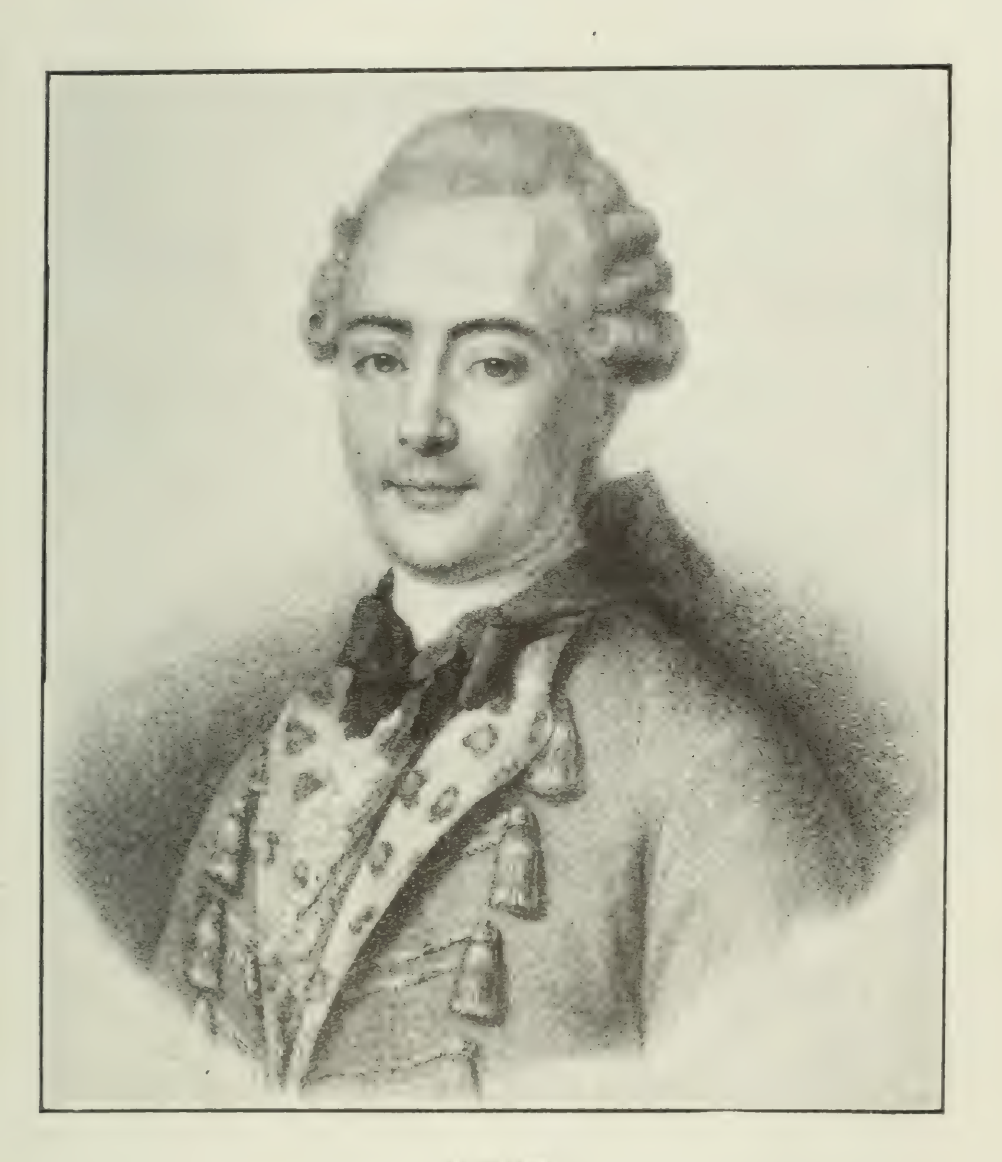
« Ainsi, dis-je à DELILLE, LAHARPE n'a point chargé son portrait de fausses couleurs, quand il nous l'a peint, dans son Cours de littérature, jouant l'inspiration, faisant le démoniaque, s'élevant quelquefois au sublime, mais pour tomber presque toujours dans le ridicule. A propos, poursuivis-je, tout ce qu'on a débité sur et contre LAHARPE lui-même est-il vrai? Avait-il autant d'amour-propre et de prétentions qu'on l'assure? Le satirique par excellence prêtait-il, comme un autre, le flanc à la satire » (1)?

(1) A l'un de ses soupers du dimanche, chez Mme de la Briche, se passa une scène des plus plaisantes, dont La Harpe fit tous les frais. « La Harpe et ses confrères de l'Académie y étaient, avec toute l'aristocratie de la société, et l'on fut généralement très amusé de voir se placer derrière la chaise de La Harpe un petit laquais bien poudré, en livrée verte et jaune, toute neuve et très étoffée... Le moment n'était pas heureux pour une telle nouveauté... aussi Morellet en fit l'observation à sa manière, disant que La Harpe s'y prenait un peu tard pour se faire noble, quand les Montmorency avaient déshabillé leurs valets en se

— « Eh ! eh ! répondit Delille, il y a bien quelque petite chose. Tout l'esprit de ce pauvre Laharpe ne l'empêchait pas d'être de temps en temps plus moquable que ceux qu'il sifflait. Sa critique n'avait pas toujours toute la finesse et la légèreté désirables. Dans la conversation, il n'était réellement aimable que le matin ou à dix heures du soir, jamais pendant ni après le dîner. Gourmand avec délices, plus attentif à saisir au passage les bons mets qu'à laisser tomber les bons mots, il n'ouvrait la bouche que pour satisfaire le plus robuste des appétits, et il l'ouvrait sans cesse. Manger et digérer étaient pour lui deux occupations sacrées. Il ne fallait pas le troubler dans ces grands devoirs, ou bien alors il sortait de son silence par des sarcasmes et des traits terribles. On aurait cru voir un sanglier forcé dans son hallier et montrant ses longues défenses aux chasseurs qui l'environnaient. Aussi respectait-on religieusement Laharpe dans ses fonctions gastronomiques. »

Qui se douterait que ce grand Aristarque, toujours armé de la férule, avait visé aux succès de

déshabillant eux-mêmes... Je me rappelai cette absurde vanité de La Harpe, poursuit l'auteur du récit, quand deux ans plus tard, j'appris à l'étranger que la peur lui avait fait prendre la livrée des égorgeurs, en se montrant publiquement coiffé du bonnet rouge : ce qui me prouva que la peur marche plus vite encore que la vanité. Il est vrai que l'année suivante, sa conversion fit et dut faire oublier ce qu'il expiait lui-même aussi publiquement ». *Mémorial de J. de Norvins*, par L. de Lanzac de Laborie, t. I (1896), 242-3.



LA HARPE

boudoir (1), et qu'il s'était cru appelé à la renommée galante d'ALCIBIADE? Plus d'une femme m'a juré l'avoir vu à ses pieds, où il n'était pas redoutable, car il ne faisait jamais le siège d'un cœur qu'avec de l'artillerie légère : la romance et le madrigal. Cependant, il avait de lui et de son mérite une si haute opinion, qu'il dit un jour à la comtesse de GENLIS, qui me le répéta le lendemain : « Vous m'avez résisté, je veux l'apprendre à tout le monde pour vous faire honneur. Vous êtes une femme comme il n'y en a point. »

— « Parlons un peu, poursuivit DELILLE, de ses ouvrages déjà passés de mode et pourtant dignes d'une longue célébrité. Le premier de nos critiques fut en même temps l'un de nos meilleurs poètes dramatiques du second ordre ; mais il prouva, par son exemple, qu'il est dangereux de vouloir manier à la fois et le stylet d'ARCHILOQUE et le poignard d'ESCHYLE. La sévérité des jugements qu'il portait sur les ouvrages de ses

(1) Un rédacteur des *Feuilles de Flandre* rapporte le trait suivant : « Une dame du Lycée de Paris rencontra, il y a quelques jours, une amie qui voulait l'entraîner chez sa marchande de modes, pour y voir un chapeau d'un nouveau goût : la jeune lycéenne s'est obstinée à refuser, alléguant qu'elle allait à la leçon de LA HARPE.

- Comment, de la harpe ? Est-ce qu'on joue de cet instrument au Lycée ?

- Non pas, non pas ; mais c'est ainsi qu'on appelle un académicien qui enseigne le goût de la littérature : je vous quitte pour aller l'entendre ; il parle aujourd'hui sur les *Pelotes* et les *Poupées*. »

La belle se trompait, l'académicien devait entretenir son auditoire de PLAUTE et *l'Epopée* ».

confrères, les rendit inflexibles, à leur tour, pour les productions sorties de sa plume ; et, comme le ressentiment ne s'arrête pas d'ordinaire dans les bornes du juste, le malheureux LAHARPE, à chacun de ses pas dans la carrière théâtrale, se vit assailli par une grêle d'épigrammes, de satires, de parodies, qui auraient pu renverser un génie plus fort que le sien.

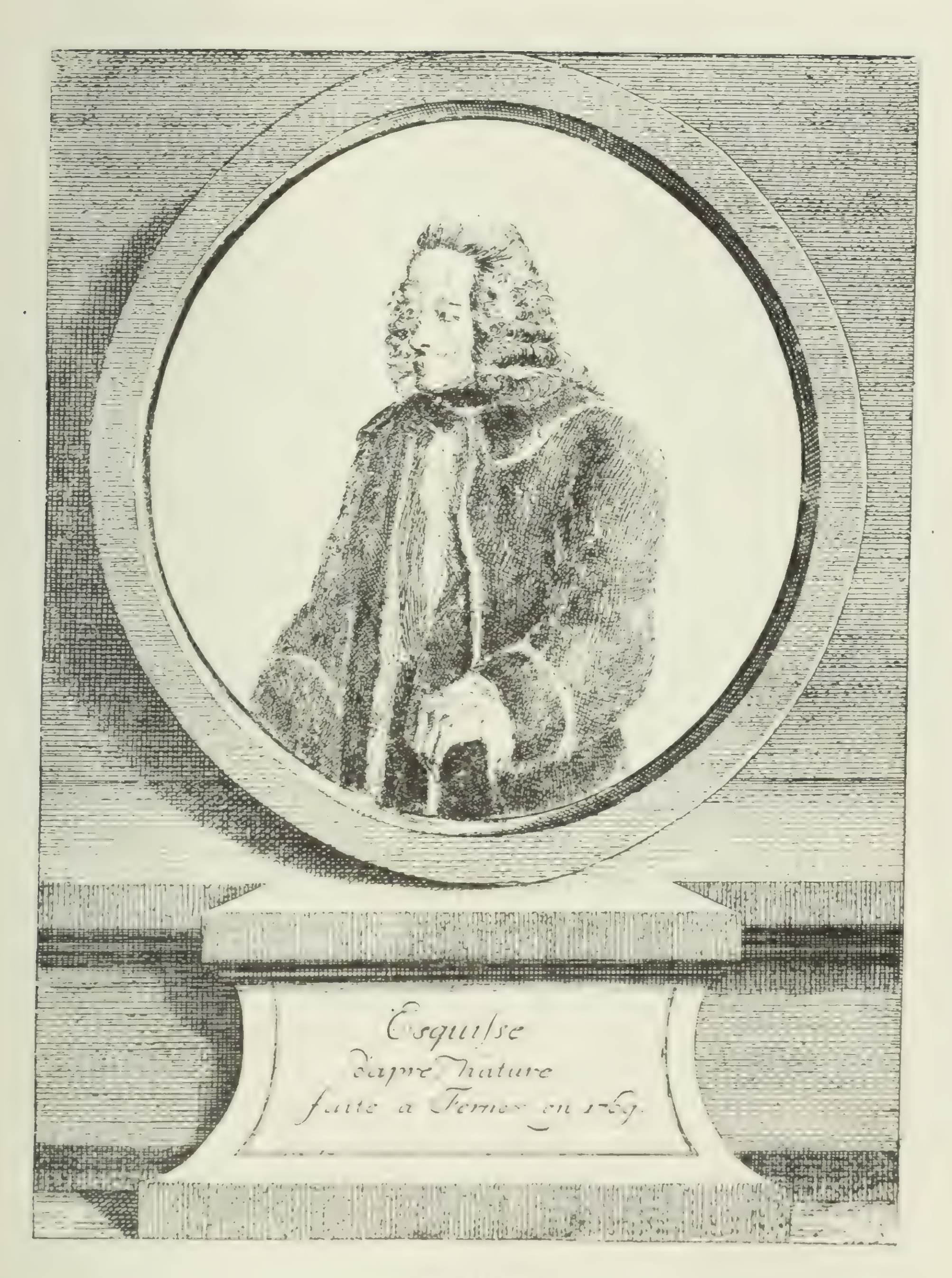
Cruellement blessé, mais trop vain pour ne pas se plaindre, il avertit maladroitement ses ennemis des souffrances de son amour-propre. Plus il criait à l'envie, à l'injustice, plus les attaques redoublaient contre lui. On avait trouvé le secret de le désoler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'avec sa finesse d'observation, il ne se soit pas aperçu que, dans le public, on riait de ses disputes, au lieu de s'intéresser à ses disgrâces. La même destinée n'attend pas les victimes en politique et les victimes en littérature. On dresse des autels aux premières, on les parfume d'encens, on les couvre de fleurs, elles deviennent les idoles du moment ; les autres sont des fétiches perdus de réputation, qu'on s'amuse à voir traîner dans la fange au bruit des sifflets, et auxquels chacun se donne la petite satisfaction d'appliquer un coup de fouet en passant.

Malgré le parterre, l'infortuné LAHARPE se réfugia au sein de l'Académie, comme les dieux vaincus par les Romains trouvaient un asile dans le Capitole. De l'Académie, où l'on dort souvent, il

passa au Lycée, où l'on bâille quelquefois, mais il sut y faire veiller ses auditeurs. On fit mieux : on applaudit avec des transports inaccoutumés aux leçons qu'il y débita pendant plusieurs années, et qui lui ont mérité le surnom de QUINTILIEN français. Son *Cours de Littérature* devint son premier titre de gloire ; et ses pâles rivaux, comme ceux du chapelain dont parle BOILEAU dans le poème du *Lutrin*, après avoir couru pour le huer et pour briser entre ses mains la verge didactique, s'en retournèrent *éperdus* et jugés.

Depuis ce temps, il resta en possession du siège de la haute critique, d'où il tonna bientôt contre les révolutionnaires, qu'il s'avisa de mettre au rang de ses justiciables : mais ces citoyens n'étaient pas des auteurs endurants. Ils répondirent à ses coups de férule par de bons coups de pique, qui le réduisirent au silence. Après avoir vécu dans les coulisses, il mourut au confessionnal. Dieu lui accorda le repos dont il priva si longtemps ses pauvres confrères.

Je vis mon interlocuteur en bonnes dispositions et je résolus de pomper le miel de l'abeille, tant qu'elle s'y prêterait aussi bénignement. « Croyez-vous à cette grande dévotion que Laharpe affichait pour VOLTAIRE? », demandai-je à DELILLE, pendant qu'il étageait les tisons de son foyer pour faire un entr'acte. — « Et qui n'y croirait pas? Savez-vous bien que ce VOLTAIRE avait un esprit prodigieux? Savez-vous bien qu'il fallait avoir la



VOLTAIRE

tête tournée de lui, quand il lui prenait fantaisie de se montrer dans tout son brillant? Il est vrai qu'il ne cachait pas assez le revers de la médaille, et alors, tout changeait. Tenez, monsieur, relisez ses lettres. C'est là qu'on revoit tout entier ce génie attrayant et profond, qui ne se reposait jamais ; c'est là qu'on se confirme dans les sentiments d'admiration et, il faut le dire aussi, de pitié que fait éprouver, à mesure qu'il se développe, le caractère de cet homme si grand et si petit, si philosophe et si commère, si enthousiaste et si dénigrant, si libre de préjugés et si esclave de ses passions ; de cet homme qui, plus que tout autre, fait honneur et honte à l'humanité.

« Dans l'âme de Voltaire tous les contraires s'alliaient : une belle action ne lui coûtait pas plus qu'un mauvais procédé. De la main qui s'ouvrait pour répandre des bienfaits, il écrivait contre ses ennemis, et même contre ses amis, des libelles diffamatoires, moitié en style de Lucien, moitié en style de Scarron. Un noble orgueil le portait à protéger une multitude d'auteurs qui accouraient se ranger sous l'étendard de sa gloire ; tandis que, par l'instinct d'une puérile vanité, il persécutait les deux Rousseau, Maupertuis et tant d'autres personnages célèbres, dont les talents et les opinions contrariaient ses prétentions immenses à la suprématie littéraire. Tantôt la raison lui faisait préférer la société d'une amie au commerce d'un roi, et les charmes de la retraite

de Cirey aux tracas de la cour de Berlin ; tantôt le grand homme tendait la main pour recevoir de l'argent, le philosophe s'agenouillait pour obtenir un cordon.

« On a souvent écrit que dans Voltaire il existait plusieurs âmes : sa vie entière le donnerait à penser. Ceux qui l'ont décrié avec acharnement, ceux qui l'ont exalté avec idolâtrie, me paraissent avoir eu également raison. Personne n'a mieux mérité d'inspirer l'enthousiasme et de faire naître la mésestime. Louange et blâme, il justifie tout. Comment ne pas l'applaudir lorsqu'il flétrit ces farouches conquérants, nés pour le malheur de la terre, lorsqu'il s'indigne contre les fanatiques allumant les bûchers qui dépeuplent les États ; lorsqu'il imprime en beaux vers au fond de nos âmes les sentiments de la tolérance, de la justice, de l'humanité ! Comment ne pas le conspuer pour son cynisme politique et religieux, pour ses éternelles et dangereuses plaisanteries sur les objets les plus sacrés, pour les maximes corruptrices dont il s'amuse à infecter l'esprit de la jeunesse, pour sa ridicule fureur de tout nier, de tout bouleverser, de tout changer sans créer rien, pour ses déclamations anti-patriotiques et dont s'indigne une âme française? Quand l'impartial observateur examine cet être mobile et étonnant sous ses deux faces, forcé de porter deux jugements divers, il gémit d'avoir à stigmatiser un petit homme, en divinisant un sublime génie.

Et LAHARPE, Laharpe lui-même, lui qui avait passé sa vie aux genoux de VOLTAIRE, a de temps en temps laissé tomber l'encensoir, mais toujours pour le reprendre. J'en fais autant, Monsieur. Ah ! qu'il est difficile d'échapper à la fascination de ce serpent-là ! »

En ce moment on annonça le marquis de CUBIÈRES (1), ancien écuyer de Louis XVI, homme d'esprit et de bonne compagnie, que j'avais déjà rencontré. — « De quel serpent parlez-vous? », demanda-t-il après les premiers compliments. Il avait entendu la fin de la vive et énergique tirade du poète chrétien, jugeant le poète matérialiste. On lui nomma VOLTAIRE. « Voltaire ! s'écria-t-il : je n'entends jamais parler de lui sans me rappeler une scène où il joua le rôle le plus comique. Je la raconte volontiers, parce qu'elle peint l'homme. Voulez-vous la connaître? — Oui, oui, » répondit l'abbé DELILLE. — « Écoutez donc :

« Je sortais de page et je possédais encore toutes les grâces de l'état, c'est-à-dire qu'en fait d'étourderie, de malice et d'espièglerie, j'étais au grand complet. Nommé depuis peu écuyer du roi, je me vis chargé, en cette qualité, d'accompagner jusqu'à Turin Mme Clotilde, sœur de LOUIS XVI, mariée au prince de Piémont. Ma mission terminée, je revenais par la Suisse. En passant devant

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec son frère, le chevalier de *Cubières-Palméseaux* ou *Dorat-Cubières*.



VOLTAIRE ET MADAME DENIS, SA NIÈCE

Ferney, la tentation me prit de rendre mes hommages au grand Lama de la littérature, enfermé dans ce lieu saint. Un petit billet bien complimenteur et bien gai lui est adressé : il répond avec sa grâce habituelle. J'arrive, je me présente, j'amuse la vieille idole par mes folies, je l'intéresse par mes récits ; je couvre toutes mes phrases d'une dorure d'adulation banale, qui réussit toujours avec les grands hommes, quels qu'ils soient ; enfin me voilà établi.

« Mme Denis, qui me lorgnait, et que je ne payais pas de réciprocité, disait en riant de mes facéties : « On n'est pas plus divertissant. Il faut « le garder ; n'est-il pas vrai, mon oncle? » Je me défendis de la faveur qu'on voulait me faire : mes fonctions me rappelaient auprès du roi. « Mais, du « moins, reprit l'obligeante et lorgneuse châtelaine, « vous nous resterez jusqu'à demain. » Je le promis. Nous dînons, nous soupons : Voltaire est charmant : sa nièce minaude et grimace ; je mange et je ris ; tout va à merveille. Le soir, on se réunit en cercle dans le salon, dont le Jupiter tonnant de la poésie avait fait son Olympe, et qui ressemblait à une chambre du cabaret de la Courtille.

« J'étais assis à quelque distance de Voltaire, avec des Genevois, des Russes, des Allemands, des Anglais et des Italiens, venus là, comme moi, pour adorer le dieu. Le dieu m'interrogea sur mon voyage. Alors, prenant le dé, je fis une pompeuse description des fêtes célébrées à Turin

pour consacrer l'alliance d'une fille de France avec l'héritier du roi de Sardaigne. Comme on le pense bien, je ne manquai pas de montrer les beaux présents que j'avais reçus. Pendant ma relation, qui me paraissait infiniment piquante, et dont je m'étais bien promis le succès, VOLTAIRE, impatienté de l'attention suivie que me prêtait le cercle auditeur, caracolait grotesquement sur son fauteuil, toussait, se mouchait, multipliait les exclamations, comme un acteur négligé qui veut ramener à lui son public. Bref, voyant que décidément on ne s'occupait plus de lui, que j'étais le saint du jour, que les magnifiques pierreries dont je faisais parade jetaient un si grand éclat sur ma personne, que la sienne restait dans l'ombre, il n'y tient pas, il se lève, passe dans sa chambre, revient, se rassied, puis se met à tourner entre ses mains je ne sais quoi qu'il voulait ouvrir et qui résistait à ses efforts.

« Envoyez cela, mon oncle », dit Mme DENIS, j'en viendrai à bout. Aussitôt, de cette voix tonnante et glapissante qu'on lui a connue : « C'est « une boîte que Sa Majesté l'Impératrice de toutes « les Russies m'a envoyée avec son portrait enrichi « de diamants », dit VOLTAIRE, en me remettant cet ornement superbe. Il n'y eut pas moyen de me taire sur ce petit accès de jalousie : le courtisan s'effaça, le page reparut. Je m'emparai de la boîte, en m'écriant malignement : « Ah ! voilà « M. de VOLTAIRE qui se fait homme ! » Il resta un

moment interdit ; ensuite, me regardant de cet œil qui étincelait toujours : « Monsieur le page, « la réplique est vive ; mais il y a un beau côté, et je ne veux voir que celui-là. » Il me tendit la main, nous nous séparâmes bons amis, et depuis ce temps, il ne manqua pas de m'envoyer ses nouvelles œuvres, où j'eus le malheur de voir qu'il ne se refaisait pas Dieu. »

— En vérité, reprit le malicieux Delille, personne ne l'a plus sévèrement traité que Mlle de Lespinasse, lorsque, dans un de ses dépits contre le capricieux grand homme, elle disait à ses amis : « Vous le prenez pour l'atmosphère, ce n'est que le vide. »

— Vous avez donc vécu, lui dis-je, dans la société de cette femme singulière, dont les philosophes, qui n'étaient pas des Numa, quoiqu'ils se donnassent des airs de législateurs, avaient fait leur nymphe Egérie ? Était-elle douée, comme on l'assure, de ce talent de causerie, de ce don d'improvisation qui l'ont rendue la merveille des salons du dernier siècle?

— Oui, vraiment, répondit Delille. On ne pouvait l'entendre sans admiration et sans émotion. Elle savait intéresser le cœur, mettre en jeu l'amour-propre, aiguillonner l'esprit. Elle attaquait à la fois l'imagination, les sens, la raison. Elle faisait mouvoir en vous tous les ressorts de la pensée, et, à force d'électriser votre intelligence, en centuplait la valeur et l'activité.

« Un hasard plaisant me mit en relation avec elle. J'allais dîner chez la duchesse d'Erville, dans la voiture d'un de nos financiers, je ne sais



MADEMOISELLE DE LESPINASSE

plus lequel, qui me l'avait prêtée pour la poétiser, disait-il. Mes chevaux galopaient avec une telle ardeur, qu'en passant ils renversèrent un modeste équipage qui ne se rangea pas assez promptement pour éviter le choc du mien. Aussitôt, j'en-

tends un cri, je m'élance, je cours à la portière du pauvre fiacre en désarroi : je l'ouvre : j'en retire, non pas une de ces jeunes beautés dont l'apparition décide du bonheur ou du malheur de notre vie, non pas une de ces vieilles guenons laides à faire peur et qu'on voudrait noyer, ni l'une ni l'autre. C'était une personne grande, sèche, le visage un peu enflammé, l'air assez noble, les yeux excessivement spirituels, et qui paraissait fort attentive à cacher de son mieux quelque quarante ans qu'elle portait ou plutôt qu'elle supportait avec assez peu de résignation. Excuses et offres de ma part, remerciements et acceptation de la sienne. Bref, elle monte dans la voiture de mon fermier général, je me place à son côté, et nous arrivons chez elle, où je la dépose saine et sauve sur le trépied confident de ses oracles et de bien d'autres choses.

« Depuis cette bizarre circonstance, j'ai parfois revu Mlle DE LESPINASSE. J'ai, comme un autre, admiré cette étonnante faculté de son âme, capable d'aimer à la fois trois adorateurs, ou soi-disant tels (1), et cette autre facilité de son esprit, encore plus étonnante, qui lui prêtait des charmes que la nature lui avait refusés tout net ; si bien qu'on voyait en même temps à ses pieds un grand seigneur espagnol, un colonel français, et

(1) Le jour que M. de MORA expirait, elle lui donnait un successeur. Il ne fallait pas que le trône de son cœur fût vacant. *Le Roi est mort, vive le Roi* ! Voilà une femme à principes (B.)

jusqu'au respectable géomètre, l'un des pères de l'Encyclopédie. Mais j'avoue mon tort, si c'en est un ; je n'ai jamais pu m'habituer aux contrastes que présentaient cette imagination de feu et ce tempérament de *papier mâché* (1).

« La pauvre femme ! elle était obligée de mener de front les grandes passions et les petites maladies. Quelle situation complexe ! La voyez-vous placée entre son amant qui lui baise la main et son médecin qui lui tâte le pouls, commentant un billet doux qu'elle vient de recevoir et examinant un mémoire d'apothicaire qu'elle va payer, envoyant une tresse de ses cheveux et avalant un julep ; le jour, en robe de gaze pour entrer dans son boudoir ; le soir, en peignoir de flanelle pour passer dans sa pharmacie. Non, jamais l'amour et l'hygiène n'ont pu loger agréablement ensemble ; les rôles de coquette et de malade sont bien distincts ; cumuler est impossible, et il faut opter. Pas un homme, mais je dis pas un, ne voudra faire un long bail avec ces Corinnes d'infirmerie. »

A la fin de ces réflexions, Mme DELILLE arriva, et nous prîmes congé, le marquis et moi. Comme il avait une voiture qui l'attendait à la porte, il me proposa de me reconduire et, chemin faisant, il me raconta une partie de son histoire, qui était celle de son temps.

« A l'époque de mon entrée dans le monde, me

(1) Expressions de DELILLE.

dit-il, le monde n'avait qu'une occupation, le plaisir. Mais nos amis les philosophes lui en ménageaient d'autres. Tandis que nous faisions comme Crispin, qui s'amusait à la bagatelle, les Labranche politiques emportaient la dot, c'est-à-dire le royaume. A travers nos jeux éphémères, ils nous brassaient une admirable Révolution qui dure depuis seize mortelles années, et qui finira quand il plaira au ciel d'avoir pitié de nous. Je me souviens encore de la grâce infinie avec laquelle nous dansions sur la mine où ces Messieurs mettaient le feu de si bon cœur. Nous avions l'enfer à nos pieds, et chacun de nous voyait les cieux ouverts.

« Il est vrai qu'on ne pouvait plus joyeusement en finir. Les fêtes succédaient aux fêtes : la cour et la ville disputaient d'éclat, de faste, de magnificence. Nos spectacles étaient délicieux, jamais on n'avait vu plus de femmes charmantes : c'était à qui s'étourdirait sur l'effrayant avenir que nous touchions presque de la main. Vous pensez bien que, parmi tant d'aveugles, un adolescent comme moi ne pouvait manquer de s'avancer avec tous leurs bandeaux sur les yeux.

« *Enfin*, la Révolution *vint*. J'eus l'adresse de sauter à pieds joints sur cette fosse aux lions et aux serpents, et je me trouvai debout au milieu des ruines de ma patrie et de ma fortune, sous le règne ridicule mais supportable des cinq Directeurs.

« L'état de la société était alors fort ressemblant au chaos. Réfugié à Versailles, je reparaissais de temps en temps à Paris, où j'examinais ce monde nouveau, qui n'offrait à l'observateur aucun profit pour son amusement ou son instruction. Tous les habitants de la grande ville, renouvelés des Romains et des Grecs, se réunissaient dans des cercles pour faire de la musique ou pour danser ; la soirée finissait par un thé brillant. On avait vu des hommes élégamment vêtus, des femmes parées de velours et rayonnantes de diamants ; on avait entendu le chant de Garat (1) ou applaudi à la danse de Trénitz, et puis on s'en allait en disant : Mon Dieu, quelle fatigue !

(1) « Délicieux chanteur, mais homme insupportable », ainsi le caractérise notre ami H. d'Alméras, dans son très attachant ouvrage sur la *Vie parisienne sous le Consulat et l'Empire.* On cite, de lui, des traits inoubliables, et qui mettent à nu sa fatuité, qui était sans limites. « Il conservait au même degré le désir, l'impérieux besoin d'accaparer l'attention, non seulement par les qualités de sa voix, mais par la coupe de ses habits. Ses rubans de montre, par leurs dimensions et leur couleur, étaient uniques à Paris, et il faisait détruire les pièces de drap dans lesquelles on découpait ses gilets, afin que personne n'en pût porter comme lui. Le moindre bruit, quand il détaillait, devant des femmes qui se pâmaient, une de ses doucereuses romances, lui paraissait plus qu'une inconvenance, un véritable crime de lèse-majesté. Un jour, il admonesta sévèrement une de ses auditrices qui avait cru pouvoir, en l'écoutant, déguster un sorbet : « Madame, lui dit-il, je n'ai pas l'habitude de chanter avec accompagnement de cuillère. » Il était coutumier d'impertinences, et quand il était prié dans le monde, il lui prenait souvent fantaisie de manquer aux rendez-vous et de se faire attendre toute une soirée ; ou s'il venait, c'était dans un habillé des plus négligés, avec des bottes, les cheveux en désordre ; puis faisant mille grimaces avant de consentir à laisser sortir quelques sons de son précieux gosier, si toutefois il consentait. »

Ce n'était plus ces assemblées aimables où j'avais joué un rôle assez satisfaisant : la bonne compagnie avait disparu ; on s'en apercevait trop bien au ton brusque et grossier des hommes, aux allures familières et communes des femmes.

« En acquérant les grands hôtels, dont les anarchistes avaient chassé les possesseurs, les nouveaux riches eussent bien voulu aussi acquérir la politesse de ceux qui les occupaient avant eux. Mais voilà justement l'impossible. Quant aux beautés à la mode, elles remplaçaient les grâces par l'affectation, l'aisance par l'effronterie : leurs yeux mendiaient des adorateurs, leur bouche appelait des déclarations.

« Dans leur *Code civil*, elles avaient simplifié le cérémonial de l'amour et abrégé les préliminaires du plaisir ; encore le plaisir devenait-il insipide pour elles sans l'accompagnement obligé du scandale. Le décousu de leur conversation, l'immodestie de leur danse, la singularité de leurs attitudes, me rappelaient ces nymphes que j'avais vues et applaudies sur le théâtre et dans les coulisses. Jusqu'aux costumes, tout me les retraçait, et, dans chaque salon de Paris, je me croyais encore à l'Opéra.

« Plus tard, la scène changea. La France prit une nouvelle forme. De grandes idées politiques, enfantées par celui qui s'était emparé du pouvoir, lui avaient fait comprendre la nécessité de relever les autels, de rappeler les exilés, et de rouvrir les

écoles de mœurs et de politesse, en formant une cour, où il attira toutes les anciennes familles qui voulurent s'attacher à sa fortune. Alors se déploya un curieux spectacle : les bigarrures auxquelles donna lieu ce mélange des deux sociétés, mariées de force et comme par décret, blessaient le goût et offensaient toutes les idées de convenance. De cette étrange alliance il résulta une altération sensible dans les formes extérieures de ceux qui composaient l'ancienne cour ; et je ne sais quoi de plus souple et de plus aisé dans les manières de ceux qui représentaient la nouvelle.

« De chaque côté, on se fit des emprunts, qui rapprochèrent insensiblement des classes distinguées l'une de l'autre par des couleurs si tranchantes ; peu à peu les nuances disparurent à tel point, qu'il serait difficile aujourd'hui d'apercevoir au premier coup d'œil la différence qui existe entre les hommes du passé et les personnages du présent. Toutefois, à un certain nombre d'exceptions près, cette différence devient sensible dans le commerce intime, où l'empire des premières habitudes reparaît à chaque instant et nous rend tout à coup à nous-mêmes. C'est alors qu'on reconnaît la ligne qui sépare une longue éducation sociale d'une politesse improvisée, et qu'on rend justice à chacun. Mais ces manières exquises du monde choisi, cette aisance sans familiarité, cette grâce sans afféterie, ce sel sans âcreté, en un mot, cette connaissance des

lois secrètes de la bonne compagnie, voilà ce qu'on ne retrouve plus guère, excepté dans quelques maisons enfouies sous les décombres de la monarchie détruite, et dont la France actuelle ignore jusqu'à l'existence.

« L'éducation de la jeunesse l'éloigne chaque jour des mœurs et des habitudes de nos ancètres ; elle achèvera d'éteindre les derniers rayons de civilisation qui se prolongent encore sur nous, et la rude énergie des habitants de Londres, transmise à notre nation, si étrangement régénérée, avec les goûts, les modes, les constitutions anglaises, prendra désormais la place de la simplicité, du naturel, des grâces qui faisaient le charme de nos entretiens et les délices de nos réunions. »

Ce récit terminé, les chevaux du marquis s'arrêtèrent : nous étions à ma porte. Je descendis, je me séparai à regret de celui qui venait de m'instruire si bien et de m'édifier si peu en me montrant les progrès du siècle. Depuis ce temps, j'ai toujours vécu dans l'intimité de cet homme plus qu'aimable, car il était bon. L'anéantissement de sa fortune et le besoin d'embellir ses vieux jours lui firent contracter un mariage dans lequel toutes les convenances se trouvaient réunies. Mme Olive, veuve d'un riche commerçant, inspira au marquis des sentiments qui furent partagés. Ils vécurent à Versailles, après leur mariage, jusqu'à l'époque de la Restauration.

Alors, ils vinrent s'établir dans la capitale, où le service du Roi, qui l'avait réintégré dans ses fonctions d'écuyer cavalcadour, rappela le marquis de Cubières.

Logé dans les grandes écuries, sur la place du Carrousel, il ouvrit sa maison à presque tout ce qui restait d'aimable. Chez lui se rassemblaient les gens de qualité distingués par leur esprit, les gens de lettres qui savaient cacher le leur, les savants qui étaient autre chose que savants, les artistes, dont les talents contribuent à l'agrément des soirées, les femmes sans prétention, mais non pas sans mérite, et dont le nombre était encore assez grand pour qu'on en pût citer plus de trois. Là, on faisait de la musique délicieuse, on dansait, on jouait des proverbes. Quelquefois les causeries seules, mais quelles causeries ! faisaient tous les frais de la veillée, qui n'en devenait que plus longue.

J'ai vu en 1815 le prince Constantin, frère de l'empereur Alexandre (1), s'oublier dans ces conversations, souvent instructives et toujours piquantes, où lui-même prenait une part si active qu'il nous étonnait. Il savait tout, il disait tout. Et quel feu ; quelle rapidité dans ses récits ! Il allait, il allait, sans songer à ce que la politique voulait qu'on laissât de voiles sur les mystérieuses et profondes bagatelles qu'elle nomme

(1) Le frère du tsar se désista plus tard de ses droits au trône en faveur de son jeune frère Nicolas. Il mourut en 1831.

fastueusement les secrets d'État. Quand notre langue dont il possédait toutes les finesses, et qu'il maniait avec une rare habileté, lui refusait par hasard le mot nécessaire au développement de sa pensée, l'impatient Césaréwitch frappait du pied, comme pour obliger la rebelle à lui obéir. Alors, il devenait plaisant si le mot résistait à la sommation impériale. C'étaient des trépignements, des haut-le-corps ; il écumait, il s'en prenait à la grammaire des défaillances de sa mémoire, son visage rougissait de colère, ses lèvres tremblaient d'indignation. Mais sitôt que le mot déserteur revenait au poste, l'orage se calmait, le prince partait d'un éclat de rire, se moquait ingénieusement de lui-même, et nous laissait tous émerveillés de la violence comme de la brièveté de ses fureurs.

La jeunesse de CONSTANTIN avait été une tempête (1) ; il en parlait avec une franchise enjouée qui lui faisait honneur. « Je paye maintenant les frais de ma mauvaise réputation, nous disait-il. Voilà ce que c'est que d'avoir été un garnement. Mais si on me connaissait, comme on serait édifié de ma conversion ! Tenez, mes amis, il ne faut désespérer de personne, pas même des princes. — « Ni des marquis », ajoutai-je tout bas en me penchant vers l'oreille de M. DE CUBIÈRES, qui

(1) Voir à son sujet les *Mémoires de Madame de Boigne*, t. I. 401-102.

n'avait pas du moins de si graves délits à se reprocher.

Celui-ci, tant qu'il a vécu, est resté au nombre de mes amis (1), en dépit de l'âge, qui nous avait jetés lui et moi aux deux antipodes de la vie. Hélas ! cet excellent homme, cet homme d'un commerce si doux et si facile, nous fut enlevé bien rapidement. Je n'ai jamais vu de santé passer par des phases plus extraordinaires. Tourmenté depuis de longues années de la goutte, il sortait d'un accès qui avait duré plusieurs mois, lorsque le grand mouvement de l'Europe, soulevé par l'ambition d'un homme, renversa BONAPARTE et reporta parmi nous la famille exilée des Bourbons. *Monsieur*, comte d'Artois, s'avançait aux portes de Paris. Aussitôt tous les murs de la capitale s'ébranlent ; les Français amis de la paix se rassemblent ; les vieux serviteurs des rois accourent. Une grande cavalcade se forme et va au-devant du prince. On pense bien que l'ancien écuyer du roi Louis XVI ne pouvait manquer d'y occuper une place. Le marquis de CUBIÈRES paraissait, en effet, au milieu de cet escadron de la fidélité. Mais voyez le malheur... Non, voyez le bonheur ! Tandis qu'il fait caracoler son cheval,

(1) Le lendemain de la représentation de *Ninus*, il me dit, tout étonné : « Comment, vous avez donc de l'esprit ! Mais je ne m'en doutais pas, et il y a deux ans que je vous vois ! — Ingrat, lui répondis-je en riant, il y a deux ans que je vous écoute parler. Si ce n'est pas là de l'esprit, qu'est-ce donc ? » (Note de BRIFAUT).

le pied manque à l'un, les rênes manquent à l'autre, tous deux tombent ; le cheval n'a rien, le maître se casse la jambe, et, depuis ce temps-là, plus de nouvelles de sa goutte : le voilà boiteux et guéri.

Autre accident singulier : il reprend son service auprès du nouveau roi, qu'il suit dans ses courses. Un beau jour, en galopant à côté de la voiture, il est soudainement frappé d'apoplexie : il s'évanouit, vacille, glisse de son cheval sur la terre ; et la chute est si rude, que le pauvre homme a la tête fendue. Ne le plaignez pas : il lui fallait une saignée, le sang coule, et il est sauvé.

Mais le bon génie qui veillait si obligeamment sur lui, et qui le tira ainsi d'affaire dans deux occasions critiques, eut une distraction à la troisième, qui fut malheureusement la dernière. Revenant un soir en fiacre chez lui, le marquis de CUBIÈRES éprouva une nouvelle attaque, à laquelle il succomba. Il était seul ; il ne fut point secouru à temps. Quand le cocher descendit de son siège pour lui ouvrir la portière de sa voiture, il le trouva immobile. On lui prodigua d'inutiles secours, il était mort.

Je l'ai regretté, je le regrette encore ; mais je déplore bien plus la perte du respectable vieillard dans la maison duquel je l'avais connu. M. SAGE(1)

(1) Chimiste et minéralogiste. Sage avait été, en cette qualité, chargé, avec deux autres de ses collègues de l'Académie des Sciences, de faire un rapport sur les découvertes de Marat et sur

vieux chimiste arriéré, en dispute avec tous les savants ses confrères, mais en parfaite harmonie avec tous les hommes de bien ses semblables, avait conçu un vif sentiment d'amitié pour moi, qui le lui rendais bien. Il n'entendait absolument rien aux vers, et c'était sans doute pour cela qu'il goûtait les miens. Comme il riait à la lecture de mes contes ! Comme il pleurait en écoutant mes tragédies ! J'étais enchanté de lui, et, par reconnaissance, je faisais toujours l'éloge des petites brochures qu'il publiait toutes les semaines contre la nouvelle nomenclature, contre les nouvelles découvertes, obstiné qu'il était à rester immobile sur le seuil du palais des sciences. Du reste, l'ami de l'univers, toujours prêt à servir et à obliger, la main tendue aux passants pour les attirer à lui, la bourse ouverte aux infortunés, et même aux intrigants, qu'il ne savait pas distinguer d'eux, il passait sa vie à faire du bien et à se laisser tromper.

Sa femme, aussi affectueuse et aussi charitable que lui, le poussait aux bonnes œuvres avec un zèle plus aveugle que le sien. Elle multipliait autour de lui des soins touchants, dont il avait besoin : car, affligé de la plus cruelle des infirmités, la perte de la vue, il ne marchait qu'appuyé sur cette Antigone, dont la beauté charmait tous

les expériences rapportées dans les mémoires scientifiques de notre redouté confrère. (Cf. notre *Marat inconnu*, édition illustrée, la seule complète).

les yeux, même après cinquante ans d'exercice. Il en avait plus de soixante. Deux jeunes Créoles fort jolies habitaient sous le toit de ce couple bienfaisant, qui les avait recueillies à la suite des désastres de Saint-Domingue. Quiconque voulait être reçu dans cet hospice de la Providence n'avait qu'à le dire ; on lui expédiait un brevet d'admission, et quelquefois on s'en trouvait mal. Dans le pêle-mêle de ces installations à l'impromptu se montraient souvent des personnages de la plus haute distinction, qui se détachaient du groupe des aventuriers, comme les belles fleurs se séparent des herbes parasites.

Je vis là, et je me félicite de l'avoir vu, le marquis de Marialva (1), grand écuyer du roi de Portugal, courtisan plein de dignité, diplomate pétri d'honneur, retenu alors en France par la volonté de Bonaparte. Envoyé au nom de son souverain près de l'empereur des Français, pour lui demander raison de l'entrée de nos troupes dans ses États, M. de Marialva, sa mission remplie, n'eut point la faculté de quitter Paris, où il resta en otage avec le marquis d'Abrantès et, je crois, l'archevêque de Lisbonne, ses compagnons d'ambassade. Le marquis profitait de son séjour forcé dans la capitale des sciences et des arts pour agrandir le cercle de ses connaissances

(1) Il en est question dans les *Mémoires de Madame de Boigne* (t. III, 223), à propos d'un incident auquel ce diplomate se trouva mêlé.

et pour se rapprocher des illustrations du siècle.

Le premier jour qu'il m'aperçut, tout froid et mesuré qu'il était, il se mit en frais pour moi. Je n'étais pas illustre, mais j'aimais ce qu'il aimait : la gloire, le génie, la vertu. Nos âmes sympathisèrent parce qu'elles étaient de la même essence. Nous nous devinâmes, et dès lors s'établirent entre nous des relations intimes et heureuses, qui n'ont fini qu'avec les jours d'un des êtres les plus dignes d'affection et d'estime que le ciel ait jamais formés. Sa maison était devenue la mienne ; j'étais son frère par le cœur. Je disposais à volonté de sa bourse pour les indigents ; et quelquefois, sollicité par moi en faveur d'infortunés d'une classe élevée, il me donnait des sommes si considérables, que je lui en rendais la moitié en disant : « Gardez-moi cela, je le reprendrai ; vous n'êtes pas quitte de mes emprunts forcés. » En effet, je revenais à la charge, sans jamais trouver du vide dans sa bourse ni de la résistance dans son cœur.

Possesseur d'une fortune immense, il la répandait sur ses compatriotes, détenus en France comme lui, mais moins privilégiés que lui ; car ils ne touchaient pas un ducat de leurs revenus, tandis qu'il recevait les siens par la voie de l'Angleterre.

Pour subvenir aux besoins des autres, il négligeait de faire face aux siens. Je lui ai vu brûler du charbon de terre, afin de pouvoir donner du

pain aux Portugais qui en manquaient. Et quelle modestie dans sa conduite ! Avec quelle précaution il cachait tous ses actes de vertu ! Il semblait craindre qu'on ne découvrît la trace de ses bienfaits : il rougissait d'être surpris dans ses bonnes fortunes de chaumières. Sa douceur et sa mansuétude égalaient sa générosité. Ses domestiques l'adoraient et ils avaient bien raison : il souffrait d'eux des choses intolérables. Par exemple, un jour qu'il était allé visiter un de ses amis, avec lequel il resta moins de temps qu'à l'ordinaire, gens et cocher avaient couru faire un tour au cabaret. Il sort, il cherche son monde, il appelle ; personne ! C'était l'hiver ; vingt degrés de froid, il était gelé : il entre en grelottant dans la loge du portier, il y reste deux heures soufflant dans ses doigts et attendant sa livrée ; enfin quand messieurs ses serviteurs reviennent, il se contente de leur dire : « Vous n'êtes pas des modèles d'exactitude. » En rentrant, il se mit au lit avec un énorme rhume et une fièvre ardente, qu'il garda deux mois sans proférer la moindre plainte.

Lorsque la Restauration rétablit les Bourbons sur leur trône et les autres rois déchus sur le leur, le marquis de Marialva, nommé ambassadeur à la cour de France, entouré d'honneurs et de dignités, déployant toute la magnificence obligée du représentant d'un souverain, conserva dans sa vie privée la simplicité de ses goûts et la mo-

destie de ses manières. Le lendemain du jour où il avait traité splendidement le corps diplomatique et les ministres du roi Très-Chrétien, il venait s'asseoir avec bonhomie à la table d'un artiste, d'un savant ou d'un petit bourgeois, homme de mérite ; aussi attentif, aussi soigneux avec eux qu'il avait pu l'être la veille pour l'élite des nations européennes.

J'avais mon couvert mis chez lui, seul engagement de cette sorte que j'aie voulu contracter, parce que son amitié méritait une telle exception : nous dînions souvent ensemble, tantôt dans l'intimité, tantôt entre quarante convives brodés et empanachés. Mais que je préférais ses petits banquets aux grands galas ! Lui, ses conseillers et son secrétaire d'ambassade, le marquis de Loulé, son beau-frère, et quelques hommes de mérite qu'il appelait à sa table : voilà le cercle le plus agréable qu'il pût m'offrir. Nous faisions aussi parfois des parties de spectacles et de campagne, toujours M. de Loulé en tiers. Celui-ci était un bon seigneur, bien simple, bien uni, qui vénérait M. de Marialva, qui vivait à l'aide de ses secours, et dont la destinée fut marquée et troublée par les événements les plus tristes comme les plus bizarres.

. . . .

Encore une connaissance précieuse que j'empruntai au salon de notre vieux chimiste. Ce fut le docteur Lassus, ancien chirurgien de Mes-

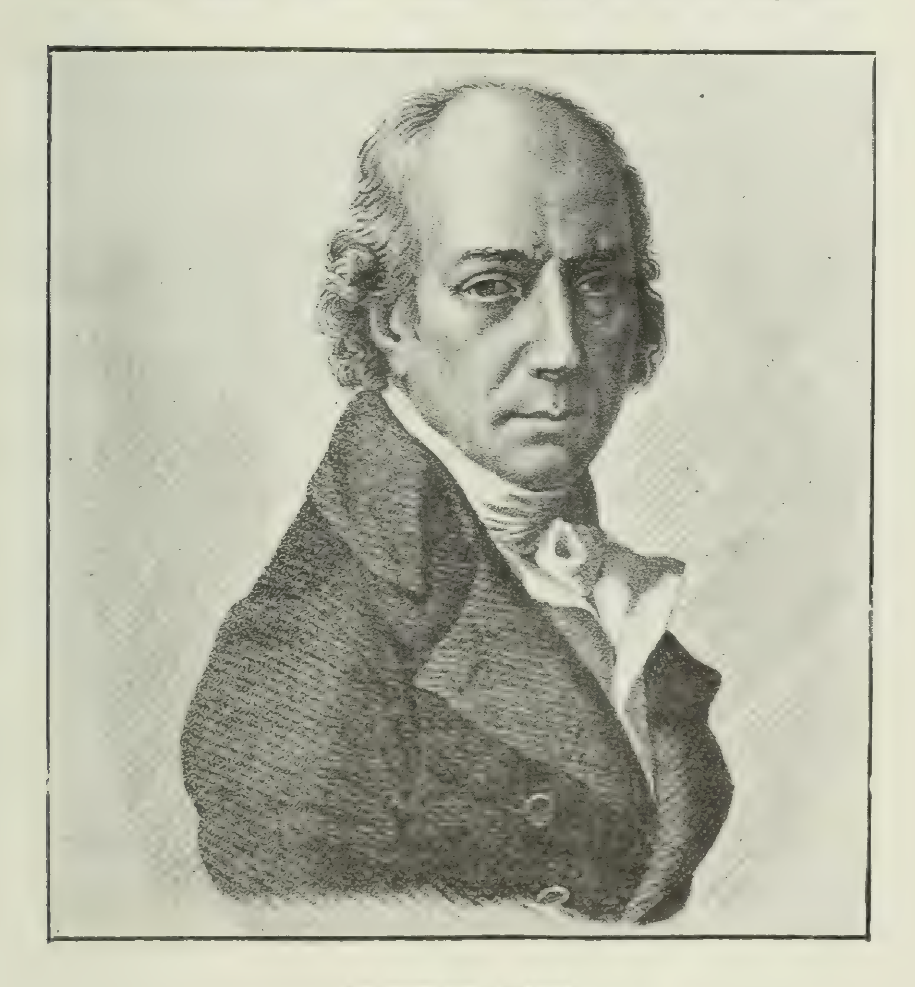
DAMES (1), et nouvel ami de TALMA. Il demeurait dans la même maison que le grand acteur, chez lequel il me conduisit ; et de ce jour-là mes liaisons avec *Roscius* n'ont cessé de s'accroître jusqu'à la Restauration, qui changea beaucoup de choses et particulièrement nos rapports.

J'arrivai donc un beau matin, entre neuf et dix, sous la conduite du bon Esculape, dans le sanctuaire de la tragédie, qui était un cabinet de toilette. TALMA (2) était là, que nous trouvâmes en pantalon blanc, en gilet de même couleur, sans veste ni habit, les bras demi-nus, achevant sa

(1) Lassus avait été nommé, en 1770, chirurgien ordinaire de Mesdames de France, filles de Louis XV ; trois ans plus tard, on lui confiait la charge de lieutenant du premier chirurgien du Roi. En 1781, le Collège de chirurgie se l'attachait comme professeur d'opérations. Quand éclata la Révolution, il accompagna les princesses en Italie et ne put rentrer en France sans être considéré comme émigré. A la création des Écoles de santé, il fut nommé professeur d'histoire de la médecine, et bientôt après il obtenait la chaire de pathologie externe, qu'il occupa jusqu'à sa mort, survenue le 17 mars 1807. Il avait appartenu à l'Institut lors de sa formation et y remplit successivement les fonctions de secrétaire, puis de bibliothécaire. Il a laissé un *Essai ou Discours historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et les modernes*, qui peut encore être consulté. Lassus avait fondé, en 1790, avec le concours de Pelletan, un journal, *Les Ephémérides*, précédé d'une *Introduction*, dans laquelle le futur chirurgien des tantes de Louis XVI chantait un hymne à la liberté et s'indignait que ceux qui s'étaient voués à l'étude et à l'exercice de l'art de guérir fussent encore soumis « au joug de la féodalité, sur toute la surface du royaume ».

(2) Au dire de la comtesse Dash (*Mémoires des autres*, IV, 58), quand Talma jouait la tragédie, il avait un certain tic : « celui de remuer une jambe, sur laquelle il s'appuyait, par un tremblement perpétuel ». L'acteur Ligier avait hérité de ce tic, qui était chez lui moins tolérable que chez le grand acteur tragique.

barbe devant un miroir, et parlant avec action à une femme d'une taille superbe, d'un âge un



LE DOCTEUR LASSUS

peu avancé, mais dont les allures et la mine annonçaient une de ses sœurs en Melpomène. Je conjecturai, et je ne me trompai pas, que nous avions là sous les yeux Mlle Raucourt. Je l'avais

assez vue au théâtre pour la reconnaître sous le costume de ville. Entre elle et TALMA s'était élevée une si vive discussion, que la présence des nouveaux venus ne la fit point suspendre (1). Destinés au rôle de spectateurs dans cette pièce improvisée, nous restâmes debout dans le fond du cabinet et nous attendîmes avec curiosité le dénouement.

— « Non, non, criait Talma, je ne jouerai pas demain ; je ne le peux pas, je ne le veux pas. Qu'est-ce que c'est donc? Toujours moi, toujours des corvées ! J'ai assez porté le collier de misère pendant six semaines pour avoir le droit de me reposer et je me reposerai. — Oui, reposez-vous, répondait doucement son interlocutrice : qui vous dit le contraire? Passé demain, vous serez libre. — Eh ! je prétends l'être demain. Demain je vais dire des vers chez la princesse BORGHÈSE qui m'a demandé ; est-ce que je peux refuser à la sœur de l'empereur? — Allez chez elle, mais après le spectacle. — Que j'y aille, fatigué, hors de combat, pour débiter d'une voix enrouée

(1) Mlle RAUCOURT n'était pas ce qu'on appelle une « femme commode », au moins si nous en croyons cette anecdote. « Au mois de mai 1804, pour une reprise d'*Iphigénie en Aulide*, Mme Raucourt, sifflée et bien sifflée, rendit responsable, et sans doute à juste titre, de ce procédé blessant, Mlle BOURGOIN (qui jouait le rôle d'Iphigénie et voulait se réserver les applaudissements) et elle lui administra, dans les coulisses, une vigoureuse correction. » Plus d'un vieil amateur, ajoute M. H. d'ALMERAS qui relate l'aventure des deux comédiennes rivales, regretta que cette petite opération n'eût pas eu lieu sur la scène.



MADEMOISELLE RAUCOURT

(D'après le portrait peint par Gros, en 179[illegible].)

des vers dont je ne me souviendrai plus ! Je raterai tous mes effets et on se dira à l'oreille : Quoi, c'est là Talma !... Impossible, ma chère, Impossible ! — Mais si vous refusez, le spectacle manquera. — Eh bien, qu'il manque. — Mais c'est six mille francs que la Comédie perdra. — Eh bien, qu'elle les perde. — Mais.... — Mais, mais, je ne jouerai pas. Que diable, je ne jouerai pas. Est-ce clair? — Ah ! mon cher Talma, je ne vous crois pas, vous êtes trop bon camarade pour nous faire ce tour. Je vous connais : vous avez de l'âme, des entrailles, vous ne nous abandonnerez pas dans notre détresse ; vous êtes notre planche de salut. — Ta, ta, ta, je ne suis point une planche, je suis un marbre ; ne comptez pas sur moi, je ne jouerai pas. — Oh ! que si. — Oh ! que non. — Mon cher Talma ! — Rien. — Mon petit Talma ! — A d'autres. — C'est donc décidé? — Très décidé. — En ce cas, que je vous embrasse », dit l'actrice matoise en se levant, car elle était assise ; puis allant passer ses bras autour du col nu de son rétif camarade : « Je vais donc annoncer à la Comédie que vous consentez à la tirer de peine en jouant demain *Manlius*. Ah ! Talma, vous êtes bien aimable ! »

Cette déclaration inattendue surprit tellement le récalcitrant, qu'il resta bouche béante, regarda l'actrice qui souriait, se mit lui-même à pouffer de rire avec sa franchise d'enfant, et s'avoua vaincu par la grâce, après avoir résisté au raisonnement.

Tandis qu'il la reconduisait avec les honneurs de la guerre, nous admirâmes, le docteur et moi, l'habileté de la négociatrice. Je crois qu'elle seule pouvait obtenir ce que le capricieux comédien avait refusé à tous ses autres camarades. « Asseyez-vous, » nous dit-il en revenant et en prenant le premier siège ; puis les yeux dirigés vers moi : « Vous travaillez pour le théâtre? Vous avez une pièce reçue? Ah ! des pièces, j'en ai, j'en ai une pile sur mon bureau. Tenez les voilà qui attendent leur tour de lecture ; Dieu sait quand je pourrai m'en occuper ! — Mais il y a pièces et pièces, reprit le docteur. Si vous connaissiez celle de Monsieur ! — L'avez-vous là? interrompit TALMA, toujours me regardant. Je répondis d'une voix mal assurée : oui. — Fort bien ! laissez-moi cela et revenez dans quelques jours. — Quand? demanda mon patron. — Voyons, c'est aujourd'hui lundi... A la fin de la semaine, par exemple ; cela vous convient-il? — Samedi je serai auprès de vous. — Et vous saurez ma façon de penser. »

Je ne manquai pas au rendez-vous, dont j'eus tout lieu d'être satisfait. Ma tragédie nouvelle, car j'avais renoncé à faire représenter l'ancienne, vu la difficulté de se procurer un Hercule ; ma tragédie nouvelle, donc, avait trouvé grâce devant le terrible arbitre de sa destinée.

Elle portait pour titre *Jeanne Gray* : sujet emprunté aux grandes scènes de l'histoire d'Angleterre, mais sujet tout à fait antidramatique.

Un de mes compatriotes, M. Petitot, connu par la publication des Mémoires sur l'histoire de France, m'avait engagé à puiser à cette source aussi dangereuse que féconde, et par malheur j'avais suivi son conseil, de façon que je venais de mettre au monde un *fœtus*.

Rien de plus contraire à l'intérêt que ces sortes d'ouvrages où l'on voit l'héroïne, placée dans une situation fausse, accepter par faiblesse ce que sa conscience repousse, et se couvrir du manteau de l'usurpation au moment où elle réclame elle-même en faveur du droit.

Tel qu'il était, mon avorton n'excita point les dédains de Talma, qui crut apercevoir dans cette informe production quelques germes de vie et d'avenir. — « C'est bien, me dit-il d'un air caressant : début de bon augure ; de belles masses, style naturel, vers faciles, mais trop de poésie, trop de poésie. Regardez, là, dites-moi comment pourrai-je *débagouler* cette tirade-là? Et puis, voyez-vous, passé le troisième acte, vos reins ont fléchi sous le fardeau ; à quelques scènes près, vos deux derniers actes sont nuls. Il faut les jeter bas et recommencer sur nouveaux frais votre échafaudage tragique. Allons, mon jeune travailleur, à l'ouvrage : cherchons, trouvons, arrangeons. Voyez-vous, ajouta-t-il (c'était sa locution parasite), nous avons besoin d'un *crescendo*, d'une péripétie... comme ça, comme ça, vous m'entendez bien. »

Je n'entendais pas ; et lui, tout en tronquant ses phrases, en bronchant sur les termes, en



TALMA

D'après le tableau de François GÉRARD (1810)

tâtonnant dans les ténèbres du sujet, dessinait cependant les scènes des deux actes avec une

force de génie qui annonçait une profonde étude de l'art. A travers son chaos d'idées pétillaient des milliers d'éclairs et la lumière se faisait, et un monde jaillissait tout rayonnant aux yeux de mon esprit, émerveillé de ce bizarre contraste d'avortement dans l'expression, de création dans la pensée.

Je remportai mon manuscrit, bien décidé à retravailler sur les idées de TALMA. Au bout d'un mois, docile écolier, j'avais remis l'édifice debout, et j'obtins l'approbation de mon maître. Il demanda lecture pour ma pièce, qui fut reçue plus modestement que la première, mais qu'on mit sur l'heure à l'étude. TALMA le voulait, et toute volonté s'abaissait devant la sienne. Déjà les rôles étaient distribués ; on allait commencer les répétitions et même annoncer le jour de la représentation, sauf à le retarder six mois selon l'usage immémorial des coulisses, lorsque NAPOLÉON ordonna que son lecteur ordinaire, TALMA, vînt le distraire à Fontainebleau par la lecture de la pièce nouvelle.

Celui-ci, tout enchanté, part armé du papier fatal, et se rend dans le cabinet du maître, où quelques élus assemblés accourent lui demander si ce sera long. Non, vraiment, répondit-il. Plus long qu'il ne croyait. Le pauvre TALMA qui n'avait songé à rien, pas plus que moi, autre innocent, demeura tout blême et tout haletant, lorsqu'en avançant dans l'action il sentit qu'elle devenait brûlante. On y plaidait contre l'usurpation ; on

y enfermait, malgré la foi due aux traités, une princesse légitime. Or, nous étions encore voisins de deux grands actes : le rétablissement du trône et l'emprisonnement du duc d'ENGHIEN. Qu'on juge de l'embarras des auditeurs, du mécontentement mal dissimulé du maître, et surtout des terreurs croissantes du lecteur. Le lendemain, TALMA, encore déconcerté, me confessa qu'il avait senti la sueur couler par tous les pores. Ah ! quelle situation pour chacun de nous ! ajouta-t-il. Quelles critiques l'Empereur a faites des caractères, de l'intrigue, du style ! « Pourquoi veut-il mourir, ce *bêta-là?* a-t-il dit en parlant de votre jeune héros au moment de la catastrophe. Eh ! j'ai passé par bien d'autres étamines, et je n'ai jamais songé à quitter la vie, moi. Il n'y a que les sots qui se tuent : les sages vivent et attendent. Tout cela n'est que du fatras : qu'on donne un dédommagement à l'auteur et qu'il retire sa rapsodie.

— « Pas si rapsodie, répliqua le comte de SÉGUR, ordinairement plus courtisan que poète, mais ce jour-là plus généreux que courtisan. Je vous assure, Sire, que cette production, incomplète à la vérité, n'est pourtant pas sans mérite. Elle a eu l'approbation du grand-maître de l'Université lui-même. N'est-il pas vrai, monsieur de FONTANES? — Moi ! je ne m'en souviens pas, marmotta ce dernier en cachant sous les plumes blanches de son chapeau un visage couvert

de rougeur. — Et quand monsieur le grand maître s'en souviendrait, il n'y aurait là ni mal ni danger, reprit le comte de Ségur. Quant à moi, je soutiens que cet ouvrage offre les prémices d'un talent digne d'encouragement ; et voilà M. de Bassano qui s'intéresse à l'auteur, et dont le suffrage... — Mon suffrage ! mon intérêt ! répondit avec impatience le secrétaire d'État, interpellé à son tour : oh ! mon Dieu, je prête si peu d'attention à ces bagatelles ! » L'empereur se leva brusquement sur ce mot et congédia l'assemblée. Depuis cette époque il entendit encore des lectures de pièces nouvelles, mais ce fut toujours à huis clos.

Le duc de Bassano et M. de Fontanes avaient été mis, en effet, dans ma confidence ; car les comédiens, et surtout Talma, s'étaient maladroitement avisés de porter aux nues mon malheureux essai, qui tomba, comme on voit, tout à plat dans le cabinet impérial, pour retomber plus lourdement dix années après sur les planches du Théâtre-Français. Appelé dans vingt salons, j'y portai ma pièce, je la lus ; je la fis entendre à qui voulait ; j'étais là-dessus d'une facilité de père, je n'aspirais qu'à montrer mon enfant à tous les curieux. Quelle confiance chez moi ! Quelle patience chez mes auditeurs !

Puisque j'ai cité deux hommes célèbres de l'*ère impériale*, je ne puis me dispenser d'en dire quelques mots. Mes rapports avec eux furent

moins que rien. Dîner, lecture à l'hôtel de Fontanes, où l'on m'accueillit par circonstance, où l'on me négligea par peur. Cependant des éloges furent donnés à ma tragédie, qui n'en valait pas mieux. L'autre grand dignitaire, M. de Bassano, m'avait, en qualité de compatriote, montré un intérêt assez vif, mais dont le comte de Ségur avait exagéré la mesure. J'étais ami de son frère, et celui-ci s'occupait réellement de ma fortune et de ce qu'il appelait ma gloire. Je l'ai perdu, je l'ai pleuré ; je lui garde toujours un tendre et respectueux souvenir. Il avait tant de vertus! il m'a prouvé tant d'amitié !

Nous avons laissé Talma désappointé et tremblant. Il eut le temps de se rassurer. Napoléon ne lui en voulut point de sa maladresse : la disgrâce de ma pièce n'entraîna point celle de mon acteur. La paix rentra dans le cœur de celui-ci, et celle-là retomba dans mon portefeuille. Force fut pour moi de chercher un nouveau sujet : car la passion du théâtre me dévorait.

Un troisième ouvrage sortit bientôt de mon écritoire ; mais avant de le montrer même à celui que je consultais toujours, et avant tout, je l'examinai, je le critiquai, je ne lui passai rien. Courant ensuite chez Talma, je lui parlai de ma dernière composition. « Bon ! dit-il, j'aime à voir que le découragement ne vous gagne pas. Venez me lire la pièce à Brunoy, où nous serons tranquilles. (C'était sa maison de campagne.) Demain

je pars à huit heures du matin, je vous emmènerai : nous resterons là trois jours, et nous coulerons à fond votre affaire. » J'accepte la partie, je le rejoins à l'heure indiquée, et nous voilà dans le char d'Oreste, qui roulait rapidement sur la route de Charenton.

Chemin faisant, TALMA paraissait émerveillé du calme des villages. « Si vous aviez vu il y a dix ans ces diables de cantons-là, me disait-il, ah ! quelle différence ! La Révolution avait mis sur pied tout le peuple. On ne pouvait faire un pas sans être arrêté comme suspect, mené à la mairie, interrogé, fouillé, emprisonné, pour peu qu'on n'eût pas ses papiers en règle. Terrible époque ! Dieu nous garde d'un nouveau 93 ! »

Je fis un mouvement de surprise, qu'il remarqua : — « Eh bien ! eh bien ! qu'avez-vous? s'écria-t-il avec émotion. Seriez-vous aussi de ceux qui ont osé me croire le partisan des jacobins? En vérité, je n'ai jamais frayé avec de tels monstres. J'étais dans le parti des Girondins. Je ne savais pas plus qu'eux ce que je voulais, mais ce que je ne voulais pas, je puis le déclarer : ni despotisme, ni anarchie, tel était leur mot d'ordre et le mien. Qu'ils avaient d'esprit, ces braves Girondins ! — Pas du moins l'esprit de se sauver, répondis-je à mi-voix. — J'en conviens. C'est bien leur faute. Toute la garde nationale était pour eux. Ils n'avaient qu'à dire un mot, et devenaient les maîtres ; ils ne le dirent pas. Lorsqu'au 31 mai

nous fûmes appelés aux portes de la Convention, nous comptions recevoir leurs ordres pour arrêter les Montagnards ; ce fut eux que nous arrêtâmes par le commandement des Montagnards. Notre stupéfaction fut égale à l'inertie de nos amis politiques. Il aurait fallu voir nos mines allongées quand nous les menâmes en prison. Pour eux, s'ils n'avaient pas su se défendre, ils surent mourir ; mais qu'est-ce que des chefs de parti qui ne savent que mourir?

« Le plus éloquent, le premier de tous, Vergniaud, avait obtenu de n'être pas enfermé dans la Conciergerie. On le gardait à vue dans sa propre maison. Il me fut permis de le voir. Je le trouvai tranquille et gai au milieu des fleurs de son jardin, où il se promenait comme un sage de l'antiquité sous le portique du lycée d'Athènes. Je l'interrogeai sur ses dispositions. — Je n'en ai plus « qu'une, me répondit-il : c'est d'attendre en « paix l'événement. — Et pourquoi ne pas pro- « fiter des facilités qu'on vous laisse? Les murs « de ce jardin sont peu élevés ; personne ne vous « observe. Qui vous empêche de fuir? — Pour « vivre quelques jours de plus ! Est-ce la peine? « Dans ces horribles temps de saturnales poli- « tiques, lorsque la patrie est déchirée par les « mains de ses enfants dénaturés, lorsqu'il « n'existe plus ni lois ni liberté, lorsque les mas- « sacres succèdent aux massacres, qui peut vou- « loir rester le témoin présent ou éloigné, visible

« ou caché, de tant de monstruosités sanglantes?
« Pourquoi l'homme tient-il à vivre? Pour jouir
« des délices du bonheur domestique, pour
« savourer la gloire d'être honoré et applaudi par
« ses concitoyens sous la toge du législateur ou
« sous les lauriers du soldat. Mais aujourd'hui,
« mais en présence des cannibales, mais sur
« les ruines fumantes de l'édifice social renversé,
« on n'a qu'un parti à prendre : c'est de s'ense-
« velir entre ces ruines, dans la tombe de tous les
« gens de bien, en s'écriant avec Brutus : O vertu,
« tu n'es qu'un fantôme !

« Soit ! répondis-je. Mais puisque vous mé-
« prisez la vie, délivrez-vous-en du moins de
« vos propres mains. Ne laissez pas aux Jaco-
« bins l'honneur de votre mort. Le poignard de
« CATON est quelque part ; on peut le retrouver.
« — Un coup de poignard ! c'est trop usé ; cela
« traîne dans toutes les tragédies, cela ne fait
« plus d'effet. Il faut une manière ingénieuse
« de se tuer ; il faut perfectionner le suicide ou
« ne pas s'en mêler. Et puis, ajouta VERGNIAUD,
« se donner la mort, c'est une affaire, c'est une
« fatigue, et je suis si paresseux ! Laissons du
« moins cette peine au bourreau. » J'eus beau
insister, je ne pus lui communiquer mes senti-
ments romains ; il se laissa bourgeoisement
conduire à l'échafaud, et les montagnards se
moquèrent de lui. »

— « Mais vous, dis-je à TALMA, vous dont ils

connaissaient l'antipathie pour eux et leurs œuvres, comment avez-vous pu échapper à la hache de ces hommes de sang? — En me réfugiant au théâtre, en me cachant derrière les républicains grecs et romains, en m'appuyant sur l'autel de l'antiquité. Encore étais-je peu défendu par la tunique et la toge : sans la protection du parterre, je ne sais trop ce que serait devenu l'artiste TALMA ». Sur ce propos il s'endormit, ce qui lui arrivait souvent.

Nous trouvâmes à Brunoy la seconde Mme TALMA, qui m'en fit les honneurs avec une grâce qui rachetait la simplicité peu ornée des manières de son mari. J'avais déjà visité plusieurs fois cette charmante habitation, où brillaient réunis tous les dons de la nature et des arts. Un jardin anglais fort considérable, avec kiosques, ponts chinois, rivières naturelle et artificielle, allées crochues, ruines gothiques d'hier, offrait aux amateurs de l'ombre, des fleurs, mais pas un fruit. On n'y savait pas même le nom de potager ; en vain, pendant cent ans, y aurait-on cherché un melon ou un navet. Au reste, de la fatigue, de la poussière et des chenilles tant qu'on voulait. La maison, jolie mais incommode, changeait de face tous les six mois, grâce à l'inconstance du propriétaire. Une bibliothèque choisie, et qui, plus tard, fut transportée à Paris, me paraissait le plus solide ornement de ce séjour, auquel il ne manquait, pour être délicieux, que d'être arrangé.

Après deux jours consacrés à la promenade dans le parc et sur l'eau, nous procédâmes à l'expédition de l'affaire capitale qui m'avait amené. Je lus... point... je débitai de mémoire ma tragédie, non écrite, à TALMA, sous les acacias et les arbres de Judée. L'ouvrage fut l'objet d'un grand nombre de critiques que ne balançaient pas à mes yeux de rares éloges. J'écoutais, je pesais dans mon esprit les objections de mon censeur, qui avait raison, trop raison, à mon avis, et auquel j'aurais désiré un discernement moins parfait. Pas un des défauts de la pièce ne fut épargné. J'étais consterné; TALMA se prit à rire : « Eh bien! me dit-il gaiement, allez-vous perdre la tête parce que vous n'avez pas fait de prime abord un chef-d'œuvre? Ne voyez-vous pas que mes critiques prouvent le mérite de votre pièce? Si elle ne valait rien, me donnerais-je la peine de vous chicaner sur ses imperfections? Point de découragement, s'il vous plaît. Votre sujet est noble et touchant : vous avez là des scènes qui remuent, d'autres qui ennuient... vous pouvez presque en même temps aller aux nues et tomber tout à plat. C'est à vous de corriger tout le mauvais en gardant le bon. Six semaines de travail vous suffiront pour mettre la barque à flot ». Ces dernières paroles me ranimèrent, j'acceptai mon horoscope tragique; je passai une nuit de poète, c'est-à-dire une nuit d'illusions, et le lendemain nous revînmes à Paris.

Dans la grande rue de Charenton, cette rue si étroite et si montante, nous fûmes arrêtés tout net par une grosse guimbarde qui était là en station, tandis que les charretiers fumaient, buvaient et jouaient autour de la table du cabaret voisin. Nous arrivions lestement dans un élégant cabriolet, traîné par deux chevaux, avec un domestique en postillon. Nous voilà forcés de faire une halte et d'attendre pour repartir le bon plaisir de ces despotes de grands chemins, qui en prenaient à leur aise. Enfin ils apparaissent, fouettent leurs chevaux, crient *hue* : les pauvres animaux se mettent en mouvement, la voiture s'ébranle, nous nous revoyons en route. Point du tout : les chevaux reculent, la guimbarde penche et descend précipitamment en arrière sur nous ; notre frêle cabriolet, menacé par sa chute, va être brisé, broyé, mis en poussière. Toutes les portes, toutes les fenêtres sont garnies de spectateurs effrayés, qui regardent sans oser, sans pouvoir nous secourir. Une clameur immense parcourt la rue. On nous croit morts, nous le croyons aussi. En vain avions-nous crié de toute notre force à notre Phaéton de seize ans : « Tournez, tournez vite. » Il était trop tard. Déjà touché et frappé par le train de derrière de l'énorme voiture, le mince cabriolet commençait à être enlevé de terre ; encore une seconde et c'était fait de nous.

Qui nous sauva? Une brouette chargée de foin, que le hasard avait placée entre la guim-

barde et notre char, amortit le coup, arrêta le mouvement, détourna la terrible montagne qui dégringolait sur nos têtes, et nous eûmes le temps de sauter hors de notre léger équipage, à moitié en l'air, à moitié tourné, tandis que femmes, enfants, vieillards, maîtresses, servantes nous entouraient, nous félicitaient, nous questionnaient, nous offraient des verres d'eau, et paraissaient encore plus étonnés que nous de nous voir debout, vivants et causant.

Pendant toute cette bagarre, je n'étais, moi, occupé que d'une pensée : je n'avais qu'un regret : lequel? De perdre la vie? Fi donc ! belle misère ! D'emporter avec moi ma tragédie. Cependant, à mon insu, la nature avait agi et pâti : car une des bonnes dames qui venaient nous secourir après coup, faute de mieux, me dit au pied du cabriolet : *Ah ! monsieur, que vous êtes pâle !* Je ne m'en étais pas douté. Je me croyais un modèle d'intrépidité.

Après cet événement, qui pouvait être si grave, TALMA me mit, un peu malgré moi, sur le chapitre de ses amours. Il avait eu d'abord une passion démesurée pour Mlle VANHOVE. Quant à Julie, reconnaissance, amitié, considération, voilà tout ce qu'elle lui avait inspiré. Mlle VANHOVE, au contraire, remua toutes les fibres de son cœur. Il en fut tellement épris qu'il osa la disputer au plus redoutable des rivaux, à ROBESPIERRE même. « De toutes les femmes qui m'ont tourné la tête,

c'est encore, me disait-il, celle qui me ferait faire le plus de folies. J'en ai vu de brunes, de blondes, de belles, d'aimables, d'agaçantes, de mélancoliques : pas une n'avait ce charme, cet agré-



CAROLINE VANHOVE, DEUXIÈME ÉPOUSE DE TALMA

ment, ce je ne sais quoi qui m'a captivé dans Caroline. Elle réunit mille qualités ; mais par malheur, elle est jalouse, oh ! jalouse ! c'est excédant. Si elle permettait à mon cœur de vagabonder, d'aller de temps en temps à la maraude, passe encore. Que lui importent des goûts passa-

gers, que je satisfais ou que je ne satisfais pas? Tant de délicatesse n'est pas de notre siècle ni de notre métier. Les artistes ont un laisser-aller qu'on leur permet ; voilà ce qu'elle ne veut pas entendre. Elle subtilise trop, ma pauvre femme. A présent, je suis un peu coiffé de Bourgoin, je l'avoue ; mais Bourgoin, à quelle femme peut-elle inspirer de la jalousie? Qui ne sait que ce n'est qu'une passade? Quand je dis une passade, ce n'est pas que la friponne n'ait de la séduction, terriblement de séduction. Vraiment, on ne la connaît pas. C'est une délicieuse créature, c'est un ange. »

Je ne pus tenir à ce langage extraordinairement ridicule. « Un ange un peu déchu », repris-je avec un sourire dont je me repentis, quand je vis le visage de Talma se rembrunir. « Bah ! bah ! répliqua-t-il avec humeur, il n'y a personne qu'on ne calomnie, et la pauvre fille est victime comme une autre des mauvais propos. Mais si vous pouviez la voir dans l'intimité, si vous pouviez juger de ce qu'elle vaut ! Je ne parle pas de son esprit : elle a des traits qui ne sont qu'à elle. Pour sa répartie, c'est Mlle Arnould ; comme pour l'âme, c'est Mlle Lecouvreur. Il faut que je vous en donne une idée. Dernièrement, dans un accès de passion, je lui proposai d'unir nos ménages, comme nous avions uni nos cœurs. Elle rêva un moment, puis, avec une admirable candeur, elle me répondit : « On dit aujourd'hui la *petite*

Bourgoin ; si je m'emménageais avec toi, on ne manquerait pas de m'appeler la *mère Bourgoin*, et je serais perdue. » Conçoit-on une sagacité plus merveilleuse? Et l'autre jour, quand on nous annonçait au foyer que VOLNAIS, notre camarade, venait de faire l'acquisition d'une terre de 400.000 francs, toutes nos dames de s'écrier : « Comment a-t-elle donc pu rassembler tant d'argent? » Et l'espiègle de répartir : « Vous verrez qu'elle a fait un appel au peuple. » Ah ! si l'on rassemblait tous ses mots, qu'on pourrait composer un joli *Bourgoiniana* !

— « Et vous ne tenez pas à elle? interrompis-je.

— « Non, ma parole, je ne tiens qu'à ma femme, mais qu'elle me laisse carte blanche sur mes caprices. — Laissez-lui donc aussi liberté plénière sur les siens, si elle en a. — Est-ce qu'elle en a? s'exclama notre Othello en fureur. — Non, je ne crois pas ; mais la justice veut qu'entre bons époux tout soit égal et que les représailles soient permises. — Halte-là ! c'est ce que je n'accorde pas. Qu'elle demande tout autre chose, j'y consens ; mais cela ! — Eh bien ! repris-je, pour l'engager, puisque vous parlez de concessions, elle en désire une. — Et laquelle? — De l'argent pour sa dépense intérieure. — Elle en manque? — Comme la femme de Sganarelle. — Elle vous l'a dit? — Je ne l'aurais pas deviné. — Et vous êtes chargé... — De sa requête. — Que réclame-t-elle? — Une somme suffisante par mois pour

acquitter le mémoire du boulanger, du boucher, de l'épicier, qui lui répètent chaque jour : Payez-nous. — Oh ! qu'à cela ne tienne. Je croyais lui donner les fonds nécessaires. — Vous ne lui donniez rien du tout. — C'est une distraction. — Sortez-en ; voyons, comptons : en réunissant votre part et la sienne au théâtre, les prix de vos congés, les représentations à votre bénéfice, vos gratifications et celles qui lui reviennent, vous pouvez compter par année sur une valeur de cent mille francs. Elle vous en demande la cinquième partie. — Elle l'aura. — Elle vous laisse le reste. — Je le garde. — Bon mari ! — Et après cela, sera-t-elle contente? Et moi serai-je tranquille? — Si vous ne proposez plus à Mlle Bourgoin de faire ménage avec vous. »

Ce traité conclu, je me séparai de lui fort content de moi-même, et j'écrivis à Mme Talma qu'elle pouvait revenir à sa maison de Paris, où son intention était de ne pas remettre le pied tant qu'on y verrait régner la famine. J'eus de la peine à la déterminer. Elle était poussée à la révolte par son médecin, qui était aussi le mien, par le docteur Moreau (1), l'un des hommes les plus spirituels et les plus laids que la terre ait produits.

(1) Il y a eu, au xviiie et au commencement du xixe siècles, plusieurs médecins de ce nom : Moreau, *Jean-Baptiste-René*, qui pratiquait encore la médecine à la fin du règne de Louis XIV ; Moreau, *Edmond-Thomas*, docteur-régent à l'École de médecine vers 1760 ; enfin, le chirurgien de l'Hôtel-Dieu, celui dont il est probablement question ici.



JEAN-NICOLAS MOREAU

Premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris

Malgré sa laideur, il aimait, et, pour réussir, il comptait sur son esprit. Sans être touchée, la sensible Mme Talma était reconnaissante. Elle se laissait persuader par lui, non pas de l'aimer, mais de tracasser son mari. L'habile docteur avait déjà gagné du terrain, lorsque j'accourus pour le faire reculer. Comme il ne s'avançait qu'avec un masque sur le visage, je saisis l'avantage de la position. Je courus à lui, feignant de le prendre pour l'ami des deux époux ; je lui contai le succès de ma négociation, dont il enragea sans rien dire ; je lui demandai de se joindre à moi pour obtenir de Mme Talma la fin de son ostracisme volontaire, lui assurant qu'il pouvait seul la ramener au bercail, que sa conduite lui mériterait l'estime des honnêtes gens et la gratitude particulière du mari, avec lequel il craignait de se brouiller ; bref, de belles paroles en belles paroles, je lui fis défaire son ouvrage, et je le forçai encore de me remercier de sa mésaventure et de son désappointement. Le plaisant de l'affaire fut que le distrait, l'insouciant, l'imprévoyant Talma n'avait pas même soupçonné les approches de la petite guerre civile qui menaçait ses petits États.

J'ai peu connu d'hommes aussi doux, aussi insinuants, aussi faciles à vivre que le docteur Moreau. Instruit de tout, hormis de la médecine, qu'il exerçait comme il plaisait à Dieu, il allait dans la société, portant chez les gens en santé un esprit qui les charmait sans exception, et chez ses

malades des drogues qui les tuaient sans rémission. Je me plaisais à causer avec lui, mais je me défiais de ses ordonnances ; aussi, dans nos rapports intimes, procédais-je avec un ordre parfait,



LAVATER

D'après CHODOWIECKI.

enregistrant ses bonnes paroles dans ma mémoire et serrant ses mauvais remèdes dans ma pharmacie. Il était sous l'influence du génie de LAVATER, dont il avait traduit l'ouvrage ; et quand on niait devant lui la vérité du système inventé ou renouvelé par le philosophe helvétien, il ne man-

quait pas de le défendre, non par des arguments, mais par des faits. Répondez à ceci, disait-il ; et aussitôt il vous citait une histoire fort singulière que voici :

Un jour LAVATER professait à Zurich dans son école physionomiste. Pendant la séance, un étranger s'introduit dans la salle, monte sur les bancs, se place entre les auditeurs, et reste quelques minutes attentif à la curieuse leçon du maître. Dès que cet étranger est sorti, LAVATER s'interrompt, regarde bien si on ne l'écoute pas du dehors et reportant ses yeux sur ses disciples : « Messieurs, « dit-il, j'ai trop de bonne foi pour ne pas « vous avouer que ma science est absolument « conjecturale. Ainsi n'allez pas vous figurer dans « mes énonciations une infaillibilité qui n'y est « pas, et qui n'est peut-être nulle part. Tenez, « par exemple, Messieurs, si j'en crois les no- « tions de mon art, l'inconnu qui vient de « s'éloigner porte sur sa physionomie tous les « signes caractéristiques de l'homicide, et je ne « doute pourtant pas qu'il ne soit un fort hon- « nête homme ». La séance finit. On sort, on s'informe. Cet honnête homme était un des assassins de GUSTAVE III (1).

L'esprit sert à tout : mille gens l'ont dit, peu l'ont prouvé, MOREAU fut de ce petit nombre. Médecin médiocre, à force d'intelligence et de

(1) Le comte de RYBING (Ribbing).

volonté il parvint à être compté justement parmi les plus habiles. Galant ridicule, il sut se glisser, à l'insu de tous et d'elles-mêmes, dans le cœur des femmes dont il fut le soupirant. En politique, en littérature, en morale, il avait des idées fort arrêtées et souvent fort différentes des opinions qu'il rencontrait sur son chemin, mais point de luttes entre lui et ses contradicteurs. Sans rien céder de sa pensée, il biaisait, il louvoyait, il tournait les difficultés au lieu de les attaquer de front, il ne heurtait point pour n'être point heurté ; enfin, il s'arrangeait de manière à n'éprouver ni l'embarras de la victoire ni l'humiliation de la défaite. Jamais on ne se séparait de lui avec humeur : on le retrouvait toujours avec plaisir.

Quelle foule dans le salon de TALMA, ou plutôt quelle foire que ce salon ! Grands du jour, courtisans de l'ancien régime, artistes, hommes de lettres, savants, intrigants, agioteurs, se donnaient la main et jouaient au boston dans le foyer doré de l'opulent successeur du pauvre LEKAIN (1). J'ai vu souvent là le peintre GÉRARD, qui mettait autant de finesse dans sa conversation que dans ses compositions, causer avec le vieux DUCIS (2),

(1) Ceux qui avaient vu jouer Lekain (né à Paris en 1728, mort en 1778), le déclaraient très supérieur à Talma, comme ceux de la génération de Talma ne trouvaient personne à lui comparer.

(2) Jean-François Ducis, né à Versailles vers 1732, était originaire de la Savoie. Ses parents tenaient, dans la ville du Grand Roi, un magasin de faïences et de verreries, qui passa plus tard à un frère du poete, ce qui faisait dire à leur mère.

ce patriarche tragique à la tête superbe, aux cheveux blancs, à la parole forte des prophètes, dont il avait l'air inspiré et le regard étincelant ; le

quand on lui demandait des nouvelles de son fils : « Me parlez-vous de celui qui fait des verres (des vers), ou de celui qui en vend ? » Ducis, le poète, conserva toujours sa même foi politique et religieuse. Royaliste convaincu, il ne voulut jamais céder aux instances, si flatteuses fussent-elles, du premier Consul, qui lui fit offrir un siège de sénateur, la Légion d'honneur, etc. Vivant dans la retraite, en compagnie de son épouse dévouée, le vieux poète écrivait, en 1806 : « J'ai du bois pour la moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller pendant deux mois. Mon petit dîner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous le voyez, et je le prendrai, autant que je le pourrai, chez moi et à la même heure. Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas. Ne concevez donc aucune inquiétude ; et dites-vous qu'il me faut bien peu de chose et pour bien peu de temps. Mais le chapitre des accidents, des maladies? A cela je réponds que celui qui nourrit les oiseaux, saura bien aussi venir à mon aide. » Il succomba seulement dix ans plus tard, âgé de 82 ans. Des écrits inédits et le journal de Ducis ont été publiés il y a quelques années (Cf. *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, août 1902 et mois suivants). Ducis était loin d'être dépourvu d'esprit. Dans un accès de misanthropie, il avait terminé une pièce de vers par cette boutade :

Adieu pour jamais, je vais boire
Au cabaret des Sangliers.

C'était une mare où les sangliers avaient l'habitude d'aller s'abreuver. « *Mon ami*, lui répondit Andrieux, le spirituel académicien, *vous ne publierez pas ces vers; il n'y a pas de raison pour qu'un galant homme veuille jamais boire avec les cochons.* » On pourrait recueillir de Ducis quantité de traits, tels que les suivants : « Mon ami, disait-il un jour à son confrère Arnault, qui lui témoignait quelque étonnement de la retraite à laquelle il s'était condamné ; mon ami, je ne suis plus de ce monde : j'ai épousé la Mort. — Vous n'êtes heureusement pas fiancé, répondit l'autre ; de grâce, ne vous pressez pas de faire vos noces ». C'est encore Ducis qui écrivait à Bernardin de Saint-Pierre : « Je ne vis plus, j'assiste à la vie ».

mathématicien Legendre écouter Musson, jouant des proverbes ou mystifiant quelque nouveau débarqué de province ; Mme Gay, ce tourbillon d'esprit, envelopper, enlever, étourdir ce bon Clavier, l'helléniste, qui n'en pouvait plus et restait suffoqué. Que vous dirais-je? La brillante Mme de Bawr, à laquelle nous devons la jolie comédie intitulée : *La suite d'un bal masqué*, et tant de romans agréables ; le peintre Guérin, si habile et si modeste ; Arnault, Chénier, Lemercier, les trois tragiques qui s'étaient partagé la succession de Voltaire, comme Antiochus, Cassandre et Lysimaque se distribuèrent l'héritage d'Alexandre ; tant d'autres dont les noms m'échappent, rendaient par leur association les fêtes de Talma aussi piquantes qu'elles étaient recherchées. Malgré la maîtresse du lieu, dont le ton toujours réservé et convenable n'avait pas l'avantage d'imposer, les bonnes manières et le langage mesuré n'entraient que rarement dans le programme de la soirée.

Le plus curieux, le plus divertissent de tous, qui le croirait? c'était Talma, Talma lui-même. Quand il prenait un livre de parades et qu'il nous lisait *Léandre hongre* ou *Gilles ravisseur*, c'était à se pâmer de rire. J'ai vu de vieux amateurs se rouler sur le tapis, des femmes sortir en se tenant les côtes. Je lui disais souvent : « Vous avez manqué votre vocation ; que faites-vous au Théâtre-Français? Votre place est aux Variétés.

Vous êtes né pour détrôner POTIER (1). » Il ne m'a pas cru, il a perdu la moitié de sa gloire. Le pauvre homme !

Entre lui et MUSSON (2), il y avait rivalité pour mettre en joie l'auditoire. Dans une scène de *Tancrède*, où TALMA représentait le premier personnage et débitait avec une pompeuse gravité les vers de son rôle, tandis que son interlocuteur lui répondait par des trivialités en prose, l'hilarité des spectateurs alla si loin qu'il fallut baisser

(1) « Il ne jouait pas un personnage, dit de cet acteur quelqu'un qui l'avait vu jouer, il s'incarnait en lui. Il pouvait tout faire, excepté pourtant les amoureux, son physique s'y refusant... Il créa plusieurs drames... jamais le pathétique si simple n'alla si loin, de même qu'il faisait rire à se pâmer ». *Mémoires des autres*, par la comtesse DASH, t. II, 227.

(2) MUSSON comptait au nombre des convives du *Dîner des mystificateurs*, fondé par GRIMOD DE LA REYNIÈRE, en 1795. C'était un miniaturiste de talent, mais il était surtout connu dans le monde pour ses farces et bouffonneries. Une de celles qu'il aimait à faire, consistait à promener un bourgeois de province en berline à travers la banlieue parisienne sous prétexte de lui montrer... Orléans ! Cet homme, qui passait son temps à semer de la joie eut, nous a conté H. d'ALMÉRAS, une fin tragique. Depuis quelque temps, il était triste, et parlait sans cesse de sa mort prochaine. Un matin, un de ses amis qui était venu le voir, le trouva en proie à un profond abattement. Il lui en demande la cause. Musson lui apprend qu'il vient de faire un rêve affreux et raconte ce rêve : il était en train de travailler dans son atelier lorsqu'il entend frapper à sa porte ; il ouvre, une dame se présente, vêtue d'un long voile noir. Elle demande qu'on lui fasse son portrait et tout de suite. Elle ôte son voile, et Musson aperçoit une tête de mort ! Cette apparition funèbre l'avait frappé à un tel point qu'il en était obsédé, et disait à tous ses amis qu'il sentait sa fin proche. Effectivement, peu de temps après, un soir qu'il revenait de chez un ami, qui l'avait retenu à dîner, comme il cheminait à pied, plongé dans ses sombres réflexions, il ne vit pas venir sur lui une voiture, dont le timon lui défonça le thorax : la mort fut instantanée.



L'ACTEUR POTIER

la toile, mais pour la relever un moment après.

A cette soirée parut au piano un enfant de sept ans, pâle, grêle, menu, n'ayant que le souffle, mais le souffle divin. Dès qu'il promena ses doigts sur l'instrument, on sentit que le génie était là. En effet, le démon de la musique était entré dans ce petit corps, qui nous ensorcela si bien à notre tour par ses délicieux accords, que nous perdîmes tous la tête. C'étaient des exclamations, des trépignements, des haut-le-corps ; c'étaient des bravos, des bravissimos. Quand il eut fini, on le prit, on se le passa de mains en mains : chacun le baisait et le rebaisait. Si l'on avait eu cent couronnes, on les aurait entassées sur sa fragile tête, sauf à l'écraser du poids des honneurs. Nadermann, son maître, si le génie a des maîtres, nous dit : ce n'est rien. Vous ne connaissez qu'une partie de sa valeur. Il a tous les talents, toutes les connaissances. Il peint comme David, il danse comme Vestris. Il sait les mathématiques, la physique, la chimie, la géographie, l'histoire, l'histoire surtout. Questionnez-le sur un point de l'histoire, sa réponse vous étonnera. On le prend au mot, on me charge d'interroger le lutin. Je fais le pédant, je pille M. Desmazures. — Lequel, dis-je, préférez-vous d'Alexandre ou de César? — César. — Et pourquoi? — Parce qu'il pardonnait à ses ennemis et qu'Alexandre tuait ses amis. — Quel jugement! Niez encore les progrès du siècle. En vérité, il n'y a plus d'enfants.

Hélas ! que sont devenus les auteurs de toutes ces folies? TALMA ne fait plus trembler, MUSSON ne fait plus rire. Qui habite maintenant ce salon où l'on se divertissait tant? Peut-être le silence et le deuil. Que la vie a des scènes variées, et que le dénouement de tous ses drames est lugubre ! Quelle conclusion tirer de là? Celle de MONTAIGNE : « Il faut mourir, donc il faut vivre. »

A cette époque, je fus introduit dans le salon d'une femme qui n'était alors connue que par l'élégance de ses manières et le charme de son élocution, mais qui s'est fait depuis un nom distingué dans les lettres, grâce à un excellent ouvrage sur l'éducation des personnes de son sexe. La comtesse de RÉMUSAT recevait habituellement l'élite de l'ancienne et de la nouvelle cour. Vouliez-vous rencontrer le prince de BÉNÉVENT, c'était chez elle que l'esprit du grand chambellan paradait le mieux. Aviez-vous une requête à présenter au duc de ROVIGO, c'était avec elle qu'il se débarbarisait, s'essayait aux airs sémillants, faisait badiner la police et enjolivait l'inquisition. Si vous aviez affaire à M. PASQUIER, le préfet de police, vous étiez sûr de trouver là son pliant entre le fauteuil de la vicomtesse de VINTIMILLE et celui de la vicomtesse de FEZENSAC, deux sœurs qui, plus tard, m'ont honoré de leur amitié, et dont l'un de leurs parents disait : « Mme de Vintimille a bien de l'esprit, mais elle n'est pas aimable : Mme de Fezensac est bien

aimable, mais elle n'a pas d'esprit ». Il ne savait ce qu'il disait ce cousin-là, ou du moins, il ne le savait qu'à moitié. Toutes deux étaient aussi recommandables par le fond que par la forme ; toutes les deux faisaient l'ornement comme les délices de leur nombreuse société.

On apercevait aussi dans un coin de ce brillant salon les débutants qui cherchaient fortune sur le chemin de la littérature, en attendant que la tribune politique leur fût ouverte : M. GUIZOT, jeune élève de M. ROYER-COLLARD (1), qui le renie aujourd'hui, dit-on ; M. VILLEMAIN, petit aigle éclos sous les ailes de M. de FONTANES. Le premier annonçait déjà de grands talents pour la dissertation. J'étais émerveillé de sa faconde. Depuis ce temps, quel vol il a pris ! Quel enthousiasme il a inspiré ! Faut-il qu'un talent si beau se soit mis au service d'une cause différente de celle qu'il avait d'abord commencé par défendre !

Son rival de gloire et d'ambition, M. Villemain, marchait à plus petits pas, procédait avec moins d'appareil, laissait modestement tomber dans l'oreille de ses voisins, qu'il avait le soin de choisir parmi les bons juges, quelques-uns de ces mots heureux et inattendus qui lui viennent je ne sais

(1) « Un peu de talent et beaucoup d'emphase », ainsi le caractérise Mme de Boigne ; il était très ambitieux « en ayant l'air de tout dédaigner ». Ses mots, « plus creux que profonds », avaient joui, pendant un certain temps, d'une grande vogue. Il est bon d'ajouter que Mme de Boigne, qui porte ces jugements, n'avait, pour le chef des doctrinaires, qu'une sympathie mitigée.

d'où, mais du ciel apparemment, se renfermait ensuite dans un silence habile et approbateur pour



VILLEMAIN
Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

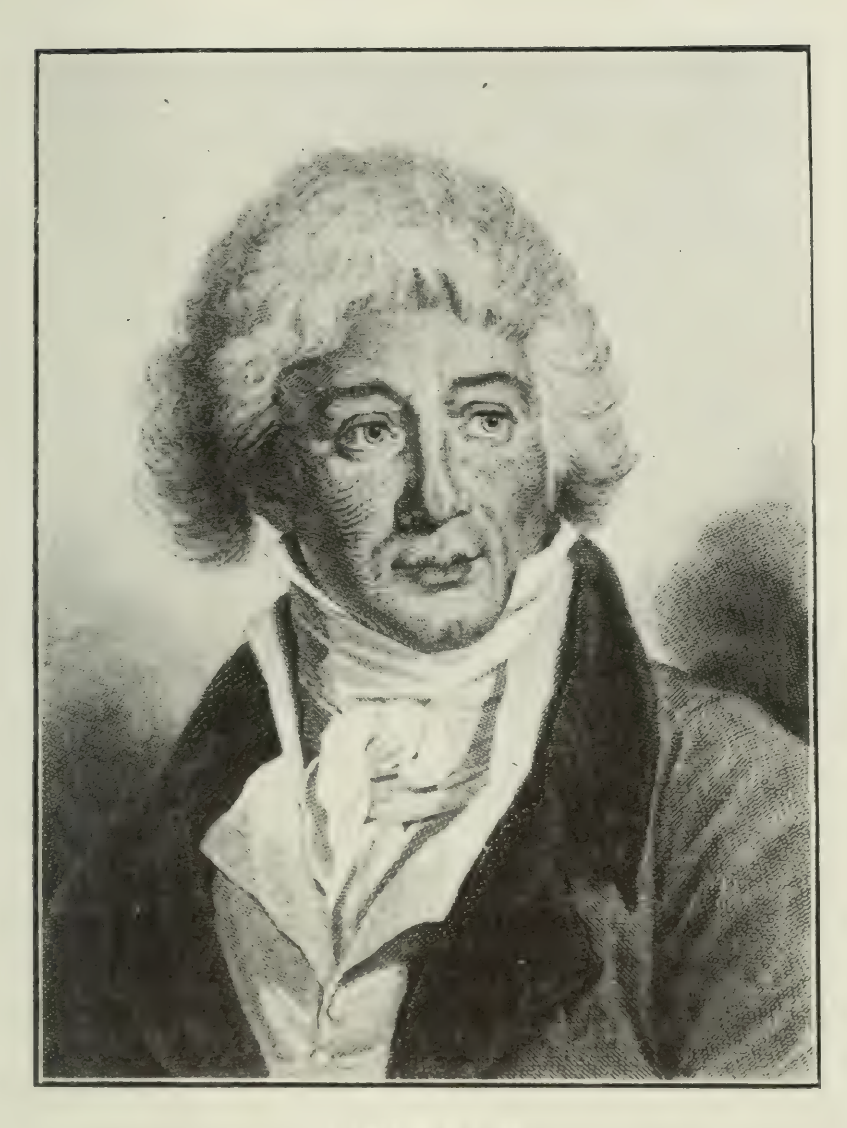
écouter, n'interrompait personne et séduisait tout le monde.

Je ne fus pas surpris de voir un acteur se montrer sans désavantage dans ce siècle de privilégiés et vous ne le serez pas non plus en appre-

nant son nom : c'était FLEURY. Habitué de bonne heure à vivre avec les modèles de la vieille urbanité française, il avait conservé, en se frottant à eux, le vernis de la bonne compagnie. Voulez-vous juger de son tact et de son intelligence : suivez-le d'abord à la Chaussée-d'Antin, où je l'ai si souvent rencontré et admiré. Là, il est exactement le marquis de Moncade, comme au théâtre, s'étalant, se pavanant, faisant la roue devant la cheminée, menant la conversation et tenant le jeu à la fois, jetant sur le tapis vert les louis qui roulent de sa bourse et semant sur ses auditeurs les étincelles qui jaillissent de son esprit ; voyez-le ravir, enchanter, transporter nos parvenus ébahis, qui le regardent bouche béante, l'écoutent de toutes leurs oreilles, ne respirent pas de peur de perdre une de ses paroles, et conçoivent de lui la plus haute idée au bruit des noms magnifiques qu'il fait sonner devant eux.

C'est le prince de TINGRI qui lui a confié ceci, c'est la duchesse de LA VALLIÈRE (1) qui lui a rapporté cela ; il a été témoin de tel fait chez la maréchale de BEAUVAU ; il dînait, lui troisième, avec le duc de CHOISEUL, le jour de la disgrâce de ce haut personnage. Et des anecdotes secrètes sur la cour, et des histoires scandaleuses de grandes dames, en sait-il ! en conte-t-il ! Il a tout vu, tout connu, il était partout. Ministres, car-

(1) Celle qui vivait sous Louis XV et dont parle Mme DU DEFFAND.



L'ACTEUR FLEURY

(Théâtre-Français).

dinaux, généraux, ambassadeurs roulaient autour de sa personne. Tout l'ancien régime a posé pour lui.

Il le fait entendre, on le croit. Comment ne pas croire un homme si bien instruit des secrets du cabinet et des intrigues de l'Œil-de-Bœuf ! Puis, quand le merveilleux comédien a bien ébloui son monde et produit ses plus beaux effets, il ménage sa sortie, encore comme au théâtre, prend son chapeau, le glisse légèrement sous son bras à la façon des *talons rouges* de Versailles, emporte ou laisse avec insouciance l'argent du jeu, selon qu'il a perdu ou gagné, et se retire la tête haute en faisant un fracas de grand seigneur, en dérangeant les fauteuils et leurs occupants, et en lançant à la porte une dernière saillie, qui se répète et devient proverbe du boulevard Poissonnière à la rue Taitbout.

Mais ne le perdons pas de vue. Le voici au faubourg Saint-Germain. Autres spectateurs, autre spectacle. Dans ces vastes appartements où rayonnent les monuments séculaires des vieilles grandeurs de la France, il arrive tout humble, tout incliné, saluant bas, se cache au dernier rang derrière tous les fauteuils, où il faut aller les déterrer, attend l'interrogation au lieu de la prévenir : confus en apparence, quand on lui adresse la parole, de l'honneur qu'il reçoit, mais pourtant toujours aux aguets pour saisir l'occasion de prouver que sa personne discrète et

décente ne dépare point un salon, et que son esprit fin et délicat paye son contingent aussi bien que pourraient le faire, pour cette nature d'impôt, les plus riches contribuables de l'arrondissement.

Je voulais vous parler ici de la comtesse de Nansouty, sœur de Mme de Rémusat ; mais j'ai fait tant de fois ailleurs le portrait de cette sirène, que ma palette n'a plus de couleurs pour elle.

Venons à Mme de la Briche (1), si bonne mère, et Mme Molé, fille si parfaite. L'une et l'autre attirèrent mon attention, précisément parce qu'elles ne la cherchaient pas. Déjà dans l'âge où cessent les prétentions, Mme de la Briche, qui n'en avait eu de sa vie, se montrait chez ses amis, comme chez elle, dans une agréable simplicité qui lui servait de parure. Sa toilette sans apprêt, ses cheveux gris-blanc qu'elle ne cachait pas, son langage naturel, ses manières affectueuses, tout

(1) C'est elle dont Chateaubriand a dit : « Excellente femme, dont le bonheur n'a jamais pu se débarrasser ». On trouve de nombreux détails sur elle dans les *Souvenirs du baron de Barante*, la *Correspondance de Mme de Rémusat*, et le *Mémorial* de Norvins, t. I, *passim*. Florian, l'abbé Morellet, Saint-Lambert, se rencontraient dans ses salons, au château du Marais, et l'on devine à quel assaut d'esprit se livraient ces merveilleux joûteurs ! Saint-Lambert était athée, Morellet, déiste ; quant à Florian, avec son éclectisme, il conciliait les deux adversaires. On vit également chez Mme de la Briche, Suard, La Harpe, Marmontel, sans compter les plus grands noms de la noblesse française. Mais la société y était assez mêlée, car on y vit également Mme Tallien, qui vint y faire sa visite de noces, « visite triomphale », au dire d'un des spectateurs.

donnait l'envie, non pas de la faire causer pour jouir de son esprit, mais de causer avec elle, pour connaître les qualités de son cœur. Tant de calme et de sérénité régnait dans sa personne, qu'on sentait qu'il y avait là pour l'âme du repos et du contentement.

Aux perfections de sa mère, dont elle avait la douceur, les simples habitudes, la complaisance imperturbable, Mme Molé (1) joignait des talents que Mme de la Briche lui avait transmis. Excellente musicienne, comme celle-ci l'avait été, elle se prêtait volontiers à faire le charme d'une partie de nos soirées en jouant et chantant au piano, avec une justesse, un éclat, une sûreté de méthode qui défiaient les maîtres.

Son mari, déjà père d'un ouvrage politique, vanté par M. de Fontanes et critiqué par Bonaparte, dont on a retenu le mot si finement ironique ; son mari, qu'un beau nom, une noble figure et surtout les plus heureux dons de l'intelligence assuraient d'un rapide avancement dans la carrière de l'ambition, venait souvent se délasser, dans la société que je dépeins, des fatigues de ses premiers travaux, prendre part avec succès à des entretiens qu'il embellissait

(1) Mme Molé était fille de Mme de La Briche. Brifaut, dans sa réponse au discours de réception à l'Académie française du comte de Falloux, succédant à M. Molé, a fait une aimable allusion à la belle-mère de ce dernier, « l'excellente Mme de la Briche, dont Florian et Marmontel nous ont laissé de si agréables portraits ».

par les étonnantes ressources d'une raison forte et d'une brillante imagination, et s'essayer, comme en se jouant, à ces luttes de l'esprit qu'il devait continuer plus sérieusement dans l'arène parlementaire.

Pour M. Pasquier, que nous avons vu s'élever d'un vol si heureux aux premières dignités de l'État, il était alors ce que je l'ai toujours vu depuis, facile, accueillant, prêt à traiter tous les sujets comme à s'arranger de tous les interlocuteurs, montant et baissant à volonté les cordes de son instrument, amusant les femmes par des anecdotes piquantes et neuves, dont elles étaient enchantées d'avoir la première édition, approfondissant avec les hommes les plus difficiles questions d'État ; érudit sans pédanterie, politique sans verbiage, magistrat exempt de morgue, et par-dessus tout prodigieusement maître de sa parole comme de sa pensée.

Ne point profiter à une telle école, n'aurait-ce pas été faire preuve d'idiotisme ! Aussi aucun jeune homme, excepté moi, ne sortit de là sans s'être poli et perfectionné. Mais si je n'ai point à me vanter d'y avoir beaucoup acquis, je puis dire du moins que j'y ai trouvé beaucoup à louer. Jamais, quoi qu'il arrive, je n'oublierai le salon de Mme de Rémusat (1), les plaisirs de bon goût qu'elle procurait, et cette délicieuse hos-

(1) Sur ce salon, voir surtout le *Memorial de Norvins*, à la table analytique du t. III.

pitalité qui s'étendait avec le même charme et la même bonté sur les grands et les petits, sur les forts de pensée et sur les faibles d'esprit ; de manière que dans ce paradis des causeurs tous les appelés étaient aussi des élus.

Je m'aperçois que je n'ai pas dit un mot du maître de la maison, le comte de Rémusat : omission coupable qu'il faut réparer. Sans posséder les hautes facultés de sa femme, il n'était pas indigne d'elle. Beaucoup de politesse, le ton de la cour, les manières d'un grand seigneur, quoiqu'il n'eût pas la prétention de l'être ; l'art de persuader qu'il obligeait, quoiqu'il y pensât rarement ; de l'érudition qu'il cachait ou montrait avec une égale indifférence ; une heureuse facilité pour s'exprimer ou pour se taire ; la souplesse noble et respectueuse qui fait réussir un premier chambellan près du maître ; la fermeté mêlée de grâce et d'un certain laisser-aller trompeur et séducteur qui convient à un surintendant des théâtres : voilà par où se distinguait éminemment l'heureux époux de Mlle de Vergennes.

Son habileté à saisir l'à-propos en tout et à caresser les faibles du souverain fut cependant mise en défaut dans une occasion remarquable. Il sollicitait un surcroît de subsides pour le Grand-Opéra, s'appuyant beaucoup sur des considérations de convenance qui ne frappaient point l'esprit de Bonaparte. « Enfin, Sire, lui dit M. de Rémusat, en insistant, ce théâtre mérite

tout votre intérêt. Ne ferez-vous rien pour un établissement qui est la gloire de la nation? — Vous vous trompez, Rémusat, s'écria l'Empereur avec une chaleur patriotique : c'est le Théâtre-Français qui est la gloire de la nation ; le Grand-Opéra n'est que sa vanité. »

Sur ces entrefaites mourut Mme d'Houdetot, si célèbre par sa liaison avec Saint-Lambert (1), et plus encore par la singulière passion qu'elle avait inspirée à Jean-Jacques-Rousseau. Une si mince nouvelle occupa tout Paris, malgré les

(1) Le culte de Mme d'Houdetot pour Saint-Lambert devait durer soixante-cinq ans, et après l'avoir pleuré pendant dix ans, elle se résigna à cesser de vivre. Ce fut, avec M. d'Houdetot, un ménage à trois, où le tyran fut l'amant, qui ménageait moins la femme que le mari. Il trouvait que celui-ci lui donnait mieux le bras, arrangeait mieux son feu, disposait mieux les coussins de son fauteuil ; mais elle, « elle savait faire autre chose... jusqu'au dernier moment de leur coexistence, sa présence d'esprit veilla sur lui ainsi que sa présence de cœur... et cette femme aveugle, guidait deux vieillards antipathiques de nature, et créait, par cette opiniâtre fascination de son esprit et de son cœur, une nouvelle et burlesque espèce d'héroïsme, qui devait heureusement finir avec elle. » Chateaubriand, qui eut l'occasion de voir Mme d'Houdetot en compagnie de Saint-Lambert, en 1802, écrit à leur sujet : « Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité, parce qu'elle n'a pas cessé d'être et que le temps l'a décorée de rides ». Saint-Lambert avait eu, on le sait, également le don de fasciner Mme du Chatelet ; il était cependant, au dire des contemporains, « petit, d'une laideur... dont la mobilité était plutôt irritante que caressante... Une perruque à bourse, surmontée d'un fer à cheval très élevé, semblait vouloir suppléer, comme les talons de Louis XIV, à la petitesse de sa taille ». Il est vrai que Mme d'Houdetot n'était guère jolie. « Elle était née laide, d'une laideur repoussante, tellement louche, qu'elle en paraissait borgne ». Mais elle avait du charme, et rien n'était plus piquant que sa conversation.

grands intérêts qui agitaient alors la France et l'Europe ; mais de quoi Paris ne s'occupe-t-il pas? Notre bon public a très heureusement du temps pour tout. Il s'entretiendra le même jour du gain d'une bataille qui sauve l'État et du début d'une danseuse qui a créé un pas nouveau, de l'établissement d'un chemin de fer et de l'arrivée du nain qu'on montre à la foire, d'une levée de conscrits et d'une course au clocher.

J'arrivai chez Mme de Rémusat, lorsqu'elle était encore dans cette première émotion qu'inspire un fâcheux événement. Elle avait commencé l'éloge funèbre de Mme d'Houdetot, et le continua devant moi. Quand elle eut fini, je m'avisai de dire assez étourdiment : « Mon Dieu, oui, c'est une grande perte. J'aurais bien voulu qu'une telle femme restât longtemps encore à ses amis et à la société ; mais, puisqu'elle n'est plus consolons-nous par l'espérance de voir enfin paraître les lettres de Jean-Jacques, ces lettres si admirables de passion, comme il le dit lui-même avec sa naïveté ordinaire. J'avoue que je meurs d'envie de les connaître. — Eh bien ! prenez-en votre parti, vous ne les verrez pas, me répondit Mme de Rémusat. — Oserai-je, madame, vous demander pourquoi? — Parce qu'elles sont en cendres. — Oh ! bon, Mme d'Houdetot l'a prétendu ; mais Rousseau le nie, et je dis comme lui : on ne brûle pas de pareilles lettres. — Voilà pourtant ce qui est arrivé. —

Vous en êtes bien sûre, madame? — Très sûre. Et si vous ne m'en croyez pas, questionnez Mme de VINTIMILLE que vous voyez là : elle en sait quelque chose, elle est la nièce de Mme d'HOUDETOT. — Oui, certainement, reprit Mme de Vintimille, elles sont brûlées, ces lettres. — Par Mme d'Houdetot, m'écriai-je? — Point par ma tante qui, en effet, les avait gardées, mais par sa petite-fille, Mme de BAZANCOURT, à laquelle elle a laissé en mourant ces papiers, dont l'amitié n'osa se défaire, et que la piété vient d'anéantir. » Je fus désolé de ce désappointement. Je tenais à voir comment Jean-Jacques avait su décrire une passion véritable, si la sienne était véritable (1).

Il était dans la destinée de Mme de VINTIMILLE, d'avoir des tantes qui eussent fait parler d'elles : 1° Mme d'HOUDETOT, à laquelle sa plume, aussi délicate qu'ingénieuse, a payé un tribut de louanges et de regrets, honorable à l'une comme à l'autre ; 2° Mme d'ÉPINAI, tant solennisée de son vivant par les encyclopédistes, tant tympanisée après sa mort par les journalistes de nos jours, à cause de sa confession générale, imprimée en trois volumes ; confession qui a peu contribué, comme on sait, à l'édification du prochain. Disons

(1) Trois lettres seules sont restées : M. MOLÉ, parent de Mme d'HOUDETOT par sa femme, les possède, et je les ai lues dans le château du Marais, où Mme de LA BRICHE les a mises à ma disposition en 1825. Il y en a une qui est un chef-d'œuvre, et les deux autres ne signifient rien. (Note de BRIFAUT).

un petit mot sur elle : le sujet en vaut la peine.

J'arrive trop tard pour médire de cette femme sensible, philosophe et auteur : aussi n'en médirai-je point. Qu'aurais-je de piquant et de neuf à débiter contre elle? Depuis la publication de ses Mémoires, ne s'est-on pas généralement récrié sur l'immoralité de sa conduite et l'indécence de ses révélations? Je conçois la nécessité des censures en me rappelant l'énormité des délits ; je conçois que, par égard pour les mœurs, on oublie ce qu'on doit au sexe ; je conçois tout ; mais, puisque justice a été faite, restons-en là. J'aime mieux que d'autres se soient chargés du châtiment de la coupable. Quant à moi, je l'avoue, je n'aurais jamais eu le courage surnaturel de la traiter si mal. Elle était aimable, elle était bonne, elle écrivait à merveille ; la nature semblait l'avoir destinée à donner du plaisir à tout le monde, même à ses terribles dépréciateurs, qui lui ont dû assurément deux jouissances : celle de la lire et celle de la critiquer. Elle était femme, et par conséquent faible. Combien de titres à l'indulgence ! Mais, nous autres Français, nous sommes plus capables de commettre cent fautes que d'en pardonner une seule.

Et ses fautes? Eh ! bien, qu'est-ce, au fond? Ne peut-on faire valoir en faveur de la condamnée des motifs d'exception, des circonstances atténuantes? Savez-vous, messieurs les casuistes, ce que c'était qu'un mari comme M. d'Épinai?

Croyez-vous qu'il soit si facile de garder fidélité à un homme qui vous néglige pour des vestales d'Opéra, qui vous engage lui-même à vous consoler avec le premier venu, qui afflige votre cœur, blesse votre vanité, et vous réduit à la triste alternative ou de mourir d'ennui ou de prendre un amant? Rien n'est plus commode que de donner des leçons de vertu ; mais les rendre praticables, voilà l'embarrassant. Voudrait-on que Mme d'Épinai, par respect pour le lien conjugal, eût passé sa vie à pleurer sur les folies de son mari sans profiter de ses exemples? Quel est celui d'entre nous qui, se trouvant tête-à-tête avec elle, lui aurait prêché cette morale-là? Plaignons-la d'avoir eu un tel époux et d'avoir vécu dans une telle société. Ce qui m'étonne, moi, ce n'est pas que la pauvre femme ait succombé, mais qu'elle ait résisté si longtemps, accoutumée qu'elle était à entendre parler philosophie et jamais vertu.

A la lecture de ses Mémoires, on a paru extrêmement frappé d'une chose si naturelle et si ordinaire qu'elle ne valait pas la peine d'être relevée : je veux parler des deux petits péchés d'amour dont s'accuse Mme d'Épinai ; et personne, que je sache, n'a porté son attention sur le seul objet qui m'ait réellement scandalisé. Des philosophes prêchant le vice ! Certes, cette singularité mérite bien qu'on s'en préoccupe. Il est curieux de voir ces nouveaux précepteurs de la société s'efforcer à prendre la place des direc-

teurs de conscience, si en vogue quelques années auparavant. Quelle ardeur dans la propagation de leur doctrine toute mondaine ! Quel empressement à s'emparer de l'esprit des jeunes femmes, surtout lorsqu'elles sont opulentes, qu'elles tiennent maison et qu'elles ont table ouverte ! Il semble qu'elles appartiennent de droit aux philosophes. Ces Messieurs s'établissent généreusement chez elles, entrent dans le détail de leurs affaires, leur donnent des femmes de chambre, des laquais, des secrétaires, les brouillent avec leurs amants sans les réconcilier avec leurs maris, dictent impérieusement leurs démarches, commandent du haut de la sagesse encyclopédique à toutes leurs affections, et, pour les retenir dans une éternelle dépendance, les menacent sans cesse, non des peines de l'enfer, mais des propos du monde, auquel ils sont toujours prêts à révéler le secret de la confession, qu'on a eu l'étourderie de placer entre leurs mains.

Ce caractère, particulier à la philosophie du dix-huitième siècle, n'annonce-t-il pas à la fois et le besoin de dominer et celui de tuer le temps? Comment ces écrivains, si occupés du soin de leur réputation, qui les entraînait tous les jours dans des millions de démarches ; comment ces faiseurs de livres, qui nous ont laissé des bibliothèques, parvenaient-ils à dérober tant d'heures et à leurs travaux et aux intrigues littéraires pour le service ou plutôt l'assujettissement de la

société? Mais le zèle de la maison des riches les dévorait. Et, d'ailleurs, quel triomphe d'établir partout la philosophie, de l'impatroniser, où? Dans la haute finance. La femme d'un fermier général, quelle conquête !

Aussi voyez la désolation de DUCLOS, quand il faut battre en retraite ! Et qu'il est noble, ce Duclos, après sa rupture ! Que ces grands hommes sont intéressants les uns devant les autres ! Jaloux, intrigants, dominateurs, brouillons, vindicatifs, ils ne dédaignent l'usage d'aucun des défauts dont la grossière nature leur a fait présent : ils se décrient, se calomnient, se déshonorent réciproquement avec une charité admirable. Quelle pitié de lire tous ces commérages où JEAN-JACQUES, DIDEROT, DUCLOS et GRIMM ne compromettent pas moins leur esprit que leur cœur ! Quelle petitesse dans ces hommes supérieurs ! Que de bassesse avec le génie ou le talent ! Comment le même individu a-t-il pu écrire de si belles pages et faire des actions si détestables? Quand Mme d'ÉPINAI n'aurait eu que le malheur d'être tracassée pendant sa vie par cette légion de pédants despotes, elle mériterait une absolution complète dans ce monde et dans l'autre. N'a-t-elle pas assez expié ses péchés?

. . . .

J'avais depuis quelque temps le désir de lier connaissance avec Mme de GENLIS. On me fit dîner avec elle à la Monnaie, chez mon vieil

ami M. Sage. Je vis une femme grande, sèche, la figure ridée, l'air noble, l'œil encore vif et perçant ; mais rien qui annonçât ce qu'elle était. Quand je l'entendis, le charme commença. Ce n'était point l'éblouissant monologue de Mme de Stael, avec qui je ne pouvais alors la comparer, faute de connaître sa merveilleuse rivale ; c'était une suite de propos agréables, d'anecdotes piquantes, de riens débités avec cette aisance et cette grâce, dont la bonne compagnie d'autrefois n'a pas voulu nous laisser la tradition.

Mme de Genlis possédait un art tout particulier, celui de vous faire croire à un intérêt qui souvent n'existait pas, de jeter dans votre oreille des paroles d'éloge qu'elle avait bien calculées, mais qui semblaient partir du cœur à son insu, de charmer l'amour-propre, d'éveiller l'attention, de disposer à une reconnaissance fondée sur quoi? sur un regard bienveillant, sur un sourire de politesse, sur un banal serrement de main, légères et fragiles preuves d'une affection dont on aimait à se croire assuré. Dès qu'elle le voulait, vous étiez pris. Après une demi-heure d'entretien, il ne tenait qu'à vous de la regarder comme une amie ; tout vous y autorisait, sans qu'elle se fût engagée à rien.

Comme je ne demandais pas mieux que de m'y tromper, je me laissai doucement aller à ces flatteuses apparences, et je devins un de ses courtisans les plus assidus. Le commerce de cette



LA COMTESSE DE GENLIS

Cliché de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.*

femme célèbre ne pouvait manquer d'être utile à un jeune homme avide de connaître les choses du temps passé, les usages du monde choisi et la législation des salons charmants où elle avait vécu et régné. Personne n'était plus digne qu'elle de donner des leçons de savoir-vivre ; elle aurait pu et dû tenir école. Ceux qui ne l'ont connue que par ses écrits, l'accusent d'un peu de pédantisme ; ils trouvent qu'elle a toujours la férule en main, et peut-être ont-ils raison. Mais Mme de GENLIS, femme du monde, avait toutes les qualités dont une partie manquait à Mme de Genlis auteur. Il faut avoir passé, comme moi, de longues années dans sa société pour comprendre toute la séduction qu'elle exerçait, toutes les magiques ressources de son esprit, ce Protée aux mille formes, tous les dons de plaire qu'elle avait puisés dans une riche et complaisante mémoire, dans une imagination intarissable, dans ce talent d'observation qui lui donnait sur-le-champ la mesure du faible et du fort de chacun, premier secret pour dominer.

Malheureusement, tant de puissantes facultés, tant de moyens de captiver se trouvaient souvent annulés par un défaut qu'elle cachait de son mieux, mais qui perçait tôt ou tard : la mobilité du caractère. Mme de GENLIS, qu'on a cru si ambitieuse, si tracassière, si avide d'arriver à tout, ne tenait à rien qu'à satisfaire son caprice du moment. Lorsque vous étiez en faveur près d'elle,

que n'aurait-elle pas fait pour vous? Petits soins, attentions suivies, confidences multipliées, préférences de toute sorte vous étaient prodigués avec un tel abandon que vous ne doutiez pas de l'éternité de votre crédit. Vous la quittiez enchantée de vous. Quand vous reveniez, que trouviez-vous? Une femme froide, distraite, soucieuse, ennuyée : à d'autres l'empire de son cœur.

... La première fois que j'allai lui faire ma cour à l'Arsenal (1), où NAPOLÉON lui avait donné un

(1) Mme de GENLIS avait obtenu, par la protection de CHAPTAL, alors ministre de l'Intérieur, la jouissance d'un appartement voisin de la Bibliothèque de l'Arsenal, sans préjudice d'une pension que lui faisait servir le Premier Consul. Elle y recevait le samedi soir une société des plus choisies. Il y fréquentait des écrivains, comme MILLEVOYE, LA HARPE, FONTANES, TRENEUIL, qui venait y lire un poème peu réjouissant sur *les Tombeaux de Saint-Denis*. Le comte Elzéar de SABRAN y récitait ses fables ; BRIFAUT y conversait avec des bas-bleus, comme Mme Victorine de CHASTENAY, qui avait publié le *Tableau du développement de l'espèce humaine chez les peuples anciens* ; Mme HAINGUERLOT rivalisait de beauté et d'élégance avec Mme TALLIEN ; il y venait aussi la comtesse de BEAUFORT-d'HAUTPOUL, dont on ne lit plus aujourd'hui les contes qui, alors, obtenaient le plus vif succès. Avec TALLEYRAND, BERNADOTTE, CAULAINCOURT, la politique du jour ou du lendemain reprenait ses droits. Plus tard, Mme de Genlis, qui avait quitté l'Arsenal, habita rue Sainte-Anne. Parvenue à un âge très avancé, elle faisait encore impression sur ses visiteuses ; l'une de ces dernières, la comtesse DASH, la trouva « très grande dame, très bienveillante pour la jeunesse, un peu pédante, un peu entichée d'elle-même et de son mérite ; elle s'exprimait avec une facilité extrême et notre langue avait dans sa bouche un charme infini ». Sa puissance de séduction était telle, du moins dans un plus jeune âge, que les princes d'Orléans, dont elle était le *gouverneur*, et leur sœur baisaient les pas où elle avait marché ! La duchesse de GONTAUT-BIRON, qui relate cette particularité, dont elle fut le témoin, ajoute qu'elle-même, un jour, voulant se « distinguer en sentiment », se précipita sur le fauteuil que Mme de Genlis venait de quitter, et l'ayant baisé

appartement, je fus extrêmement surpris du désordre de son salon. Moi qui m'attendais à cet agréable arrangement, à cette symétrie de bon goût qui signalent les maisons des femmes de cour, je la trouvai dans le plus abominable négligé, au milieu de vieux meubles dépareillés et épars çà et là. Une écritoire magnifique, donnée par la Reine d'Espagne, brillait sur un bureau vermoulu, tout couvert de taches d'encre et de miettes de pain. A côté d'une belle harpe dorée on voyait un écran à pied, dont la tenture en soie verte disparaissait à moitié sous une longue traînée d'huile. La glace de sa cheminée était le rendez-vous de la poussière et des toiles d'araignées qui défiaient le balai : car le balai, tristement étendu sur un bout de tapis, était si estropié, si disloqué qu'il paraissait hors de service, ainsi que le soufflet, autre invalide suspendu au coin du feu par une ficelle usée et toute prête à se rompre.

Malgré les inconvénients attachés au défaut d'ordre et de propreté, tous les curieux passaient dans ce petit appartement : étrangers, provinciaux, habitants de la capitale venaient tour à tour s'asseoir à ce foyer modeste où le feu était une rareté, à cette table plus que frugale où l'on mourait de faim. N'importe : elle parlait, elle contait, cette nouvelle Mme SCARRON, et l'on ne

avec ardeur, se remplit la bouche de poussière, ce qui suffit a modérer son zèle.

s'apercevait pas qu'on gelait, ni que le rôt avait manqué.

... Quand un ministre vous traite bien, vous ne manquez pas de dire en vous-même : « Profitons vite de ses bonnes dispositions. Qui sait si le caprice durera? » Pour moi, loin de songer à exploiter son affection, si j'avais pu être gêné avec M. de Montalivet, je le serais devenu par la crainte qu'il ne se trompât sur la source de mes empressements, et qu'il ne prît pour des effets de cupidité des marques de reconnaissance. Un soir, au cercle du ministre, on parlait de la ridicule harangue de je ne sais plus quel préfet recevant Napoléon à l'entrée de son département. Chacun s'en moquait. Deux ou trois complaisants opposaient à ce sot discours les paroles toujours pleines de convenance et de finesse adressées à l'Empereur par M. de Montalivet (1), dans le temps où il exerçait les fonctions de préfet à Versailles. Tandis que les éloges bourdonnaient autour des oreilles du ministre, je gardais le silence. Il s'aperçut de ma neutralité et me dit, pour changer le texte et pour se faire oublier : « Avez-vous lu le *Moniteur*? — Non, monsieur, j'ai cessé de le lire. — Et depuis quand

(1) M. de Montalivet, qui fut plusieurs fois ministre sous Louis-Philippe, n'avait pas toujours été le grave personnage qu'on s'imagine. Dans sa jeunesse, il avait fait partie de la bande joyeuse des Romieu, Eugène Sue, etc., dont les mystifications sont restées légendaires.

donc? — Depuis que vous ne faites plus de harangues ». Il sourit, j'en fis autant, et ce petit trait de flatterie ne me mit ni mieux ni plus mal dans son esprit : il était au-dessus d'un compliment.

Je vivais ainsi dans une espèce d'intimité avec ce ministre sans morgue et sans prétentions, lorsque l'excellent M. Sage, à force de tendresse pour moi, fut sur le point de tout gâter. Toujours occupé du soin de me servir, il me grondait sans cesse de laisser en jachère le champ de la fortune. Enfin, voyant que mes idées ne cadraient pas avec les siennes, que j'aurais bien consenti à recevoir, mais que je ne voulais pas demander, il prend le parti d'avancer mes affaires malgré moi et à mon insu. Le voilà donc qui me charge de solliciter pour lui une audience que j'obtiens facilement ; mais j'apprends, la veille de cette audience, qu'il a le dessein de stimuler la paresse de cœur du ministre, et de lui arracher l'assurance d'une place ou d'une pension en ma faveur.

J'aperçus d'un coup d'œil l'inconvenance et le ridicule de la situation qu'on m'allait faire. J'étais au désespoir ; je ne savais comment parer le coup, mais je voulais le parer. Enfin, je me détermine. J'écris sur-le-champ à M. de Montalivet, pour lui apprendre le projet que je viens de découvrir et qui me désole ; je proteste que j'étais loin de chercher dans l'abus des bontés du ministre la fin de ces mêmes bontés; que le bonheur

de lui faire ma cour m'attirait seul auprès de sa personne ; que, certain de son affection, je n'aurais point hésité à lui adresser des demandes si j'avais éprouvé des besoins ; que dans son cœur je pouvais facilement me passer de tout appui étranger ; que je le savais bien, et qu'aussi, quoi qu'il arrivât, jamais je ne voudrais recourir qu'à un seul protecteur, pour n'avoir point à partager ma reconnaissance. C'était là le fond de ma lettre ; mais comme les expressions en partaient du cœur, et qu'alors ce cœur était tout bouillant d'orgueil, d'honneur et de désespoir, je ne puis, aujourd'hui que je suis refroidi sur cette affaire, en rendre l'énergie ni la vivacité.

Sorti sans piqûre de ce guêpier, je reparus à l'hôtel du ministre aussi bien accueilli qu'auparavant. M. de Montalivet, délivré de la crainte d'avoir à sa suite un importun, me prouva, par de nouveaux témoignages d'estime, l'approbation qu'il avait donnée à la franchise de ma conduite. Mais son affection veillait et travaillait à ma fortune ; elle y travaillait même un peu trop.

Un matin, il me fit venir dans son cabinet. « Voici, dit-il, un grand événement (le mariage de Napoléon avec Marie-Louise) ; tous les poètes vont tendre les cordes de leur lyre pour le célébrer. C'est l'occasion de vous faire connaître. Allons, une ode, un poème, un dithyrambe, tout ce que vous voudrez ! »

Je ne m'attendais pas à cette proposition, je

fus atterré. Depuis que le glaive de Napoléon avait coupé la dernière branche de laurier qui restât sur la tige des CONDÉ (1), j'admirais encore son génie, mais je n'aimais plus son gouvernement. Le haïr et le flatter : comment faire cet alliage sans m'avilir à mes propres yeux? Je ne pus consentir : mais craignant de refuser, je pris un biais. Je dis en riant au ministre : « Ah ! Monseigneur, vous ne connaissez pas ces pauvres rimeurs. Ce qu'ils appellent leur esprit ne dépend jamais d'eux. Ils sont dominés par un je ne sais quoi qui leur dicte le sujet de leurs veilles. Par exemple, me voici, moi, aux prises avec la muse tragique. Je ne songe qu'à combiner un plan, à créer des scènes, à dessiner des caractères. Toute mon émotion, toute mon âme est là. Je suis indigne de chanter avec une voix affaiblie les prodiges d'un hymen qui demande la jeunesse et la fraîcheur des sensations du poète.

— « Prenez-y garde, me répondit M. de MONTALIVET, en me pressant affectueusement les mains : l'Empereur va me demander les noms des auteurs dont le talent veut s'associer à sa gloire et à ses destinées ; je ne pourrai pas prononcer le vôtre. Il est tout-puissant ; vous êtes jeune, vous avez une carrière à parcourir. Si vous m'ôtez

(1) Sur l'impression produite dans Paris, par l'exécution du duc d'Enghien, on trouve d'intéressantes et curieuses révélations dans le *Mémorial de Norvins*, t. III ; Comte BOULAY DE LA MEURTHE, *Les dernières années du duc d'Enghien* ; et les ouvrages de SAVARY, duc de ROVIGO, H. WELSCHINGER, etc.

les moyens de vous recommander à sa protection, que pourrai-je pour vous? » Je le compris, je le remerciai, je promis ma bonne volonté sans engager ma plume, et je sortis dans un état d'angoisse dont auraient bien ri ceux de mes confrères qui chantent tout ce qu'on veut pour tout ce qui le veut.

Mes amis furent consultés sur la conduite que je devais tenir en cette grave occasion. Ils décidèrent d'une voix unanime qu'il me fallait passer sous les fourches caudines : ils se moquèrent de mes scrupules du vieux temps... Troublé, sans être ébranlé dans mes convictions, je me rendis de guerre lasse... Ma pièce composée, je la portai au ministre, qui en fut content, comme d'une circulaire aux préfets. Elle devint ce que devinrent les autres, le jouet de l'oubli, et je n'y penserais plus moi-même sans une petite circonstance qui mérite d'être rapportée.

Quelques années après, sous la Restauration, quand Mme de Genlis publia ses *Mémoires*, j'en reçus de sa part un exemplaire, que je m'empressai de lire sans me flatter d'y trouver mon nom. Il y était cependant, accompagné d'une note assez maligne de l'éditeur, qui rappelait avec intention mon poème sur le mariage de Napoléon et mon ode sur la naissance du Roi de Rome, autre rapsodie louangeuse arrachée encore à ma trop docile muse par la tyrannique sollicitude de mes amis.

Rien de plus étrange que le don d'un ouvrage où l'on retrace l'une des circonstances les moins honorables de ma vie. Ce fut sans doute une distraction. Qui, de Mme de GENLIS ou de son éditeur, M. LADVOCAT, s'en aperçut ou voulut réparer? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, je vis bientôt ce dernier venir me parler la langue des excuses et des regrets, promettant que, dans la prochaine édition, disparaîtrait cette note de malheur, insérée par le hasard. — « Non, monsieur, non, lui dis-je, ne la supprimez pas ; elle ne dit que la vérité. Puisque j'ai eu la faiblesse dont elle m'accuse, et dont je m'accuse moi-même, il est bon que la punition suive la faute. C'est un acte de justice, et ces actes-là sont si rares ! » M. LADVOCAT parut étonné de ma réponse. D'où vient donc que la chose la plus simple surprend toujours?

J'arrive au point culminant de ma vie. Jusqu'à ce moment (1813), jeune homme obscur et inconnu, je n'étais rien, je n'avais rien ; mais je me nourrissais d'illusions célestes et, les yeux sur l'avenir, je lorgnais infatigablement la gloire avec cette jolie lunette qui rapproche tous les objets : la lunette de l'espérance. Maintenant, l'espace qui m'en séparait est franchi, les barrières vont tomber, je touche au brillant fantôme. Après avoir traîné dix ans et plus dans les coulisses, ma tragédie obtient enfin les honneurs de la

représentation, devant un public en bonne humeur qui m'applaudit, peut-être sans savoir pourquoi. Le lendemain, je suis proclamé grand homme dans quatre journaux (1) ; trois autres, il est vrai, me contestent ce titre ; mais qu'importe ! L'élan est donné à l'opinion, je reste en possession de la faveur : on me suit dans les promenades, on s'arrête dans les rues pour me regarder, le parterre monte sur les banquettes pour me saluer au spectacle, et cela pendant tout un été, de façon que ma célébrité devient incontestable aux yeux de quatre cents désœuvrés de la capitale.

De vous dire ce que j'éprouvai d'anxiétés et de tortures pendant les trois heures ou plutôt les trois siècles que dura la représentation de ma pièce, est au-dessus de mes forces et de ma volonté. Cruelle et ridicule situation ! Figurez-vous, si vous le pouvez, ce que devient un pauvre champion admis sur le champ de bataille, à condition qu'il y restera caché dans un coin, et qu'il se battra seulement par procuration. Tâchez de vous représenter le malheureux, pâle, éperdu, immobile, haletant, les bras croisés, tandis qu'un autre est là qui s'escrime à tort et à travers pour lui. Voyez-le tremblant à chaque coup donné ou reçu ; suant au moindre mouvement de l'ennemi, et cet ennemi, c'est le public; pâlissant au plus

(1) En ce temps-là le nombre des feuilles publiques était très limité.

léger cri qui émeut la lice ; sa gorge s'enfle, il veut et ne peut parler ; ses yeux éblouis ne voient plus, ses oreilles qui tintent finissent par ne plus entendre. Et quand le mot *victoire* résonne de toutes parts autour de lui ; quand les applaudissements saluent son nom, trompetté solennellement par le héraut du camp dramatique, demandez-lui si la joie et le délire du triomphe le dédommagent des mille supplices par lesquels il vient de passer : sa réponse sera celle du condamné qui reçoit sa grâce sur l'échafaud.

Si l'homme n'avait pas besoin de sensations, s'il n'en cherchait point partout et à tout prix, serait-il possible de comprendre la folie des faiseurs de pièces de théâtre? J'avoue que je ne m'étais pas douté du sort qui m'attendait. Sans cela... eh! mon Dieu, qu'est-ce que je dis? J'ai connu ce sort-là, et pourtant je suis revenu deux fois à la charge. Qui sait si je ne me laisserais pas rengager dans la carrière à la première chance de succès?

Toutefois, en rentrant le soir dans mon lit, en parcourant par le souvenir mes épouvantables sensations, en jetant un coup d'œil philosophique sur le couronnement qui avait suivi, je finis par reconnaître que, tout balancé, les recettes de la gloire ne valaient pas tous les frais qu'elle nous coûte. Comblé d'éloges, saturé de compliments, embrassé, porté en triomphe par des admirateurs d'un jour qui devaient m'oublier le lende-

main, je jouissais mal de mes nouveaux honneurs. Plus d'une remarque fâcheuse avait altéré mon plaisir, plus d'un souffle de l'envie avait déjà passé sur ma petite palme pour la plier ; je n'étais pas content de moi, je reprochais à mon succès d'avoir attristé des confrères, de m'avoir fait faire à moi-même de honteuses découvertes dans le cœur humain. Je me disais : « Le beau triomphe ! voilà que je vais passer la nuit sans dormir : demain j'aurai les yeux bouffis, la figure bouleversée, l'estomac malade ; je ne pourrai pas déjeuner ; je me fais des envieux et je perds des amis. Est-ce pour cela que j'ai tant souhaité cette soirée? Gloire, gloire, que tu es peu de chose ! mais ne prostituons pas son sublime nom. Un peu de vogue n'est pas la gloire, comme un éclair n'est pas le jour. »

Les répétitions de ma pièce m'avaient fatigué au point que les médecins m'ordonnèrent d'aller prendre du repos dans mon pays natal, où je n'excitai point de curiosité ; mais, ce qui vaut mieux, j'y reçus, de mes anciens condisciples et de mes compatriotes en général, des preuves d'intérêt plus touchantes pour moi que de banales acclamations. Là je respirai pendant cinq mois au sein de l'amitié, et au bout de ce temps je revins à Paris la tête tellement vide des fumées qui l'avaient remplie, le cœur si libre de vanité, que j'aurais pu passer pour un sage ; je n'étais qu'un heureux, tout me prospérait.

J'avais trente-trois ans : mon succès auquel je ne tenais plus par esprit de gloriole, venait de donner un suffisant démenti aux reproches d'oisiveté et d'inutilité que les malins avaient jusque-là fait peser sur ma vie. Je me figurais alors qu'une pièce de théâtre était dans l'État un objet de première nécessité : le temps m'a détrompé, mais j'avais encore la vue trouble. Ainsi, me regardant comme un homme de quelque valeur, je me croyais assez de droits à la considération et à l'estime, pour me contenter d'une position conquise sans intrigue et sans cabale. De la fortune, des places, je n'en désirais point. Le Permesse allait devenir pour moi le Pactole : telle était mon espérance. Qu'avais-je besoin de plus? Hélas! j'ignorais ce qu'ignorent tous les novices littéraires, que je marchais dans le pays des chimères, et que le vent emporterait bientôt toutes les feuilles de chêne sur lesquelles j'avais écrit : *Repos*, *bonheur*, *sécurité*.

Mon premier désappointement vint du théâtre, source de mes premières illusions. Après quelques représentations de *Ninus*, l'un de mes acteurs, Baptiste aîné, tomba malade. Par un sentiment de convenance qui me fut fatal, mais auquel je ne me reproche pas d'avoir cédé, je refusai de remettre son rôle à un de ses camarades, Lafon (1)

(1) De son vrai nom Rapenouille. Lafon avait été le professeur et l'amant de la belle Pauline Borghèse, la sœur de Napoléon. — C'était, écrit H. d'Alméras, un méridional de petite taille, mais



L'ACTEUR LAFON
(Théâtre-Français).

lui-même, qui me l'avait demandé. Qu'arriva-t-il? Que la prolongation de sa fièvre arrêta le cours de mes succès, que l'été survint, que les comédiens partirent, que je fus mis hors de combat, et que six mois se passèrent avant la reprise des hostilités.

Les délais ne valent rien pour les héros, pour les plaideurs, ils sont mortels pour les poètes dramatiques. Tandis que *je dormais sur mes lauriers*, content d'avoir fait un acte de générosité en conservant son rôle à ce pauvre Baptiste, Napoléon revint d'Allemagne après la déroute de Leipsick. Qu'y a-t-il de commun entre ma tragédie et Leipsick? Continuez de lire, vous le saurez.

Napoléon arriva donc. Il voulut connaître la pièce qui faisait du bruit : elle fut jouée devant lui à Saint-Cloud, peut-être aux Tuileries, je ne sais plus où précisément ; mais ce que je n'ai pas oublié, c'est l'interdit qui tomba sur mon ouvrage le lendemain de cette représentation. Je n'avais pas été troublé par les critiques de Geoffroi, qui s'était déchaîné dans ses feuilletons contre ma progéniture dramatique, soit pour m'arracher un tribut, soit plutôt pour obéir à sa conscience ; je fus atterré de l'arrêt de l'Empereur. A moins

vif, élégant, avec des yeux très expressifs, qui corrigeaient suffisamment ce qu'un nez un peu trop en l'air pouvait avoir de vulgaire. Il avait débuté au Théâtre Français le 8 mai 1800... Il plaisait tout particulièrement aux femmes. »

qu'on ne fût à la tête de six cent mille hommes, on n'appelait pas des jugements partis de son tribunal ; je ne commandais qu'à deux mille vers assez mal disciplinés, cependant je tentai l'aventure. J'avais des amis puissants, on s'intéressait à ma personne ; à force de démarches, d'instances, de sollicitations, j'obtins mainlevée de l'excommunication, mais à des conditions cruellement onéreuses. Des scènes mutilées, des tirades supprimées, un personnage proscrit : tels furent les sacrifices imposés à un père. Pour sauver la vie de mon enfant, je consentis à le démembrer. L'opération faite, on me le rendit, et en quel état, juste ciel !

Je suis encore à comprendre comment les censeurs ne craignaient pas de demander la rature de vers tels que ceux-ci :

> Je ne puis ni souffrir ni déclarer ma honte...
> Ah ! du bandeau royal le criminel orné
> N'en est pas plus heureux pour être couronné.

En voici un surtout qui fut biffé le premier :

> Par le bonheur public légitimer sa gloire (1).

Entre mon succès et ma disgrâce, mourut un poète illustre qui m'avait aimé, que j'avais chéri, et dont la perte mit en deuil tout le monde litté-

(1) Dans ma pièce imprimée, j'ai rétabli les choses dans leur ordre, autant que je l'ai pu ; mais elle se ressent encore des sacrifices exigés par mes bourreaux. (B.)

raire. Delille, l'aimable Delille, atteint d'une attaque d'apoplexie, succomba au milieu de la plus immense et de la plus méritée des célébrités. Jusqu'au dernier moment, il conserva ce don céleste de poésie qu'on lui conteste vainement aujourd'hui. Sa mémoire, aussi sûre et aussi riche que dans sa jeunesse, lui restituait à volonté non seulement les vers, mais les tirades, mais les chants entiers que lui avait confiés le paresseux auteur. Les saillies coulaient toujours abondamment de ses lèvres. Hélas ! il mourait tout entier.

Affligé d'un malheur plus cruel qu'inattendu, j'assistai par un sentiment de devoir religieux aux obsèques de mon vieil ami, je n'ose dire de mon glorieux maître. Tout le corps des gens de lettres se fit un honneur de grossir le cortège qui accompagna ses restes à la dernière demeure. Je me souviens encore des regrets exprimés à la vue de ce cercueil où la poésie semblait s'être ensevelie avec son dernier favori. Le trône qu'il avait si dignement et si longtemps occupé, fut en effet vacant plus de sept années ; mais enfin son successeur parut et nous consola. Dieu nous le garde !

Dès que les bienséances le permirent, je courus chez la veuve du charmant poète, que je m'attendais à trouver dans les larmes. Elle me reçut avec un visage presque serein, parlant d'un air dégagé de la perte *cruelle* qu'elle avait faite, des derniers moments de son *pauvre* mari, courant lestement sur son éloge, plus occupée de sa toilette de deuil

que de sa tendresse conjugale. Je fus outré. Qui devait plus de regrets à la mémoire de DELILLE?

La froideur de cette femme me gagna si bien que je laissai la conversation tomber tout doucement, quand un mot, prononcé au hasard, la releva. Pour dire quelque chose, je demandai à cette veuve inconsolable si son mari laissait quelque ouvrage posthume: « Ah ! ne m'en parlez pas, me répondit-elle en changeant de ton et de voix. Le malheureux homme ! il avait composé sur la vieillesse un poème admirable ; admirable, c'est le mot : tous les connaisseurs qui en ont entendu des fragments vous le diront. Ce poème, monsieur, il contenait au moins six mille vers, et quels vers ! Il n'avait jamais rien fait de si beau. Mais vous savez son indolence ; il négligeait le soin de sa gloire comme celui de sa fortune. Je lui disais tous les jours : « Monsieur Delille, Monsieur Delille, ne vous fiez pas à votre mémoire; dictez-moi ces vers-là, je veux les écrire pour qu'ils ne soient pas perdus. » Eh bien ! Monsieur, il ne m'a pas écoutée, il est mort, il a emporté dans la tombe son superbe poème. Je m'étais déjà arrangée avec un libraire, qui m'en donnait un prix considérable ; mais, bah! voilà M. Delille *ad patres* et l'ouvrage aussi. C'est dix mille francs qu'il m'enlève, Monsieur. Dix mille francs! », et la respectable matrone de larmoyer, de sangloter à n'en pas finir en répétant sur tous les tons : « Dix mille francs, Monsieur, dix mille francs ! »

Je me sauvai, résolu à ne plus remettre les pieds chez cette Artémise trafiquante, qu'en effet je n'ai pas revue, et qui s'est mieux passée, je crois, de mes visites que des pistoles du libraire...

... Cependant les présages d'une grande catastrophe assombrissaient l'horizon de France. L'homme du destin touchait à la fin de son bail avec la gloire : l'Empereur, à force de secouer les rênes de l'Empire, les avait brisées. Rois et peuples, longtemps menacés, devenus menaçants à leur tour, couraient tous à la fois sur lui : c'était la chasse au lion. Traqué de toutes parts, atteint, frappé, meurtri, las d'une lutte effroyable et inutile, il se retira de l'arène, mais à la manière des lions, en poussant un dernier rugissement qui fit bondir la terre jusqu'à six cents lieues de lui, et reculer le million d'assaillants dont il était enveloppé.

Pour laisser passer ce vaincu terrible, ils ouvrirent leurs rangs avec joie, tant ils le redoutaient encore ! Napoléon partit. On sait comme il revint, combattit, succomba, repartit enfin pour toujours : triste dénouement de son duel avec le monde !

Heureusement placé par mes goûts, ainsi que par mes travaux, loin de cette sphère orageuse de la politique, où s'agitaient et se heurtaient tant de passions, où tombaient et se relevaient tant de fortunes, à peine reçus-je le contre-coup de l'universel tremblement. Mais j'étais Français,

j'avais une patrie, je pleurai sur elle. L'aspect des Bourbons sécha mes larmes. Quand ces fils aînés de la France accoururent du fond de l'exil pour la retirer des mains de l'étranger, j'applaudis à leurs efforts et à leurs succès. Pourquoi l'esprit de réaction voulut-il combattre l'influence de leur esprit conciliateur? Il essaya de m'enrôler sous son drapeau, que je repoussai. Modération modération, je resterai fidèle à ton culte. Je ne gagnai rien à cela. Les partis opposés s'armèrent tous contre moi et mes œuvres. Je leur cédai la place sans humeur. S'ils firent tomber une de mes tragédies, *Jeanne Gray*, celle que NAPOLÉON avait déjà condamnée, ils me rendirent le service le plus digne de reconnaissance : ils m'apprirent le néant de la gloriole, et je n'ai jamais oublié cette bonne leçon de philosophie.

Admirez pourtant la bizarrerie des jeux du sort. Si l'on eût représenté cette pièce sous l'Empire, le parterre, c'est-à-dire l'opposition, car le parterre est toujours l'opposition, n'aurait pas manqué de l'applaudir.

... Les douze ou quinze mille livres de rentes de M. MORELLET (1), jointes à son traitement aca-

(1) Cet abbé philosophe n'appartenait à l'Église, selon la spirituelle expression de Norvins, « que par la moitié de la foi, la moitié du costume, et par un prieuré tout entier ». Doué d'une carrure athlétique, il supportait difficilement la contradiction, ne faisant acception ni du sexe, ni des personnes, pour imposer son opinion. Cet « ours mal léché », comme le désignait

démique et à quelques pensions, suffisaient à l'entretien de sa table, au salaire de deux domestiques mâles, d'une cuisinière, d'une femme de chambre, et aux autres dépenses nécessaires. Ses dîners offraient presque du luxe. Le philosophe aimait la bonne chère, et les jours de jeûne et d'abstinence l'abbé n'était pas scrupuleux. Loin d'éviter le péché de gourmandise, il se donnait, avec une largeur étonnante, l'absolution de toutes les dindes mangées, de tous les pâtés digérés en contravention aux commandements de l'Église.

Semblable à ces vins vigoureux auxquels le temps ôte leur verdeur pour leur donner un délicieux bouquet, l'abbé Morellet, mûri par l'âge, avait perdu cette sève âpre et mordante de la jeunesse et s'était parfumé des fruits de la sagesse et de la réflexion qui font la couronne des vieillards. Qui ne l'a connu que par ses ouvrages doit le juger mal. Écrivain, il était tout au plus du second ordre ; dissertateur et causeur, on pouvait,

Mme Necker, ne se doutait nullement qu'il restât des usages du monde, et qu'il eût à s'y plier. Ne cherchant que ses commodités, même chez les autres, « partout où il allait, il se croyait chez lui ». Par contre, il ne cherchait qu'à faire le bonheur de ceux ou celles à qui il s'intéressait : ainsi maria-t-il une de ses nièces à son ami Marmontel, beaucoup plus âgé que sa femme, s'applaudissant, en dépit de cette disproportion d'âge, d'une union qui, dans sa conviction, ne pouvait être qu'heureuse. Le portrait de Morellet que nous donnons ici est un croquis de Boilly, que le professeur Tuffier, avec sa bonne grâce coutumière, a bien voulu nous autoriser à photographier. L'album qui le contient est la propriété de l'habile chirurgien et nous avons lieu de croire que ce portrait est inédit.



L'ABBÉ MORELLET

(D'après BOILLY).

sans partialité et sans prétention, le placer à la tête du premier.

Cet ecclésiastique qui, par malheur, ne croyait à rien, fit au lit de mort un singulier aveu à son médecin MOREAU. Malgré son mépris pour les préjugés, il mourait à quatre-vingt-treize ans, sinon comme un confesseur, du moins comme une vierge. « Et comment, lui demanda le docteur, un mécréant tel que vous est-il resté fidèle au vœu de chasteté? — Ce n'est point par superstition. Voici tout le mystère : quand j'ai eu des tentations, les occasions m'ont manqué ; quand j'ai trouvé des occasions, les tentations étaient passées. »

Je causais de préférence chez lui avec M[me] de VINTIMILLE (1), sa voisine et son amie, qui se montra toujours sensible à mes empressements. On était à cette époque dans l'enthousiasme des *montagnes françaises* si oubliées aujourd'hui. Les femmes surtout allaient se faire *ramasser* trente fois de suite dans ces chars lancés rapidement sur une pente effrayante et remontant avec peine vers le point de départ. Elles aimaient à la folie la suffocation qui les attendait et, quand un tour était fini, ces dames s'écriaient bien vite : A un autre !...

... Sur la liste de mes amies je trouve encore

(1) « Une des femmes les plus aimables, les plus instruites et les plus spirituelles de la société. » M[me] de VINTIMILLE était la nièce de M[me] d'HOUDETOT.



MADAME VIGÉE-LEBRUN
(Peinte par elle-même).

le nom d'une femme célèbre par l'éclat prolongé de ses charmes et par les suaves productions de son pinceau. Quand je la vis, elle conservait des restes de cette beauté qui avait fait courir tout Paris ; pour son talent, il n'avait éprouvé aucune avarie : les portraits du comte de Coetlosquet, de la comtesse de Lostange, de la comtesse Dawidoff et vingt autres l'attesteront.

Mme Lebrun était l'enfant de la nature, mais son enfant le plus gâté. L'art n'avait rien à faire là. On dit que l'amour eut beaucoup d'occupation autour d'elle et chez elle ; je le conçois. Une figure et une taille enchanteresses, un talent qui ne se signalait que par des chefs-d'œuvre, un esprit sans culture mais non pas sans produit, car il n'attendait pas qu'on le sollicitât pour prodiguer les richesses d'un fonds inépuisable, en fallait-il autant pour tourner les têtes de ses contemporains, qui perdaient souvent la raison pour bien moins que cela? Mme Lebrun fut l'idole de son siècle, et devint l'oracle du nôtre. Il y avait là de quoi la rendre fière : elle s'est contentée d'être bonne.

Sa maison sans faste, et pourtant plus richement décorée que les hôtels les plus opulents, puisqu'elle montrait ses ouvrages étalés ; sa maison attirait Français et étrangers, avides de connaître ses tableaux, sa figure et son esprit. Liée depuis de longues années avec l'aimable comte de Vaudreuil, qui revenait de l'exil, elle

me réunit à lui dans un banquet moins splendide qu'agréable. La comtesse de Vaudreuil, compagne inséparable de son époux, me charma comme lui, mais autrement que lui, à cette table d'artistes qu'elle embellissait de sa présence. Elle n'avait presque rien perdu de cette séduisante beauté, dont la renommée était venue jusqu'à moi. L'Angleterre, en nous la cédant, dut nous l'envier (1).

Elle me parla beaucoup de Mme de STAEL, dont elle raffolait, et la loua tant, que le comte de MESNARS, un de nos convives, impatienté de la longueur du panégyrique, l'interrompit brusquement par ces mots : « Madame, voilà bien des compliments adressés à une ennemie de nos princes. — Comment, Monsieur, une ennemie ! — Oui, Madame, il est impossible d'en parler plus indignement que ne le fait Mme de Staël. — Calomnie, Monsieur, calomnie! — Vérité, Madame, vérité ! — Et vos preuves? — Elles sont dans les mains de M. le duc de BERRY. — Et qu'a-t-il dans les mains, M. le duc de Berry? — Des lettres remplies d'outrages pour les Bourbons. — Des

(1) Mme de BOIGNE se montre particulièrement sévère pour le ménage Vaudreuil (Cf. *Memoires*, t. I, 144-7), et il semble que cette sévérité soit justifiée. Amant déclaré de Mme de Polignac, il lui faisait des scenes, quand ses demandes souffraient quelque retard. La reine dut souvent s'entremettre, pour sécher les larmes de la favorite, un peu trop houspillée par son... protégé. C'est le comte de Vaudreuil qui disait un jour, dans un salon ou l'on venait d'apprendre que Bonaparte s'était declaré empereur : « Malgré la réputation que nous travaillons à faire à ce Bonaparte, c'est au fond un gredin tres maladroit ». Un jugement émané d'une telle bouche, compte, en vérité, si peu...

lettres d'elle? — D'elle-même. — S'il en est ainsi, pourquoi donc lui est-il permis de rentrer en France? — Parce que nos princes savent pardonner. — C'est bien étonnant. — Pas du tout de leur part. — Tant d'indulgence pour de si grands torts ! — Eh, Madame, n'en ont-ils pas pardonné de plus grands? » La comtesse se tut ; on changea de conversation ; mais je n'oubliai pas ce petit dialogue instructif.

Le surlendemain, un de mes amis, le marquis de Maleteste, arrive chez moi. Nous causons ; l'entretien nous mène droit au sujet le plus intéressant, parce qu'il était le plus nouveau : le retour de Mme de Stael. « Vous êtes-vous fait présenter chez elle? me demanda M. de Maleteste. — Non. — Non? Comme vous dites cela ! Quoi, cette femme prodigieuse, cette merveille, ce phénomène, vous ne vous souciez pas de lui porter vos hommages? — Pas le moins du monde. — Mais tout l'univers va chez elle ! — Que tout l'univers y aille ! — Mais il faut l'avoir vue, ou passer pour un Iroquois. — J'aime mieux passer pour un Iroquois que courir après une révolutionnaire. — Une révolutionnaire ! — Sans doute, une ennemie des Bourbons. — Elle? — Elle. — Qui vous a fait ce conte? — Un homme bien instruit. — Il vous a trompé ou il a été trompé. Elle ne parle de nos princes que pour célébrer leurs vertus ; elle devra bientôt à Louis XVIII le remboursement de deux millions laissés par son

père dans les coffres de l'État ; elle déteste Napoléon, qui l'a exilée ; elle est bien revenue de ses rêves de républicanisme. Venez, venez la voir et l'entendre : à son premier mot, vos préventions vont s'évanouir. »

Je fus ébranlé. Je brûlais d'envie de mesurer de près cette gloire que j'avais admirée de loin. Il me promit de solliciter mon admission, et je lui donnai carte blanche. Je n'attendis pas longtemps le résultat de sa démarche. Il revint au bout de deux jours.

— « Eh bien ! m'écriai-je. — Eh bien, reprit-il avec humeur en jetant son chapeau sur un fauteuil, vous aviez raison, c'est fini. La cruelle femme ! Je n'y retourne plus. — Que vous est-il donc arrivé avec elle? — J'ai couru hier la chercher. Je la trouve, elle était seule : nous parlons de ce qui se passe. Elle se met à gémir sur les fautes du gouvernement, sur l'impossibilité de conserver la paix dans l'État avec les Bourbons ; et comment termine-t-elle le cours de ses lamentations? Par ces mots : si le duc d'Orléans ne devient pas roi, tout est perdu. — Que lui avez-vous répondu? — Je me suis levé, je lui ai fait un grand salut, et me voici. Elle m'a vu, c'est pour la vie. »

Ce dénouement de la négociation me fit réfléchir. Je renonçai au projet de grossir la foule des courtisans de cette puissance hostile, et, sans la circonstance qui me rapprocha d'elle dans le

salon de Mme de RUMFORD, il est très probable que je ne l'aurais jamais vue, car je ne l'ai jamais recherchée.

Je ne fus pourtant pas fâché de la rencontrer, d'autant plus qu'elle me montra infiniment de bienveillance et me découvrit un prodige de faconde. Sa familiarité me flatta : elle me prenait les mains, elle me frappait le bras et même la cuisse dans la chaleur de ses improvisations. J'étais ravi comme ce bonhomme qui racontait avec orgueil que le roi lui avait donné un soufflet. Je dis je ne sais plus quoi. « Oh ! oh ! mon cher, me répondit-elle, vous nous donnez là du BRUNET ». Et dans le même instant, elle se permit un calembour. Je la pris sur le fait, et je m'écriai : « Vous me rendez du POTIER ; nous sommes quittes. » Elle disserta ensuite sur l'art théâtral et se moqua, selon l'usage, d'ARISTOTE et de ses règles. — « Croyez-vous aux règles? me demanda-t-elle ! là, voyons, la main sur la conscience, y croyez-vous? — Non, lui répondis-je en riant : je suis athée, mais je suis hypocrite ! » Ce mot me mit tellement en faveur auprès d'elle, que tout le reste de la soirée je fus son *Benjamin*.

Encore un mot sur Mme LEBRUN.

Notre brillante artiste donnait souvent des concerts, où VIOTTI, revenu de Londres, nous enchantait par la magie de son violon. Le comte de VAUDREUIL ne manquait à aucune de ces soirées ; mais il y cherchait surtout le délasse-

ment de la conversation. Comme il m'avait pris en amitié, c'était avec moi qu'il se laissait le plus souvent aller au plaisir de conter, et il contait bien. Je l'écoutais à la manière des béats devant leurs directeurs de conscience. Les histoires de la vieille cour, qu'il débitait pour la millième fois avec une grâce parfaite et un grand air de naturel, comme s'il en eût été à sa première représentation, me mettaient au courant de tout ce joyeux passé d'où est sorti notre lugubre présent. Que d'anecdotes il savait concernant le Roi, la Reine, Mme de POLIGNAC, M. de CALONNE, M. de LOMÉNIE, les Parlements, les favoris, les membres de l'Assemblée constituante, BAILLY, MIRABEAU, CONDORCET et compagnie. C'était l'*ana* de la cour et le *memento* de la Révolution.

Qu'il était curieux à entendre, lorsqu'il fouillait dans ses souvenirs, et qu'il y puisait des particularités peu connues sur les fêtes de Bagatelle, jolie retraite du comte d'ARTOIS, cet aimable et gracieux prince, tout occupé de divertissements, lorsque d'autres princes, moins gais et moins francs que lui, minaient le trône. Là, les travestissements de MUSSON, le mystificateur, les bouffonneries de DUGAZON, le comédien, des passe-temps de toutes les sortes et des joies de tous les moments étourdissaient si bien cette folâtre cour, qu'elle descendit en riant du dernier de ses bals sur la place sanglante de la Bastille, sans se douter qu'une révolution passait par là.

— « Que vous étiez heureux ! dis-je à M. de Vaudreuil. Vous ne pensiez à rien qu'au plaisir. Vous mettiez un rempart de fleurs entre vous et le monstre qui s'élançait de son antre pour vous dévorer dans vos palais. Quoi ! vous n'aperceviez donc pas ses griffes déjà levées? vous n'étiez pas avertis par ses rugissements lointains? — Que voulez-vous? me répondit-il : nous étions tous des novices ; nous n'avions pas vu de révolutions. Il est bien aisé de songer à élever des digues le lendemain d'une inondation ; mais qui s'en occupe la veille?

— « Cependant, ajouta-t-il, je prévis de bonne heure l'imminence du danger ; et si l'on fut surpris dans le conseil du Roi, il n'y eut rien de ma faute. Par exemple, après la fameuse séance du 23 juin, à laquelle M. Necker, chef du ministère, refusa d'assister, je fis ce que je pus pour éclairer la Reine, mais elle dédaigna de voir. — Et qu'arriva-t-il donc entre la Reine et vous? — Voici le fait.

« La veille de cette grande journée, qui devait produire tant de bien et qui tourna si mal, j'avais appris que le comte de Lally, homme à cerveau creux qui rêvait la constitution anglaise, s'était rendu le soir *incognito* chez M. Necker, pour lui demander s'il assisterait à la séance. Sur la réponse affirmative de celui-ci : « Tans pis pour « vous ! répondit M. de Lally. — Je ne puis m'en « dispenser. — Eh bien, allez-y, et votre popularité



LOUIS XVI

« est perdue. — Mais le Roi, dans sa déclaration, fait tant de sacrifices aux Français ! — On ne veut point les accepter. — Qu'est-ce qu'on veut donc? — Les arracher. — Je vous entends, répliqua M. Necker saisi d'effroi, je vous entends. — Si vous entendez, serez-vous encore tenté de paraître? Laisserez-vous croire par votre présence que vous approuvez la déclaration qui doit être lue par le Roi? — Puis-je désavouer mon ouvrage? — Non, ce n'est pas votre ouvrage, c'est celui de la cour. Le vôtre valait mieux, je le sais ; on l'a modifié, dénaturé dans le conseil secret, je le sais encore. Vous n'y pouvez mettre votre attache; répudiez-le, vous en avez le droit. — Nous verrons, j'y songerai », dit le ministre. Le lendemain il était malade, et le Roi, qui comptait sur un auxiliaire, eut à se plaindre d'un transfuge (1).

« Il ne se plaignit point ; au contraire, l'illusion dura. On eut encore foi au perfide conseiller, dont le langage austère et le faux patriotisme avaient séduit jusqu'à la Reine. Vous allez voir à quel point elle était sous le charme. Au moment où LOUIS XVI, suivi de ses ministres, moins M. NECKER, alla prononcer son discours au sein

(1) Dans son livre des *Considérations sur la Revolution Française*, Mme de STAEL rapporte les faits d'une façon toute différente. Qui, d'elle ou de M. de VAUDREUIL, a rendu témoignage à la vérité ?

de l'assemblée, M. de POLIGNAC, quelques autres gentilshommes et moi, tremblant pour la Reine, que les factieux menaçaient tous les jours, nous nous rendîmes au château, pour nous joindre avec nos épées à ses vaillants mais peu nombreux défenseurs. Instruite de notre venue et de sa cause, MARIE-ANTOINETTE nous fait appeler devant elle, et, de ce ton digne et gracieux qui la distinguait entre toutes les femmes et toutes les reines : « Messieurs, je sais les motifs qui vous ont « amenés, et je vous remercie, nous dit-elle ; « mais, grâce au ciel, nous n'avons plus besoin « qu'on veille sur nos jours. A force de bonté, « le Roi va désarmer toutes les rébellions ; il « accorde aux Français plus qu'ils n'espéraient ; « les sujets de division cessent d'exister.

—« Oserai-je demander à la reine, dis-je en « m'inclinant respectueusement, si M. NECKER a « suivi le Roi à l'assemblée? — Non, répondit-« elle d'un air de surprise et de mécontentement : « mais pourquoi cette question? — C'est que si « l'on ne fait pas son procès aujourd'hui au « principal ministre, demain la monarchie sera « détruite. » A peine eus-je prononcé cette parole, qu'un geste sévère de la souveraine m'ordonna de sortir. Je m'inclinai encore, et avec une plus grande démonstration de respect, je dis d'une voix basse mais distincte : « Je vois avec douleur « que j'ai encouru la disgrâce de la Reine, mais « jamais je ne balancerai entre la faveur et mon

« devoir. » Après un troisième salut, plus profond que les autres, je me retirai. On ne me rappela pas.

« Vingt jours après, sur le point de quitter la France avec M. le comte d'Artois, chassé par les vociférations et les insultes de la populace, je voulus prendre congé de l'infortunée princesse. Elle me reçut. Ces deux semaines, péniblement écoulées dans les crimes et les massacres, avaient bien mûri ses idées. Je remarquai qu'elle était pâle, triste, amaigrie. Le découragement se peignait dans ses traits, mais son attitude conservait encore cette majesté qu'elle devait porter jusque sur l'échafaud. Arrivé près d'elle, je posai un genou à terre et je balbutiai quelques mots d'adieu. Son visage daigna se pencher vers le mien. Je sentis ses larmes qui roulaient sur mon front. « Vaudreuil, me dit-elle d'une voix étouffée, « d'une voix dont l'accent me restera toujours « dans la mémoire, vous aviez raison, Necker est « un traître, nous sommes perdus. » Je levai les yeux avec effroi pour la regarder. Elle avait déjà repris son air de calme et de sérénité. La femme s'était trahie devant moi seul ; le reste de la cour ne vit que la souveraine. »

Ce brillant comte de Vaudreuil, qu'on croyait si léger et surtout si courtisan, ne laissait pourtant point passer les occasions de dire la vérité. Malgré son faible pour M. le comte d'Artois, il savait aussi l'admonester quand il le fallait, mais

avec cette mesure et cette délicatesse qui sauvent l'amour-propre du prince et la position du favori.

Un jour, le plus jeune des frères de Louis XVI, entouré d'une troupe d'élégants étourdis, courait à cheval dans le Bois de Boulogne, où M. de Vaudreuil l'avait accompagné. Comme le prince trottait à l'anglaise, toute son escorte l'imitait. Les modes d'Angleterre étaient alors les seules qu'on suivît en France. M. de Vaudreuil, loin de céder à la contagion de l'exemple, continua le trot de Louis XIV. « Est-ce une leçon, Vaudreuil? dit le prince d'un air surpris et peu satisfait. — A Dieu ne plaise que j'aie tant de hardiesse ! mais Monseigneur me permet-il une observation? — Laquelle? — Monseigneur doit un jour commander les armées françaises ; les commandera-t-il à l'anglaise? » Le comte d'Artois sourit, changea d'allure, et le triomphe des importations anglaises fut ajourné, par un noble mot.

La Restauration avait donné au comte de Vaudreuil le gouvernement du Louvre, où il reçut, en 1816, Monsieur le duc de Berry et toute la cour, avec une magnificence extraordinaire, le jour de la fête de ce prince, qui se nommait Charles, comme son père. Une parade, intitulée *Gilles ravisseur*, fut jouée par les amis du lieu, pour l'amusement de l'hôte illustre et j'y remplis un rôle, celui de Léandre. Je ne savais pas un mot de ce rôle ridicule, dont ma mémoire avait dédaigné

de se charger, mais personnne ne s'en aperçut : ce fut un secret entre le souffleur et moi. Je fis des pauses, je répétai dix fois ma première phrase et les suivantes sur des tons plus ou moins burlesques. J'excitai le rire, un peu par ma pantomime, beaucoup par mon costume, et pendant qu'on riait, je pompais les paroles sur les lèvres du souffleur si habilement, si habilement, que, le spectacle fini, chacun, après m'avoir applaudi sur la scène, vint me complimenter dans la coulisse ; et qu'admirait-on par-dessus tout? mon imperturbable mémoire. Pour moi, je n'en pouvais plus, je suais sang et eau. J'ai bien juré qu'on ne me rattraperait jamais à faire le beau Léandre pour les menus plaisirs des princes. Mais quelle sorte de divertissement! on en donnait d'autres au Grand Roi.

Le lendemain de cette fête ne fut pas si gai que la veille, où les choses n'allèrent pourtant pas entièrement à ravir : car, à minuit, glaces, rafraîchissements et le reste, tout manqua, tant la foule des amateurs était grande ! Or, ce lendemain, ce fut le tour d'une autre foule, celle des créanciers. Ils accouraient disant au pauvre comte : « Puisque vous avez de l'argent pour donner des fêtes, vous devez en avoir pour payer vos dettes. » Lui, de son côté, contestait la vérité de cet axiome, qui n'était pas dans le manuel de cour, mais que ces messieurs prétendaient trouver dans le Code civil. M. le comte d'Artois

termina le procès en désintéressant les demandeurs.

La maison de M. de VAUDREUIL était, du reste, un vrai caravansérail pour les artistes, les savants, les écrivains, mais il fallait qu'ils fussent de bonne compagnie ; sans les lettres de marque de la politesse, ils n'étaient pas reçus. Quant aux gens de cour, ils avaient leurs entrées s'ils étaient aimables, et non autrement. Cependant je vis encore là beaucoup de nullités dorées qu'on y souffrait en qualité de parents, d'alliés ou d'amis. Les amis de cœur sont rarement des amis de choix. Tout ce monde magnifique ne me détournait pas du modeste salon de Mme LEBRUN, où l'on rencontrait aussi des grandeurs, mais des grandeurs qui se cachaient derrière la foule des talents.

Je me liai chez elle avec le comte de LANGERON, Français émigré (1), qui avait transporté ses

(1) C'était un homme d'esprit, à en juger par quelques boutades et mots à l'emporte-pièce qui lui sont attribués. C'est lui à qui ses paysans avaient cru bon d'apprendre qu'au début de la Révolution, ses bois avaient été épargnés. — « Vous avez bien fait, leur répondit-il ; je saurai où vous pendre. » Étant général en Russie, il fut, un jour, mécontent des dispositions d'un de ses subordonnés : « Ma foi ! lui dit-il, — cette locution lui était familière, — vous n'avez pas peur de la perdre, mais vous ne l'avez pas inventée non plus ! » Rentré d'exil, il redevint bel esprit, griffonnant des chansons pour l'*Ambigu* de Londres, journal rédigé par PELTIER, alors émigré dans cette capitale, ou rimant les tragédies dont Brifaut nous a donné le titre. Quand la conversation roulait sur l'ancienne Cour, sur les réceptions

pénates en Russie, où, par ses talents militaires, il était parvenu au grade le plus élevé après celui de feld-maréchal. Il aimait les lettres et les cultivait. On a de lui trois tragédies : *Mazaniello*, *Rosamonde* et *Marie Stuart*, pièces écrites d'un style noble et naturel, offrant de belles scènes et des caractères dessinés avec force ; mais si l'auteur connaissait les finesses de l'art, il ignorait les rubriques du métier. Ses pièces, dignes de l'estime des amateurs, manquaient des formes exigées au théâtre ; elles n'y parurent point. Le comte de Langeron se contenta d'en faire imprimer quelques exemplaires, qui furent distribués à ses amis. J'ai entretenu avec lui une correspondance qui n'a été interrompue que par sa mort, arrivée en 1831, et causée par le choléra asiatique. Je garde ces lettres qui sont des modèles (1).

Une femme à laquelle Mme LEBRUN me présenta, et qui m'admit presque sans épreuves et sans veillée des armes dans son intimité, ce fut la princesse KOURAKIN. Je n'ai jamais vu plus de sans-façon que chez cette bonne princesse, dont la longue affection contribua si fort à l'agrément de ma vie, et dont la mémoire me sera tou-

de la reine Marie-Antoinette, « de sa voix glapissante, il ne tarissait plus. Par ce côté frivole, par les souvenirs de Trianon, il était resté fidèle à la Cour, sa première, son unique patrie ». L. PINGAUD, *Les Français en Russie et les Russes en France*.

(1) Nous en possédons un certain nombre, qui pourraient faire l'objet d'une publication ultérieure.

jours précieuse. Initiée, comme toutes les dames russes, dans les secrets de notre belle langue et dans les mystères de notre bonne société, elle possédait encore à un plus haut degré qu'elles cet abandon, cette vivacité d'impression, ce *molle et facetum*, qui les distinguent. Amie des plaisirs, des spectacles, de la causerie, de tout ce qui met l'esprit en mouvement et le cœur en fête, elle n'oubliait pas un moyen d'amusement : au milieu d'une jouissance, elle en rêvait une autre. Elle plaçait des jalons sur toute sa route de fleurs.

Chaque matin, elle s'ingéniait pour faire de sa journée une journée d'heureuse. C'étaient, sans cesse, des parties à la ville et à la campagne, des soirées de musique, des bals, des lectures. Les lectures, elle y bâillait bien un peu ; mais elle montrait à l'auteur tant de bonne volonté, tant d'envie de croire qu'elle s'était amusée ! Quand elle arrivait quelque part, appelée par le dieu de la joie, la peur de s'ennuyer la prenait sur l'escalier ; elle hésitait, elle délibérait avec elle-même, cherchant dans sa mémoire si elle n'avait pas quelque invitation plus séduisante, et pour peu qu'il lui vînt en tête une tentation de contrebande, elle y cédait, courait à la guinguette au lieu d'entrer au bal paré, rentrait harassée mais contente, et se couchait en disant au plaisir : A demain !

Son salon, qui méritait le nom de *Capharnaüm*, rassemblait le bon, le médiocre, le grand, le

petit, le beau, le laid, le talent, la sottise, bref tout le monde. Il lui fallait l'univers, elle n'aurait pas consenti à moins : mais en faisant rafle de tout, elle choisissait. C'était même pour élire qu'elle appelait. Je ne sais d'ailleurs comment s'y prenait l'étonnante femme ; mais il n'y avait là personne qui ne contribuât à son plaisir. Elle forçait la moindre volatille (*sic*) de sa basse-cour à pondre son œuf d'or, comme elle obtenait du meilleur rossignol de son bocage les plus jolies chansons du printemps.

Quelquefois, à travers son tourbillon d'amusements, des nouvelles fâcheuses pénétraient jusqu'à elle : son mari avait la fièvre, sa fille allait aux eaux pour sa santé. Oh ! alors, comme elle pleurait de bon cœur, l'excellente princesse ! car elle aimait bien ce qu'elle aimait. Vous la voyiez, tout inquiète, demander à chacun si la fièvre était dangereuse cette année, si les eaux étaient bonnes pour la poitrine. Dès que la réponse lui semblait rassurante, elle essuyait ses yeux, laissait tomber son flacon de sels, se rembarquait pour les fêtes et regagnait à force voiles le pays des enchantements.

Elle avait un médecin aussi jovial qu'elle, qui ne lui tâtait jamais le pouls, mais qui la faisait rire du matin au soir. Sa seule ordonnance était : « Divertissez-vous. » Et jamais prescription ne fut observée plus à la lettre. Quand la princesse se plaignait d'une migraine ou de quelque autre

bagatelle, il lui disait : « C'est que vous ne vous égayez pas assez. » Elle répondait : « Vous croyez? » Aussitôt la voilà en armes pour combattre l'ennemi, qu'elle met en fuite à force de joyeuses manœuvres. Que de peines, mais que de gloire ! Chaque campagne aurait pu et dû lui compter pour deux.

Son mari, le prince Alexis Kourakin, était ministre de l'intérieur et favori de l'empereur Alexandre. Possesseur d'une immense fortune, accrue par la succession du prince Alexandre, son frère (celui que nous avons vu longtemps ambassadeur à Paris sous le règne de Napoléon), il avait trouvé le secret d'être toujours presque à sec ; et quand les eaux étaient entièrement basses, elles alimentaient fort mal la bourse naturellement aride de sa femme. Tous deux s'étaient adorés, quittés et repris ; mais sitôt qu'ils vivaient séparés, le prince recommençait à idolâtrer la princesse, et la rappelait à Pétersbourg. On ne saurait calculer le nombre de chevaux qu'il fit crever pour le service conjugal.

Je m'étonnais de ces singularités, qu'elle m'expliquait par un seul mot : « C'est la mode du pays. » Je m'étonnai bien davantage au récit de l'aventure d'une de ses amies, encore plus qu'elle à la mode du pays. Cette amie venait d'épouser un jeune homme charmant, qui lui avait tourné la tête. On était dans le mouvement des fêtes de la noce : le bal commençait. Tout à coup la porte

s'ouvre : la nouvelle mariée voit paraître un de ses cousins, qui l'avait quittée à quatorze ans pour faire son tour d'Europe, et qui revenait grandi, embelli, *avec la taille d'Hercule et la figure d'Adonis.* A cette vue, elle éprouve un éblouissement, chancelle, se frappe la tête, et s'écrie : « Ah ! mon Dieu, je me suis trompée ; ce n'est pas mon mari que j'aime, c'est celui-là ! » Qu'on se figure, si l'on ose, toutes les suites humainement possibles d'un si malheureux quiproquo.

Dans toutes ses courses, la princesse Kourakin n'avait qu'un point de mire : Paris. Aussi, comme elle y revenait vite ! Comme elle en partait tard ! Quand son mari lui demandait de visiter d'autres capitales, il fallait bien satisfaire ce désir ; elle s'y conformait comme on subit une pénitence.

Engagée par lui à connaître l'Italie, elle y passa deux mois, et reparut au bout de ce temps dans son cher Paris. « Quoi, déjà de retour ! lui dit-on, mais vous n'avez pu voir tous ces grands monuments, toutes ces ruines illustres de l'ancienne capitale du monde? — Que m'importe? répondit-elle ; j'aime mieux mes amis que des colonnes. »

Ses concerts étaient comme sa société, mi-partis de bon et de mauvais. Elle y recevait quiconque témoignait de l'envie d'y assister. J'y ai vu arriver l'abbé de Pradt, ce fameux archevêque de Malines qui parlait si bien et si longuement, que personne ne pouvait le surpasser en esprit

ni en loquacité. A son air d'empressement et de jubilation, je le pris pour un *dilettante* ; mais à peine eut-il paru dans le salon, qu'il fit une pirouette et partit. « Qu'est-il donc devenu? demandai-je à la demoiselle de compagnie qui éclatait de rire. — Il s'est enfui furieux en criant : « On ne m'écoute pas, on ne m'écoute pas. » Il était venu au concert pour pérorer.

Le dernier voyage de la princesse Kourakin à Paris fut attristé par un malheur d'autant plus sensible, qu'elle était loin de s'y attendre. Son mari mourut assez promptement, et cette perte imprévue la désola au point de lui changer tout à fait le caractère. Cette femme d'ordinaire si animée, si avide de divertissements, ne prenait plus d'intérêt ni de part à rien. « Ah ! si vous l'aviez connu, nous disait-elle, vous concevriez l'étendue de ma douleur et le bouleversement de ma destinée. Il était mon ami, mon meilleur ami. Nous nous étions attachés l'un à l'autre par des nœuds qui peuvent se relâcher, mais jamais se rompre. Je ne craignais point l'avenir, je l'y voyais : je ne l'y vois plus ; que deviendrai-je? »

Elle partit l'âme en proie aux plus sinistres pressentiments, et, deux ans après, le choléra vint les réaliser. Elle et le comte de Langeron, ainsi qu'un vieux sénateur russe, furent les seules personnes de marque enlevées à Pétersbourg par le fléau dévastateur. Les journaux m'apprirent la triste fin du comte, et le trépas de la princesse

me fut annoncé par son médecin, qui ne riait plus. Ce pauvre homme si gai l'a suivi dans la tombe. Ainsi nous voyons disparaître l'un après l'autre tous les êtres que nous avons aimés, emportant avec eux une part de notre bonheur...

... Parmi les habitués du salon de Mme de Chastenay, on distinguait le comte Alexandre de Laborde, politique du second ordre, aimant les arts, écrivant avec talent sur tous les sujets, postillonnant tant qu'il pouvait sur le chemin des places, toujours entre les déceptions et les espérances, lorgnant la fortune le matin, et prenant du thé le soir avec la philosophie, détrompé et non rebuté, un peu triste, un peu riant, moitié malheureux, moitié le contraire ; bref, le meilleur des êtres légers.

Je veux vous rapporter un trait de sa vie, qui peint à la fois le bonhomme et l'homme d'esprit. Un jour il reçut la visite du fameux chirurgien Larrey, qui venait lui demander son suffrage pour l'Institut. « Que n'êtes-vous arrivé plus tôt? répond l'académicien : je me suis engagé. — Eh bien, ce sera pour une autre fois, dit Larrey, prenant son parti. Mais qu'avez-vous donc? Vous paraissez souffrir. — Eh ! oui, j'ai là un rhumatisme qui me désole. » Et le bon M. de Laborde montrait son genou enflé. « Bah ! bah ! ce n'est que cela. Soyez tranquille. Qu'on lui applique le moxa ! » On obéit, ou plutôt Larrey

lui-même fait l'opération et le laisse dans des douleurs atroces, qui mettent le patient aux abois. Il jette les hauts cris : sa femme accourt. « Qu'y a-t-il? » Il explique l'affaire. « Mais comment, lui dit-elle, vous êtes-vous laissé ainsi prendre d'assaut? — Eh ! que voulez-vous? Je



LE CHIRURGIEN LARREY

lui avais refusé ma voix ; pouvais-je lui refuser mon genou? »

. . . .

Un matin, sur une invitation pressante et mystérieuse, je m'étais rendu à Angervilliers, où l'on voulait, m'écrivait-on, me présenter à une certaine femme que je ne serais pas malheureux de connaître. Et quelle était cette femme? Celle dont la célébrité est devenue européenne, celle dont les qualités surpassent encore la renommée ; en un mot, Mme RÉCAMIER.

Dirai-je que sa figure m'éblouit, que sa taille m'enchanta, que ses manières gracieuses me tournèrent la tête? Je ne ferais que répéter le langage universel. Oui, j'admirai à mon tour cette beauté devenue à si juste titre l'objet de l'admiration universelle. Mais quand je l'entendis causer ; quand elle me révéla les trésors de cette âme si pure, si noble, si intelligente, si simple dans sa supériorité, je querellai Mme de Catelan, Mme de Grammont, le monde, les présents, les absents, tant j'étais indigné, et de quoi? De ce qu'on m'avait toujours parlé des charmes et jamais de l'esprit de cette femme, qui séduisait mille fois plus, à mon avis, par le merveilleux agrément de sa conversation que par l'éclat de son extérieur.

Après un joli déjeuner, qui nous fut servi, je crois, par les fées, nous descendîmes dans le parc, où je me promenai une demi-heure dans les allées, seul avec l'enchanteresse, qui avait accepté mon bras. Pendant notre court tête-à-tête en plein vent, nous causâmes de je ne sais combien de choses, sur je ne sais combien de tons, et il me sembla que je connaissais pour la première fois le plaisir de la conversation. Quand on nous rejoignit, je fus désolé. J'aurais voulu renvoyer à cent lieues les interrupteurs. Ces interrupteurs étaient aimables, brillants, amusants ; mais toutes leurs belles paroles valaient-elles un sourire de mon attrayante interlocutrice? Je prolongeai



MADAME RÉCAMIER

(Gravure anglaise)

tant qu'il me fut possible le bonheur d'être avec elle. Enfin, il fallut me résoudre à la quitter; mais je ne partis qu'avec la permission d'aller lui faire ma cour à Paris, dès qu'elle et moi nous y serions de retour ; et pour moi, j'y retournerai au plus vite.

Me voici donc dans son salon(1). Rendez-vous habituel des gens du monde et des gens de lettres, des savants et des artistes, des esprits novateurs et des esprits rétrogrades, des hommes de paix et des hommes d'agitation, ce salon a sa spécialité, il est vraiment à part. Libéraux, royalistes, bonapartistes, partisans de la république, de la monarchie, de l'empire, bref, les quatre nations s'y rencontrent et y vivent en bonne intelligence. Grâce à l'esprit facile et conciliant de la maîtresse du lieu, toutes les opinions s'y touchent sans se heurter. On y parle dans toutes les langues, et

(1) Nous ne savons à quelle époque Brifaut fut reçu dans le salon de Mme Récamier ; voici, à tout prendre, une description de ce salon, en 1804. Le Prussien Kotzebue, venu à Paris à cette époque, en donne la description qui suit. Mme Récamier occupait alors un hôtel rue du Mont-Blanc (actuellement, rue de la Chaussée-d'Antin) : « Les escaliers de sa maison ressemblent à un jardin... Les tentures de sa maison sont en soie ; les cheminées de marbre blanc ; les pendules et autres meubles ont des ornements de bronze doré ; les glaces sont très grandes, mais tout cela convient parfaitement à un riche particulier. Je n'ai point trouvé de luxe chez elle dans tel sens qu'on veuille l'entendre ; j'y ai vu du goût partout et de l'élégance seulement dans un ou deux appartements. Une antichambre, deux salons de compagnie, une chambre à coucher, un cabinet et une salle à manger, voilà tout son logement, et certainement une petite-maîtresse allemande qui serait aussi riche ne se contenterait pas ainsi ». *Souvenirs à Paris en* 1804, traduction de Pixérécourt (1805), 2 vol. in-12.

dans toutes les langues on est charmant. Là, M. de CHATEAUBRIAND apporte ses découragements et ses enthousiasmes, le duc de NOAILLES sa sagesse et sa logique, M. BALLANCHE sa bonhomie rêveuse et le laisser-aller de ses pensées, M. Alexis de TOCQUEVILLE ses systèmes nouveaux et son cœur du vieux temps (1). D'autres n'apportent que leur attention ; d'autres n'apportent rien, et retournent à vide, comme ils sont venus. Au milieu de cette foule qui n'est point cohue, Mme RÉCAMIER, toujours bonne, douce, engageante, se distingue par ces ménagements ingénieux, cette réserve gracieuse, ces recherches de bienveillance, désignés dans toute l'Europe sous le nom d'urbanité française.

Le sérieux du siècle a banni des entretiens le ton du persiflage, de ce persiflage la plus lâche et la plus cruelle des infractions aux lois hospitalières de la bonne compagnie ; mais il a substitué à ce ton-là je ne sais quoi de sauvage et de rude qui rendrait difficiles et épineuses toutes les conversations, si les interlocuteurs n'étaient rappelés au sentiment des convenances par l'être que le ciel a doué du tact le plus sûr : une femme. Celle dont je parle, sans donner de préceptes,

(1) A l'époque dont je parle, M. AMPÈRE, si brillant d'esprit, si riche d'érudition, était absent. Je ne l'ai vu que plus tard contribuer, par sa conversation, aux plaisirs de l'Abbaye-aux-Bois. Il en fut de même à l'égard de M. LENORMANT, cet érudit si distingué et si digne d'être l'époux de l'aimable et vertueuse nièce de Mme RÉCAMIER (*Note de* BRIFAUT).

instruit d'exemple. Une fine plaisanterie, un badinage innocent, qui appellent la gaieté, sans exciter l'irritation, montrent que ce sont là les seules armes permises aux joûteurs dans ces combats de la parole. On devine sa pensée, on s'empresse de se modeler sur elle, on reçoit son empreinte, et on en vaut mieux.

Mme Récamier possède le secret des âmes bonnes : elle sait dire le mot qui plaît et surtout le mot qui touche (1). Elle s'est fait d'illustres

(1) Nous avons plaisir à rapprocher du portrait qu'en donne notre auteur, le croquis qu'en a tracé Mme de Boigne, bien autrement « enlevé ». « Madame Récamier, écrit la mémorialiste dont nous avons mis maintes fois à contribution les curieux souvenirs, Mme Récamier est le véritable type de la femme telle qu'elle est sortie de la main du créateur pour le bonheur de l'homme. Elle en a tous les charmes, toutes les vertus, toutes les inconséquences, toutes les faiblesses. Si elle avait été épouse et mère, sa destinée aurait été complète, le monde aurait moins parlé d'elle et elle aurait été plus heureuse. Ayant manqué cette vocation de la nature, il lui a fallu chercher des compensations dans la société. Mme Récamier est la coquetterie personnifiée, elle la pousse jusqu'au génie, et se trouve un admirable chef d'une détestable école. Toutes les femmes qui ont voulu l'imiter, sont tombées dans l'intrigue et dans le désordre, tandis qu'elle est toujours sortie pure de la fournaise où elle s'amusait à se précipiter. Cela ne tient pas à la froideur de son cœur, sa coquetterie est fille de la bienveillance et non de la vanité. Elle a bien plus le désir d'être aimée que d'être admirée. Et ce sentiment lui est si naturel qu'elle a toujours un peu d'affection et beaucoup de sympathie à donner à tous ses adorateurs en échange des hommages qu'elle cherche à attirer, de sorte que sa coquetterie échappe à l'égoïsme qui l'accompagne d'ordinaire et n'est pas positivement aride, si je puis m'exprimer ainsi. Aussi a-t-elle conservé l'attachement de presque tous les hommes qui ont été amoureux d'elle. Je n'ai vu personne, au reste, si bien allier un sentiment exclusif avec tous les soins de l'amitié rendus à un cercle assez nombreux. » (*Mémoires de Mme de Boigne*, t. I, 238.)

amis qu'elle a conservés; elle s'est associée aux disgrâces des uns, à l'exil des autres, aux sentiments de tous. Son cœur est tendre, sa vie est pure, une grande considération l'environne. Que lui manque-t-il pour être contente du sort? La santé.

. . . .

Nommer le chevalier de Boufflers, c'est rappeler l'un des esprits les plus aimables que le dernier siècle ait produits. Né dans le temps où l'on riait, il se montra lui-même doué d'une gaieté si contagieuse, qu'il augmenta considérablement la bonne humeur des Français ; et ses petits vers un peu libres, ses contes un peu indécents eurent dans la société, comme dans le public, une vogue inouïe, parce qu'ils étaient amusants. La première affaire était alors le plaisir, et l'esprit la première puissance. Boufflers vint à propos pour donner le ton. Les femmes raffolaient de lui. Poète délicieux, peintre agréable, musicien charmant, il savait à la fois les louer, les peindre et les chanter : que de talents ! Il savait plus : il les adorait comme elles veulent être adorées, avec fureur et sans constance, de peur de l'ennui. Il leur jurait des passions éternelles de quinze jours, et il leur tenait fidèlement parole. Les ministres eux-mêmes, qui avaient le caractère badin, et se divertissaient beaucoup dans le monde, laissant la France à la garde de Dieu, cédèrent à l'ascendant de cet esprit si vif,

si enjoué et si fou. Enfin, le chevalier de BOUFFLERS devint l'homme du jour, et jamais titre ne fut mieux mérité.

Les cours se le disputaient comme les salons. Admis à Lunéville dans l'intimité du roi de Pologne, qu'il réjouissait de ses saillies toujours nouvelles, il revint à Versailles dire, en chansons, des vérités flatteuses à une reine enchanteresse destinée à n'entendre plus tard que de monstrueuses calomnies. Tous les hommes de son temps le traitaient comme les femmes : il leur tournait aussi la tête. Il faut voir les éloges que VOLTAIRE lui prodigue, les vers qu'il lui adresse, le faible qu'il montre pour lui en mille occasions. Il est vrai que le chevalier n'était pas en reste sur la louange, et que l'encensoir passait avec rapidité de la main du vieillard de Ferney dans celle du jeune colonel, presque l'égal de son maître dans l'art de flatter finement et avec grâce. Le croirait-on? LAHARPE lui-même, cet Aristarque si sévère et si dédaigneux, laissait tomber sa férule pour applaudir au nom de Boufflers. Il n'était pas jusqu'à M[me] du DEFFAND (1) dont il n'eût déridé le front, ce front le plus renfrogné du siècle.

(1) On sait que M[me] DU DEFFAND était aveugle ; cette infirmité lui valut un jour une désagréable méprise. La scène se passa dans le salon de M. SUARD, l'académicien. On attendait, ce soir-là, l'auteur de *l'Histoire de la Décadence de l'Empire romain*, le déjà célèbre M. GIBBON. Disons tout de suite que si l'historien avait été bien doté par la nature sous le rapport des qualités de l'esprit, il l'avait été beaucoup moins sous celui des agréments physiques, du moins si nous nous en rapportons à ce portrait-



MADAME DU DEFFAND

D'après un dessin de CARMONTELLE.

Ainsi tous les sexes, tous les âges, toutes les classes de la société concouraient par leurs suffrages au triomphe du dernier conservateur de la gaieté française. Qu'il est bon de venir à temps ! Trente années plus tard, la scène changea bien : plus de rire, plus d'amusements, plus d'esprit. Si le pauvre chevalier de BOUFFLERS eût paru pour la première fois en 1790, s'il eût débarqué au milieu de la Révolution, comme on l'y aurait trouvé étranger ! Quel rôle aurait-il pu y

caricature qu'en a tracé un de ses contemporains : « Il avait à peine quatre pieds sept à huit pouces ; le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène était posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes* ; ses pieds, assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étaient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq pieds six pouces ; au milieu de son visage, pas *plus gros* que le poing, la racine de son nez s'enfonçait dans le crâne plus profondément que celle du nez d'un Kalmouk, et ses yeux très vifs, mais très petits, se perdaient dans les mêmes profondeurs ; sa voix, qui n'avait que des accents aigus, ne pouvait avoir d'autres moyens d'arriver au cœur que de percer les oreilles. Si Jean-Jacques avait rencontré Gibbon dans le pays de Vaud, il est à croire qu'il eût fait un pendant de son portrait si piquant du juge-mage ». Tel était le personnage que l'aveugle Mme du Deffand avait exigé qu'on lui présentât ; mais, au préalable, il devait se soumettre au rituel imposé à tous les néophytes, c'est-à-dire qu'on fit subir à Gibbon la cérémonie obligée : il dut se placer devant l'aveugle à genoux, sur un coussin de velours, ce qui permettait à la vieille dame d'examiner, au moyen du tact et en passant le doigt légèrement sur le front, le nez, les joues et le menton de la victime, les traits et la physionomie de celui qui lui était présenté. Voilà donc Gibbon en attitude, et Mme du Deffand commence son examen : quand le doigt de la spirituelle et mordante aveugle eut dépassé le bout du nez, qui, d'ailleurs, était à peine perceptible, elle s'écria tout à coup, en rencontrant la bouche de l'historien : « Ah ! fi, la mauvaise plaisanterie !... »

jouer? Où aurait-il pu porter ses chansons et ses contes? Il serait arrivé tout juste pour voir les salons se fermer et les clubs s'ouvrir. Alors la bonne compagnie dispersée cédait la place aux factions, dont le langage énergique et dur contrastait terriblement avec le ton des grâces badines. Des milliers d'hommes d'État couvraient les places publiques, encombraient les cafés, s'emparaient des trompettes de la Renommée, et répandaient partout les grandes vérités à l'ordre du jour. Le peuple criait contre les nobles, le Parlement contre le ministère. L'ambition gagnait toutes les têtes, la déraison entraînait tous les esprits. Chacun se croyait appelé à gouverner les destinées de la nation, parce qu'il contribuait à les troubler. C'était une espèce d'orgie politique, où l'on s'enivrait à la même coupe ; mais l'ivresse avait quelque chose de farouche, et d'un bout de la France à l'autre, on n'aurait pas entendu le mot pour rire.

Quand il fut bien décidé que nous tournions au sérieux et à pis que cela, la gaieté française émigra et le chevalier de BOUFFLERS la suivit. Comme il n'avait pas cessé d'être aimable, il plut chez l'étranger non moins qu'en France. La Prusse lui donna l'hospitalité, qu'il paya en bons mots. Cependant, pour fuir d'importuns souvenirs, sa vive et brillante imagination s'élança dans les nuages de la métaphysique, qui, par un bonheur assez rare, ne purent l'obscurcir. Il s'en dégagea

bientôt pour rentrer dans son élément. Il était né pour les grâces, et les grâces, auxquelles il sacrifiait toujours, l'ont aussi toujours inspiré. Vieux et valétudinaire (1), on l'a vu, de retour parmi nous, séduire encore dans le salon les filles de celles qu'il avait enchantées ; on l'a vu, comme dans sa jeunesse, répandre avec profusion les traits piquants, les saillies originales, les compliments ingénieux. Plaire et amuser furent l'affaire de toute sa vie, et personne ne s'est tiré d'affaire aussi bien que lui. Je crois que son dernier soupir a été encore un bon mot.

Sa succession spirituelle fut recueillie précieusement par le public, qu'il avait institué son légataire universel. On y trouve, outre ses richesses poétiques, des vers de plusieurs personnes parentes de l'auteur. Quelques-uns de ces vers ont un air de famille dont je les félicite. Les autres sont des riens qui n'ont pas le mérite d'être charmants ; et sans cela, qu'est-ce que des riens?

(1) Quelqu'un demandait un jour quel était le personnage qui venait d'entrer dans le salon où une noble compagnie se trouvait réunie. Cette curiosité était plus que justifiée par le singulier accoutrement du personnage, dont l'habit aux palmes vertes laissait croire qu'il s'agissait d'un membre de l'Institut : c'était le chevalier de Boufflers ! Qui eût pu deviner l'auteur de tant de fins madrigaux, de bouts-rimés et autres saillies d'esprit bien dix-huitième, dans ce vieillard « maigre, pâle, ayant deux petites ouvertures en manière d'yeux, une tête poudrée sur un corps de taille ordinaire, habillé tant bien que mal d'un habit fort râpé » ? Celui que décrit *de visu* la duchesse d'Abrantès finissait alors sa vie, dans un poste de bibliothécaire que lui avait accordé, par charité, le régime impérial, auquel ce royaliste non impénitent s'était sans peine rallié.

Dans la jeunesse comme dans les vieux ans du bon chevalier, les jeux de mots étaient fort à la mode. Il en fit donc, par égard pour la mode, qu'il suivait toujours. Quoique j'aie fort peu de goût pour le genre, en voici un assez drôle que m'a cité le comte Elzéar de Sabran, fils de sa femme, et le plus singulier comme le plus agréable des hommes distraits.

Un matin, le comte, assis devant son bureau, plume en main, traçait à la hâte un billet. Le beau-père arrive. « Que faites-vous là? — Une lettre. — Pour qui? — Pour Mme Récamier. — Ne vous levez pas, crie le chevalier :

Écrivez, écrivez dans l'ardeur qui vous presse,
Et servez-vous du mot qui s'offre le premier.
Ne mettez même pas de poudre sur l'adresse :
Rien ne peut effacer Madame Récamier.

Terminerai-je cette nomenclature sans y comprendre quatre personnes dont je n'eus qu'à me louer : Mme de Thélusson, la marquise de Roquefeuil, la duchesse de Duras, et spécialement une auguste princesse qui laissa dans mon cœur d'ineffaçables souvenirs, Mme la duchesse d'Orléans douairière? Je ne puis ni ne veux me dispenser de la douce obligation de consacrer quelques pages à ces personnes plus ou moins chères à ma mémoire...

Sans manquer aux lois de la bonne compagnie, Mme de Thélusson se donnait le droit de les modifier toutes les fois qu'elle les trouvait nui-

sibles à la liberté de la parole. L'aimable femme pensait qu'il vaut mieux avoir du plaisir en glissant sur les règles que de l'ennui en les observant trop à la rigueur. On pourrait, sur ce point, la comparer aux grands hommes de l'antiquité, qui suspendaient la Constitution de l'État pour sauver la patrie.

Incapable de haine, elle savait aimer, et ses amis pouvaient compter sur elle à la vie à la mort. Elle aurait pu leur écrire comme HENRI IV à CRILLON : « Je vous aime à tort et à travers. » Si on les attaquait devant elle, malheur aux assaillants : la lionne ne défend pas mieux ses petits que Mme de THÉLUSSON les objets de son attachement. Je n'ai jamais vu de colère égale à la sienne, quand M. de CHARBONNIÈRES, un auteur de sa connaissance, s'avisa un jour de lancer devant elle des lardons sur Mme de STAEL, qu'elle faisait profession d'idolâtrer.

Quoiqu'il fût bienvenu chez Mme de GENLIS, ce M. de CHARBONNIÈRES, il ne la trouvait jamais disposée à flatter ses petites passions. A la mort de l'abbé DELILLE, dont il se prétendait le neveu, il voulut mener le deuil. Repoussé dans ses prétentions par la veuve, il courut à l'Arsenal se plaindre, demander conseil et, en attendant, menacer de troubler le convoi plutôt que de renoncer au droit d'y occuper la première place. « Qu'allez-vous faire? lui dit Mme de GENLIS : mettre le désordre dans une cérémonie, scanda-

liser le monde, attaquer une veuve qui pleure ! Prenez garde, vous aurez tort contre les larmes. » Il entendit raison, il remercia la sage et prudente amitié qui lui épargnait une extravagance et le sauvait d'un ridicule.

La même femme rendit le même service à l'abbé MAURY (1), qui alla lui lire son premier

(1) Fils d'un cordonnier du Comtat-Venaissin et aussi celui de ses œuvres, l'abbé MAURY, d'une carrure d'athlète, comme MIRABEAU auquel il tint souvent tête, se faisait remarquer par la brutalité de ses manières, autant que par son cynisme de langage. Mme de BOIGNE dit avoir entendu de sa bouche une histoire qui aurait, dit-elle, « plus convenablement figuré aux veillées d'un corps de garde que dans la bouche d'un cardinal ». On a dit, pour l'excuser, que son moral avait été atteint à la suite d'une grave maladie ; la vérité est qu'il était naturellement grossier et qu'il le resta toute sa vie. Cette grossièreté contrastait avec le costume qu'il portait. On a souvent relaté qu'aux époques de troubles, il ne sortait jamais dans la rue, sans porter dans ses poches deux pistolets, qu'il nommait plaisamment ses burettes. Une nuit, il rentrait à pied chez lui, en sortant d'un dîner à l'hôtel Lamoignon ; se départant de sa prudence ordinaire, il n'avait pour toute arme que la clef de sa maison. Voyant son habit ecclésiastique, un malandrin augura qu'il en aurait facilement raison. L'abbé Maury, d'un coup vigoureusement donné de sa clef, « plaqua » son assaillant contre le mur et, de l'autre main, le saisissant au collet, le poussa devant lui à reculons jusqu'à un corps de garde, où il s'en débarrassa. Quand il devint cardinal, malgré les émoluments que lui valait cette place éminente, il n'en resta pas moins aussi sordidement avare qu'il l'était à ses débuts dans la carrière. Cette avarice était poussée à un tel point, rapporte encore la comtesse de BOIGNE, que « lorsqu'il quitta son logement loué, pour entrer a l'archevêché, il resta trois heures a grelotter dans sa chambre, attendant que les cendres de son unique foyer fussent assez refroidies pour les emporter avec lui, ne voulant pas, disait-il, laisser ce profit au propriétaire ». Un autre jour, comme il sortait de chez lui avec son père, arrivé à moitié de l'escalier, il lui dit : « Remontons, vous m'avez donné des distractions, j'ai oublié de prendre ma précaution accoutumée » : cette précaution, c'était d'ôter une marmite de devant

discours de réception à l'Académie française. Avant de le prononcer en public, il voulut en faire l'essai en particulier. Dans ce morceau de rhétorique, par une inexplicable fantaisie, il avait inséré une façon de dialogue entre lui et le curé de Saint-Roch, jadis précepteur de l'abbé de RADONVILLIERS, auquel succédait le nouvel élu. Il était convenu entre eux que, le jour de la solennité, le curé se placerait dans la salle des séances, à une tribune élevée, vis-à-vis du récipiendaire, lequel, du haut de la banquette des immortels, devait lui adresser diverses apostrophes comme celles-ci : « N'est-il pas vrai, Monsieur le curé, que l'abbé de Radonvilliers était remar-

le feu et de l'enfermer dans une armoire, dont il emportait la clef. « Voyez-vous, dit-il à son père, qui en resta tout interdit, si en sortant je ne faisais pas cela, ces gredins-là (il entendait parler de ses serviteurs) seraient capables de prendre mon bouillon et d'y fourrer de l'eau ». Toute sa vie est remplie de pareils traits; ce dernier provient de la même source que le précédent : « Lorsqu'il n'était pas prié à dîner, il faisait son repas des petits gâteaux qu'on servait dans les soirées. Mais aussi, lorsqu'il était assis à la table d'un autre, il mangeait avec autant d'avidité que de malpropreté. » A l'Académie même, il ne laissait pas échapper l'occasion de placer un mot gaillard ou une anecdote scandaleuse. Un jour que, travaillant au Dictionnaire, ses collègues cherchaient un exemple en vers de l'emploi du mot *autres*. Maury proposa cette épigramme de COLLÉ :

Pourquoi se marier
Quand les femmes des autres
Ne se font pas prier
Pour devenir les nôtres ?

« Je suis d'avis d'employer la citation, si l'on met dans le Dictionnaire qu'elle a été fournie par M. le Cardinal », dit un des assistants. On s'en tint là.



LE CARDINAL MAURY

quable par tel talent? » Et à chaque interrogation, le curé devait se lever, faire une révérence et répondre oui. « Ah ! l'abbé, s'écria Mme de Genlis, arrêtant le lecteur dans le feu de l'action, si c'est une comédie, on la sifflera. »

J'ai laissé Mme de Thélusson sur la foi des traités, et je l'y laisse encore. Elle vit, elle est heureuse ou à peu près, car les biens de la vie ne se composent que d'à peu près ; elle n'a pas besoin de moi ; je la vois moins souvent, mais je lui suis toujours attaché. Venons à Mme de Roquefeuil.

C'était une des jolies femmes de la cour de Louis XVI, comme vous l'attestera un témoin irrécusable, Léonard, l'ancien coiffeur à la mode, qui, la rencontrant un jour avec moi au jardin des Tuileries, se permit de l'arrêter pour lui faire compliment : « *Toujours charmante, madame la marquise, toujours charmante ! Je me souviens du temps où vous m'honoriez de votre confiance. Ah ! le bon temps ! J'avais du plaisir à exercer mon talent sur une tête aussi bien partagée des dons de la nature. Toutes ces dames me disaient : Coiffez-nous donc comme Mme de Roquefeuil. Et je leur répondais : Donnez-moi une figure comme la sienne.* — Eh bien ! répondit la bonne marquise, en riant et en se tournant vers moi, vous l'entendez, je ne le lui fais pas dire. »

Elle avait alors la cinquantaine et mieux : mais par tout ce qui lui restait d'agréments extérieurs, on devinait ce qu'elle en avait possédé dans la

primeur. Veuve de bonne heure, après avoir perdu dans l'émigration une immense fortune, elle était revenue en France avec sa mère, la comtesse de CALAN ; et si elle ne jouait plus de rôle à la cour, elle tenait encore sa place dans le monde. Ces deux femmes bretonnes, ce qui veut dire fidèles, s'étaient décidées à tout abandonner pour suivre dans l'exil *Mesdames* filles de Louis XV (1), auxquelles l'une et l'autre n'étaient attachées par aucune fonction. Mais le zèle les entraîna ; et tant que les princesses vécurent, Mme de ROQUEFEUIL et sa mère se firent un devoir de partager leurs malheurs. Fatigues, dangers, courses en mer, rien ne rebuta ces âmes courageuses.

Chassées de Rome par les Français, les princesses s'étaient réfugiées à Caserte, dans les États du roi de Naples, d'où l'irruption subite des armées républicaines les força bientôt de fuir, sur

(1) *Madame Adélaïde* était l'aînée des cinq filles de LOUIS XV ; c'était la plus spirituelle et la plus sobre : elle avait l'horreur du vin et ne supportait pas qu'on en bût autour d'elle, ou qu'on crachât par terre. Elle n'avait jamais voulu se marier. C'est elle qui, apprenant que *Madame Louise*, sa sœur, était partie dans la nuit, s'écria aussitôt : « Avec qui ? » Mme Louise entra plus tard au Carmel et devint la Vénérable Mère Thérèse de Saint-Augustin. Le mot, si souvent cité et travesti : « s'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche ! », attribué le plus souvent à Marie-Antoinette, doit être restitué à *Madame Victoire*, autre fille de Louis XV. Dans le temps où on parlait, devant elle, des malheureux qui manquaient de pain, elle s'écria naïvement : « Mon Dieu, s'ils pouvaient se résigner à manger de la croûte de pâté ! » Ce n'était point par maligne intention, car la bonne princesse détestait précisément la croûte de pâté, qu'elle mangeait faute de mieux.

un bâtiment portugais qui faisait voiles pour Corfou. Ce vaisseau portait une autre victime des révolutions, le cardinal d'York, dernier descendant des Stuarts. Mme de Roquefeuil, toujours à la suite de *Mesdames*, entra dans ce navire, où l'une des princesses, Mme *Victoire*, malade, souffrante, étendue sur un grossier matelas, n'avait pour échapper à la mort que les tendres soins de ses compagnes d'infortune et les inefficaces prescriptions d'un médecin sans médicaments.

Enfin, on débarque heureusement à Corfou. Échappées aux incommodités inséparables d'une navigation et à tous leurs maux supplémentaires, *Mesdames* respiraient sur le rivage où elles venaient de débarquer, lorsque Mme de Roquefeuil, s'empressant de les rejoindre, rencontra la duchesse de Narbonne-Lara, dame d'honneur de Mme *Adélaïde*, dans un accès d'hilarité qui la surprit. Elle lui demanda la cause d'un rire si bruyant. « C'est le cardinal d'York, dit Mme de Narbonne, qui ne veut pas sortir du vaisseau sans avoir obtenu, comme *Mesdames*, la salve de vingt et un coups de canon. Concevez-vous le ridicule des prétentions de cette Eminence? N'est-ce pas plaisant? » Puis, voyant celle à qui elle s'adressait garder un silence glacé : « A quoi rêvez-vous donc, Mme de Roquefeuil? — A l'avenir, Madame. Qui sait si dans vingt ans nos Bourbons exilés recevront encore les honneurs qu'on rend aux têtes couronnées et à leurs

enfants? » A ce mot, Mme de Narbonne cessa de rire.

La Restauration avait trouvé la mère et la fille sinon dans le dénûment, du moins dans un état indigne d'elles. La loi d'indemnité vint à propos



MARIE-LOUISE-THÉRÈSE-VICTOIRE DE FRANCE, DITE MADAME VICTOIRE
(Peinture de NATTIER, 1742; dessin de JANET LANGE).

réparer en partie les brèches de leur fortune. Leur maison, montée sur un ton modeste mais convenable, rappelait encore la dignité et le confortable des anciennes familles. Privée de ses grands biens, Mme de ROQUEFEUIL ne l'était pas de ses amis, auxquels ses attrayantes manières en ajou-

taient toujours de nouveaux. Si elle avait pu perdre quelques-unes des habitudes de jolie femme et renoncer aux caprices d'aussi bonne grâce qu'à la jeunesse, rien n'eût altéré les agréments de son commerce. Mais un peu d'inégalité dans son humeur, un peu d'exigence dans son amitié, jetaient des ombres, quelquefois tranchantes, sur l'horizon où rayonnaient ses nombreuses qualités. Cependant, telle que la nature nous l'avait faite, elle avait encore de charmants quartiers d'hiver.

Pour sa justification, il faut dire qu'une infirmité cruelle affligea ses derniers jours. Sujette aux souffrances de la pierre, souvent aux prises avec le monstre, Mme de Roquefeuil croyait le voir sans cesse. Était-il étonnant qu'elle manifestât quelquefois de l'humeur? La patience de Job est célèbre ; mais si sa femme eût été mise à l'épreuve au lieu de lui, qu'en dirait-on?

Dans ses heures d'intervalle, Mme de Roquefeuil appelait auprès d'elle et de sa mère, dont elle était l'Antigone, les gens de bon ton et de bonne conversation. Le clergé y arrivait en force : c'était presque un concile. On voyait là l'ancien évêque de Carcassonne, M. de Vintimille, l'une des dernières colonnes de la petite église ; l'abbé de Bombelles, évêque d'Amiens ; l'abbé de Vichy, évêque d'Autun, mon vénérable et parfait ami ; enfin, le premier aumônier du roi, l'ancien évêque d'Agen, le plus gai des prélats et le moins

susceptible des bossus. Il nous administra la preuve de ces deux qualités, un certain soir que nous étions en petit comité, lui, les patronnes de la case, Mlle de MONDION, excellente personne, amie de Mme de ROQUEFEUIL, un ci-devant médecin de *Mesdames* nommé LAVITTE, et moi.

Comme on rappelait tous les malheurs causés par la Révolution de 1789, et que l'entretien devenait lugubre, pour l'égayer je pris la défense de l'accusée, disant qu'on ne lui rendait pas justice, qu'elle avait eu du bon, et que si l'on pouvait lui reprocher de grands torts, il ne fallait pas du moins nier ses petits services. « Et quels service a donc rendus la Révolution? s'écria Mme de CALAN, qui était le salpêtre même. — Quels services ? Quand elle n'aurait fait que restituer la santé à toutes les femmes vaporeuses de la cour, qui n'ont plus eu le temps d'être malades, ne lui aurait-on pas encore des obligations? — C'est vrai, c'est vrai, dit le docteur LAVITTE, prenant la chose au sérieux. Non seulement des femmes, mais des hommes eux-mêmes ont été miraculeusement guéris par ce remède héroïque. Et tenez, je puis citer en exemple l'abbé de... Je le soignais. Il avait cent mille écus de rentes en bénéfices, et cent maladies pour faire contre-poids. Le pauvre riche ! Quel état ! Quelle figure ! Il était bossu comme vous, monseigneur... » A ces paroles, qui s'adressaient au premier aumônier, s'il vous plaît,

nous voilà tous consternés, baissant les yeux, rougissant pour le docteur, qui restait intrépidement assis sur sa balourdise. Mais l'abbé de BONNAC, riant à gorge déployée, nous mit bien vite à notre aise, et nous imitâmes en sûreté de conscience son joyeux épanchement.

Le Lavitte, gardant son flegme doctoral, pousse sa pointe. — « Il était pâle, défait, maigre comme vous, Monseigneur. Oh ! il faisait vraiment pitié ! *(Nouveaux rires)*. Et puis une faiblesse si grande qu'il fallait deux robustes laquais pour le hisser dans sa voiture et pour l'en tirer. — Achevez donc, dit M. de Bonnac qui étouffait. Que devint mon Sosie? — Ce qu'il devint ! Bah ! Quand la Révolution lui eut ôté ses bénéfices, ses laquais, sa voiture et son médecin, ce fut un tout autre homme. Deux ans après son émigration, je le retrouvai à Rome, où il s'était sauvé sans le sou. Figurez-vous ma surprise en voyant un abbé dispos, leste, au teint fleuri, à la face rebondie, courant comme un Basque, et droit comme Monsieur (c'était moi qu'il montrait). Oh ! il ne vous ressemblait plus du tout, Monseigneur.

A cette seconde bordée, il n'y eut plus moyen d'y tenir. Nous fûmes saisis d'un accès de gaieté folle, qui nous fit dire tout ce qui nous passait par la tête. En somme, on convint que l'exemple était convaincant, ma proposition vraie, et la Révolution excellente, par-ci par-là, pour redresser les *tors*.

Cet abbé de Bonnac, qui faisait si héroïquement les honneurs de sa ou de ses bosses (car il en avait sept, autant que le Nil a d'embouchures,



CHATEAUBRIAND

et il les énumérait avec une sorte d'orgueil) ; cet évêque, d'une vertu consommée et d'une rare gourmandise, mangeait souvent à la table de M. le prince de Condé, dont il sortait rarement

sans emporter une indigestion. Chaque fois que nous le voyions revenir de là chancelant et trébuchant, la figure enluminée, les yeux nageant dans un nuage, la bouche béante et la voix entrecoupée de bâillements, nous éprouvions le frisson de la peur. Il nous semblait un homme perdu ; l'apoplexie planait sur sa perruque défrisée. Par bonheur pour lui, son sérénissime restaurateur mourut, et cette mort lui sauva la vie.

Rien ne put prolonger celle de la vieille comtesse de CALAN, qui succomba dans sa quatre-vingt-sixième année à une violente attaque de goutte. Sa fille la pleura longtemps, se consola mal, quitta Versailles où toutes deux s'étaient retirées depuis peu par système d'économie, revint s'établir à Paris, s'y ennuya, nous tourmenta de ses fantaisies, nous affligea de ses maladies, et finit par s'éteindre insensiblement dans les bras de BOURDOIS (1), son médecin. Encore une source de regrets ouverte dans mon cœur ; encore un vide laissé dans ma vie.

Je dus à un hasard singulier la connaissance et l'affection de la duchesse de DURAS (2). Un de mes

(1) On trouvera une biographie anecdotique de BOURDOIS dans notre *Cabinet secret de l'histoire*, t. IV, au chapitre qui traite de *Talleyrand et ses médecins*.

(2) On connaît la passion de la duchesse, « innocente autant qu'extravagante, » pour le « grand enchanteur » : vous avez deviné CHATEAUBRIAND. Elle formait, avec Mme de LÉVIS, de BÉRENGER, et quelques autres qui ne méritent pas l'honneur d'être nommées, ce qu'on appelait « le corps des Madames ». Quand c'était l'heure

amis m'avait rendu dépositaire d'un recueil de lettres inédites écrites par Mme Cottin. Leur mérite m'avait engagé à lire quelques-unes de ces lettres dans des maisons choisies et discrètes. Ces lectures se multiplièrent contre mon gré. Parmi les personnes qui me demandèrent de participer à cette petite faveur, j'eus à inscrire Mme de Duras. Elle m'écrivit tout simplement pour me conter que, souffrante et seule, elle avait besoin de douces distractions ; que je pouvais lui en procurer une des plus heureuses : c'était de lui faire connaître la correspondance d'un auteur dont les romans avaient charmé ses premières années. J'acceptai le rendez-vous qu'elle me donna au bout de son billet ; je satisfis sa curiosité, mais à condition qu'elle contenterait la mienne. Elle consentit, par échange, à me lire sa jolie nouvelle d'*Ourika*, entre le duc de Doudeauville et la duchesse de Clermont-Tonnerre, qui ne parurent pas moins charmés que

de l'illustre écrivain, le portier avait ordre de tenir la porte close et on assure, dit malignement celle qui nous en instruit, que la consigne était souvent prolongée pour se donner meilleur air. Ces dames se chamaillaient entre elles, mais retrouvaient leur bonne humeur pour, de concert, faire une cour empressée a Mme de Chateaubriand, qu'elles comblaient de prévenances et de gâteries. Un jour ou la femme du grand séducteur était un peu « bronchitée », elle reçut dans sa journée cinq bouillons pectoraux, accompagnés des plus charmants billets, qu'elle montrait a tout venant, en se moquant des donatrices, mais au fond très flattée que d'aussi grandes dames voulussent bien l'entourer de soins et de cajoleries, tout en ne se dissimulant pas que le véritable objet de celles-ci n'était pas précisément elle-même.

moi de cette agréable confidence d'un agréable talent.

Bientôt, je connus *Édouard*, le *Moine*, *Olivier*, les *Mémoires de Sophie*, enfin toutes les productions de Mme de Duras, dont le succès fut d'autant plus grand qu'on osait moins attendre d'elle.

Fille d'un homme de qualité, qu'avaient ébloui les premiers prestiges de la Révolution, qu'il croyait ne devoir être qu'une réforme, mais que ses premiers crimes détrompèrent, Mlle de KERSAINT s'était mariée, dans l'émigration, à l'un des plus grands seigneurs de France. Introduite au sein des meilleures sociétés, elle y apprit les mœurs et les usages de ce siècle qu'elle devait peindre. La nouvelle duchesse n'avait pas toutes les sortes d'esprit, mais elle possédait celui qui vaut le mieux, parce qu'il fait réfléchir, comparer, juger et bien juger : l'esprit d'observation. De là son insignifiance à son entrée dans la société, et ses triomphes à la fin de la carrière (1).

Jeune, on ne la regardait pas, on ne la comptait pas, on ne savait ce qu'elle était. Plus attentive à étudier le monde que jalouse de s'y distinguer,

(1) Elle ambitionnait surtout de recueillir la succession de Mme de STAEL, qu'elle cherchait à imiter jusque dans ses tics ! N'osant pas arborer le rameau de verdure que Mme de Staël se faisait régulièrement apporter après ses repas, et qu'elle tournait machinalement dans ses doigts, qu'elle fût dans le monde ou chez elle, Mme de Duras, après son café, recevait des mains d'un valet de chambre un plateau chargé de papier, coupé en bandes, « dont elle faisait des tourniquets pendant toute la soirée, les déchirant les uns après les autres ».

elle se mettait à l'écart, se donnait pour une femme sans conséquence, et il lui arrivait ce qui arrive toujours aux personnes modestes, elle était prise au mot. Aussi m'a-t-elle dit qu'aux yeux de bien des gens, elle avait eu la triste réputation



MADAME DE DURAS

d'une... d'une bête. Elle hésitait sur ce dernier mot, tant il coûte à prononcer, même après qu'on n'a plus à en craindre pour soi l'application. Mais la prudente fourmi amassait au printemps ses provisions d'hiver. Quand Mme de DURAS eut pris sur le fait le cœur humain, quand elle eut

mis en ordre toutes ses notes, elle écrivit. On fut étonné de la foule d'idées ingénieuses, de remarques fines, d'heureuses découvertes recueillies dans les profondeurs de la société par cette femme devant laquelle on posait dédaigneusement : car personne ne se doutait qu'elle préparait ses pinceaux.

J'ai vécu près de dix ans dans la familiarité de cette duchesse-auteur, moins éminente encore par son rang que par son mérite. La ruine de sa santé l'avait confinée dans sa maison, où elle tenait cour plénière. Toute l'Europe y était représentée par ses plus nobles figurants. Qu'on y disait de choses, et qu'on les disait bien ! Qu'on y dévoilait de secrets politiques, et qu'ils étaient curieux ; quelle source d'instruction et de connaissances pour un novice avide d'apprendre ! Jamais on ne sortait de ce cabinet sans avoir enrichi sa mémoire, étendu la sphère de ses idées, rectifié ou perfectionné son jugement sur les hommes ou les événements passés et présents, recruté pour l'histoire et travaillé pour soi-même.

La maîtresse du lieu, toujours occupée, sans en avoir l'air, de faire valoir chacun et de se dissimuler autant qu'elle le pouvait, tenait dans ses mains tous les fils de la conversation, qu'elle maniait avec un art imperceptible, les rapprochant, les séparant tour à tour sans les embrouiller ni les rompre jamais. Si le redoublement de ses souffrances habituelles l'obligeait d'abandonner

un moment les rênes de l'État, la duchesse de Rauzan, son aimable fille, s'en emparait avec grâce ; mais, quoiqu'elle fût digne de suppléer sa mère, elle préférait alors aux graves entretiens des Chateaubriand, des Cuvier, des Humboldt, des Talleyrand, des Pozzo, les folâtres propos de la jeunesse brillante qui formait sa cour particulière.

Le salon de Mme de Duras opérait des miracles : il ouvrait le cœur au prince de Talleyrand, qui devenait presque expansif, et qui nous attachait souvent par des révélations historiques dont il se repentait peut-être le lendemain. Le comte Pozzo, par esprit de rivalité sans doute, opposait indiscrétion à indiscrétion, de façon qu'avec le temps nous aurions pu posséder les mille clefs de la diplomatie ; mais le temps manque toujours à tout et à tous. La duchesse de Duras tomba décidément malade, son cabinet se ferma et les oracles se turent.

Néanmoins, avant ce triple malheur, le prince, qui se délassait très volontiers de la politique par les frivolités, nous amusa beaucoup du récit de son aventure avec la princesse de Robecq.

C'était en 178... Epris, comme tous ses contemporains, des talents magiques de Cagliostro, qui possédait je ne sais combien de secrets pour guérir de tous maux, et même pour prolonger indéfiniment la vie, M. de Talleyrand était allé au charlatan à la mode pour lui demander une eau

merveilleuse contre les migraines. Armé de sa fiole, il se rend à l'hôtel de M. de Calonne, alors contrôleur général des finances, où il devait dîner. Il trouve dans le salon la princesse de Robecq, étendue sur une bergère, et criant douloureusement : « Ma tête ! ma tête ! » On s'empressait de la soulager ; mais rien ne prospérait, ni les sels, ni l'eau des Carmes. « Laissez-moi faire, dit M. de Talleyrand, écartant la foule ; j'ai là ce qu'il lui faut. » Bonne occasion pour lui d'essayer sans danger l'effet de son remède ! Il s'approche, et, après avoir versé dans un mouchoir blanc quelques gouttes de son élixir, il pose le topique bienfaisant sur le front de la patiente. « Mais voyez le malheur, dit-il : comme chez les hommes de finance il faut toujours qu'on prenne quelque chose, j'enlevai avec mes doigts deux ou trois lignes de la peau de ce front féminin, sans enlever le mal, qui pis est. On me maudit, on voulut me lapider, mais je me moquai de la cabale: j'avais fait l'épreuve de l'essence sur une autre, et je remerciai Dieu d'en être quitte pour ce léger *déficit* dans le matériel de la princesse. »

Une personne du rang le plus élevé m'avait demandé des vers pour la fête de Mme la duchesse d'Orléans douairière, qui se nommait *Adélaïde*. Ces vers, composés avec d'autant plus de plaisir que jamais sainte n'a mieux enthousiasmé son prédicateur, furent lus en mon absence devant la nombreuse cour de la princesse, qui témoigna le



MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, FEMME DE PHILIPPE-ÉGALITÉ

désir d'en connaître l'auteur. Je lui fus amené la même semaine par la personne dont j'ai parlé, et que je nommerai plus tard. Je fus reçu avec cette bonté gracieuse qui caractérise la famille des Bourbons. Toutes les dames de la princesse m'entourèrent pour me féliciter. Par un hasard extraordinaire, je n'en connaissais qu'une, la marquise Delaage, encore n'était-elle attachée à la duchesse d'Orléans que par sa respectueuse affection.

Celles qui avaient un titre ou une fonction étaient la marquise de Castera, noble Espagnole, que la princesse avait amenée du fond de son exil ; la vicomtesse de Saint-Simon, mère du gouverneur actuel de Pondichéry ; et la marquise de Chantérac, fille du vicomte du Hautier, ancien page favori de M. le duc de Penthièvre.

Ce serviteur respectable et dévoué me prit sur l'heure en amitié. Il m'a donné depuis de curieux détails sur l'auguste famille à laquelle il devait son existence, j'allais dire sa considération : je me serais trompé, car cette considération était fondée sur ses vertus personnelles. Entre autres choses singulières, il m'apprit que Mlle de Penthièvre était presque accordée avec *Monsieur*, frère de Louis XVI, et plus tard son successeur au trône sous le nom de *Louis XVIII*. Les biens immenses qu'elle devait hériter, le respect qu'inspirait son père, ses propres vertus, tout avait fixé sur elle le choix de la cour. Hélas ! elle en avait aussi fait un, mais bien peu digne d'elle.

Quand son père l'appela pour lui annoncer le haut rang auquel elle était destinée, la jeune princesse tout éperdue tomba en pleurant aux pieds du duc de PENTHIÈVRE, et balbutia des compliments qui équivalaient à des refus. « Et pourquoi ne voulez-vous pas du frère du Roi? Espérez-vous mieux? » Telles furent les paroles paternelles. Alors elle avoua qu'elle aimait son cousin le duc de CHARTRES, et qu'elle serait malheureuse si elle ne l'épousait pas. Elle l'a épousé, et l'on sait le reste.

La fille du vicomte du HAUTIER, Mme de CHANTÉRAC, remarquable par sa beauté et ses nobles manières, montrait à la princesse un attachement si désintéressé qu'il n'y avait personne qui ne l'en aimât. Pour Mme de SAINT-SIMON, c'était une petite vieille morose, frondeuse, grondeuse, difficile à vivre, mais pétillante d'esprit et travaillant en tapisserie comme les fées, auxquelles elle ressemblait par sa toilette, ses talents et la malignité. Elle s'humanisa cependant pour moi. De mon côté, je me mis en quatre pour elle, et tant qu'elle vécut, le traité de paix et d'union fut exactement observé entre les deux puissances. Sa compagne, Mme DELAAGE, n'avait guère plus d'indulgence pour le genre humain, sur lequel dans ses jours d'humeur, elle tirait à boulets rouges ; mais elle avait de bons moments, et alors on était heureux de l'entendre : elle savait beaucoup et contait bien.

Dans la liste des dames de la princesse j'ai mis la bonne et simple Mme de FOLLEMONT, qui méritait tant d'éloges et prêtait si peu à la critique que personne ne parlait d'elle. Je n'en parlerai pas non plus. Je viens de lui payer un tribut assez flatteur. Venons à son mari, dont on a porté tant de jugements divers.

Le *comte de Follemont* (1) avait été membre de cette Convention, d'horrible mémoire, qui faisait la chasse aux hommes et surtout aux princes. Sa position politique lui procura l'honneur de ravir aux griffes sanglantes des bêtes féroces de

(1) La duchesse douairière d'Orléans, veuve de *Philippe d'Orléans*, dit *Egalité*, était complètement asservie à un ex-conventionnel, qui avait échangé son nom plébéien de ROZET pour celui de FOLLEMONT. On disait partout qu'ils avaient contracté une union secrète, et l'on fut tout ébahi quand on vit surgir une madame de Follemont, dont Rozet ou Rouzet était le légitime époux depuis trente ans ! La duchesse d'Orléans avait pour son... ami des attentions qui allaient de la puérilité au ridicule ; comme celui-ci était très gourmand, « elle s'inquiétait, tout à travers la table, de lui faire renvoyer la langue d'une carpe ou la queue d'un brochet ; elle lui arrangeait elle-même son café, s'occupait de préparer sa partie et de le faire asseoir *du côté où il ne venait aucun vent* : « c'est la place de M. de Follemont », disait-elle, et elle faisait lever quiconque s'y serait placé. M. de Follemont était, nous venons de le dire, très amateur de café ; la duchesse qui connaissait son faible, chargea expressément l'ambassadeur de France à Constantinople de s'occuper de lui procurer « le meilleur café de moka, fourni par l'Orient », pour son chancelier : elle avait créé, pour l'ancien démocrate, cette charge, qui n'était pas qu'honorifique, car il prit son rôle très au sérieux et devint l'intendant, le *factotum* indispensable, et qui a reçu pleins pouvoirs. Rozet ou Rouzet ou Folmon mourut à Paris, le 25 octobre 1820 ; il fut inhumé à Dreux, dans la chapelle des d'Orléans. Louis-Philippe relégua ses restes dans le sous-sol. Nous aurons à revenir sur ce curieux personnage, qui mérite une étude spéciale.

cette ménagerie une noble proie, qui sans lui n'aurait pu leur échapper : Mme la duchesse d'ORLÉANS lui dut la vie.

Reconnaissante d'un si grand service, elle ne voulut plus permettre que son libérateur se séparât de sa destinée. A l'époque où fut prononcée par les révolutionnaires l'expulsion totale des Bourbons, elle passa en Espagne, où il la suivit sous le titre de chancelier de sa maison. J'ai entendu dire que cet homme, doué du meilleur naturel, mais épouvantablement mal élevé, manquait souvent aux plus simples égards et pour sa princesse et pour Mlle d'ORLÉANS. On prétend qu'il exigeait de celle-ci, au nom de sa mère qu'il faisait parler, des actes de déférence indignes de son rang. Il fallait qu'elle vînt le saluer tous les matins, sorte d'hommage qui n'était dû qu'aux auteurs de ses jours.

Ce que j'ai vu de mes yeux m'autorise à croire tous les bruits de cette nature. Jamais on ne connut moins, je ne dirai pas l'étiquette des cours, mais même les plus simples bienséances du monde. Pour donner une preuve de son défaut de mesure, je ne citerai qu'un trait qui me concerne.

J'avais dîné chez la princesse. On était sorti de table, on commençait les parties de jeu. Me voilà installé à un wisk *(sic)*, M. de FOLLEMONT pour partner, et pour adversaires l'archevêque de Sens et la baronne de TALLEYRAND. Nous jouons : je fais une faute, M. de Follemont me regarde de

travers. Je lui demande pardon de mon étourderie, il se met à grommeler un peu et continue le jeu sans me gronder. Un moment après, autre distraction de ma part. Pour le coup, le tonnerre éclate. Mon terrible associé jette impétueusement ses cartes sur le tapis, le visage rouge de colère, en s'écriant d'une voix qui remplit la salle : « On ne joue pas comme cela... » Et il couronne sa phrase par un de ces jurements que l'estaminet prête rarement aux palais. Au lieu de me déconcerter, je lui dis gaiement : « Monsieur de Follemont, quand mon partner me fait perdre la tête, j'ai coutume de lui faire perdre la partie. » Il m'entendit, reprit ses cartes sans souffler, et, malgré mes deux sottises, nous sortîmes de la place avec les honneurs de la guerre : c'est-à-dire avec dix fiches de gain.

Après le ridicule, voici l'extraordinaire. Mme la duchesse d'Orléans, témoin de la scène, au lieu d'être irritée, comme je le croyais, de l'algarade de son chancelier, qui avait manqué si essentiellement au respect qu'il lui devait, ne s'en tourmenta que pour moi. Dans le dessein de m'apaiser, elle me prit à part d'un air caressant et me dit : « Il est un peu vif, Monsieur de Follemont ; mais si vous saviez comme il vous aime, comme il parle de vous avec estime ! » La bonne princesse !

Tant de faiblesse avait sa justification. Cet homme se couvrait devant elle du nom de sau-

veur : c'était sa dispense de respect. Ajoutons qu'à la mesure près, c'était un chancelier accompli. Serviteur fidèle et intègre, il ne manquait aucune occasion de prouver son zèle et sa probité par les faits. Administrateur habile et économe, il avait augmenté considérablement les revenus de la princesse, qui finirent par s'élever à dix-huit cent mille francs ; et quand il mourut, on trouva une somme de deux millions dans les coffres.

Une des personnes que Mme la duchesse d'Orléans aimait et considérait le plus, était la marquise de SÉMONVILLE. Élevée au Palais-Royal, la femme du grand référendaire avait, par de longs services et surtout par d'excellents conseils, acquis de justes droits sur le cœur de la princesse. Personne ne possédait et ne possède mieux que Mme de Sémonville le don de réussir dans les cours. Une intelligence élevée, un tact parfait, une connaissance approfondie des hommes et des choses, une facilité merveilleuse à s'exprimer, un talent tout particulier de s'attirer la confiance, la rendent bien vite indispensable à ceux qu'elle a l'envie de captiver.

Dès qu'elle entre dans un salon, le moment de son triomphe arrive. Elle parle, et on n'écoute plus qu'elle ; elle dit on ne sait quoi, et on est charmé ; elle monte au plus haut de la pensée, vous y montez avec elle, sans peine, sans effort, sans comprendre comment : elle vous a fait votre escalier. Elle conte une anecdote qui tombe de

vieillesse, cette anecdote prend dans sa bouche un air de jeunesse et de fraîcheur ; mais ce cas est rare, car Mme de Sémonville sait toujours mieux qu'une autre, et avant tout autre, les nouvelles. Quelque étendu que soit le cercle où se trouve placé son fauteuil, je devrais dire son trône, personne n'est oublié ou négligé par cette reine de la conversation. En un clin d'œil elle a parcouru le salon, reconnu les visages, deviné ce qu'il faut dire à chacun et taire à tous, jeté vingt mots de compliment, distribué vingt promesses de services, égayé ceux-ci par un trait d'esprit, attendri ceux-là par le récit d'une bonne œuvre, caressé tous les faibles, flatté toutes les passions, éveillé la reconnaissance et mis la malveillance hors de combat, si bien qu'elle ne se retire jamais sans faire redire à tous les échos de la maison : *C'est la plus aimable des femmes.* A coup sûr, elle en est la plus étonnante.

Moins séduisant, mais aussi spirituel, son mari, mort tout récemment, ne s'amusait point aux conquêtes qui ne flattent que l'amour-propre : il visait toujours au solide. Je n'ai jamais aimé son ton ni son langage, qui rappelait le vieux persiflage de nos pères. Avec lui on ne savait au juste si *oui* était *oui*, si *non* était *non*. L'entortillage de ses phrases nuisait à la finesse de ses idées. Son opinion sur toute matière était toujours renfermée dans un nuage ; il est vrai que c'était un nuage doré. En vous parlant il avait

l'air de se moquer de vous, tandis que sa femme semblait persuadée, vaincue, soumise par vos paroles. Tous deux, avec des moyens différents, parvenaient au même but. Tous deux avaient un égal besoin de connaître les masques et de rester sous leur domino dans ce grand bal de la société. Pour lui, sa curiosité ne se contentait pas du nécessaire, elle allait jusqu'à vouloir en ce genre le superflu. Voyageait-il? elle le suivait cherchant à se satisfaire, dans un lieu de passage, comme à la cour, comme chez les ministres.

On m'a conté que, lorsqu'il s'arrêtait quelque part, sa coutume était de demander d'abord le barbier de la ville, qui, tout en le rasant, lui apprenait l'histoire du menu peuple ; ensuite, il avait un accès de fièvre à volonté, et faisait venir le médecin, qui, en lui tâtant le pouls, le mettait au courant des nouvelles de la bonne compagnie, de sorte qu'à son départ, il emportait la chronique scandaleuse du pays tout entier.

Sa malignité, toujours gaie, jamais offensive, s'exerçait quelquefois, faute d'un autre objet, sur sa femme elle-même, et Mme de Sémonville se prêtait de bonne grâce à des mystifications dont elle ne faisait que rire. En sa qualité de grand référendaire, il avait invité tout le ministère Villèle à un grand repas. Au moment d'entrer à table, il dit à sa femme : « Mettez le président du Conseil à votre droite et le ministre de l'Intérieur à votre gauche. » Pour M. de Villèle, elle

consentait bien ; mais à l'égard de M. de CORBIÈRE, refus net. Le mari insiste. — « Non, non, répond-elle ; c'est un homme si mal élevé, si désagréable ! Il m'ennuiera ou me choquera. Décidément je ne veux point de lui : je prendrai le duc de DOUDEAUVILLE. — Vous ne le prendrez pas. — Et pourquoi? — Parce que la hiérarchie ministérielle s'oppose à cela. — Je me moque de votre hiérarchie. — Ah ! pour le coup, c'est trop fort. Voulez-vous me brouiller avec le ministre de l'Intérieur? »

La grosse cloche retentit à une oreille très sensible : la femme politique frémit, la femme du monde céda. M. de Corbière s'assied donc près de celle qui le redoutait et l'abhorrait tant, mais il ne s'assied qu'après avoir reçu des instructions. — « Soyez sur vos gardes, lui avait dit le grand référendaire : ma femme a contre vous des préventions effroyables, c'est à vous de la faire revenir sur votre compte. Elle ne vous croit pas aimable : déployez toutes les ressources de votre esprit, ou vous resterez perdu dans le sien. »

On dîne, on cause ; le ministre mal famé s'ingénie pour plaire, trouve des mots heureux, amuse le tapis, et fait si bien que Mme de SÉMONVILLE se laisse prendre à la glu de ses paroles. La conversation ne tarissait pas entre eux, et le mari, matois, qui les observait de sa place, riait sous cape de l'effet de sa rouerie conjugale. Quand on se leva de table, M. de CORBIÈRE, se penchant

vers l'oreille de son hôtesse : « Eh bien, Madame, m'avez-vous trouvé aussi maussade et aussi ennuyeux que vous le pensiez? — Ah ! s'écria-t-elle, je reconnais là M. de Sémonville, il ne m'en fait pas d'autres. » C'est d'elle que je tiens ce petit fait qui tourne à la louange de trois personnes, dont il prouve l'esprit et le bon esprit.

Admis chez la vénérable princesse dont j'ai commencé à peindre la vie intérieure, j'y voyais souvent Mme de Sémonville, et j'étais ébloui du feu perpétuel qui jaillissait de ses moindres paroles. Mais ce n'était pas le seul astre de cet horizon : la marquise de BOUFFLERS embellissait aussi de ses aimables saillies les petites et grandes soirées de la princesse.

On allait ordinairement dîner avec Mme la duchesse d'ORLÉANS à la *Ferme*, maison de campagne voisine de Paris et qui avait appartenu à Mlle CONTAT (1), la fameuse actrice. Ce lieu

(1) En 1789, MARIE-ANTOINETTE s'étant déterminée à se rendre au Théâtre-Français le soir où on jouait *la Gouvernante*, fit savoir à Mlle Contat, qu'elle souhaitait lui voir remplir dans cette pièce le principal rôle, qui n'était ni de son âge ni de son emploi. Il fallait apprendre près de sept cents vers, et l'actrice n'avait que vingt-quatre heures pour accomplir ce tour de force. Mlle Contat promit, néanmoins, de satisfaire la souveraine et elle tint parole : « *J'ignorais*, écrivit-elle à la personne qui lui lui avait signifié le désir de S. M., *j'ignorais où était le siège de la mémoire; je sais à présent qu'il est dans le cœur.* » Comme le dit celui qui relate l'anecdote, le cœur n'a jamais eu plus d'esprit. Cette lettre, publiée par ordre de la Reine, faillit coûter la vie à celle qui l'avait écrite; elle était promise à l'échafaud, le 9 thermidor la sauva. Emprisonnée sous le régime de la Terreur, Mlle CONTAT conserva toujours

portait le nom d'Ivry ; mais celui que la princesse voulut y substituer, je ne sais pourquoi lui est resté et lui restera sans doute, puisqu'il consacre un souvenir illustre et précieux. C'était donc là qu'elle recevait toute la semaine avec une noble affabilité dont on se souvient comme d'une source de regrets, non comme d'un objet de comparaison : car elle a laissé de nombreux admirateurs, mais point de rivale.

Dans ce lieu rayonnait une liberté charmante, qui ne connaissait de limites que les bienséances et le respect dû au plus auguste sang. La table était abondamment servie, les mets délicats, les vins choisis : point ou presque point d'étiquette. La princesse, assise au haut bout, faisait placer à côté d'elle les femmes titrées, c'est-à-dire les duchesses et avant tout les vieilles femmes ; les autres convives se groupaient à leur fantaisie. Je m'y suis souvent trouvé placé entre le marquis d'Autichamp, gouverneur du Louvre, et l'archevêque de Rouen, neveu du cardinal de Bernis,

des sentiments monarchiques ; aussi se pressa-t-il, dans son salon, l'élite de la société de l'époque, surtout quand elle fut devenue l'épouse de M. de Parny, neveu du poète de ce nom ; on vit, chez Mlle de Contat, à côté de Mme Vigée-Lebrun, « dont le culte pour Marie-Antoinette survivait, lui aussi, aux années tragiques », on vit, disons-nous, le comte de Narbonne, le vicomte de Ségur, les marquis de Jaucourt, de Girardin, etc. Elle est du vicomte de Ségur cette réplique qui eut le plus vif succès : Legouvé devait, ce soir-là, lire, devant une assemblée de choix, son poème, encore inédit, sur *Le Mérite des femmes*. « Le mérite des femmes ! s'écria le spirituel vicomte, tant mieux ! Ce ne sera pas long. »



MADEMOISELLE CONTAT
(Théâtre-Français).

dont il portait le nom. Ces messieurs voulaient me placer entre eux. On buvait et on mangeait longtemps et bien. Pour Mme la duchesse d'Orléans, c'était par complaisance qu'elle siégeait au banquet. Privée de dents et pourvue d'un faux râtelier, qu'il lui fallait déposer au moment de ses repas, elle procédait sans témoins à cette laborieuse occupation ; puis à cinq heures, elle venait faire semblant de partager notre festin, tantôt en avalant le jaune d'un œuf frais, tantôt en prenant un peu d'une certaine bouillie dont elle envoyait une part aux privilégiés, du nombre desquels j'étais assez souvent. Après le dîner, on rentrait au salon pour faire de la conversation, puis de la musique ; ensuite venait le jeu, auquel la princesse ne voulait jamais s'intéresser. Elle s'amusait à dévider de la soie et à prêter l'oreille à la lecture de quelque roman.

Sa lectrice était Mme de Chantérac, relayée par le comte de Sabran et par moi. J'ai vu un soir le chancelier de France, M. Dambray, s'emparer du livre, et nous désopiler la rate par la vivacité comique de ses tons : genre de talent que je ne lui aurais jamais supposé. C'était une comédie nouvelle qu'il faisait connaître à la princesse. Elle se délectait aux scènes de la vie sociale, aux peintures des caractères nobles, aux situations touchantes ou gaies. Mais le grand pathétique lui faisait mal : il lui rappelait de terribles réalités, dont son âme douce et timide fuyait le souvenir,

trop fort et trop pénible pour elle. Quand un roman finissait par une mort, elle refusait d'en entendre la lecture : car elle avait grand soin, dès le début, de s'informer du dénouement. Elle voulut un jour me faire changer les dernières pages d'*Amélie Mansfield*, ouvrage de Mme Cottin, qu'elle tenait à connaître, mais corrigé et *égayé.*

Malgré ces précautions pour éviter les catastrophes dans les romans, elle fut cependant prise au piège. M. de Sabran, distrait comme le comte de Brancas de Mme de Sévigné, lui apporta un nouveau poème de lord Byron. Grande joie ! La princesse se place, on se range autour d'elle, l'assemblée se tait et écoute : le lecteur commence, les cœurs palpitent ; mais quel désappointement ! C'est l'abomination de la désolation. Un homme lié à son cheval, emporté à travers les bois et les précipices ; un supplice inouï, une agonie sanglante : qui peut tenir à cela? Une voix crie : « Finissez, finissez ! » C'est la voix dont les volontés ne souffrent aucune contradiction, c'est celle de Mme la duchesse d'Orléans. Elle avait assez de *Mazeppa*, elle en avait trop. « Ah ! mon Dieu ! dit-elle à demi pâmée, est-il possible d'entendre ou d'écrire de telles horreurs? Ne m'amenez point votre lord Byron : je ne veux point le voir dans ma société. »

Elle avait, comme je l'ai dit, beaucoup aimé M. le duc d'Orléans. Jamais ce sentiment ne s'est

démenti. Quelquefois son père la plaisantait sur cette vive inclination. « Savez-vous, lui disait-il avec une aimable gaieté, que si je ne vous l'eusse pas donné pour mari, votre vertu courait de grands risques? » La princesse ne cachait point son faible. Bien souvent je l'ai entendue, parlant de l'homme funeste, répéter avec un soupir : « Mon pauvre mari ! » Quoique personne ne connût mieux et ne condamnât davantage les torts du régicide par excellence, elle ne pouvait refuser au criminel les regrets et la pitié d'une belle âme. Lorsqu'elle allait visiter ses enfants au Palais-Royal, les émotions causées par ses souvenirs étaient si violentes, qu'il lui fallait s'arrêter sur le grand escalier pour reprendre des forces. Là, tout lui retraçait les fautes énormes de celui qu'elle avait préféré à un prince destiné au trône. Puissant et coupable, elle s'était séparée de lui avec horreur ; déchu et puni, elle ne savait plus que le plaindre.

Les traits nobles et réguliers de cette princesse rappelaient ceux du grand roi dont elle était descendue. Aussi, pour lui faire ma cour, lui disais-je un soir : « Madame me procure deux plaisirs à la fois : en voyant Madame, je vois le roi son aïeul. — Hé mais, répondit-elle flattée et non surprise du compliment, on prétend que j'ai quelque chose de lui ; et même, pour rendre la ressemblance plus frappante, on m'a souvent engagée à porter la perruque à la Louis XIV. »

Elle avait aussi, par transmission, les beaux bras et le teint magnifique d'Anne d'Autriche, son arrière-grand'mère, qui lui laissa un autre héritage bien triste. La malheureuse princesse mourut, comme cette reine, atteinte d'un cancer au sein, dont sa pudique réserve cacha trop longtemps l'existence.

Vingt ans auparavant, reléguée en Espagne, elle s'était aperçue de la naissance d'une glande qui fit d'abord peu de progrès et ne lui causa qu'une légère douleur. Au lieu d'en parler aux hommes de l'art, elle défendit à ses femmes de révéler son mal : on ne lui obéit que trop. Ce ne fut qu'à la mort de M. de Follemont, mort qui la plongea dans une profonde affliction et qui envenima sa plaie, ce ne fut qu'alors qu'elle consentit à invoquer les secours de son chirurgien : encore, pour l'y déterminer, fallut-il que ses souffrances eussent été aggravées par un accident qui rendit son état désespéré.

Un matin, assise dans sa bibliothèque, elle demandait un livre, qu'un de ses valets de chambre lui tendit du haut d'une échelle. Soit maladresse, soit frayeur, cet homme laissa tomber de ses mains le volume, qui alla frapper le sein de la princesse. « Oh ! Alphonse, que vous me faites mal ! » s'écria-t-elle dans sa première angoisse. Il se précipite de l'échelle à ses pieds. « Ne dites rien, ne dites rien de ceci à personne, ajouta la princesse avec cet accent de bonté ineffable qui

la faisait adorer de tous, on vous gronderait si nous étions décelés. » Il garda, en effet, le silence : mais l'excès des douleurs amena la confession de leur cause. Médecins et chirurgiens accoururent. On apprit le danger de la princesse, et l'alarme fut générale.

Cependant elle ne voulut pas changer dans sa maison l'ordre établi de toute éternité : les réceptions, les dîners continuèrent : seulement on dînait plus tôt, et les soirées furent supprimées. On partait une heure après la sortie de table. De temps en temps la princesse se montrait encore aux convives, qu'elle voulait rassurer par sa présence. D'habitude elle restait au salon, tandis que sa société prenait ses repas dans la salle à manger ; les dames et le vicomte du Hautier faisaient les honneurs. On dînait vite, puis on revenait se ranger sur des fauteuils au milieu desquels était placé un grand canapé. Là, un affaissement graduel, occasionné par ses longues tortures, procurait à la princesse un demi-sommeil ; et dans ce faux assoupissement, qui durait bien peu, l'habitude de la bonté plaçait encore le sourire sur ses lèvres, quand tous ses traits exprimaient la douleur.

Je passais ma vie chez cette angélique princesse ; j'y dînais deux fois par semaine, soit à la Ferme, soit à Paris. Elle ne permit pas que ma discrétion abrégeât ou éloignât mes respectueuses visites. Cependant, forcé de partir pour quelque

temps, je ne savais quelle résolution je devais prendre. Pour me déterminer à faire le petit voyage projeté, elle me trompa. « Vous pouvez vous séparer de nous sans inquiétude, me dit-elle : mon chirurgien est fort rassuré sur mon état Attendez-le, et vous verrez par son rapport qu'il n'y a plus de craintes à concevoir. » En effet, M. Levraut, homme habile et qui possédait sa confiance, arriva et me rendit l'espoir. Hélas ! elle lui avait dicté ses paroles.

Je partis tranquille pour le Marais, où je fis partager ma sécurité par tous ceux qui occupaient alors ce château. Mais quelques jours après, la comtesse de Chastellux, l'une des personnes que j'y trouvai établies, reçut une lettre de sa mère, la comtesse, depuis duchesse Charles de Damas, qui lui mandait que Mme la duchesse d'Orléans touchait à sa dernière heure, qu'elle avait reçu les sacrements, et qu'on n'attendait plus rien pour elle, pas même une mort douce et consolante.

A la lecture de cette lettre, je tombai anéanti sur un siège ; mais, sentant les larmes me gagner, je rassemblai toutes mes forces pour remonter dans ma chambre, où je laissai un libre passage à ma douleur. Vous pouvez penser que je ne prolongeai pas mon séjour loin de la capitale. Le lendemain j'étais à Paris. Logé à quelques pas de l'hôtel de la princesse, j'envoyais sans cesse à sa porte pour apprendre des nouvelles, toujours plus alarmantes. Enfin, le dernier coup me fut

porté : Mme la duchesse d'Orléans avait cessé de vivre.

Elle expira le... juin 1821, à la Ferme, d'où l'on n'avait pu la transporter à Paris, dans sa soixante-neuvième année. On verra par mes lettres les marques de ma profonde reconnaissance pour les faveurs dont elle me combla ; on y verra aussi l'immense affliction que laissa dans mon âme cette perte imprévue et irréparable.

LA SECONDE ÉPOQUE DE MA VIE

1819

J'entre dans une carrière de bonheur qui a duré vingt ans. L'hôtel d'Uzès (1) fut pour moi un port tranquille et assuré, où je pus amarrer ma petite barque et me reposer doucement au milieu d'une illustre et bonne famille, dont tous les membres semblaient se disputer le plaisir d'ajouter sans cesse à mes belles journées une belle journée de plus.

La douceur de ma nouvelle existence ne me rendit point insensible à la perte d'un vieillard qui m'avait chéri et que la mort vint frapper au moment où nous espérions encore pour lui une longue vie. Cet excellent M. SAGE, qui m'avait accueilli comme un fils alors que j'étais encore inconnu dans la ville où l'on ne se soucie de personne, à moins qu'on en espère quelque chose ; cet ami de tout le monde, excepté des savants

(1) Je n'y demeurais pas, mais j'y passais ma vie. (B.)

ses contradicteurs, s'en allait à Dieu, laissant sa femme dans un état presque voisin du dénuement. Ni lui ni elle ne s'étaient occupés de l'avenir. Tous deux, comme les oiseaux, se confiaient à la providence, vivant au jour le jour, ne pensant même pas qu'il y avait un lendemain. Admirables êtres ! S'ils s'étaient un moment inquiétés de leur subsistance, ils auraient cru offenser Dieu.

Je ne puis, sans attendrissement me rappeler le temps que j'ai passé dans cet heureux et insouciant ménage. Ils étaient aussi extraordinaires l'un que l'autre par leurs vertus et par leurs défauts, si l'on peut donner le nom de défaut à ce singulier mais charmant désintéressement d'eux-mêmes. Voici dans quelles circonstances ils s'unirent : on les reconnaîtra l'un et l'autre à la manière dont se fit le mariage.

Aux affreux temps de la Terreur, M. Sage, retiré à la campagne, près Paris, avait aperçu, dans ses excursions quotidiennes, une belle personne, sortie de la jeunesse sans être entrée encore dans l'âge du désespoir qu'on appelle l'âge mûr : les traits de cette femme le frappèrent si vivement qu'il voulut la connaître ; après l'avoir connue, il voulut la revoir tous les jours ; à force de la revoir, il sentit qu'il ne pouvait plus se passer de son entretien ; et, comme il n'avait pas de temps à perdre, vu son âge, il lui demanda naïvement si elle ne serait pas épouvantée de la cinquantaine qu'il avait à lui offrir, avec l'accom-

pagnement de quarante mille livres de rentes (1). On lui répondit fort obligeamment ; mais, comme on avait peu de fortune, il fallut l'avouer pour



LE CHIMISTE-MINÉRALOGISTE SAGE
Lithographie de BOILLY).

s'entendre dire que sa possession valait mieux que celle d'un trésor.

Forcée dans ses derniers retranchements, l'aimable femme déclara que, tutrice de deux jeunes personnes amenées par elle de Saint-Domingue à Paris, et privées de leurs parents comme de leur

(1) Tout était en viager. (B.)

fortune par la dévastation de l'île, elle ne les abandonnerait jamais. L'amoureux cinquantenaire applaudit à cette protestation généreuse, et jura solennellement de n'être pas moins bienfaisant qu'elle. Voyant qu'elle avait affaire à un homme qui ne s'effrayait de rien, pas même d'épouser trois personnes à la fois, elle prit son parti : la cérémonie des noces ne tarda point, et le retour à Paris fut décidé. Le Directoire venait de tomber, l'Empire s'élevait.

Ce fut peu de temps après qu'on me mena chez le vieil académicien, qui ne tarda pas à découvrir que l'air des champs lui valait mieux que l'atmosphère de Paris, où ses fonctions de professeur des Mines le retenaient l'hiver, mais laissaient l'été à sa disposition. Il chercha donc une maison de campagne, et la trouva. C'était un petit château avec un joli jardin de quinze arpents, lieu de plaisance où jadis Marguerite de Valois, connue par ses distractions conjugales, aimait à se retirer du fracas des grandeurs. Qu'on se figure un nid d'aigles dans un buisson de fleurs.

Telle était la retraite choisie par la spirituelle et volage épouse du bon Henri. Comment y passait-elle ses journées? Quels commensaux rassemblait-elle autour de sa personne royale? Quelles joies, quelles fêtes, quels divertissements marquaient ses heures? Joûtes, bals, concerts, étiez-vous les seuls passe-temps connus dans ce séjour de féerie? Y devisait-on de vers et de prose?

Quels jolis lecteurs, quels descendants courtois des anciens troubadours s'y relayaient, pour distraire la reine par de gais rondeaux ou de gracieux tensons d'amour? Peut-être, en furetant bien, on aurait retrouvé, par aventure, dans un coin du cabinet de musique, la harpe de la Dame des belles cousines ; mais il est assez probable qu'on y eût inutilement cherché dans la bibliothèque les *Heures* de Saint Louis.

Pour nous, hôtes nouveaux de ces demeures devenues bourgeoises, nous apportions là le besoin de respirer à l'aise loin des bruits de Paris, le désir de nous plaire réciproquement, et de plus, force papiers de musique, les romans du jour, et même les gazettes qui nous donnaient l'annonce des spectacles. Quant au confortable connu, pianos, tables de jeux, billards, ils étaient là pour nos plaisirs, et Dieu sait l'usage et l'abus qu'on en faisait matin et soir.

Mais voici le malheur. A peine installés dans ce séjour de délices, nous nous levons un matin pour apprendre que le patriarche de la tribu vient de repartir en toute hâte avec sa femme. Et la cause de ce brusque départ? Une fièvre violente, qui réclame la présence habituelle des médecins, l'a forcé de prendre cette mesure de sûreté ; mais, en s'éloignant, il a confié l'administration des affaires aux soins de ses deux jeunes Créoles, chargées de remplir à mon égard les devoirs de l'hospitalité dans toute leur étendue.

Le reste de la société avait disparu ; si bien que me voilà placé sous la garde de deux jolis minois, dont le plus ancien comptait vingt-deux ans (1) : j'en avais vingt-trois. Les gouvernantes et le gouverné ne prétendaient guère à l'honneur de passer pour des modèles de raison, mais ils furent des exemples de convenance.

Notre solitude ne se peupla que de plaisirs permis : nos instants ne furent employés qu'à chanter des romances sentimentales, à jouer aux jeux innocents, à faire des *manque à toucher* au billard, à nous balancer sur l'escarpolette dans le jardin, puis à courir les chaumières pour y porter de petits secours aux petits enfants. A chacune de nos promenades, nos poches, remplies de friandises peu coûteuses, se vidaient de porte en porte, à la grande satisfaction des marmots, qui volaient à nous dès qu'ils nous apercevaient de loin, se jetaient dans nos bras, nous barbouillaient gaiement de leurs baisers et se mettaient à croquer de la meilleure grâce les pains d'épice distribués par nos mains.

Pendant cette opération, leurs mères recevaient, avec des pleurs de joie, dans leurs tabliers ouverts, les jolis bonnets, les chemises en toile blanche et les autres présents utiles, œuvres de mes bienfaisantes compagnes. Quelles bonnes travailleuses ! Quel plaisir elles éprouvaient à se lever de grand

(1) Sans parler d'une vieille femme de chambre, chargée de la police intérieure (B.).

matin pour terminer plus vite leur besogne charmante ! Ils ont froid, ils sont nus, disaient-elles, ne perdons pas de temps. Chaque moment gagné leur procure un soulagement et à nous une jouissance. — Ah ! qu'il y a encore de bonnes âmes dans ce maudit enfer qu'on appelle le monde !

Lucile, l'aînée, était blonde ; Rosine était brune. Lucile avait le caractère doux, l'humeur facile, l'esprit mélancolique ; Rosine, c'était la vivacité, le mouvement, l'agilité même. Lucile était mariée sans l'être ; Rosine ne songeait pas plus au mariage qu'à ce qui l'amène d'ordinaire : son âme était aussi calme que sa personne était animée. Elle ne rougissait jamais en apercevant un jeune homme, même le plus joli et le plus élégant ; elle ne rêvait qu'à ses oiseaux, dont elle prenait un soin particulier, et à ses marmots, qui prononçaient son nom comme celui du bon Dieu, auquel ils la recommandaient dans chacune de leurs prières. Bonnes petites créatures ! Vous fûtes exaucées : Rosine est dans le ciel où, sans doute, elle soigne encore des enfants.

La prolongation de la maladie de M. Sage nous rappela enfin à Paris...

Nous sommes donc de retour à Paris. Que d'événements allaient s'y passer !

D'abord mon vieux amphytrion, à la suite d'accidents nerveux qui menaçaient sa tête, perd un œil, triste rançon qu'exigeait la nature ; ensuite, remis sur pied par la Faculté, il rouvre

son salon, reprend ses habitudes de dépense, retombe malade, se voit, par la perte de son second œil, réduit à une cécité absolue, et finit ses longs jours avec un calme, une sérénité, une foi en Dieu qui furent le couronnement d'une vie de travaux utiles à la science et de services rendus à l'humanité. Le marquis de Marialva, cet autre bienfaiteur de ses semblables, l'avait depuis un an précédé dans la tombe.

Mais ce ne furent pas là les seules pertes que j'eus à déplorer. Avec quelle promptitude les malheurs se suivent ! A cette triste époque, je reçus la nouvelle d'une mort depuis trop longtemps prévue. M. Volfius, celui qui fut mon second guide dans la vie, venait de m'être enlevé à son tour, après une maladie assez courte. Ses derniers jours furent tristes. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il avait insensiblement perdu l'usage des hautes facultés qui le distinguaient. Cet esprit si lumineux ne jetait plus que de pâles et rares étincelles : sa mémoire le trahissait, et ses dernières dispositions se ressentirent des défaillances d'une volonté qui n'était plus libre. Il m'oublia, et moi je suis bien certain de ne l'oublier jamais. Si j'étais abandonné de ma raison, mon instinct, cette lumière confuse du juste et du vrai, me rappellerait encore tous les bienfaits de sa douce et longue paternité.

Dans les grandes afflictions, que les témoignages

de l'amitié sont doux et nécessaires ! Que ses soins apportent de consolation aux cœurs malades !

Pour me distraire et me ranimer, Mme de GROLLIER me ramena impérieusement dans son bel Elysée, où je retrouvai ce qui fait les délices du monde choisi : les arts, les lettres, les sciences, les mœurs élégantes, la brillante conversation, tous les enchantements dont la vue de trois tombes m'avait séparé. A mesure que les jours se précipitaient devant moi dans ce néant qui les attend comme nous, je sentais mon imagination abattue et flétrie se relever et refleurir ; me reprenant aux jouissances de la pensée, je me ressaisissais de moi-même.

Plusieurs semaines s'étaient passées pour moi entre la vieille et spirituelle *prima-dona*, Mme de BOUFFLERS, M. de SABRAN, Mme de PRIÉ, dame piémontaise de fort grande naissance, et, qui plus est, de la meilleure compagnie. Mme de GENLIS venait à tous moments faire des apparitions parmi nous ; M. de LACÉPÈDE nous donnait des leçons d'histoire naturelle tout en parlant modes et chiffons avec son auditoire féminin ; M. de HUMBOLDT apportait dans le cercle sa profonde érudition et ses récits épigrammatiques, qui nous épouvantaient également. S'il vantait les merveilles de la nature, il se dédommageait de ses louanges par des médisances à bout portant sur la société.

Je me souviens qu'à un dîner, passant en revue

tous les rois de l'Europe (le grand arquebusier visait haut), il tira tant de coups sur eux, que Mme la duchesse d'Uzès l'arrêta, en disant d'un air d'innocence : « Ah ! monsieur, grâce pour le roi de Prusse ! » LOUIS XVIII était la dernière tête couronnée qu'il venait de coucher sur le carreau.

Deux jours après, on faisait de la musique, lorsqu'on entendit un bruit de voitures qui annonçait des visites inattendues. Effectivement, c'était le vénérable baron de MONTHYON, un siècle, mais un siècle de vertu, devant lequel il fallait s'incliner.

Ses rides sur son front gravaient tous ses bienfaits.

Presque aussitôt parurent le comte et la comtesse de LOSTANGE, deux bons causeurs, s'il en fut ; et la perle des femmes d'esprit, la maligne, amusante et éblouissante vicomtesse de VIRIEU, eur fille, celle de toutes nos Parisiennes qui sait peut-être le mieux mener une conversation, celle dont les bons mots ne tarissent pas, celle, enfin, qu'on aime le plus à retrouver quand on est gai, quand on est triste, quand on a des affaires qui fatiguent ou des interlocuteurs qui excèdent, prend tous les tons, donne tous les plaisirs et distrait de tous les ennuis.

Quant au baron, je dois avouer qu'il nous surprit tous, non point par la nouveauté de son esprit (il se répétait un peu), mais par celle de

son costume. Il portait régulièrement un habit marron, resté dans sa garde-robe depuis cinquante ans, comme une relique du XVIIIe siècle ; sa tête



M. DE MONTHYON

était surmontée d'une perruque à la financière ; des manchettes de dentelle jaune, des souliers à boucles de diamants faux et des bas chinés complétaient cette gothique parure, que nous croyions affectée de toute éternité à sa personne

non moins gothique : nous nous trompions.

Pour faire sa visite *extra muros*, il avait pris son uniforme champêtre, ratine verte un peu fanée, bas presque blancs, perruque blonde sans frisure : la métamorphose était entière. (Preuve que le grave personnage avait aussi sa petite coquetterie.) Mais sous cette forme étrangère à nos yeux, respirait, causait, raisonnait le meilleur des hommes et le plus instruit des magistrats.

Que d'événements dont il avait été témoin ! Que de personnages il avait connus ! Quelle lanterne magique d'hommes et de choses il avait vu passer sous ses yeux ! Aussi comme sa mémoire fourmillait d'anecdotes ! Il était l'*Ana* vivant du passé.

A la vérité, il confondait souvent ce passé avec le présent. Pour lui, le feu roi, c'était toujours Louis XV ; quand on parlait de Mme Princeteau, sans la nommer, il ne manquait pas de comprendre finement qu'il était question de la marquise de Pompadour. Les jeunes femmes riaient de ses bévues rétrospectives ; mais les rires cessaient lorsqu'il s'avisait, bonhomièrement ou non, de leur citer certaines historiettes légèrement compromettantes pour la mémoire de leurs respectables grand'mères. Alors la consternation gagnait ces jolis visages ; on déployait ses éventails, et Dieu sait comme ils jouaient vivement ! C'était un *sauve-qui-peut* général. L'une prétextait une visite pour sortir, l'autre quittait

sa place pour aller se chauffer à la cheminée par contenance. La plus intrépide disait en tremblant : « Bon ! le croyez-vous? Monsieur brode. » Malheureusement, il était toujours en mesure de répondre : « J'ai vu, j'ai entendu. » Et le moyen d'arguer de faux la déposition d'un tel témoin !

Des affaires m'appelaient à Paris ce soir-là même. Mme de GROLLIER m'offrit sa voiture ; M. de MONTHYON voulut m'emmener dans la sienne. Dispute de générosité. La baron l'emporta sur la marquise ; et moi, tout en acceptant, je mourais de peur. Entendre encore toutes ces vieilleries scandaleuses ! J'en avais assez. Et puis, je n'aimais pas qu'un tel homme fît le métier d'anecdotier ambulant; M. de Monthyon, lui, dont le nom doit être sacré pour quiconque chérit les hommes bienfaisants, M. de Monthyon marcher sur les traces des petits défaiseurs de réputation ! C'était là pour moi le monde renversé. Cependant j'embarquai ma fortune avec lui, mais après avoir pris mes précautions.

Pour parer le coup des redites épigrammatiques, je le mis de prime-abord sur un sujet sérieux. Je parlai de son ouvrage sur les contrôleurs généraux, production estimée, pleine de faits curieux, d'appréciations justes, et qui jette une vive lumière dans les ténèbres de l'administration financière de l'ancienne monarchie. J'eus lieu d'être satisfait du tour que prenait la conversa-

tion. J'appris des faits dignes de rester dans la mémoire, et je n'oublierai jamais, entre autres choses, qu'il me raconta, que, de tous nos surintendants des finances, de tous nos contrôleurs généraux, aucun n'avait manqué à l'admirable habitude de faire banqueroute au nom de l'État : confession générale qui m'édifia singulièrement. Ainsi, quelque régime que nous subissions, les mêmes abus se reproduisent ; ils ne font que changer de nom : sous nos rois, ils s'appelaient tels et tels ; sous la République, c'est Monsieur celui-ci, c'est le citoyen celui-là. Dieu sauve la France ! Elle a été, est et sera toujours bien mal gardée.

Quand M. de Monthyon me déposa chez moi, il me dit : « Oh ! çà, je veux mon pourboire : c'est votre visite. Je ne vous laisse pas sortir de mes mains sans la promesse d'un second tête-à-tête. — Je me suis trop bien trouvé de celui-ci, répondis-je, pour éluder le paiement d'une dette si sacrée. » Depuis ce temps, je l'ai vu et revu, mais je le trouvais très rarement chez lui. Ce Juif-errant octogénaire ne se donnait pas un moment de repos. Jusqu'à la fin de ses jours, il a couru le monde, et après sa mort, il l'a fait son héritier ; car, si l'on s'en souvient, à qui n'a-t-il pas assuré des legs? L'Académie française et celle des sciences, l'Hôpital général de Paris, les bureaux de bienfaisance ont été ses exécuteurs testamentaires. Les pauvres de la capitale et des provinces élèvent

tous les ans des cris de bénédiction pour leur père inconnu dont ils se partagent la fortune. De génération en génération le nom de Monthyon sera répété avec des larmes de reconnaissance ; et si la première des gloires est de faire beaucoup de bruit, ne conviendrons-nous pas que la plus douce est de faire beaucoup de bien?

Après l'expédition des affaires qui m'avaient rappelé à Paris, je revins promptement au gîte de l'amitié, où je trouvai la marquise de PRIÉ prête à partir pour Turin, sa patrie, et toute notre tribu désolée de sa désertion, qui devait être longue. Avant de nous quitter, elle nous demanda comme une dernière marque d'affection d'inscrire chacun quelques mots en vers ou en prose sur son *album*. Nous nous exécutâmes tous. Les compliments, les regrets, les désespoirs prirent les formes les plus ingénieuses pour lui laisser un agréable souvenir de l'hospitalité française. La page sur laquelle M. de LACÉPÈDE déposa son tribut fut la mieux remplie. Après lui CORNEILLE fit les frais d'un éloge aussi piquant que juste. Comment, Corneille? Hé, oui. Figurez-vous que le jeune Géraud de CRUSSOL, écolier de quatorze ans, charmant lutin, espiègle comme on l'est à son âge, avait été sommé d'apporter sa contribution, qui n'était pas une contribution de guerre. Insouciant et léger, il n'avait pas envie de rêver à des rimes au lieu d'aller à la chasse ; il vint donc à moi pour

me prier de mettre mon esprit, si j'en avais un, au service de sa paresse. Je réfléchis et je lui dis : « Tenez, il y a quelqu'un qui s'entendra mieux que moi à vous tirer d'affaire ; et je lui citai ce vers de Rodogune :

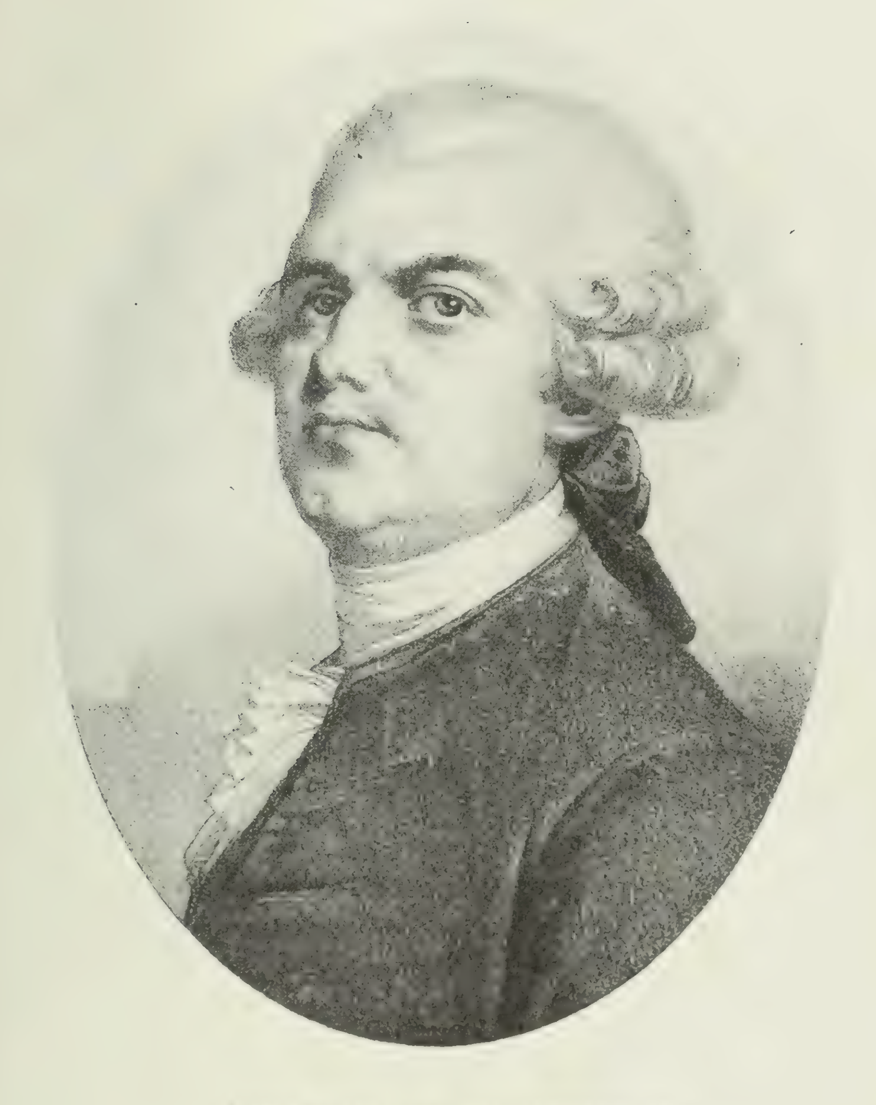
Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

On n'a pas d'idée du succès de cet à-propos, lequel fit beaucoup d'honneur à son auteur putatif, qui, depuis, s'est fort facilement passé de moi, ou plutôt de ma mémoire, pour faire ses preuves d'esprit.

Le vide laissé par la noble Piémontaise fut bientôt rempli: MM. de Bouillé père et fils nous arrivèrent avec l'évêque de Tulle, prélat remarquable par sa science et ses vertus, causant bien, écrivant mieux et même versifiant tout comme un autre. J'ai de lui une épître à ma louange, que je garde précieusement. Il faut avoir le clergé pour soi : ses compliments sont des certificats qu'on peut toujours montrer au besoin. Cette opinion, que j'expose ici, était partagée par un homme que, dans nos excursions quotidiennes, nous allâmes chercher au fond de ses bois.

Je veux parler du comédien Larive (1), voisin de campagne de notre bonne hôtesse, qui ne le connaissait pas, mais que lui amena un jour la marquise de Boufflers, avec laquelle nous étions

(1) Sur Larive, cf. l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, XVIII, 297 ; XXI, 329 ; XXIV, 1022.



L'ACTEUR LEKAIN, DU THÉATRE-FRANÇAIS
(D'après une peinture sur émail).

allés visiter Monlignon, jolie retraite du vieux successeur de LEKAIN (1). Cette charmante marquise n'eut qu'à lui dire deux mots pour l'ensorceler. Il était en grand négligé. « Habillez-vous, monsieur Larive. » Il la regarda et obéit. « Monsieur Larive, venez avec nous. » Il la regarde encore et demande où on veut le conduire. « Avez-vous peur qu'on ne vous fasse un mauvais parti? » Il rit et prend son chapeau. « Monsieur Larive, dites qu'on ne vous attende pas pour dîner. Je vous préviens que vous nous appartenez jusqu'à minuit ; nous ne vous céderons pas plus tôt, et, prenez garde à vous, nous sommes capables de renouveler souvent l'enlèvement que nous nous permettons aujourd'hui. » La nouveauté du langage et de l'action le mit en gaieté ; il entra dans une de nos voitures, car nous étions une caravane, et, sans passer par le désert, il arriva dans la terre promise.

J'ai annoncé que Mme de GROLLIER était aimable et plus qu'aimable ; je dois ajouter que son cuisinier était bon et plus que bon. Notre Larive, en recevant l'accueil que méritait son talent, trouva de quoi satisfaire son appétit. On l'enivra de vin de Champagne et de louanges. Ensuite on lui témoigna le désir d'entendre

(1) L'acteur LEKAIN, pour ajouter, disait-il, à l'élégance de ses manières, avait toujours des chats autour de lui comme modèles. (*Modes et usages au temps de Marie-Antoinette*, par le comte de REISET, 326.)

quelques scènes de ces tragédies qu'il débitait si bien, comme M. GALLAND contait ses contes, et les instances furent si gracieuses qu'il ne se fit pas prier longtemps. Nous eûmes du Tancrède, du Vendôme, du Bayard et du Mahomet tant qu'il put. La soirée fut une soirée de triomphe pour l'acteur, qui partit enchanté de son public improvisé. Il le fut particulièrement de notre prélat, qui n'avait jamais connu les joies du spectacle, non plus que les autres plaisirs profanes, et dont tout l'enthousiasme s'exprima avec toute la chaleur d'un nouvel initié. Deux jours après, le voisin reparut, armé de deux gros volumes. C'était son *Cours de littérature dramatique*, dont il fit hommage au seul d'entre nous auquel l'offrande ne convenait pas. Monseigneur, poli comme un pasteur doit l'être, accepta de très bonne grâce, le remercia d'un si beau présent, laissa les deux tomes hérétiques sur la cheminée du salon et n'y songea plus.

Le lendemain, à l'heure du dejeuner, j'entre dans ce salon solitaire. Le son de la cloche n'avait encore fait descendre personne : j'étais donc seul et désœuvré. J'allais me rendre dans le jardin pour y faire un tour, quand j'aperçus la brochure de LARIVE, qui semblait m'attendre pour me servir de passe-temps. Je prends un volume, j'ouvre, je lis debout. On arrive : une, deux, trois femmes. — Que lisez-vous donc là si attentivement ? me demanda Mme de BOUFFLERS, à qui j'avais

fait, comme aux autres, une petite révérence, sans me déranger de ma grave occupation. Venez, venez nous faire part de votre jouissance. »

J'obéis à cet ordre du trio ; j'entame un chapitre. Je vais, je vais, on m'écoute. C'étaient des préceptes sur l'art théâtral. Voilà qui va bien ; mais tout à coup vient une anecdote un peu suspecte, que j'entame sans défiance d'abord ; ensuite, je m'effraie ; enfin je m'arrête. Il était temps, en vérité ; l'alarme était au camp, et à tel point que la bonne Mme de Boufflers s'écria : « Mon Dieu, quelle horreur ! » Je me félicitais intérieurement de ma prudente réserve, lorsque, la curiosité l'emportant sur l'indignation : « Eh ! bien, eh ! bien, continuez donc », dit-elle. Et nous de rire. Tout le reste du jour il ne fut question que de la naïveté de Mme de Boufflers et de ma pruderie.

Pendant mon séjour à Épinay, les visiteurs affluaient, soit du village, soit des environs, soit de Paris même. Mme de Luxembourg avait une jolie maison située tout près de notre case : elle nous amenait souvent sa société, et ce fut ainsi que je connus la princesse de Bauffremont, si remarquable par sa céleste figure, si respectable par sa conduite sainte. Tout occupée d'œuvres de charité, elle se donnait aux pauvres comme à Dieu, avec un zèle et un abandon charmants. On la vénérait en l'admirant. Elle prenait le cœur tout entier ; il n'y avait pas un doux sentiment

que n'inspirât cet ange, qu'on appelait princesse, pour lui donner un des noms de la terre qu'elle honorait de sa présence. Je l'ai revue depuis, j'ai fait partie de heureux qui fréquentaient sa maison ou son sanctuaire, et ne l'ai jamais trouvée inférieure à elle-même.

La vie de famille qu'on menait à l'hôtel de Montmorency rappelait les habitudes des vieux temps. On se sentait là dans la compagnie des descendants de nos premiers barons chrétiens. Cette foule de tableaux représentant une longue lignée de grands hommes qui, de siècle en siècle, avaient contribué par leur talent et leur valeur à fonder, soutenir, élever au faîte de la gloire notre grande monarchie ; ces formes de dignité sans morgue dans la représentation ; ce sentiment de respect pour soi-même, afin de ne pas déchoir dans l'opinion d'autrui ; cet assemblage des mœurs traditionnelles de la vieille Gaule, sympathisant, par exception, avec les élégantes manières de la France nouvelle, offraient je ne sais quoi de piquant et d'imposant à la fois, qu'on ne trouvait point ailleurs au même degré ni avec le même éclat.

Mais je m'oublie au milieu de ce monde d'élite. Et comment ne pas s'y oublier? Quand je revins à Paris, ce fut pour y tomber malade, mais malade à tel point que mon médecin me crut perdu. Je me doutais aussi du petit malheur qui me menaçait, mais je pris mon parti en homme

qui n'a rien de mieux à faire. La mort ne vint pas. Je ne fus malade que quinze jours. Pour ma convalescence, elle dura si longtemps que l'air des Pyrénées me fut ordonné. Je me déterminai au voyage. Mme la duchesse d'Uzès, dont les amis étaient semés sur la route du Midi, voulut me mener, et nous allâmes de château en château nous promener sur ces superbes montagnes, dont je vous épargne la description. Après avoir traversé Tours, Poitiers, Angoulême, Bordeaux, il nous restait à visiter, en revenant, Blaye, la Rochelle, Bourbon-Vendée, Nantes, dont nous admirâmes les monuments et les sites ; puis, de retour à Paris, mal rétabli encore, voici ce qui m'advïnt.

Immédiatement après mon débotté, je m'empressai d'aller embrasser un académicien de mes amis, homme d'esprit, de sens et de goût, qui manqua tout net de ces trois qualités, comme vous allez voir. Dans la conversation, il me dit d'un air mystérieux : « Savez-vous que M. de Préameneu est mort? — Oui, lui répondis-je. — Eh bien, sa place devient vacante. Pourquoi ne la postulez-vous pas? — Oh ! pourquoi? parce que je reconnais mon insuffisance! — Bon! bon ! fausse modestie. — Non, ce n'est point fausse modestie, c'est conscience. — Vous ne vous rendez pas justice, il faut vous présenter. — Moi? — Vous. — Je n'aurai jamais une telle audace. — Il faudra donc vous faire violence. — Je ne

crois pas que l'Académie y pense. — Peut-être. » Là-dessus nous nous séparâmes.

Le soir, il m'écrivit qu'il avait délibéré avec ses confrères, qu'il leur avait parlé de moi, que j'étais accepté par eux, que mon élection était assurée. En effet, il y avait pour moi dix-huit voix, et douze seulement en faveur de mon concurrent. Me voilà donc, à l'en croire, académicien *in petto*. En sortant de la réunion, le duc de LÉVIS va chez le Roi, qui lui demande quel est le choix auquel on s'est arrêté. Mon nom est prononcé. Le Roi réfléchit un moment ; puis il dit : « C'est bien ; mais Mathieu de MONTMORENCY avant tout. » Sur ce dernier mot, mes amis, instruits par le duc, ne savent plus que faire. On garde le silence, on n'ose me mettre au fait. J'attends des nouvelles qui n'arrivent pas ; je patiente plusieurs jours ; enfin je me détermine. Me voilà chez mon patron AUGER (1), que je trouve au coin du feu avec son ami M. DROZ. Ma vue les déconcerte ; ils bégayent des paroles sans suite, ils s'embarrassent, et moi je commence à me douter de mon petit désappointement.

Tout à coup le bon M. Droz rompt la glace.

(1) Cet académicien, aujourd'hui oublié, a laissé de curieux *Mémoires*, qu'a publiés la *Revue Rétrospective*, dans son tome XIII (Paris, 1891), 2e semestre (juillet-décembre 1890). Plusieurs pages y sont consacrées à BRIFAUT, auquel Auger reconnait devoir d'être ce qu'il est comme écrivain. Nous avons puisé dans ces *Mémoires* quelques détails biographiques ignorés sur notre héros.

« Tenez, me dit-il, vous nous voyez extrêmement embarrassés, et ce n'est pas sans raison. Apprenez ce qui se passe. » Aussitôt il me révèle le secret de mon ajournement prononcé par une bouche auguste. « Nous n'en sommes pas moins décidés, ajoute-t-il, à passer outre. Vous avez notre parole, nous devons la tenir, et nous la tiendrons. — Oui, oui, reprit Auger, comptez sur nous ; on fera entendre raison au Roi. »

— « Riez-vous? messieurs, leur répondis-je gaiement. Là, voyons, à votre avis, aurais-je bonne grâce à lutter avec un concurrent tel que celui qu'on m'oppose? Le Roi ! Non, non, je n'aurai pas la fatuité d'engager un combat trop inégal. Si j'en venais là, je me donnerais à moi-même un terrible démenti : car je me rappelle un mot de moi au duc de Laval. Nous étions, lui grand seigneur, et moi littérateur chétif, assis l'un à côté de l'autre dans un bal chez Mme d'Osmond. Nous causions avec vivacité sur les affaires publiques, lorsqu'une jolie femme arrive bruyamment, fend la foule et vient jusqu'à nous, cherchant une place que nos galants Français d'aujourd'hui ne songeaient pas le moins du monde à lui offrir, plus occupés de leurs aises que des siennes. M. de Laval, homme d'une autre nature, allait réparer leur tort en donnant son fauteuil, lorsque je l'arrêtai par le bras en lui disant à l'oreille : « Ah ! Monsieur le duc, qu'allez-vous faire? Il ne faut jamais qu'un Montmorency lève

le siège. » Et je mis sur-le-champ le mien à la disposition de la nouvelle venue.

Ma citation eut tout le succès possible auprès de mes deux amis, qui consentirent, mais non sans regret, à m'abandonner jusqu'à nouvel ordre. Mon désistement volontaire les soulagea pourtant d'un grand fardeau. Ils allèrent à M. de Lévis, M. de Lévis au duc Mathieu, qui, touché de mon procédé, me fit dire par le comte de Langeron qu'à la première vacance tous ses amis m'apporteraient leur suffrage, en reconnaissance de mon procédé ; sur quoi je répondis : « Point de simonie ; je laisse à chacun son libre arbitre, content d'avoir fait ce que m'ordonnaient la raison et la justice. » En effet, le seigneur duc, en sa qualité de gouverneur du duc de Bordeaux, avait tout droit au fauteuil, d'après les *us* académiques.

Le Roi, de son côté, instruit de ma conduite, eut la bonté, quand je me présentai quelques mois après pour solliciter la place vacante par la mort du marquis d'Aguesseau, de cabaler, à la lettre, pour moi. J'ai su qu'il avait gagné trois voix à ma cause, et que MM. Delaplace, Lainé et Lally-Tollendal me portaient *per fas et nefas*. Le croirait-on? J'eus la bonhomie d'être affligé de cet embauchage. Je n'aime pas les coups d'autorité, petits ou grands. C'était bien assez que je commisse le péché d'orgueil en me présentant, sans aller encore mériter le reproche de

cabaleur en me livrant au démon de l'intrigue.

Le modeste trône de M. d'Aguesseau me fut disputé par deux hommes de mérite, M. de Barante et M. Lebrun. Leurs titres valaient mieux que les miens, mais mes prétentions étaient plus appuyées que les leurs. Le nombre des boules l'emporta et je fus nommé. J'avoue qu'en voyant l'auteur des *Ducs de Bourgogne* me présenter le combat, j'éprouvai une vive tentation : je voulus lui céder le terrain. J'allai même consulter sa parente, M[me] de Vintimille, mon oracle habituel, pour lui demander ce que je devais faire. L'oracle me défendit de reculer, j'obéis. On sera sans doute étonné de mon peu d'empressement à occuper ce fauteuil si brigué par les plus grands comme par les plus petits ; mais que voulez-vous? J'étais encore dans cet état de souffrance et de faiblesse qui ôte toute énergie et toute initiative à l'âme. Je ne courais pas de moi-même vers le fauteuil, je m'y laissais pousser, plus sensible au zèle de mes amis que touché des honneurs littéraires. Et d'ailleurs, comme je l'ai dit, mon bagage de lauriers ne me paraissait pas assez considérable pour justifier mon ambitieuse candidature. Poursuivons.

Mon introduction dans le sanctuaire académique me procura la bienveillance de MM. Daru (1), de Tracy et de Ségur : ce fut là le résultat

(1) Le comte Daru, d'abord commissaire des guerres ; puis, successivement, ordonnateur en chef, inspecteur aux revues,

qui me flatta le plus : M. de Ségur surtout me prit tellement en affection, qu'il me mit de tous ses dîners et de toutes ses soirées. Veuf et triste, il réunissait chez lui une compagnie peu nombreuse, mais triée. On ne s'entendait pas mieux que l'ancien grand-maître des cérémonies à tenir salon. Sa table n'était pas aussi brillante que sa conversation : si les événements politiques n'avaient pas renversé la nappe, du moins ils l'avaient dégarnie ! Mais qui pensait à cela, quand l'aimable et gracieuse causerie de l'amphitryon nous attachait des heures entières à cette table, où les bons mots suppléaient les bons vins, où le matériel de la vie paraissait si indigne d'attention, les besoins de l'intelligence étant si ingénieusement satisfaits? Nous n'avons pas longtemps conservé, par malheur, l'un des derniers modèles de l'urbanité française. Il avait le tort de ne pas se soigner assez. Je le lui reprochais un jour en lui disant : « Mais songez donc que vous ne vous appartenez pas, vous êtes une propriété natio-

conseiller d'État, intendant général de l'Empereur et ministre des Finances de la Grande Armée, percevait, en cette dernière qualité, tous les impôts de la guerre et tous les revenus du royaume de Prusse, lors de l'invasion de celle-ci. Son irréprochable conscience lui permettait de supporter sans faiblir une des plus lourdes responsabilités qui aient pesé sur un homme.

Inflexible exécuteur des dispositions fiscales de l'Empereur », aucune considération, dit de lui M. de Norvins, ne le faisait dévier du chemin qui lui était tracé. « Le devoir et l'ordre quand même étaient, avec la plus haute intelligence, le travail infatigable, la volonté et l'action, les éléments de la puissante organisation dont était doué ce véritable homme d'État. »

nale. » Il est mort, laissant un vide véritable dans le monde poli. Ses Mémoires sont d'un ton exquis ; ils n'ont qu'un tort, leur brièveté. Je lui en demandai la raison ; il me fit une réponse que je ne rapporterai pas : c'est la seule fois que je ne l'ai pas entendu parler bon français.

La guerre entre partout, même dans les Académies. Elle vint tout à coup troubler la nôtre à propos de cette loi d'amour qui n'engendra, comme on sait, que la haine. Le premier corps littéraire de la France crut qu'il devait soumettre au Roi quelques observations, dans son intérêt autant que pour l'honneur de la pensée, sur un projet qui lui semblait dangereux, mal conçu et, de plus, inexécutable. En conséquence, la majorité de la compagnie nomma une commission chargée de composer une adresse à notre protecteur naturel : là étaient déduites les objections contre le *fœtus* ministériel. Cette adresse, faite et envoyée dans les formes voulues, ne fut pas accueillie avec faveur. Nos commissaires perdirent les places qu'ils occupaient ; la colère s'en mêla, les têtes s'exaltèrent. Je vis le moment où le plus saint des devoirs allait être proclamé parmi nous ; mais heureusement nous avions pour directeur un Daru, c'est-à-dire un sage, qui ne s'avisa point de prononcer impérieusement le *quos ego* ! Il n'eût fait que soulever davantage les flots courroucés ; il se contenta de nous répéter :

Pax vobiscum, et tout rentra dans l'ordre. Les turbulents se turent ; l'adresse ne fut point publiée, comme le demandaient certains meneurs ; le projet de loi lui-même rentra dans les cartons du ministère de la justice. On fit des feux de joie sur les boulevards, on tua des gendarmes. M. de CHATEAUBRIAND (1), qui avait parcouru le théâtre de ces saturnales, me dit : « J'ai cru voir repasser la Révolution ; » et j'aurais pu lui répondre : « C'est vous qui l'avez remise en selle » ; car il avait été le premier agitateur de notre compagnie, très inoffensive de sa nature.

Quoi qu'il en soit, à peu de temps de là, nous eûmes une élection à faire, et elle fut faite par l'esprit de parti qui, du moins, cette fois, ne fut pas aveugle. ROYER-COLLARD (2), le chef des doctrinaires, le général de l'opposition à la Chambre des Députés, devint membre de l'Aca-

(1) BRIFAUT n'aimait pas CHATEAUBRIAND ; le parti classique auquel appartenait Brifaut ne pardonnait pas à l'illustre romantique d'avoir salué les débuts de VICTOR HUGO et de l'avoir qualifié « enfant sublime ». En pleine Académie, Brifaut lança cette épigramme : « Vous êtes comme LOUIS XIV, M. de Chateaubriand, vous voulez nous faire légitimer vos bâtards. »

(2) Mme de Boigne a dit de ce personnage : Il « possède une de ces ambitions occultes, qui prétendent obtenir en ayant l'air de tout dédaigner... Il s'était fait une grande existence avec un peu de talent et beaucoup d'emphase. On peut citer de lui deux ou trois discours remarquables et un grand nombre de mots plus creux que profonds. » On sait la manière hautaine dont il accueillit Alfred de VIGNY, quand celui-ci alla lui faire sa visite de candidat à l'Académie. « Je ne lis plus, monsieur, je relis », dit-il au poète, légèrement décontenancé par cet accueil peu courtois. (Cf. *Chronique médicale*, 1er janvier 1908).

démie française, à l'universalité des suffrages : plusieurs de nos confrères n'étaient pas venus à la séance, de peur d'orner son triomphe par la défaite de leur candidat resté anonyme.

Qui devait aller soumettre à la sanction du Roi le choix de la Compagnie? C'était moi, en ma qualité de directeur. Je me rendis donc aux Tuileries, assez inquiet sur l'accueil qui m'attendait, ne craignant pas un refus formel, mais certain que l'approbation serait gâtée par plus d'une observation critique. Je me trompais. Le Roi me reçut avec une grâce tout à fait encourageante, parlant du nouvel élu en termes mesurés, mais obligeants. « Je n'ai point, me dit-il, d'objection contre ce choix-là. Je me rappelle que M. Royer-Collard a été royaliste avant beaucoup d'autres, et je veux oublier le reste. »

Aussitôt je reprends : « Sire, je reconnais bien là Votre Majesté ; vous ne voulez voir en France que des Français. » Le Roi alors, me regardant d'un air charmant : « Entre nous, me réplique-t-il, ses discours ne sont pas ce qu'il faudrait. — Ah ! Sire, si ses discours ne sont pas toujours à votre gré, je réponds de ses sentiments. — Bon ! bon ! je consens à le croire ; mais à coup sûr il ne pense pas comme *nous*. Et votre Académie, savez-vous qu'elle était un peu sortie de ses attributions? — Me permettez-vous, Sire, d'essayer sa justification devant le Roi? C'est à elle que je dois l'honneur d'être aujourd'hui en



ROYER-COLLARD, HOMME POLITIQUE ET PHILOSOPHE

présence de Votre Majesté ; je ne saurais trop faire pour lui en marquer ma reconnaissance. — Dites, dites, je ne demande pas mieux que de vous entendre.

— Eh bien, Sire, repris-je, oserai-je représenter au Roi que l'Académie, en se permettant la démarche qu'on lui a reprochée, n'avait nullement l'intention de lui donner une indiscrète publicité. Sa position, ses rapports avec les hommes de lettres et les imprimeurs lui avaient procuré des connaissances précieuses, qui pouvaient éclairer l'obscure question qu'on discutait ; elle a cru qu'il était de son devoir de déposer aux pieds de son auguste protecteur son tribut d'expérience et de réflexions ; elle a eu tort, vous l'avez condamnée, elle s'est condamnée elle-même ; vous lui avez dit de se taire, elle a gardé le silence, et ce silence vous a prouvé sa soumission. »

Un sourire de satisfaction se manifesta dans les yeux du Roi. « C'est vrai, c'est vrai, dit-il d'un air épanoui ; depuis ce temps-là je n'ai eu qu'à m'en louer ; mais il est fâcheux qu'on m'ait forcé à être sévère à l'égard de trois écrivains que j'estime, qui ont rendu des services à la monarchie, et qu'il a bien fallu punir. — En vérité, Sire, je crois que Votre Majesté ne s'y est pas déterminée sans peine. Lancer le tonnerre sur des rossignols ! Est-ce que le Roi n'en a pas eu quelque regret ? — Oui, oui, mais tout l'exigeait. Au surplus, cette loi, qu'en pensez-vous, *entre vous et moi* ?

— « Sire, puisque vous me permettez de m'expliquer sur ce point délicat, j'oserai vous dire qu'elle n'atteignait pas au but, à force de vouloir frapper partout. Je crois qu'on aurait dû se borner à réprimer la licence des journaux, et alors on eût trouvé, non seulement dans les Chambres, mais encore dans la France, un assentiment général. — Il est certain, dit le Roi, que cette licence devient de plus en plus intolérable. Je leur ai deux fois accordé la liberté qu'ils désiraient, et vous voyez. A mon avènement j'ai cru qu'ils me sauraient gré de ce bienfait ; je m'étais étrangement abusé ! Que faut-il faire maintenant? Car enfin une loi répressive est nécessaire, vous ne le nierez pas. — Sire, elle est aussi indispensable qu'infaisable. — Comment? — Du moins, j'en ai peur, Sire. Les Français, auxquels fut accordé l'exercice d'une liberté illimitée, ont pris cette faculté pour un droit ; ce qu'on leur retranchera, ils le regarderont comme un vol. C'était en créant la Charte qu'il aurait fallu promulguer les lois qui en expliquaient ou en modifiaient les dispositions. Maintenant il est bien tard pour apporter des entraves à la liberté des écrits ; maintenant tout devient obstacle ; et pourtant, je le reconnais, on ne peut pas laisser l'autorité désarmée. — Non, sans doute : aussi je compte bien faire adopter l'an prochain une loi qui arrête les désordres de la presse. Ah! çà, vous entendez, tout ceci entre nous.

Ensuite, le Roi, qui était en train de faire des confidences, me parla de plusieurs plans politiques qui roulaient dans sa tête ou dans celles de ses ministres, me demandant mon avis sur toutes ces matières avec tant de sérieux qu'il ne tint qu'à moi de me regarder comme un homme à portefeuille. En conscience, j'étais obligé, tant il montrait de bonhomie et d'expansion, de me tenir en garde contre moi-même : car sa familiarité douce et franche me gagnait tellement que j'avais peur de m'oublier et de faire reparaître le ROI. Enfin il me ramena au premier sujet de notre conversation, en se plaignant des troubles occasionnés par le retrait de sa triste loi d'amour. « Cinquante personnes blessées ! » s'écriait-il avec une irritation bien naturelle et bien juste. Je tâchai de l'apaiser en lui citant l'exemple des Anglais, que nous avions le malheur d'imiter un peu trop. — « Et très mal, répliqua le Roi. Moi, j'ai vu Londres ; je sais comment les choses s'y passent, et je puis affirmer que si des désordres se manifestent un jour, le lendemain tout est tranquille. — Mais, Sire, il me semble que le lendemain nous sommes aussi rentrés dans un calme parfait.

— « Grâce aux mesures qu'on a prises, s'est écrié CHARLES X. — Hélas ! Sire, Votre Majesté sait mieux que personne qu'à la suite des Révolutions, il reste toujours un grand nombre de mauvais esprits, d'hommes ardents, de carac-

tères aventureux, qui cherchent à exploiter l'allégresse publique au profit de leurs passions, et qui parviennent quelquefois à réussir un moment. Mais il faut séparer d'eux la bonne France qui vous est dévouée, qui professe des sentiments royalistes, qui met la soumission aux princes et aux lois dans le rang de ses premiers devoirs et qui ne manquera jamais à votre appel. Sire, je suis de cette France-là. — « Oh! je le sais bien ! », me dit vivement le Roi avec un accent qui me remua tout le cœur. Après ce mot, il me renvoya, en me répétant à mi-voix : « Tout ceci entre nous, vous comprenez. »

A peine de retour chez moi, j'entends annoncer M. Royer-Collard. Curieux de connaître le résultat de ma visite aux Tuileries, il se hâta de me demander où en était son affaire, et si le Roi avait ou n'avait point fait de façons pour le placer définitivement au rang des quarante immortels. Je ne lui cachai rien de ce qui le concernait, mais je me tus sur le reste. — « Voilà bien le Roi, me dit-il ; excellent quand il est livré à lui-même. Savez-vous pourquoi je ne vais jamais au château? C'est que je crains l'ensorcellement. Oui, cet homme a je ne sais quoi de si affable et de si ouvert, que, bon gré, mal gré, on s'y laisse prendre, et on ne s'appartient plus. — Et vous croyez donc que toutes ces démonstrations séduisantes ne sont qu'un jeu joué? — Non, mais je défends ma liberté. Voyez où en seraient les

hommes de valeur, s'ils allaient se mettre dans la dépendance de la garde-robe. — On peut être obéissant sans être esclave. — A quoi bon faire sa cour à des rois, quand on peut converser d'égal à égal avec ses amis? — Oh ! si c'est une affaire de cœur, je n'ai rien à dire. — Que pensiez-vous donc que ce fût? — Peut-être une affaire d'orgueil. »

Il se leva brusquement en me remerciant d'avoir si bien soutenu sa cause, sans le compromettre et sans l'avilir. Je le reconduisis par honneur jusqu'à la porte de la rue, ce qui lui parut tout simple. Un philosophe n'est-il pas plus qu'un roi? — « Adieu, monsieur, lui dis-je en refermant ma porte, jusqu'au revoir *chez vous*; car je désespère de retrouver Platon dans le palais de Denys. »

Quand je fus seul, je me demandai avec inquiétude si je ne l'avais pas blessé par un langage un peu vif, et s'il convenait bien à un jeune homme de faire la leçon à son doyen. Les remords s'emparèrent alors de moi, et je n'eus point de repos d'esprit, tant qu'il ne me fut pas prouvé que cet illustre penseur ne me gardait point rancune, comme je devais le craindre. De la rancune ! lui ! Jamais je ne l'ai vu sans éprouver les effets de sa bienveillance. Elle allait même si loin, et je la méritais si peu, que souvent j'en étais confus. Honneur à sa mémoire ! respect à ses vertus !

Il est certain (j'en reviens à CHARLES X) qu'il

faut bien du talent aux rois pour parvenir à déplaire ; mais ce charme qui accompagnait toujours le nôtre, ne tenait point au prestige de la royauté ; il le devait à ce besoin d'aimer et de se faire aimer, qui donnait à toutes ses paroles un accent que l'art et l'étude ne sauraient trouver. Je l'ai vu souvent au milieu de sa cour, dans les cérémonies d'apparat, et je me suis convaincu que jamais la grâce n'a manqué à ce juste. Son frère même, Louis XVIII, séduit comme les autres, lui disait un jour : « Mais, mon frère, qu'est-ce qui vous souffle tous les mots heureux qui vous échappent? — Eh! Sire, peut-on mal parler quand on vous loue, par exemple? Ce n'est pas mon expression qui plaît, c'est mon sujet qui est heureux. »

S'il est un roi qui ait su mettre le monde à son aise devant lui, c'est bien ce bon, cet attachant monarque. Je me souviens encore de la complaisance qu'il mit à m'écouter, lorsque je lui fus présenté après ma réception dans le Sénat littéraire. Le Directeur, qui devait procéder à cette formalité d'étiquette, n'eut pas plutôt fait avancer M. Guiraud et moi, les deux derniers élus, que Charles X engagea la conversation avec un enjouement et une vivacité qui nous annonçaient l'ami des lettres et non leur protecteur.

On traita divers sujets sérieux et badins. Enfin, il fut question du théâtre, lieu commun inévitable en présence de deux tragiques. Le Roi, qui

avait eu du goût pour Mlle Contat, ne manqua pas cette occasion de faire l'éloge de cette admirable actrice ; et puis vint naturellement la critique des acteurs nouveaux. Quel mauvais ton ! quel défaut d'élégance ! Quelle ignorance de tous les usages ! Ah ! la politesse et la grâce sont perdues depuis la retraite de Mlle Contat. — « Sire, sire, m'écriai-je, Votre Majesté oublie Mlle Mars (1). — Oui, oui, vous avez raison : celle-là encore, elle est la conservatrice des bonnes traditions ; mais après elle, rien. — Aussi est-ce son désespoir, Sire. Elle a surtout un interlocuteur obligé, M. Damas, qui l'embarrasse cruellement par la brutalité de son jeu. Elle m'en parlait l'autre jour presque en pleurant ; et moi, je lui répondais : Tâchez de vous passer de lui. Il y a là un jeune acteur doué d'esprit et d'intelligence, formez-le, faites entrer votre âme dans cette enveloppe-là, et vous verrez. — Oh ! bon ! réplique-t-elle ; croyez-vous qu'il m'écoute? Hier j'ai voulu lui donner un conseil. Savez-vous sa réplique? Mademoiselle, je n'ai pas besoin de leçon ; ici, nous sommes tous égaux. — Hélas !

(1) Mlle Mars se trouva souvent en rivalité avec de grandes dames, sur le terrain de l'amour. Une fois, un bel officier de hussards, prénommé Fortuné, et qui avait nom de Brac, fut l'objet de cette double compétition. Il courut alors, dans le monde et le demi-monde, un petit billet ainsi rédigé : « Il a été perdu depuis la rue de la Tour-des-Dames jusqu'à la rue de *** un beau brac répondant au nom de Fortuné ; ceux qui le trouveront sont priés de le ramener à Mme la duchesse de *** ou à Mlle Mars, sociétaire de la Comédie-Française. » On s'amusait de peu en ce temps-là !



L'ACTEUR DAMAS

(Premier Théâtre-Français).

ai-je dit à la pauvre actrice, il ne faut plus songer à ce drôle. S'il croit à l'égalité, il fera un mauvais marquis. » — Et le Roi, que fit-il? — Le Roi se prit à rire.

A travers le tourbillon d'affaires, de devoirs, d'occupations et de frivolités qui m'entraînait, ma santé, toujours avariée, continuait d'inquiéter mes amis et d'embarrasser mes médecins. Plus embarrassé que ceux-ci, moins inquiet que ceux-là, je me trouvais entre M. Tant-Pis et M. Tant-Mieux, dont l'un me disait : Faites ceci, l'autre : Faites cela ; et je ne faisais rien de peur des bévues.

Un beau matin, entre dans mon cabinet Mme d'Hilliers, que nous avons laissée à Saint-Germain, et qui me tint ce petit discours plein d'une éloquence féminine : « Laissez-moi là vos donneurs de julep ; venez respirer l'air de nos champs, l'odeur de nos jasmins. Nous sommes tous aimables chez moi, nous avons tous de l'esprit : nous vous promènerons, nous vous amuserons. Nous vous rendrons la vie si douce et si agréable, que vous serez guéri par le plaisir au lieu d'être tué par les drogues. Voulez-vous plus? Vous aurez plus. Nous vous ferons dîner sous une tente de fleurs, dans une atmosphère de parfums. Vous mangerez des fraises en cueillant des roses. Vous pourrez vous croire au banquet de Platon, et vous aurez mieux qu'Aspasie ; car je serai là. » Comment répondre à ces folies charmantes? En

riant et en allant avec celle qui les débitait si gaiement.

Je suis installé dans son bel hôtel de Saint-Germain. On m'y donne une chambre délicieuse, d'où je voyais se développer devant moi une magnifique campagne, semée de bois, entrecoupée de rivières, avec des prairies pour tapis et des aqueducs pour couronnement. Quand je me levais, je courais à ma fenêtre pour jouir de cet éblouissant panorama, qui me révélait chaque jour de nouveaux aspects, de nouvelles beautés ; et, après m'être rassasié d'admiration, je remerciais la nature, à qui je devais ces jouissances peu coûteuses, mais si douces, si pures que toute ma journée s'en ressentait ; tant je supportais légèrement la vie, moi qu'elle écrasait de son poids quelques jours auparavant.

Enchantée de ma demi-résurrection, notre brillante comtesse triomphait. Pour achever de me ranimer, elle me mettait partie de plaisir sur partie de plaisir ; une fête n'avait pas plutôt cessé que je voyais naître une autre fête. Elle nous donna la comédie ; elle fit venir POTIER, l'acteur à la mode, dont le jeu nous charma comme toujours, mais dont la conversation fut un rabat-joie. Il n'avait ni maintien ni mesure. Il jetait les trivialités à travers les jolis mots de la compagnie ; il était familier sans aisance et fat sans grâce. Nous en eûmes bien vite assez : on le congédia, comme le sage de la Grèce éconduisait

les poètes en les couronnant de fleurs ; pour lui, il eut encore un supplément de faveur auquel il ne fut pas insensible : il partit le rameau d'or à la main.

Parmi les hôtes et les hôtesses de ce palais d'Armide en raccourci, figurait assez singulièrement une femme très connue, trop connue, une femme sans esprit, mais non pas sans bonté, à qui ses flatteurs rappelaient, ce que lui taisait son miroir, qu'elle fut belle, très belle, et qu'elle enchaîna plus d'un cœur, notamment celui du grand [chambellan dont elle devint la femme quand il n'en voulut plus pour maîtresse : en un mot, la princesse de Talleyrand (1).

Cette ci-devant merveille était alors chargée d'un énorme embonpoint ; elle avait peine à marcher, peine à digérer, peine à tout. On aurait dit que la vie, cette vie dont elle avait fait quelque chose de délicieux, devenait pour elle une tâche de fille repentie ; elle en ramassait

(1) Native des Indes Anglaises, Catherine-Noël Worlhée, femme divorcée de Georges-François Grant, avait épousé Talleyrand le 10 septembre 1802. Chez cette « courtisane devenue grande dame, les restes d'une grande beauté décoraient sa bêtise d'assez de dignité. » On reconnaît là le coup d'une patte féminine. Mme de Boigne, car c'est à elle que nous empruntons le trait, en a cité bien d'autres, qu'il serait trop long de rapporter. C'est Mme de Talleyrand qui répondait à quelqu'un qui lui conseillait de faire ajouter de plus grosses poires à ses boucles d'oreilles de perles : « Vous croyez donc que j'ai épousé le Pape ! » Malgré sa bêtise, elle ne manquait cependant pas d'un certain bon sens, à ce qu'assurent ceux qui l'ont connue ; et quand la séparation d'avec M. de Talleyrand eut lieu, son attitude fut des plus correctes, contrairement à ce qu'on se serait attendu.

péniblement les restes, en regrettant feue sa jeunesse. Vous comprenez que, peu spirituelle et le comprenant, elle ne parlait guère ; mais quand elle nous contait quelques-uns des mille tours d'adresse de son mari, l'habile prestidigitateur, elle ne laissait pas de nous intéresser. C'est elle de qui le malin MICHAUD (1), mon confrère, disait si drôlement : « Voilà pourtant la femme d'un prince et d'un évêque qui n'a de place ni à la cour ni à l'Église. »

Dans nos courses à travers la forêt de Saint-Germain, notre calèche se trouva vis-à-vis celle de la duchesse de DURAS, malade encore comme moi, et comme moi retirée dans ce beau séjour. Elle me gronda : je n'avais pas songé à elle, et je la savais établie là. Dès le lendemain, je réparai mon tort. J'allai présenter le spectre à sa porte. Son valet de chambre recula. Il prit ma tête pour celle de Méduse. Quand je me fus nommé, il dit au serviteur qui m'accompagnait : « Quoi ! c'est

(1) MICHAUD, au dire du Dr L. VÉRON, qui l'avait beaucoup connu, était un vieux catarrheux : « Il toussait toute l'année... sa poitrine, pendant la toux, résonnait comme un magasin de porcelaine où on aurait tout brisé. Tout enrhumé de profession qu'il fût, il partait à plus de soixante-trois ou soixante-quatre ans pour Jérusalem. Il en revenait, il buvait du vin de Champagne, s'entourait de jeunes gens ; et la pathologie lui joua ce mauvais tour, qu'après avoir souffert toute sa vie d'une maladie de poitrine, il mourut d'une maladie d'entrailles. On défend à la mort d'entrer par une porte, elle entre par une autre. Mais malgré son grand entrain, Michaud gardait la chambre pendant les grands froids de l'hiver ; c'était d'une sage prudence. » *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, I, 372.

lui ! Mais je ne l'aurais jamais reconnu. Que lui est-il donc arrivé? » Il est toujours flatteur de produire une telle sensation.

Je trouvai la pauvre duchesse dans des douleurs cruelles. Atteinte d'un mal qu'on n'osait qualifier, et qui l'a conduite au tombeau, elle conservait tout le charme de son esprit, mais les papillons noirs l'obsédaient : elle ne rêvait que catastrophes. Peu de personnes fréquentaient alors son salon. Une sévère consigne en éloignait la foule. Je dînai là entre elle, sa fille aimable et bonne, la duchesse de Rauzan, le vicomte de Flavigny et deux autres personnes sans nom.

Je me souviens qu'on parla beaucoup d'un homme de grand talent, dont la tristesse et la sauvagerie formaient une barrière entre lui et le reste du genre humain. L'un des êtres les plus supérieurs en était le plus ennuyé. « Tel est souvent le sort de l'homme de génie, disait Mme de Duras, et je sais pourquoi : il n'aime pas. D'où vient qu'il se refuse au plus doux comme au plus naturel des sentiments? C'est qu'il a laissé entrer l'orgueil dans son âme. Convaincu que pas un être ne le vaut, il dédaigne son espèce, il ne voit que lui sur la terre, il la remplit de son *moi*. Et, victime de cette superbe superstition qui le porte à s'adorer soi-même, barricadé, emprisonné de ses propres mains dans sa gloire, comme dans une tour inaccessible, il éprouve tous les supplices de l'isolement. L'ennui s'empare de ses journées ;

le dégoût s'étend sur tout ce qui le touche ; la nature a perdu pour lui ses grâces, ses parfums, ses couleurs ; la société ne lui montre que des automates, incapables de comprendre les conceptions de sa haute intelligence. S'ils osent porter sur lui un jugement, il sourit de pitié : il ne leur permet que l'admiration. Accourez, nations, pontifes, rois, prosternez-vous, chantez dans toutes les langues le grand homme. Qu'on l'entoure de tributs, qu'on le sature d'encens. Est-ce assez? Son front ne se déride point, son sourcil reste toujours froncé. Dégoûté et non rassasié, il se fatigue de ces hommages et il en veut encore. Plus vous l'élèverez, plus sa tristesse et son dégoût augmenteront, puisque chacun des degrés de son ascension nouvelle le séparera davantage de la foule. Autour de lui, tout lui a paru ruine, poussière, néant ; au-dessus de lui, il ne voit que Dieu, et il le nie pour ne pas reconnaître une essence plus sainte et plus respectable que la sienne ; ou s'il l'avoue, c'est pour l'envier. Vous qui, en applaudissant à ce merveilleux génie, trouviez son sort si désirable, qu'en pensez-vous aujourd'hui? Vous voyez l'incurable plaie ouverte au fond de son cœur, le cercle de tourments où il tourne sans cesse, le vide qui se fait dans l'espace qu'il parcourt entre son berceau et sa tombe. Hélas ! le secret de sa vie nous est révélé. *Le malheureux ! il n'aime pas !* Quelle punition de son orgueil ! »

Tous les auditeurs applaudirent à cette tirade improvisée par le noble auteur d'*Ourika*. Et moi qui me sentais électrisé, je me permis d'ajouter ces paroles aux siennes : « Comparez, dis-je, à ce pauvre grand homme le plus obscur des citoyens. Celui-ci n'a point fait divorce avec la nature ni avec la société, et la société comme la nature lui apporte mille voluptés secrètes. Il ne sait rien, mais il jouit de tout. Son visage sourit à l'enfant qui joue avec ses petits compagnons ; à la femme qu'il voit allaiter son nouveau-né ; au vieillard qui, du pied de la tombe, bénit sa nombreuse famille ; au magistrat, oracle des lois, qu'il vénère ; au guerrier, défenseur de la patrie, qu'il chérit ; au sage, dont l'expérience est le trésor de son siècle, qu'il préfère à tous les autres siècles. Une promenade paisible au bord des fontaines par un vent frais du soir, dans un mois d'été ; un concert délicieux, où des voix humaines, en faisant vibrer toutes ses fibres, remuent au fond de lui-même des sensations ignorées ; un entretien grave ou aimable avec l'amitié ; une lecture instructive ou amusante dans le silence du cabinet, sont comptés par lui au nombre des bienfaits de la Providence. Il est heureux d'un mot bienveillant de ses semblables ; il sent couler sur ses joues les larmes de la reconnaissance, aux preuves de dévouement d'un serviteur. Devant les yeux de sa raison, chaque homme a un degré d'utilité ou de mérite dont il le remercie. Rien ne lui paraît

avoir été créé sans but par le Dieu bon et miséricordieux. Il se croit placé dans le monde pour aider et être aidé, pour donner et recevoir, pour consoler et être consolé à son tour. S'il plie sous un fardeau, il sait quelle main l'en soulagera. S'il a besoin d'un conseil, il nomme sur-le-champ celui auquel il pourra le demander. Comme il va au-devant de tous, tous vont au-devant de lui. Un doux échange de procédés, de soins, d'affections, lui fait regarder la vie avec joie et le monde avec complaisance. Il désire peu ; que souhaiterait-il? Il porte en soi le principe de toutes les félicités : il aime. Quel dédommagement de la médiocrité ! »

Chacun fut de mon avis. Nous sortîmes de table sur ces réflexions philosophiques, pour aller prendre le café, qui a bien aussi sa philosophie. Cette soirée fut la dernière que je passai avec la malheureuse duchesse, qui partit peu de temps après pour Nice, où une déplorable mort mit fin à ses jours qui devaient être plus longs, placés comme ils l'étaient sous la protection de la gloire et des vertus.

Je vis chez Mme de BELLEGARDE un homme qui, depuis, joua, pour son malheur, un assez grand rôle politique. C'était le fameux comte de*** (1). On ne pouvait voir une figure plus

(1) Il s'agit, vraisemblablement, du comte de LABÉDOYÈRE ; c'est à Mme de BELLEGARDE (dont il est question ci-dessus).

noble, une taille plus avantageuse, ni des manières plus élégantes. Il eut quelque envie de se lier avec moi ; mais ses opinions, qui ne cadraient guère avec les miennes, me tinrent à distance, et je me suis applaudi plus tard d'avoir résisté à mon instinct qui me portait vers lui.

C'est de la terre des Marches, appartenant à Mme de BELLEGARDE et située en Savoie, qu'il partit pour aller rejoindre NAPOLÉON, débarqué à Cannes. La pauvre châtelaine essaya bien de le retenir. Elle l'enferma même dans sa chambre ; mais il sauta par la fenêtre et disparut. Son empereur, avant d'avoir reconquis le secours de son bras et de son épée, avait échappé à un péril imminent et qu'il n'a jamais soupçonné. Selon le récit de la comtesse, après le débarquement, opéré sans coup férir, le hardi chef de six cents soldats, qu'il menait à la conquête de la France et peut-être du monde, le héros de l'histoire et du roman, las d'une route pénible, et voulant faire reposer avec lui sa petite troupe, s'arrêta dans un village où il resta deux heures à reprendre haleine. Quand il se fut un peu rétabli dans la première maison qui s'ouvrit pour lui, il descendit

et chez laquelle il s'arrêta pour déjeuner, que le vaillant officier dit ne pas douter de la réussite du plan de Napoléon, et qu'il faisait tous ses vœux pour son succès. Au moment où il montait à cheval, Labédoyère aurait encore dit à son hôtesse : « Adieu, madame, dans huit jours, je serai fusillé... ou maréchal d'Empire ! » La première partie de la prédiction fut, on le sait, réalisée, mais plus tard qu'il ne l'avait prévu.

au jardin. On l'aperçut à travers la haie du jardin limitrophe, qui appartenait justement à l'un des plus anti-bonapartistes du pays. Ce dernier se dit : « Bonne occasion pour nous défaire de notre ennemi ! Ne la laissons pas échapper. » Et de courir dans sa chambre et de prendre son fusil, de le charger, de revenir le placer dans les interstices de la haie, et de coucher en joue cette grande destinée, qu'il tenait en arrêt au bout de son fusil. Tout à coup un scrupule traverse son esprit : « Tuer un homme ! Est-ce permis? Allons consulter M. le Curé. » Il court au presbytère. Il soumet le cas au pasteur, qui lui répond : « Mon ami, laissons faire la justice de Dieu. » Sur cette parole, il déposa son arme, et NAPOLÉON rentra sain et sauf dans Paris. A quoi tient, pour les plus hauts génies, le triomphe ou la chute? Quelquefois au caprice d'un manant.

Outre les grandes sommités parisiennes, Mme de BELLEGARDE recevait aussi les petites puissances étrangères. Par exemple, je vis un soir arriver chez elle une des trente ou quarante princesses de ***, qui revenait tout effarée de l'hôtel TALLEYRAND, faisant des haut-le-corps et des « hélas ! » inimaginables, et à propos de quoi? A propos d'un dîner que lui avait offert le grand chambellan. Il n'y avait rien là de répréhensible. Non, mais voici le tort. Après lui avoir donné la main galamment, après l'avoir placée plus galamment encore à sa droite, M. de TALLEYRAND,

pendant tout le repas, était resté muet, ce qui s'appelle muet ; bref, il n'avait pas desserré les dents, excepté pour manger, lui le prince de Bénévent, lui le type du savoir-vivre et du bien dire. La malheureuse princesse était inconsolable de cet affront fait en sa personne à toute la noblesse allemande. « Mon Dieu, ce n'est pas sa faute, répondit Mme de Bellegarde. Je suis bien sûre qu'il a cherché quelque compliment ingénieux, quelque phrase remarquable à vous adresser ; mais les fleurs sont rares dans les jardins d'hiver ; il n'a rien trouvé de saillant ; il s'est tu par impuissance, non par impertinence, j'en suis certaine. — Oh ! bon, répliquait la princesse ; quand il n'aurait fait que me dire deux ou trois mots tels quels en particulier. — Pour cela, princesse, impossible ; il y a longtemps qu'il ne dit plus de messes basses. »

Un autre salon, dans lequel je trouvai encore notre grand diplomate, ce fut celui du gracieux auteur d'*Adèle de Sénanges*, la comtesse de Souza, précédemment Mme de Flahaut. Peu d'amis l'entouraient, mais quels hommes ! M. Maine de Biran, M. de Sismondi, deux ou trois autres esprits de la même valeur : c'en était assez pour rendre la conversation prodigieusement attachante. Au milieu de ce cercle si remarquable, celle qui le tenait se contentait du rôle d'auditrice, tandis que M. de Talleyrand, décidément fidèle à son mutisme, décourageait l'entretien en

lui refusant son concours. Souvent les interlocuteurs s'en allaient convaincus qu'ils avaient ennuyé le meilleur causeur de Paris : car le moyen de supposer que son esprit ne faisait point de dépenses faute de fonds disponibles ! C'était pourtant la vérité. Il est vrai aussi que ces sommeils de son intelligence n'étaient pas longs, et qu'il avait de bien brillants réveils. Il fallait l'entendre chez Mme de RÉMUSAT, chez Mme de DURAS. Oh ! comme il y prenait bien sa revanche !

Tout le monde s'étonnait du mariage de ce génie avec la fée Bêtise, et personne n'acceptait son excuse : « *Elle me délasse de Mme de* STAEL (1). » Il a couru plusieurs versions sur les causes qui le déterminèrent à légitimer par le sacrement, lorsqu'il fut rendu à la condition laïque, une union qui faisait scandale. La plus singulière des versions est celle-ci, que je dois à Mme la duchesse de VICENCE, qui la devait elle-même à l'un des affidés de l'hôtel TALLEYRAND, à ce fameux SAINT-JAMES, si connu par sa grande fortune et par ses énormes dissipations : il contait donc que Mme GRANT, lassée des tergiversations de son amant suranné, qui promettait toujours de lui donner sa main et

(1) Si Mme de STAEL était d'une intelligence supérieure, par contre elle était loin d'être belle. Ne se faisant aucune illusion à cet égard, c'est elle qui disait un jour à sa jolie cousine, Mme NECKER de SAUSSURE, qu'elle donnerait avec joie la moitié de l'esprit qu'on lui accordait, pour la moitié de la beauté dont sa parente était favorisée.

retardait toujours par des *si* et des *mais* le moment désiré, finit par prendre de l'humeur, et que cette humeur s'exhala dans une lettre écrite par elle à une de ses amies. Cette lettre, qui n'avait pourtant pas été envoyée sous le couvert du ministre des Affaires étrangères, tomba, on ne sait comment, entre ses mains. On y lisait des phrases à peu près de la nature de celles-ci : « Le boiteux fait toujours des façons. Quand cet animal-là me tiendra-t-il parole? » Le reste à l'avenant. Qu'on juge de l'irritation de la partie offensée. Une longue explication eut lieu. Les reproches, les récriminations, toutes les horreurs possibles furent adressées et renvoyées de part et d'autre ; enfin, rupture complète pour couronner l'œuvre.

Voilà Mme Grant qui rentre chez elle dans un état qu'on peut concevoir si on a de l'âme. Voici M. de Saint-James qui arrive et la trouve dans les convulsions du désespoir. « Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? » On lui conte le fait. Il tombe de son haut, il veut gronder, on lui impose silence. A quoi bon les réprimandes ! C'est un bon conseil qu'il faut. Quel parti prendre? Comment renouer? On le prie, on le supplie d'employer son crédit, d'apaiser le boiteux. Il démontre victorieusement la folie de la tentative, l'impossibilité du succès. N'importe : il a tant d'empire sur son ami, il a tant de ressources dans l'esprit ! Enfin, on ne lui demande pas de réussir, mais d'essayer. Vaincu par les



LA PRINCESSE DE TALLEYRAND

(Musée Carnavalet)

prières, les larmes, l'obstination de la pétitionnaire, il se résout à faire la démarche en question. Il part et revient au bout d'une demi-heure, annonçant qu'on n'avait pas voulu l'entendre, que tout était fini, et qu'il fallait abandonner la partie.

« L'abandonner ! répond l'héroïne de la galanterie. Ah ! il croit être quitte de moi à si bon marché ! Eh bien ! il va voir. Et vous, pauvre homme, apprenez comment il faut mener votre imbécile de sexe. » En ce temps-là, le ministère des Affaires étrangères était situé dans la rue du Bac ; à côté de ce superbe hôtel était une maison modeste, que Mme Grant avait louée, et dans laquelle on avait établi une porte de communication entre son appartement et celui de son noble ami. Cette porte, on venait de la fermer du côté opposé avec un grand bruit, pour avertir que les barricades étaient là. Elle ne fait que rire de ces démonstrations hostiles, elle sonne : un valet de chambre paraît. « Enfoncez-moi cette porte », il obéit. « Allez-vous-en », il sort.

Quand il est descendu, Mme Grant prend un portrait de M. de Talleyrand, nouvellement terminé et encore privé de bordure. Qu'importe? elle l'attache au bout d'une chaîne d'or, passe cette chaîne autour de son cou, jette un regard d'adieu à M. de Saint-James ébahi et entre chez le ministre en disant à son interlocuteur : « Vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

Ce jour-là précisément, le ministre donnait un

grand dîner diplomatique, et tous les conviés se trouvaient déjà dans son salon. Chacun se lève, court à elle, l'entoure, lui adresse ces paroles banales auxquelles on répond ou on ne répond pas. Elle, de l'air le plus libre et le plus dégagé, reçoit les hommages universels ; puis, s'apercevant que tous les yeux ont remarqué le portrait qui brandillait au bout de la chaîne d'or : « Ah ! messieurs, dit-elle gracieusement, félicitez-moi ; c'est le présent de noces de Monsieur que voilà ! » Qu'on se figure la mine de M. de Talleyrand à ce trait d'audace inouï. Il veut parler, il veut confondre l'effrontée ; mais la réflexion arrive. Que va-t-il faire? Déterminer une scène affreuse, qui le rendra la fable de l'Europe? Demain, tous les ambassadeurs vont écrire à leurs cours et rendre compte de son démêlé avec cette extravagante. Il se donne un ridicule ineffaçable. Toutes ces idées le bouleversent tellement, qu'il reste bouche béante, regarde les saluts redoublés de ces grands personnages à l'épouse future de son Excellence, entend les compliments distribués alternativement par les mêmes bouches, d'abord à elle, ensuite à lui, s'essuie le front, frappe du pied, et, faute de trouver un expédient pour se tirer d'embarras, laisse faire et dire la nouvelle Mme de Talleyrand.

On annonce le dîner, chacun s'y place ; la patronne de la case en fait les honneurs, elle cause, elle rit, elle agace celui-ci, elle attaque celui-là.

Le repas fini, on rentre dans le salon, peu à peu la foule s'en va, et les deux puissances belligérantes restent en présence. Ici les mémoires manquent. De ce tête-à-tête si étrange, que résulta-t-il? Un mariage, on le sait. Mais, pour les moyens définitifs qui l'amenèrent, on en est réduit aux conjectures. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que le bon sens de M. de Talleyrand périt dans une embuscade (1)...

M. de Talleyrand, si diversement jugé, possédait d'éminentes qualités : serviable, généreux, incapable de ressentiment, au-dessus des petitesses de la vanité, il voyait toujours en grand, se plaisait à confondre ses ennemis par de nobles procédés, riait des injures et ne s'en vengeait qu'en montrant plus d'esprit que ses agresseurs. Je connais de lui une infinité de beaux traits.

Une très grande dame, dont il avait fait rayer le nom de la liste des émigrés, se trouvait dans la nécessité de recourir à la bourse d'autrui : elle écrivit au prince pour lui confier sa situation. Elle lui demandait de lui prêter mille francs : il lui en envoya trois mille sous enveloppe, sans un mot d'explication. Comme elle était d'une famille où le nom du ministre n'était pas en odeur de sainteté, il se gardait bien, quand il la voyait quelque part, d'aller à elle et de l'embarrasser

(1) Voilà l'histoire qu'on m'a rapportée. Cette étoffe est-elle de bon teint? A-t-on brodé sur cette étoffe? Je ne garantis rien du tout. (B.)

par quelques paroles ; il se contentait de la saluer avec un fin sourire qui semblait dire : « Ne craignez rien, je garde l'*incognito.* » Aussi cette femme, charmée de sa conduite discrète, ne souffrait-elle jamais qu'on dît en sa présence le moindre mal de celui qui lui avait fait du bien. Mme de GENLIS, qui gagnait toujours de l'argent, et qui trouvait le moyen de n'en avoir jamais, ne sachant de quel bois faire flèche, s'avisa d'offrir à M. de Talleyrand, quoi? Tous ses manuscrits, c'est-à-dire un composé de chiffons indéchiffrables, le tout pour vingt mille francs. Il accepta le marché, prit la malle qui contenait ces inutiles et très inutiles papiers, puisque tous ces romans étaient imprimés, et en fit présent le même jour à la princesse de BEAUFREMONT (Hélène), qui en désirait la possession avec ardeur. Je ne finirais pas si je citais tous les beaux traits qui militent en sa faveur. Reste à savoir s'ils balancent le mal qu'il a pu faire, et si la plaisanterie du comte POZZO DI BORGO n'est pas autre chose qu'une plaisanterie. Quand le Nestor des diplomates mourut, l'ambassadeur de Russie s'écria : « Maintenant qu'il est en enfer, je suis sûr que le diable lui dit : Mon ami, tu as dépassé mes instructions (1)... »

(1) On a parfois attribué le mot à BRIFAUT (le Dr P. Ménière, notamment dans ses *Mémoires*, dont nous avons eu la bonne fortune de publier des fragments inédits, le premier, dans la *Chronique médicale*, 1898, 391 et s.) ; on voit qu'en réalité, c'est POZZO DI BORGO qui le prononça.

On s'étonnera peut-être qu'un poète ne sonne mot des poètes ses contemporains. N'ai-je donc eu aucune relation avec eux? N'ai-je compté nul de mes confrères pour ami? Bien au contraire. Je les ai presque tous vus, fréquentés, aimés, et je m'honorerai sans cesse des témoignages d'affection qu'ils m'ont prodigués, des encouragements donnés par les plus anciens, des applaudissements accordés par les plus jeunes à mes travaux littéraires. Avec quel plaisir je me rappelle nos réunions du matin, ces déjeuners sans apprêt, mais non sans agrément, où MM. VICTOR HUGO (1), ALFRED DE VIGNY, EMILE DESCHAMPS (2), SOU-

(1) Brifaut avait voté, à l'Académie, contre V. HUGO, qui s'y présentait. Il est curieux de connaître les noms de ceux qui firent chorus avec Brifaut dans cette circonstance : à part CASIMIR DELAVIGNE et M. SCRIBE, ce sont d'illustres inconnus, du moins leur gloire n'a-t-elle pas survécu à leur mort. Enumérons-les : DUPATY, ROGER, JOUY, JAY, CAMPENON, FELETZ, DROZ, ÉTIENNE, TISSOT, LACUÉE DE CESSAC, FLOURENS et... BAOUR-LORMIAN.

(2) On peut s'étonner de voir BRIFAUT parler avec tant de sympathie des poètes de la jeune école ; on en sera moins surpris, quand on saura qu'il avait compté parmi les rédacteurs du *Lycée Français*, de Charles LOYSON. Il avait, en outre, adhéré des premiers à la *Société des Bonnes Lettres*, où se rencontraient, depuis 1821, les poètes de la nouvelle École et les défenseurs de la monarchie, et qui était le centre de réunion des royalistes, en même temps que le berceau du romantisme. Jamais Brifaut ne rompit ouvertement avec le Cénacle et il conserva de nombreuses sympathies parmi ceux qui en faisaient partie. M. Jules MARSAN, dans son très attachant ouvrage sur *La Bataille romantique*, a reproduit (pp. 65-66) une lettre charmante de Brifaut à Émile DESCHAMPS, que nous prenons la liberté de lui emprunter : « Mais comment faites-vous donc pour posséder tous les talents? Vous savez plaire, même en désobligeant. Dites-moi votre secret, je vous en prie. Vous vous armez du fouet vengeur,

MET, GUIRAUD et tant d'autres, apportaient si obligeamment chez moi leur riche contingent de vers et de prose ! Mon petit appartement si joli et si frais de la vilaine rue du Bac semblait une ruche d'abeilles, dont toutes donnaient leur rayon de miel, en échange des fleurs qu'elles trouvaient dans leur alvéole. C'était le bon temps alors. Nous croyions tous aux riantes choses de la vie. Nous avions foi au bonheur, nous rêvions les succès, et nos rêves valaient mieux que la réalité ; car les triomphes poétiques, on sait ce que c'est : on voit d'ici le soldat qui suit toujours le char du vainqueur, le sifflet à la bouche et les verges à la main, cruel et inévitable rabat-joie pour toutes les renommées. Eh bien, nous, enveloppés dans notre nuage doré, nous ne tournions pas notre lorgnette de ce côté-là. Franchement admirateurs de la poésie partout où nous pouvions

vous chassez les marchands du temple : je suis un de ces marchands, et au lieu de me fâcher, je ris en me voyant à la porte. Je suis presque tenté de vous adresser des remerciements pour m'y avoir mis avec tant de grâce. Il n'y a que vous à qui ces manières-là puissent réussir. Si vous n'êtes pas pour moi le Sauveur, vous êtes mieux. Je suis proscrit et charmé ! J'aime ma disgrâce annoncée par vous. Je me console de mon arrêt en le lisant. Voilà un de ces prodiges qui me font admirer votre esprit, au moment où vous me forcez à prendre une si triste opinion du mien ! Adieu, monsieur. Il vous appartient d'être le fondateur de la nouvelle loi ; vous ne pouvez manquer de la faire prospérer, vous avez le don de la persuasion et la grâce est en vous. Permettez-moi pourtant de ne pas figurer parmi les nouveaux convertis. Je suis trop endurci pour me repentir, mais je ne vous en crierai pas moins *Hosanna*. Le Pharisien délogé par vous, BRIFAUT. — Paris ou Jérusalem, le 1er mois de l'ère d'Émile Deschamps. »

découvrir un de ses heureux interprètes, nous l'élevions dans nos bras avec des cris d'allégresse, nous proclamions d'avance sa gloire, et c'était de nos mains qu'il recevait la première cassolette d'encens qui venait enivrer son naissant génie. Il me semble que si chacun de nous voulait faire ici sa profession de foi, il avouerait que nos petites matinées furent les plus douces stations de sa carrière poétique.

Quant à mes aînés en littérature, j'ai bien joui si je n'ai guère profité de leurs leçons et de leur société. En songeant aux bonnes et utiles conversations des RAYNOUARD (1), des

(1) RAYNOUARD, dont la tragédie des *Templiers* avait été un triomphal succès, fut moins heureux avec celle des *Etats de Blois*, représentée à Saint-Cloud en 1810. L'Empereur crut voir, dans certains vers, une allusion blessante. Au cinquième acte, en entendant la tirade de Crillon « qui semblait contenir une leçon », l'Empereur fronça le sourcil et dissimulait mal son impatience, en prenant de fréquentes prises de tabac. Le rideau était à peine tombé, qu'un ordre impérial interdisait la représentation de la pièce à Paris. BRIFAUT allait subir le même sort trois années plus tard : en 1813, il ne put faire jouer sa tragédie de *Ninus II* au Théâtre-Français, qu'en remplaçant l'Espagne par l'Assyrie et en changeant complètement le lieu de la scène et les personnages. Cette susceptibilité de Napoléon remontait loin. N'étant encore que Premier Consul, lors d'une représentation de *Mérope*, donnée par TALMA et Mlle MARS, il avait montré de l'humeur, en entendant applaudir le vers fameux :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

« Il n'y a pas là du bonheur, s'écria-t-il devant son entourage, mais du mérite, d'une part, et de la reconnaissance de l'autre. » *Phèdre* fut interdit pendant le procès de MOREAU, à qui on avait appliqué le vers :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Il n'était pas permis de parler de louis, afin de ne rappeler

ARNAULT, des DUVAL, des PICARD, et surtout des BONALD et des CHATEAUBRIAND, je m'étonne encore de n'avoir pas mieux valu. Ils n'ont pas semé sur un bon terrain, et c'était dommage : la semence méritait une plus belle moisson. Je n'en ai pas moins goûté par ces derniers la satisfaction pure de puiser aux sources de l'intelligence et de connaître jusqu'à quelle hauteur la pensée d'un homme peut s'élever, sans produire elle-même des choses dignes de ceux qui l'ont portée sur leurs ailes.

J'ai connu plus tard LAMARTINE (1), et cependant je l'avais connu plus tôt. Ceci a l'air d'une énigme : il faut en donner le mot. Nous allions

d'aucune manière le souvenir de LOUIS XVI; et parce qu'un auteur avait appelé DUBOIS, un valet fripon, le censeur s'empressa d'écrire en marge : « Changer le nom de Dubois, *par respect pour M. le Préfet de Police.* » Après celle-là !...

(1) Dans une publication récente, M. Louis BARTHOU a mis au jour de nouveaux et très curieux documents, établissant les relations qui ont existé entre le poète du *Lac* et de *Jocelyn*, et notre académicien. M. Barthou a publié toute une correspondance, qu'il a donnée comme inédite de LAMARTINE à BRIFAUT (Cf. *Revue de Paris*, 15 novembre 1916), ignorant sans doute qu'une partie de cette correspondance avait été publiée il y a une quarantaine d'années. (Cf. *Precis des Travaux de l'Académie de Rouen*, 1875-76, pp. 328 et s.). Rappelons que Brifaut avait été préféré à Lamartine, quand celui-ci s'était présenté concurremment avec l'auteur tragique, en 1826. Cette épigramme, publiée dans le *Figaro* du 19 juillet de l'an précité, courut dans les petits cercles :

BRIFAUT, GUIRAUD riment ensemble.
Le nom d'Académicien
Avec ces deux noms-là ne rime pas trop bien ;
Ces deux noms-là valent qu'on les rassemble,
Puisque l'on dit qu'ils ne riment à rien.

souvent, lui et moi, dans une maison très fréquentée, celle de l'aimable auteur des *Croisades*. Lamartine, très jeune alors, et moi qui n'étais pas vieux, nous nous mîmes une fois à causer là ensemble. Il débutait dans le monde, il n'avait point de nom ; mais il était, comme il le dit assez naïvement lui-même, un des hommes les plus remarquables qu'on pût rencontrer. Sa belle et noble figure, dont il donne une description si pompeuse et si détaillée, frappait à la première vue : la poésie se jouait sur son front, dont elle s'est trop vite envolée ; ses grands cheveux bouclés lui donnaient quelque ressemblance avec l'Apollon du Belvédère : il paraissait la réalisation vivante de cet idéal jeté en marbre. S'il prenait par les yeux, c'était bien autre chose quand ses paroles d'or tombaient avec un bruit délicieux dans l'oreille. Je ne me lassais pas de l'écouter et je me disais : si celui-là ne fait pas son chemin, il y aura bien du malheur ; puis je me rapprochais de lui pour l'écouter encore. En le quittant, j'éprouvais le désir de le revoir, et ce désir était souvent satisfait, mais ce n'était que chez MICHAUD. Je ne le rencontrais point ailleurs. Il savait mon nom, j'ignorais le sien ; comme je ne suis pas curieux, je ne le demandai point, content et sûr de le retrouver à jour nommé dans le salon de notre ami commun. Quelquefois je le rencontrais au jardin des Tuileries et sur les quais, donnant le bras à une jeune femme au

front pâle, à l'air mélancolique, à la démarche lente, que je croyais être sa sœur, et que



LAMARTINE

depuis... (1) Mais alors je m'en tenais à ma croyance,

(1) C'était Madame Charles, la fameuse Elvire !

et mon imagination ne faisait pas plus de frais.

Quelques années s'écoulent. J'entends parler avec des éloges inouïs des *Méditations poétiques*. Je les prends chez mon libraire, je les lis, non, je les dévore, et tout en les dévorant je m'écrie : « Je connais l'auteur, c'est mon ami anonyme : il n'y a que lui qui ait pu écrire avec cette verve et ce bonheur d'expression, et cette sublimité de pensées et d'images. » J'en étais là lorsque M. de Lagrenée, celui que nous avons vu ambassadeur à la Chine, jeune étudiant diplomatique alors, vint chez moi pour m'engager à déjeuner le jour suivant. Nous avions ensemble des rapports assez suivis, et nous vivions dans les mêmes cercles. J'accepte, surtout quand il m'a promis la présence de l'auteur à la mode, du célèbre Lamartine, de celui dont les trompettes de la Renommée répètent chaque matin les louanges. Voyons, dis-je en moi-même, si j'ai deviné juste. J'arrive à l'heure indiquée ; à peine entré, je reconnais l'homme que je cherchais, et j'éteins ma lanterne.

Si je renouai bien vite avec lui, je n'ai pas besoin de le dire. Notre matinée se passa divinement. Il nous dit des vers nouvellement éclos de son génie ; il les débitait comme un prophète sur son trépied : l'inspiration lui donnait je ne sais quoi de surnaturel. Oh ! avec quelle religieuse attention chacun de nous recueillait dans son cœur ces magnifiques stances, qui le pénétraient

des joies du ciel ! Cette étroite salle à manger se changeait pour nous en un sanctuaire, où les anges faisaient la répétition de leurs concerts séraphiques. Je ne loue pas bien ; mais qui peut louer dignement de telles poésies, quelles paroles ont assez d'éloquence pour peindre les bouleversements de nos pensées, les ravissements de nos âmes, jetées par une magie inconnue dans cet ordre d'incomparables beautés ! La langue poétique semblait s'être agrandie, épurée, perfectionnée. Lorsqu'il eut achevé son hymne lyrique, nous nous regardions tous, muets, haletants, étonnés, éperdus, comme si quelque grand événement avait changé la marche des choses sur la terre. Et qui produisait ces merveilles? Un mousquetaire réformé de vingt-neuf ans.

Depuis cette époque, nous avons vécu, lui et moi, dans une heureuse et douce intimité. Cependant ses courses en province, ses voyages diplomatiques, mille circonstances contrariantes nous séparèrent trop souvent ; car il a toujours eu des goûts aériens, qui le faisaient aller de çà, de là, à ballon perdu. J'ignore quand il se fixera ni s'il pourra jamais se fixer, et le public l'ignore aussi.

Que de sphères il a parcourues et abandonnées ! Que de fortunes il a essayées et perdues ! Poète, diplomate, orateur, historien, homme de tous les partis, porteur de toutes les cocardes, armé de tous les langages, pirouettant avec une rapidité effrayante pour embrasser tour à tour tous les

nuages qui passent devant lui ; criant *vival* ! aux monarchies, aux républiques, aux conservateurs, aux destructeurs ; ami de tout le monde et ne tenant à personne ; jouant ses destinées avec celles de son pays sur la première carte, et s'étonnant toujours d'être accusé de légèreté, incapable d'amour et de haine, d'enthousiasme et de dénigrement ; prêt à tendre la main à qui l'a offensé, comme à oublier qui le sert, mais par-dessus tout séduisant au dernier point : c'est ORPHÉE, LYCURGUE, ALCIBIADE, ESCHINE ; ou plutôt, c'est Protée. On peut, sans être injuste, le gronder, le fuir, l'accabler de reproches, mais jamais haïr sa personne ni mépriser son talent.

Tel ne fut point le vieil et invariable champion de la royauté absolue, M. de BONALD, dont j'eus le bonheur de pouvoir louer le caractère et les ouvrages en pleine Académie française, à la séance de réception de son successeur M. ANCELOT. Aurai-je l'indiscrétion de vous renvoyer au discours que je prononçai alors en ma qualité de directeur? Non ; mais après avoir épuisé ma faible verve sur ce grand sujet, je craindrais d'y revenir maintenant que l'âge a glacé ma plume et stérilisé ma pensée.

Quant à M. de CHATEAUBRIAND, je me réserve de parler de lui plus à propos. Mes admirations ne feront pas défaut à ce génie à part entre les génies de mon siècle.

Je me reprocherais de ne point faire ici une

mention particulière du bon et philosophe Raynouard, si simple, si dénué de prétentions, si peu coureur de succès que la gloire était obligée d'aller le prendre au milieu de ses livres pour lui jeter dans les mains une couronne qu'il laissait tomber dans son chiffonnier : heureux de passer de sa bibliothèque à son jardin, de son jardin à sa bibliothèque, plus heureux d'aider un jeune auteur à franchir les épineuses barrières du théâtre, ou de se dépouiller en faveur d'un frère dans la peine, auquel il apportait le prix de vingt ans de travaux en lui disant : « Tiens, je n'ai pas besoin de tout cela ! »

Retiré à Passy dans une maisonnette simple, proprette et saine, il n'en sortait que pour se rendre à l'Académie française, mais sans prendre le plus long chemin comme La Fontaine. Je le connus au moment où il voulait faire jouer une nouvelle tragédie de sa façon, quelque temps après l'immense et légitime succès des *Templiers*, qu'il n'alla pas voir une seule fois représenter, tant le spectacle de son triomphe lui importait peu ! Sa dernière pièce était intitulée : *Charles I*. Il craignait de passer par les buissons de la police, où les infortunés auteurs laissent toujours une partie de leur toison, s'ils ne l'y perdent tout entière. En conséquence, il fit sonder le ministre Fouché, qui consulta lui-même Napoléon, alors maître de la France, sur ce qu'il avait à faire. « Rien, dit l'empereur ; envoyez-moi Raynouard. » Celui-ci

arrive. BONAPARTE, prenant un air assez riant, l'apostrophe en ces mots : « Eh bien ! vous voulez donc mettre le feu aux quatre coins de Paris? Votre pièce est un vrai brûlot. Retirez-la ; que sous mon règne, il ne soit pas question de ces ouvrages incendiaires. Je suis venu pour éteindre les passions et non pour les laisser rallumer. » Jusque là tout allait bien ; il n'y avait rien à répondre. L'Empereur continuant : « Écoutez, j'ai un plan dans la tête, je veux changer le vieux système dramatique, il est absurde. Vos auteurs grecs avaient fondé sur le ressort de la fatalité l'intérêt de leurs ouvrages. A ce ressort-là il faut en substituer un autre : celui de la nécessité. Il faut qu'au lieu de tuer leur père ou leur mère sans le savoir ni le vouloir, les héros, aux prises avec une situation terrible, entourés d'obstacles qui s'opposent à l'exécution de leurs grands projets, forcés, pour en assurer la réussite, de recourir aux moyens extrêmes, trouvent leur justification dans la nécessité, par qui tout est permis, comme dit VOLTAIRE. *Salus populi suprema lex*, ajouta NAPOLÉON. Voilà ce qu'il faut faire entendre au public. N'êtes-vous pas de mon avis? — Sire, l'idée est neuve, mais peu dramatique. Pour moi, je n'oserais l'essayer au théâtre : j'aurais peur de glacer les spectateurs en blessant la vieille morale des nations. Le parterre français, dont l'éducation n'est pas aussi avancée qu'on le croit, ne saurait s'élever à la hauteur de vos

conceptions. Les grands hommes seuls comprennent les grands hommes, et nous autres du peuple, nous sommes si petits ! » BONAPARTE fronça le sourcil, et fit un signe de tête qui voulait dire : L'audience est finie. Son audacieux interlocuteur s'inclina profondément et partit. Ainsi finit cette singulière controverse, que je livre à la judicieuse appréciation de ceux qui savent lire...

Tandis que nous tournions éperdument dans ce cercle de divertissements peu champêtres, un monarque s'en allait à côté de nous dans l'autre monde. Chacun des conviés à nos fêtes accourait, nous apportait à petit bruit des nouvelles tous les jours plus sinistres. Le duc de GUICHE se jetait soudainement à travers le déjeuner pour dire : — « Le Roi perd la vue, il n'a plus de mains : il a voulu verser hier de l'eau dans son verre, et il l'a répandue, sans le soupçonner, sur toute la table. » Et les auditeurs de s'écrier : — « Relâche au théâtre? » — Non, non ; au contraire, continuez, ne faites semblant de rien, la cour le commande. Si le Roi savait que vous ne jouez pas, il devinerait tout. » Alors on retournait au théâtre : les répétitions recommençaient. Et pourquoi non? N'avait-on pas carte blanche pour s'amuser? Le lendemain, autre alerte, mais toujours défense d'abandonner notre poste comique. On joua donc presque devant le lit d'agonie du Roi de France, et deux jours après, Araminte, Dorante, Lisette

et Crispin portaient des pleureuses. O monde frivole ! O monde heureux de l'être !...

On regarde sans étonnement comme sans curiosité ces grands spectacles des catastrophes royales. Les monarchies s'en vont ; personne ne se met à la fenêtre pour les voir passer : c'est un convoi comme un autre ; on n'y fait plus attention, tant on a vu de ces cérémonies, tant elles deviennent indifférentes. En voilà une qui s'évanouit, on en fagote une autre. Vient un général, nommé La Fayette, qui dit : « Le peuple est souverain. » Et quand il a dit cela, il détrône le souverain d'hier, pour donner la couronne au premier qu'il a sous la main. En déclarant que l'aristocratie est un mauvais ingrédient dans la cuisine politique, ce sublime restaurateur nous sert un roi à la bourgeoise, et il s'écrie : « Tout est fini, voilà la révolution close, nous avons la république couverte d'un manteau royal. »

Hélas ! qu'en sait-il? Rien n'est fini, rien n'est clos que l'ordre social. On le verra, on le voit déjà. Les prolétaires, devenus nos maîtres, élèvent vers le trône des mains menaçantes ; avec le ton de l'autorité, ils demandent qu'on leur paye la conquête du pouvoir. Ils veulent beaucoup, et ils ont le droit de vouloir tout. Les soldats chassent leurs officiers pour en nommer d'autres de leur choix. Nulle juridiction reconnue ; qui oserait donner un ordre à des vainqueurs?

« Ce qui me fait trembler sur notre sort futur, c'est que nous n'avons en France les éléments de rien. Royauté, aristocratie, ce sont des mots : je cherche les choses. Les institutions ne valent que par les hommes qui les défendent ; et où les hommes manquent, adieu les institutions. D'ailleurs, il est des temps, et je crois que ces temps sont venus, où l'espèce humaine a le vertige, où les nations font folie de leur corps, où les sociétés s'en vont, parce que rien ne doit rester, excepté celui qui est assis sur l'éternité.

Nous voilà avec une royauté bâclée, comme on dit, par cent dix-neuf députés sans titres et sans mission pour la faire ; avec une Chambre haute décimée par une Chambre basse ; avec des ministres sans responsabilité établie par la loi ; avec trois pouvoirs, dont les deux premiers dépendent de la fantaisie du troisième.

Gouvernement *métis*, gouvernement impossible, qui se donne pour une transaction, et qui ne sera qu'une transition... Me suis-je trompé?

Peu de temps après cet événement prodigieux, je rencontrai M. de CHATEAUBRIAND chez Mme la marquise d'AGUESSEAU (1), sa plus ancienne amie.

(1) Sans doute s'agit-il de Félicité d'AGUESSEAU, comtesse de SÉGUR, chez laquelle Chateaubriand fit une lecture des *Abencérages*. « Il lisait de la voix la plus touchante et la plus émue... Il entrait dans les sentiments de ses personnages au point que les larmes tombaient sur le papier. » La lecture terminée, on apporta du thé. — « Monsieur de Chateaubriand, voulez-vous du thé? — Je vous en demanderai. » Bientôt un écho se répercute dans le salon : « Ma chère, il veut du thé ; il va prendre du

Revenu avec elle d'Angleterre, où il l'avait connue pendant les jours de l'émigration, il parlait chez elle en toute liberté. Je lui demandai comment il envisageait la situation nouvelle que les partis nous avaient faite. Il me répondit : « Ceci durera quinze ans, ensuite, le déluge. En plongeant les yeux dans l'avenir, vous y verrez l'Europe couverte de petites républiques bien grossières, bien turbulentes, bien dénuées de lumière et de raison. Pour moi, qui lorgne déjà l'éternité, peu m'importe ; mais, comme disait VOLTAIRE dans son temps, nos neveux entendront un beau tapage : Voilà mon horoscope. »

Je lui ai rappelé souvent cette prophétie, surtout à l'expiration des quinze ans de grâce qu'il avait accordés à la nouvelle monarchie, dite bourgeoise. « Eh bien, lui disais-je, la voilà encore debout, malgré vos pronostics et les miens. — Laissez faire, répliquait-il : son heure fatale ne peut tarder. » Six mois après, je revenais à la charge, et il riait : « Attendez donc. Un an ou deux ans de vie, soit en plus, soit en moins, qu'est-ce que cela? Ne voyez-vous pas comme cette monarchie est malade? Elle ne peut aller loin. — Et après, lui dis-je? — Après, vous aurez ce que je vous ai annoncé. »

thé : il demande du thé ! » Et toutes les dames présentes de se mettre en mouvement, pour servir leur idole. Ah ! le grand enjôleur, il les avait toutes à ses pieds, dès qu'il lui plaisait de les avoir, et c'était à qui ramasserait le mouchoir du sultan.

J'avais peu de penchant pour le gouvernement de fait ; mais le monstre de l'anarchie, levant déjà ses griffes sanglantes et ouvrant sa formidable gueule pour dévorer le monde, me jetait dans une telle épouvante que je préférais tout à son horrible triomphe. Je disais comme Mme Swetchine : « Quand le gouvernement s'affermit, je m'afflige : quand il s'ébranle, je m'inquiète. »

Les premiers bruits de la nouvelle révolution avaient jeté Mme la duchesse d'Uzès dans de si vives alarmes, qu'elle courut se réfugier dans ses bois, bien résolue à n'en sortir qu'à bonnes enseignes. Je ne l'abandonnai point, et là nous passions des jours d'une douceur charmante, tout en contraste avec les journées d'agitation qui suivirent la grande semaine. Parmi les occupations simples mais agréables qui nous faisaient oublier les malheurs publics, la lecture comptait pour beaucoup. Quant à moi, l'un des plus intrépides liseurs, je consacrais à ce plaisir la moitié de mon temps. Je me souviens qu'un jour, obligé de faire une recherche dans les vieux journaux, je fus frappé de la violence des débats à la Chambre des Députés qui suivit la Chambre introuvable. Cette lutte des partis me sembla si curieuse que j'abandonnai ma recherche pour m'attacher au nouvel objet de mon attention. En parcourant une série assez longue de séances toujours plus orageuses et plus menaçantes, je m'étonnai que la monar-

chie eût pu résister si longtemps au choc incessant et terrible des partis. Quand on ne fait cette lecture que matinée à matinée, au coin de son feu, en prenant son café ou son thé après un sommeil tranquille et sans entendre le bruit dans la rue, on n'éprouve qu'une demi-sensation, bientôt effacée par les événements insignifiants et paisibles du reste de la journée. Mais au milieu de scènes révolutionnaires, lorsque le tocsin sonne à toute heure, lorsqu'on prend pour ainsi dire l'émeute sur le fait, lorsque rien ne sépare les fureurs de la veille de celles du lendemain, du surlendemain et des jours suivants, ah ! qui peut donner l'idée de l'effroi qu'un lecteur éprouve à ce spectacle où l'accumulation des péripéties amène la multiplicité des émotions?

Les humides soirées de l'hiver rendirent Wideville inhabitable. Il fallut revenir, et dans quel moment ! Le procès des ministres de Charles X commençait. Les caravanes de l'émeute se remettaient en marche ; les pairs, dévoués à tout, même à la mort pour remplir leur mission de justice, ne craignant rien pour eux, mais tremblant pour leurs femmes et leurs enfants, les envoyaient se cacher dans les campagnes voisines de Paris. On avait eu grand soin de les avertir du danger qui les menaçait. Nous assistions tristement à ces déménagements douloureux, à ces adieux qui serraient le cœur ; car chacun se disait à part soi : Nous reverrons-nous? Le dénouement de cette

grande affaire honora les juges, le gouvernement, les collèges, la garde nationale : tous firent leur devoir, maintinrent l'ordre, et cinq malheureux échappèrent à la mort du plus malheureux BAILLY. L'échafaud, dressé en pensée pour eux par une multitude effrénée, ne fut en réalité qu'une prison. Pourquoi faut-il rappeler ces odieuses scènes? Mais le moyen de les passer sous silence, à moins de laisser une lacune dans le récit de ma vie !

Peu à peu l'agitation du peuple cessa : le gouvernement ne fut plus opprimé par la rue. Les pouvoirs réguliers ne virent plus fonctionner à côté d'eux ces rois de contrebande, dont les haillons disputaient aux fracs et aux robes de pourpre le droit de s'étaler sur les bancs parlementaires ou sur les sièges de justice. Les honnêtes gens respirèrent, le commerce reprit confiance, les boutiques se repeuplèrent d'acheteurs, et les salons se rouvrirent au plaisir...

. . . .

On a cité beaucoup de bons et même de beaux mots dont M. de NARBONNE a enrichi nos recueils. Tout le monde les a répétés. Ce qui lui fait surtout honneur, c'est la dernière page de son histoire.

L'Empereur, dans ses caprices de grand homme, l'avait envoyé de l'ambassade de Vienne au gouvernement de Torgaw.

Rien n'est impossible à notre admirable souverain, écrivait alors M. de Narbonne à son

ami, le comte de CHOISEUL, qui m'a montré la lettre : *Sa Majesté a voulu faire d'un plénipotentiaire une sœur grise; elle y a réussi. Me voici maintenant à l'hôpital, où je panse les soldats pestiférés.*

Il gagna la mort à ce métier ; et de toutes ses bonnes fortunes, ce fut la plus digne de son nom.

. . . .

Dussè-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais un dîner curieux donné, au mois de février 1815, par Mme la comtesse de RUMFORD (1) à l'illustre

(1) Mariée très jeune d'abord à l'illustre chimiste LAVOISIER, Marie-Anne-Pierrette PAULZE s'était associée aux travaux de son mari, comme disciple plus encore que comme épouse. Un tableau bien connu de DAVID représente le savant dans son cabinet, se livrant à ses recherches ; sa femme, debout à ses côtés, semble attendre et recueillir ses explications. Elle écrivait, en effet, ses observations sous sa dictée, traduisait et même dessinait pour lui ; elle apprit, dit-on, à graver, et les planches du *Traité de chimie* seraient, réellement, l'œuvre de ses mains ; on doit également lui attribuer la traduction de l'ouvrage du chimiste anglais KIRWAN, « sur la force des acides et la proportion des substances qui composent les sels neutres. » Ce fut Mme Lavoisier, et Mme Lavoisier seule, qui se chargea de publier, en 1805, les mémoires scientifiques de son mari, en les accompagnant d'une préface qui est son œuvre propre. Restée veuve depuis 1794, — elle avait vu, le même jour, son père et son époux monter sur l'échafaud révolutionnaire. Elle reprit sa place dans le monde quand l'ordre fut rétabli, et son salon fut tout de suite fréquenté par l'élite scientifique et littéraire de l'époque : LAGRANGE, LAPLACE, BERTHOLLET, CUVIER, PRONY, ARAGO, HUMBOLDT ; et des écrivains et hommes politiques célèbres ou notoires, tels que GUIZOT, VILLEMAIN, de REMUSAT. Parmi les habitués de son salon, elle ne tarda pas à distinguer le comte de RUMFORD, alors au service du Roi de Bavière, et

fille de M. NECKER, en société avec le comte de LAPLACE, le baron CUVIER, la duchesse de ..., quelques autres et moi. Pendant le repas, qui fut long et surtout amusant, Mme de STAEL se livra bien vite aux intempérances de sa haine contre NAPOLÉON, et il faut convenir qu'elle déploya une verve incomparable. Nous étions tous un peu ses complices. Nos yeux s'étaient tournés vers le soleil levant. M. de Laplace oubliait ses adorations passées, M. Cuvier songeait à plaire aux objets de ses nouvelles génuflexions. Quant à la maîtresse du lieu, comme on faisait une satire, elle se trouvait là dans son centre et applaudissait, mais décemment. Une seule personne, dans tout ce cercle approbateur, représenta l'opposition : ce fut la duchesse de ... Après avoir écouté tous les griefs qui formaient l'acte d'accusation contre le héros déchu, elle les reprit successivement, avec un ordre, une méthode, de plus avec une conve-

qui jouissait d'une certaine notoriété, depuis surtout qu'il avait inventé les *cheminées* et les *soupes* dites à *la Rumford*, devenues rapidement populaires. Le ménage ne fut pas heureux et, à la suite de dissensions domestiques, « que M. de Rumford, avec plus de tact, eût rendues moins bruyantes », la séparation eut lieu, à l'amiable, le 30 mai 1809. On a jugé assez diversement Mme de Lavoisier-Rumford. On s'accorde cependant à reconnaître que si elle avait une certaine intelligence du monde, elle avait des « brusqueries de langage » et des « fantaisies d'autorité », parfois assez déconcertantes. Très entêtée et très revêche, on l'avait surnommée « la lionne de pierre ». Cf. *Lettres intimes* de Miss EDGEWORTH ; *Mélanges biographiques et littéraires*, de GUIZOT (1868) ; *Mémoires des autres*, par la comtesse DASH (Le Premier Empire et les Cent jours) ; *Lavoisier* (1743-1794), par Édouard GRIMAUX (1888), etc.

nance, une mesure qui nous étonnèrent : avouant franchement quelques torts, en palliant d'autres avec adresse ; rappelant les services rendus : la France reconquise sur l'anarchie, les autels relevés, les bannis rendus à leurs foyers, la création du Code civil, l'ordre rétabli dans les finances, nos armées victorieuses sur tous les points de l'Europe : que de titres à la reconnaissance nationale !

De la part de Mme de Staël, quelques magnifiques phrases de plus n'étonnèrent personne. Mais la merveille fut la réplique de la généreuse duchesse. C'était un spectacle aussi nouveau que piquant : on aimait à voir l'aigle défendu par la colombe. La femme de génie, qui avait battu des mains, ne fut pas vaincue ; elle fut désarmée, et sourit en disant à sa partie adverse : « Ah ! sirène, vous m'avez fait désirer ma défaite. »

On sortit de table : la musique vint charmer notre soirée : et, en Français bien élevés, qui savent varier leurs plaisirs, nous oubliâmes le grand homme de guerre pour les chanteurs italiens!

Le soir, au moment du départ, l'aimable duchesse, que je connaissais fort peu, me proposa de me ramener. J'accepte ; nous montons en voiture et la conversation s'engage : « Que pensez-vous, me dit-elle, de ma conversation avec la baronne? N'ai-je pas repoussé convenablement

ses attaques contre l'Empereur? — Au mieux, repris-je : aussi, vous avez vu, madame, toute la galerie se déclarer pour vous. Avec quel feu, quelle conviction, quel épanchement de cœur vous vous êtes exprimée ! — Vous avez donc été véritablement satisfait de moi? — Ah ! madame, qui aurait pu ne pas l'être? — Eh bien, monsieur, j'en suis ravie, d'autant plus ravie qu'aucune de mes paroles n'exprimait ma pensée. — Quoi! madame, ce panégyrique si brillant et si touchant à la fois... — M'était imposé par ma situation. Pouvais-je, moi, belle-fille d'un des favoris de l'Empereur, femme d'un de ses généraux, ornée par lui de titres et de dignités, laisser médire ainsi du bienfaiteur de ma famille? Le fait est que j'ai beaucoup admiré NAPOLÉON, jusqu'au moment où il est entré en Espagne pour s'en emparer. Oh ! alors, la colère s'en est mêlée de mon côté. Je lui avais pardonné maint grief qui me scandalisait pourtant assez : mais pour le coup, adieu l'indulgence.

— J'ai dit tout haut, ajouta-t-elle avec une chaleur croissante, ce que je pensais. *Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même*, c'est-à-dire à mon mari qu'on envoyait guerroyer dans la Péninsule, lui déclarant que, s'il obéissait, je ne voulais plus entendre parler de lui. J'étais dans une indignation qui dure encore. — En vérité, madame, je ne l'aurais pas soupçonné. Comme vous jouez bien la comédie, mesdames ! — Ah ! monsieur, à ma

place, qui n'en aurait fait de même? Mon récitatif était obligé. »

Sur ce propos, nous arrivâmes à ma porte. Je la quittai, bien convaincu que le pauvre Napoléon était coulé à fond dans ce cœur-là. Or, écoutez.

Quinze jours après, Napoléon, sorti de l'île d'Elbe, arrive à Paris, comme on sait. Peindrai-je la rumeur immense que son retour excita, la joie des uns, le désespoir des autres, et le reste? Ce n'est point mon dessein : je n'empiète pas sur le terrain de l'histoire. Il me suffit de dire combien je fus désappointé le lendemain de ce fameux retour, en lisant dans les journaux :

« Hier, l'Empereur a reçu aux Tuileries Mesdames la duchesse de..., la comtesse de..., la marquise de..., la duchesse de... (c'était la mienne), etc., etc., etc. »

Je tombe des nues. Ah ! ah ! me dis-je, encore une mystification ! Je vois, je vois : on avait rompu avec l'infortune, on se réconcilie avec le bonheur. Et qu'y a-t-il d'étonnant? Ainsi va le monde.

Je croyais que la bonne duchesse avait suivi la marche commune, et que sa nouvelle évolution le prouvait. Cependant l'accent, le ton, l'air de cette belle femme, lorsqu'elle peignait son ressentiment contre Napoléon, me revenaient à l'esprit. Il me semblait qu'elle ne devait pas être reléguée par mon dédain au rang de ces âmes vulgaires qui

suivent toutes les directions et qu'on ne retrouve jamais où on les a laissées. A force de me perdre en conjectures, j'en restais là, et j'attendais du temps ou du hasard l'explication de l'énigme.

Au bout de cent jours Napoléon repart, Louis XVIII revient.

A peine de retour à la suite de ses maîtres, qu'il avait accompagnés dans leur retraite momentanée, l'aimable gouverneur du Louvre, M. de Vaudreuil, s'empressa de donner une grande fête pour célébrer leur second avènement ; soirée délicieuse, où l'Orphée Garat (1) fit entendre le chant du cygne.

Là, je me trouvai placé à côté d'une femme d'esprit et de raison, la comtesse Charles de Rouch..., avec laquelle je causai dans les entr'actes. Et de quoi causâmes-nous? Des derniers événements. « Il faut l'avouer, me dit-elle, si nous avons risqué de perdre nos Bourbons, c'est un peu notre faute. Ni politique dans notre conduite, ni prudence dans nos discours. Plusieurs de nos dames affectaient avec les femmes de l'Empire des manières assez méprisantes pour les indisposer à jamais.

(1) Garat était un jeune Basque, à qui Piccini, le célèbre compositeur, dit un jour : « *Toi, tou es la mousique!* » Il avait commencé par étudier le droit ; son père lui ayant supprimé la pension qu'il lui avait servie jusqu'alors, Garat entra comme secrétaire intime au service du comte d'Artois, et fut admis à la Cour comme chanteur-amateur ; il se fit entendre pour la première fois devant le public, en 1794, au Concert Feydeau.

« Tenez, par exemple, au dernier cercle du Roi, avant le retour de Napoléon, j'ai vu ce que je n'aurais pas voulu voir. Après avoir fait ma cour, j'attendais avec plusieurs dames ma voiture dans la première pièce du château des Tuileries, lorsqu'on annonça très haut celle de Mme la duchesse de... (la mienne) ! A ce nom voilà une risée qui s'élève d'un certain côté. — La pauvre offensée, passée par les verges, promène un regard de colère sur les auteurs de l'exécution, et je suis certaine qu'elle est sortie la haine dans le cœur et le mot de vengeance à la bouche. »

C'en fut assez pour m'expliquer la palinodie de la duchesse incomprise. De là, toute une famille en rumeur ; tout un parti qui se croit outragé ; les maris excités par les femmes à des projets de scission, d'insurrection, de révolte ; le tout à propos d'un simple ricanement.

Amour, tu perdis Troie ! Orgueil, tu perds le monde, et tu le perdras toujours !

. . . .

Si vous n'avez pas connu le comte de Nicolaï, le plus beau des vieillards, le plus spirituel des goutteux, vous n'avez rien vu. C'était celui-là qui méritait d'être cité pour modèle. Un grand air, une politesse exquise, cette aisance de la cour que la province contrefait plutôt qu'elle ne l'imite, tout en lui rappelait les habitudes du siècle par excellence. Outre qu'il possédait éminemment la science de l'urbanité, cette science indispensable à

qui veut plaire, cette science qui vous aide à vous passer de toutes les autres, mais que rien ne peut suppléer, nul encore ne s'entendait comme lui à diriger une conversation entre les écueils de la gêne et de la familiarité. Nul n'inspirait mieux la confiance et le respect : il attirait et contenait à la fois. Si vous étiez tenté de vous oublier près de lui, je ne sais quoi d'indéfinissable dans son regard ou dans son geste vous indiquait finement que vous faisiez fausse route, et vous ramenait dans le droit chemin. Qu'il est imposant, disait-on. Mais on disait aussi : Comme il est aimable !

Je fus mené chez lui un beau matin, et je le trouvai assis dans une chaise de malade, comme s'il eût été sur un trône de roi. La goutte, qui s'était emparée des trois quarts de sa personne, ne lui laissait de libre que la parole. Ses mains, gonflées outre mesure, étaient, comme ses pieds, dans un état complet de paralysie. On ne pouvait le regarder sans frémir. Pour lui, il semblait se jouer de ses maux. Il me reçut en vieil ami, me dit qu'il voulait être le mien, et je le pris au mot : de sorte que nous voilà à causer du cœur : on m'avait ménagé mes entrées dans le sien. La confiance s'établit si bien et si vite entre nous, qu'il se mit à me conter son histoire, histoire assez piquante, comme on va voir, mais trop courte à mon gré.

Je vous épargne les détails sur ses premières années. Quoique simple cadet de famille, il avait

eu en patrimoine soixante-dix mille livres de rentes, s'était jeté dans l'état militaire, l'avait quitté pour entrer dans la carrière diplomatique, avait fait un mariage de raison, était devenu veuf, et il en restait là quand la Révolution de 1789, la Révolution mère, celle qui nous a laissé une si belle lignée, vint frapper un peu fort à la porte de notre belle France, qui l'accueillit de son mieux, parce qu'elle était une nouveauté. Pendant qu'on la fêtait, le comte de Nicolai, que l'engouement presque général pour la nouvelle venue n'avait pas gagné, alla voir un personnage considérable, qu'il trouva dans son salon entre deux singulières célébrités : Mirabeau et Guillotin. Heureuse coïncidence !

La conversation fut assez embarrassante ; mais par bonheur, notre héros se trouva bientôt seul avec le maître du lieu, qui crut lui devoir des excuses. — Et sur quoi? dit M. de Nicolai. — Mais sur la double rencontre à laquelle le hasard vous a exposé. — Bon ! reprit notre visiteur, rien d'étonnant à cela. L'un amène l'autre ; c'est le commencement et la fin.

Or, comme la fin lui faisait peur autant que le commencement lui déplaisait, il se détermina prudemment à ne pas attendre que M. Guillotin entrât en fonctions après M. Mirabeau. Vif et imprévoyant à la manière des Français, dédaigneux de tout calcul selon l'usage des grands seigneurs, il part, il laisse en France sa belle for-



MIRABEAU

tune, prend la poste en souhaitant à sa patrie de redevenir habitable, et va demander aux rives du Rhin le secret de vivre heureux qui s'était perdu sur les bords de la Seine.

Qu'arrive-t-il? Le voilà émigré, le voilà ruiné, mais il a du moins la vie sauve. Ce n'était point assez : il fallait subsister. Cinquante ans et la goutte : quel pauvre actif ! A quoi pouvait lui servir sa ci-devant épée? Il ne voulait pas la tirer contre son ingrate patrie. Outre l'art de se battre, il ne savait rien. Pardonnez-moi, il savait plaire, même à cinquante ans ; mais il ne s'en doutait pas, il ne le croyait pas. Pour lui rendre la foi, il fallut qu'une femme, belle, jeune, riche, bien née et bien avisée, vînt lui dire à l'allemande : « Épousez-moi. — Mais je n'ai pas le sou. — Peu m'importe ! — Mais je suis vieux. — Cela n'est pas vrai. — Mais je suis podagre. — Je vous soignerai. — Mais je n'ai que ma figure. — Je la regarderai. »

Vous voyez qu'on était exactement le contraire de lui : on avait réponse à tout. Il réfléchit, ou plutôt, sans réflexion il se laissa patiemment donner un hôtel, des châteaux, des gens, une existence digne de son nom, et on crut que c'était lui qui donnait tout. Jamais contrat ne fut plus drôle. Il en riait encore en me contant la chose.

A ma seconde visite, qui ne tarda pas, je le trouvai dans son lit avec un accès de goutte tellement violent, que jamais plus affligeant spectacle ne s'est offert à ma vue. « Oh ! monsieur,

me dit son valet de chambre en m'ouvrant la porte, si vous saviez toute l'horreur de sa situation ! Il est hors d'état de se servir en quoi que ce soit : il faut lui donner le boire et le manger ; il faut lui couper les morceaux, le moucher comme un enfant. C'est une de ses plus grandes crises. Il en a pour quatre mois, et quand il reprend possession de ce qui reste de lui, vous n'avez pas idée de son bonheur. Il se regarde comme un prédestiné : il dit, avec des épanchements de joie qu'on ne peut comprendre en le voyant encore si mal en point : « mais non, mais non, ce n'est pas moi qui ai souffert, c'est le voisin. »

J'ai passé des années dans le commerce de cet excellent homme, qui prenait si philosophiquement son parti. Quel intérêt touchant il me témoignait ! Grâce à lui, tous ses amis étaient devenus les miens. Par malheur pour moi, il passait à Versailles une moitié de l'année. Je ne le retrouvais qu'en hiver, toujours le même, toujours étincelant de gaieté, voyant de loin, jugeant de haut, appréciant avec une parfaite sagacité hommes et choses, me prédisant tout ce qui est malheureusement arrivé, et me répétant : « Dépêchez-vous de jouir ! Nous sommes encore dans le bon temps ; mais le déluge n'est pas loin et l'arche n'est pas construite. »

Une double imprudence nous l'enleva brusquement. Jamais dénouement d'une noble vie ne fut si imprévu et n'épouvanta davantage. On pouvait

lui croire encore une suite de jours, jours de souffrance à la vérité ; mais il avait transigé avec les maux, et, quoique la vie soit bien triste et bien décolorée, si les doux rayons de la santé ne l'embellissent et ne l'éclairent, il semblait pouvoir se passer de ce qu'il appelait un objet de luxe.

Tout ce qui l'avait connu et par conséquent aimé, le regretta vivement. Il y a des gens qui meurent presque *incognito*, parce qu'ils ont vécu anonymes ; on ne se doute pas plus de leur fin que de leur existence ; leur billet funèbre dit seul qu'ils ont passé de leur calèche dans leur corbillard. Du reste, ils ne laissent de vide ni dans leur famille ni dans le monde, dont ils ont la liberté de sortir sans rien déranger, sans occasionner un deuil, excepté en habits, sans faire couler une larme, à moins qu'on en ait le don. On les reconduit en cérémonie où vous savez ; puis on va dîner, et tout est dit. Voyez pourtant quelle différence énorme peut se trouver entre deux fins d'existence !...

J'ai rencontré souvent chez la marquise de Grollier l'abbé de Quelen, parent de notre ancien archevêque, et chanoine ordinaire du chapitre de Saint-Denis. Ce respectable ecclésiastique venait tous les dimanches nous dire la messe à Épinai, ou il restait pour déjeuner avec nous. Dans nos conversations, il nous apprit qu'il avait été le condisciple de Camille Desmou-

LINS, de DANTON et d'autres écervelés, qu'il voyait former des plans révolutionnaires dont il se moquait, sans se douter que leurs utopies se convertiraient bientôt en faits. Qui se serait imaginé alors que les rêves de quelques énergumènes de quinze ans allaient devenir des réalités terribles? Ce bon prêtre! Il riait quand les misérables écoliers s'apprêtaient à faire verser tant de larmes. Il est donc des époques de perturbation où le char de l'État peut être renversé par les mains les plus infimes, où des voix parties des bas-fonds de la société parviennent à exercer un empire irrésistible sur une nation déjà préparée aux désordres et aux crimes ; où de faibles étincelles suffisent, hélas! pour allumer les plus vastes incendies.

Mais revenons.

— Eh bien! nous disait le vieux curé du lieu, quand sa santé lui permettait de se réunir à nous, moi, j'ai vécu avec tous les précurseurs de ces abominables boute-feux. Si M. l'abbé a vu les ROBESPIERRE, les Camille DESMOULINS et les DANTON, j'ai connu les JEAN-JACQUES, les DIDEROT, les d'ALEMBERT (1) et compagnie, qui

(1) On ne peut pas ne pas rappeler, à propos de d'Alembert, cette réponse d'un homme du monde, chez lequel sa maîtresse s'efforçait de faire naître un sentiment de jalousie, en faisant l'éloge de toutes les qualités du philosophe ; pour donner plus de force à son argumentation, elle conclut : « *Oui, c'est un Dieu!* — *Ah! s'il était Dieu, madame*, lui répliqua son caustique interlocuteur, *il commencerait par se faire homme.* » La conduite du philosophe vis-à-vis de M[lle] de LESPINASSE semblerait donner créance

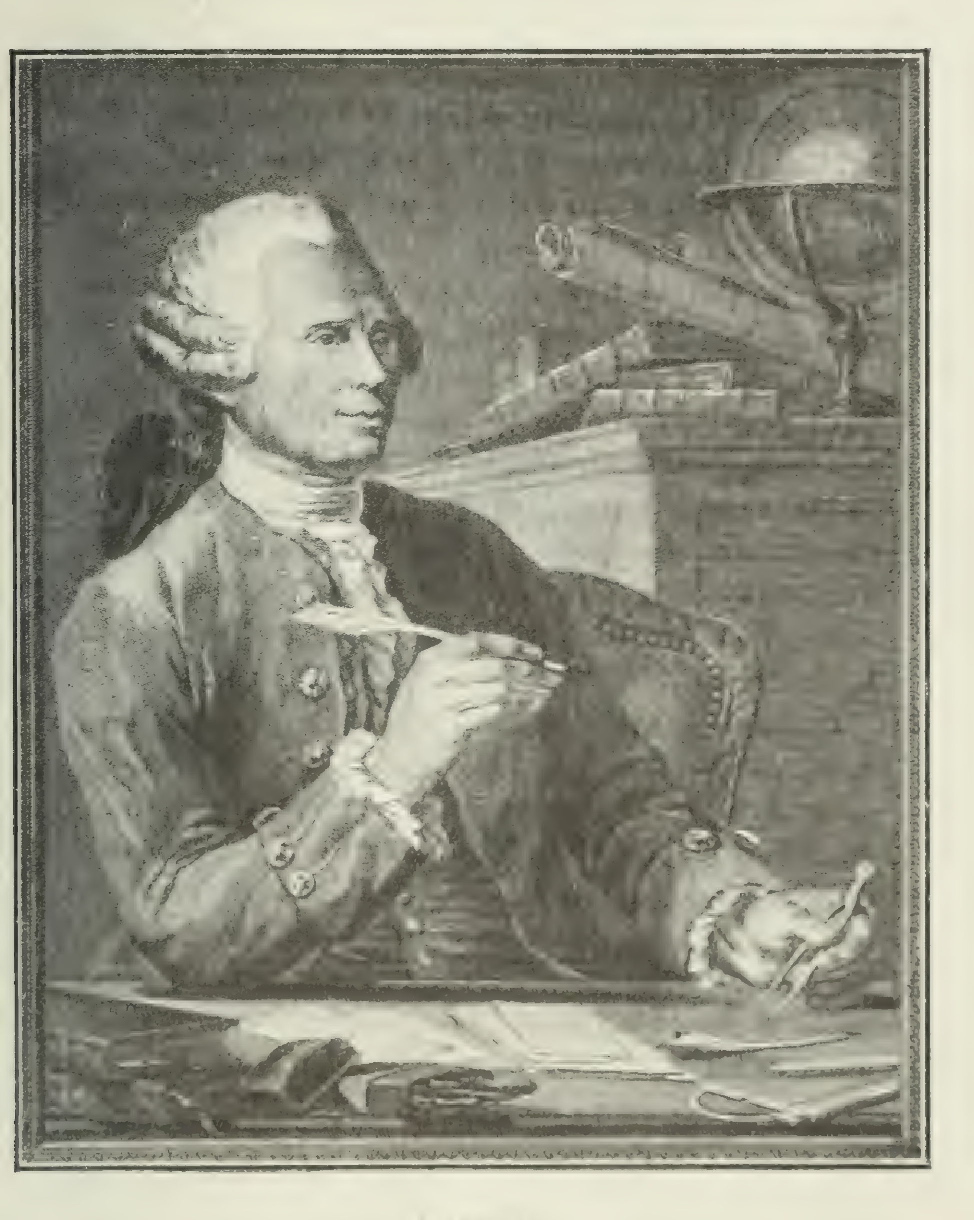
ont mis la torche entre les mains de ces furieux.

Et alors le bon vieillard, si gai, si franc, si animé, jouant avec ses quatre-vingt-quinze ans, comme une coquette avec son bouquet de roses, nous défrayait d'anecdotes curieuses sur les commensaux de Mme d'Épinai, et ne se doutant guère du chemin un peu rude par où ses amis allaient faire rouler, tout en riant, le char disloqué de l'État.

Je ne sais pas trop quelle figure devait faire un curé entre ces esprits forts, ni s'il leur disait la messe : mais je crois qu'il se gardait bien de leur adresser des sermons. Toutefois, quel singulier incident que la rencontre de ces deux prêtres, dont l'un avait vu la préface, et l'autre le chapitre premier de la Révolution! . . . .

J'ai peu vu d'artistes plus heureux et plus malheureux par l'opinion que ce pauvre Gérard, ce peintre célèbre, dont l'oreille, sans cesse ouverte pour recueillir les bruits publics, en recevait encore plus de tourments que de joies. La variété de ses connaissances étonnait savants, diplomates et autres. Il tenait surtout à passer pour homme de bonne société, et il l'était. Chez lui, dans la vivacité des entretiens, il laissait

à une opinion aussi énergiquement exprimée sur la débilité génitale de l'illustre encyclopédiste. Nous renvoyons le lecteur friand de plus de détails à un très intéressant article du Dr F.-F. Vallon, sur *Le Roman d'amour et les Derniers jours d'un philosophe*, article qu'a publié la *Chronique Médicale*, du 15 février 1913.



D'ALEMBERT

quelquefois percer le sans-façon de l'artiste : le jour de l'atelier apparaissait, mais remplacé bien vite par la lumière du salon. Je l'ai vu tenir tête à M. de TALLEYRAND lui même, et se tirer merveilleusement d'affaire avec un si rude joûteur.

Une de ses prétentions était de passer en tout pour un galant homme. Aussi dans sa vie on n'a qu'à louer. Il donna une preuve bien éclatante et bien touchante à la fois du besoin de l'estime publique, dont il était jaloux à si juste titre. Dans nos temps malheureux, lorsqu'il existait une Convention pour opprimer la France, un Tribunal révolutionnaire pour la décimer, le sanguinaire FOUQUIER-TINVILLE appela devant son horrible cour d'assises la fille des Césars, la veuve de LOUIS XVI.

Le sort avait désigné le pauvre peintre pour faire partie du jury destiné, non pas à juger, mais à condamner l'auguste et sainte victime, dont l'arrêt fatal était prononcé d'avance. GÉRARD sentit l'énorme responsabilité de son nouveau rôle. Que faire? Refuser, c'est la mort ; accepter, c'est l'ignominie. Il faut opter. L'artiste n'a qu'un parti à prendre, il le prend. La veille du jugement fatal, Gérard a la jambe fracturée. Étendu dans son lit, en proie aux plus vives douleurs, il est dans l'impossibilité d'obéir à la loi et de se rendre au Tribunal. On le remplace, il échappe à son effroyable fonction de précurseur du bourreau ; mais le voilà condamné à passer six mor-



LE BARON GÉRARD

telles semaines étendu sur une chaise-longue, où ses familiers viennent le visiter, sans que, par bonheur pour lui, aucun indice, aucune circonstance malheureuse décèle sa ruse et le dénonce. Son chirurgien était son ami.

Un jour, cependant, comme il se croyait seul dans sa maison, il éprouve le besoin d'exercer cette jambe prétendue malade : il se lève, va, vient dans sa chambre, se hasarde sur les marches de l'escalier qu'il parcourt en gambadant et en riant, lorsque tout à coup la porte de l'appartement voisin s'ouvre et le montre dans sa divertissante attitude à une femme venue en visite chez Mme Gérard. A cette apparition, le prétendu souffreteux reste tout ébahi ; il se juge perdu : on va sans doute le dénoncer ! Fouquier-Tinville et consorts vont apprendre sa ruse anti-patriotique, et la punition n'en saurait tarder. Mais celle dont la vue l'a fait trembler, c'est Mme Fourcroi, la femme de l'illustre savant ; c'est une de ces bonnes âmes qui n'ont jamais cherché à nuire. Elle a reconnu l'étourdi, qui est resté stupéfait sur l'escalier. Elle arrive à lui, elle lui prend la main, et, avec l'accent le plus adorable : « Soyez tranquille, Monsieur Gérard : j'ai la vue basse, dit-elle, je ne reconnais personne. » A ce mot charmant, le mot du salut, il s'élance vers elle, la serre dans ses bras et lui dit : « Restez là, je vais vous peindre ; j'ai besoin de placer un ange dans mon premier tableau... »

. . . .

« Dans un de mes entretiens avec FONTENELLE, me disait mon vieux ami l'abbé MORELLET (1), j'eus la curiosité d'apprendre comment il s'y était pris pour arriver à près de cent ans. Il me répondit : « Rien de plus simple, en sachant équilibrer mes passions. — Ah ! ah ! repris-je en riant, cela vous était bien facile à vous, qui n'aviez point de passions. — Détrompez-vous, répliqua le philosophe ; dans ma jeunesse, je me les permettais tout comme un autre : témoin ma longue querelle d'épigrammes avec RACINE et BOILEAU. Mais je vis de bonne heure que si je n'empêchais mon imagination de prendre le mors aux dents, il m'arriverait malheur, et depuis ce temps, je la mène bride en mains ; ce qui fait que je vis en paix avec mon siècle, quoiqu'il ne soit pas, entre nous, le meilleur des siècles. Bien différent en cela de VOLTAIRE, votre chef

(1) C'est Morellet qui rédigea en 1764, sous la dictée du Dr GATTI, à qui la langue française n'était pas des plus familière, des *réflexions sur les préjugés qui s'opposent aux progrès et à la perfection de l'inoculation en France*. Il n'y a pas une découverte utile dont l'abbé ne se soit constitué l'apologiste ; sans se rallier au système, un peu nébuleux, de l'abbé de SAINT PIERRE, le promoteur de la paix universelle, l'abbé Morellet était d'opinion qu'il était possible que des nations fussent rivales sans être ennemies, et c'est ainsi qu'il favorisa le rapprochement de la France et de l'Angleterre en 1783. Lord LANDSDOWNE sollicita et obtint de LOUIS XVI, pour Morellet, une pension de 1000 livres sur les économats : « Ainsi, chose assez singulière, c'est à la recommandation d'un étranger, d'un hérétique, que le théologien de l'*Encyclopédie* fut récompensé sur les biens du clergé, des services qu'il avait rendus à la France. »

de file, qui se laisse aller à toutes les fougues de son tempérament. Aussi, voyez quelle vie ! Quelle guerre perpétuelle ! Cet homme a une tête de fer et un corps de papier. S'il passe les quatre-vingts ans, comme un marguillier de paroisse, vous m'en direz des nouvelles. Quatre-vingts ans, le beau bail, en vérité ! Est-ce la peine de venir au monde pour en sortir de si bonne heure?

« Parlez-moi de vous, ajouta FONTENELLE, en me regardant. Voilà une charpente ! Vous possédez tous les signes de la plus souhaitable longévité. Aussi je vous considère... je vous respecterais même si j'étais sûr que vous parvinssiez à mon âge ; mais j'ai peur qu'une folie de jeunesse ou quelque sot accident n'abrège votre course, ce qui serait malheureux pour vous et honteux pour l'humanité. Voyez-vous, l'abbé, il faut vivre toute sa vie. Quand on ne va pas aussi loin qu'on peut, on frise le ridicule. Moi, je mets ma gloire à repousser du pied la tombe, à braver le temps et à me faire donner des lettres de répit par la Providence. Quand je mourrai, par hasard, c'est que je n'aurai pas pu faire autrement. »

« Plusieurs mois après, je le retrouvai (c'est toujours l'abbé MORELLET qui parle) : il avait perdu en route l'ouïe, les dents, les cheveux, les jambes, l'estomac et la voix. — Comment allez-vous, lui demandai-je. Il me répondit : Je ne vais pas, je m'en vais. Vous voyez un partant qui a

déjà envoyé devant lui tous ses gros bagages. — Est-ce là ce que vous m'aviez promis, cher pa-



FONTENELLE

triarche? — Que voulez-vous, je comptais sur la nature ; elle triche avec moi. Je l'ai attrapée,

mais elle me le rend bien. Maintenant, à quoi me sert toute ma science? La plus essentielle me manque : *je ne sais plus vivre* (1) ».

Ce qu'il y eut d'admirable chez FONTENELLE, ce ne fut pas la longueur de sa vie, mais la durée de son bonheur. Et à quoi dut-il ce dernier prodige? A la loi de modération qu'il s'était imposée. Au lieu que VOLTAIRE, qu'il cite avec un si grand air de pitié, passa des jours mêlés de triomphes et de chutes, dans de perpétuelles anxiétés : tantôt chassé de la cour d'un grand roi, tantôt ballotté dans les tempêtes d'une petite république : ici en guerre avec la justice et la police, là en proie aux sifflets des cabales et aux injures des journalistes, contre lesquels il s'escrimait du mieux ou du pis qu'il pouvait : n'ayant jamais de repos et n'en laissant jamais à personne ; Titan toujours occupé à lancer contre le ciel des montagnes dont tout le poids retombait sur sa tête ; Protée enchaîné au milieu de ses métamorphoses multipliées, qui l'égayaient et le tuaient.

(1) L'abbé Morellet, « que les passions avaient peu usé et les plaisirs encore moins, était parvenu sans infirmités jusqu'à l'âge de 88 ans, lorsqu'une chute qu'il fit, en descendant de voiture, mit ses jours en danger : au mois de décembre 1814, il se cassa la cuisse et fut contraint de garder la chambre pendant deux ans. Malgré son affaiblissement, il prenait une part des plus actives au travail de la commission du Dictionnaire, laquelle s'assemblait chez lui ; il se fit même porter, en 1817, à une séance publique de l'Institut, où les assistants se plurent à lui prodiguer les témoignages d'estime et de vénération dus à une vie aussi laborieusement et aussi honorablement remplie. L'abbé Morellet mourut en 1819, âgé de 92 ans.

Autre exemple. Voyez JEAN-JACQUES, le plus grand des écrivains et le plus malheureux des êtres : fou sublime qui bouleverse le monde et sa vie. Voyez MIRABEAU allumant le tonnerre des Révolutions, dont la première explosion le foudroya le premier. Voyez tous ces *Empédocles* révolutionnaires qui se sont précipités dans le volcan pour n'en plus sortir qu'en poussière. Admirez-les si vous en avez le courage ; mais voulez-vous vivre? Imitez le prudent FONTENELLE.

Encore une dynastie éteinte ! Théodore de LAMETH (1) vient de succomber sous le poids de

(1) Chevalier de Malte et capitaine de cavalerie, à vingt ans, Th. de LAMETH avait grande envie d'obtenir un bénéfice ecclésiastique ; il cherchait donc à se faire tonsurer. Étant en permission à Strasbourg, il obtint, moyennant une modique rétribution, de l'évêque de Paderborn, ce que les prélats de son pays lui avaient refusé. La veille du jour fixé pour la cérémonie, il se rend chez son futur ordinateur, qui lui offre un souper des plus animés, avec vin de Champagne, mets choisis, etc. Le lendemain, l'aspirant-prêtre se présente à l'église, vêtu de son uniforme, recouvert d'une chape tombante, pour laisser voir l'épaulette et la contre-épaulette, et retroussée sur la garde de l'épée ; il tenait le surplis tout plié sur son bras. Ses cheveux, qu'on portait alors noués en queue, flottaient sur ses épaules. Il trouva l'évêque devant l'autel, entouré d'un nombreux clergé. La cérémonie se conduisit avec beaucoup de décence, de pompe et de magnificence. L'évêque s'empara d'une paire de grands ciseaux d'une main, et de l'autre, de la totalité des cheveux du néophyte. Le jeune homme trembla ; il se vit écourté de façon à n'oser plus retourner à la garnison. Mais à mesure que l'antienne se prolongeait, l'évêque laissait glisser les cheveux entre ses doigts, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux ou trois dont il coupa le bout. Au moment où la cérémonie s'achevait, le nouveau tonsuré se mit à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale et fut fort

quatre-vingt-dix-neuf ans. Il a traversé presque un siècle. Après avoir vu tomber et relever des trônes, passer et partir des royautés et des républiques ; après avoir entendu crier des *vivat* à tous les premiers venus, quelle opinion emporte-t-il de ce monde-ci dans l'autre?

Je ne l'ai rencontré qu'une fois : c'était chez la comtesse de DAMRÉMONT, aussi jolie qu'il était laid. Il nous conta qu'à l'âge de quinze ans, il avait assisté en qualité de page à la cérémonie de l'extrême-onction administrée à LOUIS XV dans le château de Versailles. Ce qui le frappa, c'était la peur de tous les assistants, obligés par leurs fonctions de se trouver autour du lit royal. Pas un ne croyait en réchapper, et pas un cependant ne fut infidèle à son poste. On sait que le Roi mourait frappé des atteintes de la petite vérole. Pour notre jeune page, il riait sous cape des signes d'inquiétude dont chaque visage portait l'empreinte. Pendant que les autres faisaient de l'étiquette, il faisait de la philosophie. Le monde officiel lui parut ridicule ; la courtisanerie ne fut pour lui qu'une momerie pitoyable. L'acte solennel qui termine la vie d'un roi ne lui offrit rien de plus imposant que la cérémonie du mamamouchi : tant les idées des d'HOLBACH et des DIDEROT

étonné de recueillir ces paroles, dites à voix basse dans l'instant le plus solennel : « Allez ôter votre uniforme, venez vite chez moi, nous prendrons une tasse de chocolat et nous irons courre un chevreuil. » Le héros de l'aventure avait quatre-vingt-deux ans, quand il racontait à Mme de Boigne cette équipée de sa jeunesse.

avaient heureusement germé dans ces jeunes têtes qui devaient rester jeunes ! tant le génie encyclopédique s'était fait de sectateurs jusqu'à Versailles !

Nous, hommes d'un autre âge, nous avons peine à concevoir les progrès du matérialisme d'alors. Il a fallu aux Français les orgies d'une révolution pour les délivrer de l'ivresse que son début excita, et qui expira au pied d'un immense échafaud. Au lieu de ces réflexions, que devait naturellement m'inspirer le récit tranquille et indifférent du personnage, je ne fus frappé, je l'avoue, que d'une particularité fort insignifiante.

M. de LAMETH avait conservé dans sa toilette le ruban dans lequel on enfermait alors les cheveux et qui flottait ridiculement sur les épaules. De toutes les modes de son jeune temps, c'était la seule à laquelle il eût gardé fidélité. On appelait cela une *queue*. Nos mœurs, nos lois, nos institutions, il a aidé à tout abolir ; mais pour la queue, il l'a religieusement défendue jusqu'à la mort. Chacun a son culte et ses reliques...

La faiblesse de l'esprit de l'homme est telle qu'il va rarement au bout d'une idée. Il l'accepte en principe, il la répudie à l'application. Je me rappelle toujours en riant ce qui m'arriva en 1830 avec M. de JOUY, mon confrère, homme d'esprit et d'honneur, plein de sentiments philanthro-

piques, mais aussi de passions ultra-libérales. On venait de proposer à la Chambre des Députés l'abolition de la peine de mort, que le bon M. de Jouy avait toujours appelée de tous ses vœux. « Ah! monsieur, lui dis-je, voilà qui est admirable. Quel honneur pour nos amis et pour vous ! Au moment où vous tenez en vos mains les ministres de CHARLES X, vous enchaînez le fer prêt à les frapper, vous donnez l'exemple d'une magnanimité qui sera citée dans tous les siècles, vous vous désarmez *vous-mêmes*. — Halte là ! me répond le grand ami de l'humanité. Je veux bien, je voudrai toujours l'abolition de la peine de mort, mais ce n'est pas pour les ministres. » Deux ans après, je lui rappelai notre dialogue, qui le confondit. Comme sa colère était passée, le tour de l'humanité et de la logique était venu, et nous admirâmes ensemble les inconséquences de notre pauvre et très pauvre espèce, toujours bonne de sang-froid, toujours violente dans ses accès d'humeur.

N'abandonnons pas si vite l'auteur de *Sylla*, puisque nous le tenons. Il avait pris en haine la duchesse d'ABRANTÈS, qu'il décriait de son mieux, et qui ne le lui rendait pas, quoiqu'elle fût en droit et en fonds pour cela.

Un matin, avant la séance de l'Académie, nous causions, lui, NODIER et moi, au coin du feu, dans la salle de nos réunions ordinaires. Les *Mémoires* de Mme d'Abrantès paraissaient alors, volume par

volume, avec une grande rapidité, et devenaient le sujet des conversations, des louanges, des cri-



JOSEPH-ÉTIENNE JOUY, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Lithographie de BOILLY, 1820.

tiques, comme tous les ouvrages passés et présents. Bonne occasion pour en médire! L'excellent JOUY ne la manqua pas. « Quelle détestable compilation! Quel style horrible! Est-ce

qu'on lit réellement cet odieux fatras? s'écrie-t-il : mais une cuisinière ferait mieux, si elle s'en mêlait. — Oh ! c'est trop fort, reprend Nodier. Je vous demande grâce au moins pour le premier volume : il est charmant, charmant, je le soutiens. — Pardi ! je crois bien, répond l'autre : celui-là est de vous. »

Ce bon M. de Jouy, libéral outre mesure, avait longtemps été dans les journaux un peu dur pour moi, moi coupable de royalisme au premier chef; si bien qu'un jour il se trouva étrangement désappointé, et vous allez savoir comment. J'étais alors membre du Comité de lecture à l'Opéra ; il y apportait un *libretto*, et, me trouvant assis parmi ses juges, il eut grand'peur, il se crut perdu. Dieu sait combien de regards inquiets et mécontents il jetait sur moi à la dérobée ! Témoin de son petit manège, je riais en moi-même, et je me disais : « Je vais bien te surprendre, voici mon tour. Oh ! la bonne occasion pour me venger ! » En effet, j'écoutai la pièce avec une attention qui l'effraya. Je suis sûr qu'il ne me crut occupé qu'à saisir et à signaler les côtés faibles de l'ouvrage : point du tout. Voilà mon homme ébahi au dernier point lorsqu'il m'entend louer tel vers, admirer telle situation, applaudir même contre l'usage. Il n'en revient pas, il croit rêver. Enfin, grâce à son mérite et à moi, la pièce est reçue à l'unanimité. Depuis ce temps-là, j'ai trouvé grâce à ses yeux, et il assure que j'ai du bon...

Personne assurément n'eut plus de grâce, de tact et de mesure que le roi CHARLES X. Eh bien, un soir qu'il jouait au whist chez Mme la Dauphine avec M. de TALLEYRAND, son partner, comme



CHARLES NODIER

celui-ci, depuis plusieurs secondes, tenait sa carte en l'air, voilà que le Roi-Chevalier s'impatiente : « Allons donc, Monsieur de Talleyrand, s'écrie-t-il, aurez-vous bientôt fini votre *Dominus vobiscum*? » Je laisse à deviner les rires contenus de la galerie

et le désespoir secret de l'auguste questionneur.

Que cette inadvertance échappe au plus poli des souverains, passe ! L'intention n'y étant pas, on n'a point de plainte à former. Mais qu'avec préméditation on arrange une phrase offensante, voilà ce qui me paraît peu digne d'éloge. Aussi je n'aurais osé applaudir Mme de Stael lorsqu'elle me disait en riant : « Je passais en revue toutes les phrases désobligeantes que pouvait m'adresser le premier Consul, qui ne m'aimait pas, et chacune de mes réponses était prête. Par exemple, s'il m'avait apostrophée en ces termes : « *Je n'aime pas les femmes qui se mêlent de politique*; j'étais disposée à lui répondre : *Que voulez-vous, général! Nous sommes dans le temps des usurpations.* »

L'eût-elle dit? L'aurait-elle osé?

Un prince dont les brusqueries ne sont que trop connues, Louis XV, avait pourtant des jours qui rappelaient l'ancienne politesse de son bisaïeul. En veut-on la preuve? La voici. Lorsque le vertueux cardinal de Larochefoucauld, récemment nommé grand aumônier de France, et par conséquent chargé de la feuille des bénéfices, vint pour la première fois travailler avec le Roi : « *Asseyez-vous, monsieur le cardinal*, dit le souverain; *mettez en tête de cette liste que je vous donne l'abbaye de...* (elle valait cinquante mille écus de rente). Et Sa Majesté ajouta en souriant : *Je veux vous apprendre à faire de bons choix.* »

Louis XV a volé ce mot à Louis XIV.

Parmi les anecdotes curieuses qui fourmillent dans les Mémoires de Saint-Simon, il en est une aussi amusante qu'extraordinaire ; la voici.

Louville, que tout le monde connaît, fut prié à dîner par le cardinal Borgia le jour du vendredi saint.

Jamais homme ne fut plus surpris qu'il ne le fut lorsqu'en se mettant à table, il n'y vit que de la viande. Le cardinal, qui le remarqua, lui dit qu'il avait dans sa maison une bulle d'Alexandre VI, qui lui donnait la permission de manger de la viande et d'en faire manger à tout le monde à quelque jour que ce fût, et spécialement le vendredi saint. L'autorité d'un si étrange pape, et aussi étrangement proclamée, n'imposa pas à la compagnie. Le cardinal se mit en colère ; il prétendit que douter du pouvoir de sa bulle était un crime qui faisait tomber dans l'excommunication.

Le respect du jour l'emporta sur celui de la bulle et sur l'exemple du cardinal, qui mangea gras, mais n'en fit manger qu'à ses seuls complaisants.

Sautons par-dessus les siècles suivants pour arriver au nôtre, et passons à la table de M... ; nous entendrons ce ministre de Louis-Philippe s'écrier philosophiquement : « Voyez pourtant comment les mœurs changent ! Qui s'avise maintenant de faire maigre le vendredi? »

Il n'y a que les cardinaux et les ministres pour avoir de tels à-propos.

La scandaleuse faillite d'un notaire en réputation a jeté dernièrement la consternation dans les familles. Ceci me rappelle que certain garde-note de la Chaussée-d'Antin, tourmenté du désir de voir de plus près cette grande figure historique du premier Napoléon, apprend qu'un confrère, moins jaloux du même honneur, doit porter à la signature du maître un contrat de mariage qu'il venait de dresser. Aussitôt il court chez lui, demande à le remplacer, obtient cette faveur et se présente dans le cabinet impérial, armé de l'acte qui lui ouvre l'entrée.

Quand Bonaparte a signé, l'interrogatoire commence. « La mariée est-elle jolie? » demande-t-il brusquement. L'autre, pris au dépourvu, au lieu de répondre au hasard *oui* ou *non*, se déconcerte, balbutie, enfin reste muet. Bonaparte fronce le sourcil et secoue la tête. « Est-elle riche? » ajoute-t-il d'un air plus rébarbatif. Même trouble, même silence. Pour le coup, l'impatience gagne le terrible questionneur, qui, toisant de haut en bas le personnage mis en défaut, s'écrie avec une voix de tonnerre : « Comment ! Comment ! vous avez fait le contrat, et vous ne savez pas quelle figure a cette femme ! et vous ne connaissez pas la fortune qu'elle apporte ! Hum ! Autrefois on remarquait à Paris trois classes d'hommes des plus esti-

mables : les sergents aux gardes françaises, les curés, et les notaires. Des sergents aux gardes françaises, il n'y en a plus ; les curés sont des ignorants ; et les notaires, des fripons ou des imbéciles… »

. . . .

Comment n'ai-je pas encore parlé de Mlle Rachel? Est-ce oubli? Non. Est-ce ingratitude? Encore moins. Qu'est-ce donc? Crainte de ne pouvoir la célébrer dignement. On dit au spectacle : Qu'elle est belle ! On dit dans le salon : Qu'elle est jolie ! Nul moyen pour elle d'échapper à ce double éloge. Mais que d'autres louanges nous lui devons !

Au milieu de nos révolutions politiques, qui l'aurait pu croire? elle est venue opérer parmi nous une révolution sociale. Grâce à cette nouvelle régulatrice des mœurs, la décence, depuis longtemps bannie de la scène comme elle l'était de la plupart de nos salons, y reparaît triomphante. Où donc cette jeune actrice a-t-elle pris ce ton de bienséance, cette fierté de langage qui sied si bien à son sexe, ce sentiment délicat du beau, du vrai, du noble, qui rend l'illusion du spectateur si complète, qu'en la voyant on se croit en présence d'une reine?

Quel maître a pu lui enseigner la science oubliée ou perdue de contenir dans de justes bornes les mouvements les plus énergiques des passions, de discipliner pour ainsi dire son âme, de régulariser

le désordre, enfin d'assujettir si habilement jusqu'à ses gestes et à ses poses aux lois sévères des convenances, qu'il semble n'en rien coûter à la liberté des uns ni à la grâce des autres?

Son maître à elle, c'est la nature. Un instinct sûr et heureux lui dicte tout. Elle a rejeté les traditions, pour se livrer aux inspirations de ce génie inconnu qui préside à ses études. Elle a deviné les bienséances, comme elle a recréé la tragédie.

Et qui peut dire l'influence qu'elle exercera sur nos habitudes? Aujourd'hui que nos femmes vont toutes emprunter aux actrices leurs modes, qui sait si elles n'auront pas la fantaisie d'adopter aussi leurs manières? Pour moi, je ne doute pas que la réforme n'arrive dans les salons par les coulisses. Nous allons voir Mlle RACHEL donner le ton, du haut de son fauteuil dramatique, à toutes nos *lionnes*, qui cesseront de l'être. Une fois civilisées, par la législatrice en cothurne, les femmes à leur tour civiliseront les hommes, et je n'ai plus qu'un sujet de frayeur, c'est que le monde ne devienne ennuyeux par excès de décence.

Jusqu'à l'accomplissement de ce prodige, on peut se contenter d'un autre : je parle de la réhabilitation de nos grands poètes tragiques, sur lesquels pesait un rude anathème, que les heureuses évocations de la jeune actrice sont enfin parvenues à faire lever. Les chefs-d'œuvre de notre scène, qui, sous la poussière des cartons, languissaient méprisés, en sont sortis, à la grande



RACHEL JEUNE

D'après un portrait de Mlle O'CONNELL

confusion du public, tout ébahi de se voir dans l'obligation d'admirer par justice ce qu'il avait proscrit par ignorance.

Corneille, Racine, Voltaire, ces illustres disgraciés de notre siècle, sont maintenant plus en faveur que dans l'autre. Ce sont eux qui font les recettes qui alimentent le théâtre à l'aide de leur digne et charmante interprète. Le parterre les applaudit avec elle ; sans elle, les acteurs les bénissent. On ne veut plus entendre parler de... de... de... On redemande sans cesse *Andromaque*, *Horace*, *Mithridate*, *Bajazet*, *Cinna*. On préfère les merveilles aux monstres. Il était temps...

Le vieux marquis de S... prétendait qu'il ne fallait jamais dire *mon opinion*, mais *mes opinions*. Aussi en changeait-il, comme sa femme changeait d'éventails. Tour à tour légitimiste et orléaniste, il appelait cela communier sous les deux espèces. Un de ses coreligionnaires, le comte Achille de H..., me disait un jour : « J'ai pour principe de me mettre aux gages de tous les gouvernements qui passent, et je les appelle la patrie, pour tranquilliser ma conscience. » Notez qu'il n'a point perdu cette lucrative habitude. Le comte Achille n'est pas estimé, mais il est rétribué. C'est ce qu'il veut d'abord. Il voudrait pourtant aussi de la considération, et il se dépite quand il voit les égards dont on entoure son beau-frère Constantin, qui a renoncé à une riche place par respect pour

ses convictions. « Quelle singularité ! s'écrie-t-il : on vante partout ce bonhomme, pourquoi? parce qu'il a fait une sottise. »

L'ancien archevêque de M..., qui n'était pas sot, comme on va voir, se réveille un jour dans son lit au bruit de la foule parcourant les rues et fêtant à sa manière le retour de NAPOLÉON Ier. Il sonne. Son valet de chambre arrive. — « Qu'est-ce donc qui se passe, demande le prélat? — Monseigneur, c'est l'Empereur qui revient. — Comment ! Comment ! en êtes-vous bien sûr? — A telles enseignes, Monseigneur, que le Roi est parti cette nuit et que Napoléon rentre en maître aux Tuileries. — Ah ! ah ! dit Sa Grandeur en bâillant, c'est différent. Serrez mon cordon bleu, et rendez-moi mon cordon rouge... »

Où donc ai-je lu ce joli trait qui fait tant d'honneur à la marquise de MONTESPAN? Forcée de voyager de Marly à Versailles avec Mme de MAINTENON, sa rivale déclarée : « Tenez, lui dit-elle, nous voici en tête-à-tête pour une heure : croyez-moi, ne soyons pas dupes, causons, déposons nos haines, sauf à les reprendre en sortant de la calèche. » Voilà de l'esprit et même du bon sens. Si tout va mal dans ce monde, aussi sot qu'il est vieux, c'est faute de s'entendre, ne fût-ce qu'un moment. A ce propos, je me rappelle une des innocentes espiègleries de ma jeunesse.

Il me fallait de toute nécessité faire signer un

traité de paix à trois puissances dramatiques dont le concours m'était indispensable pour le succès d'une de mes pièces. SAINT-PRIX, TALMA et Mlle DUCHESNOIS s'étaient juré une haine d'acteurs : c'est tout dire ; et les flatteurs aidant, le feu de la discorde s'allumait de plus en plus chez ces majestés théâtrales. La situation aurait effrayé tout autre que moi ; elle me mit en gaieté. Je résolus de la vaincre. Armé de courage et d'adresse, je fis jouer si à propos les pompes, qu'après avoir éteint tous ces tisons ardents, je les rapprochai, comment ? Le plus simplement du monde.

J'allais à TALMA et je lui disais : « Vous croyez que la pauvre Mlle DUCHESNOIS vous a pris en horreur : vous vous trompez bien. Hier encore elle me parlait de votre talent avec autant d'admiration que vous en avez peu pour le sien. — Mais au contraire, reprenait-il, je fais très grand cas de son génie, naturellement tragique ; elle a des éclairs de sublime, cette femme-là... » Je n'en demandais pas plus : aussitôt je poussais jusqu'à l'actrice pour lui reporter l'honnête phrase de Talma. Elle s'attendrissait. « Quoi, ce bon Talma ! c'est ainsi qu'il s'est expliqué sur mon compte ! — Eh oui ! Haïssez-le encore, si vous pouvez. — Non, vraiment. Demain, je répète avec lui dans la pièce nouvelle, et je lui parlerai la première. » Même manège avec SAINT-PRIX, plus fin, plus retors, qui m'opposa bien des *si* et des *mais*. Cependant il tomba aussi dans mes filets.

Eh bien, qu'est-il arrivé dans le cours de leur rapatriage? C'est que je leur ai fait passer des heures charmantes. Après le plaisir de s'aimer, il



MADEMOISELLE DUCHESNOIS
Théâtre Français

n'en est point de plus doux que de croire de part et d'autre qu'on s'aime.

Continuons. Bientôt j'engageai mes heureuses dupes à se visiter réciproquement, moi toujours en tiers et pour cause. Ensuite vinrent les dîners : on but, on porta des santés ; les *toasts* se multiplièrent, d'abord chez l'actrice à Paris, puis à la maison de campagne du bon SAINT-PRIX, puis

enfin dans la *villa* du successeur de Lekain.

Là, je me souviens qu'après le repas, notre grand tragique, qui voulait nous procurer le plaisir d'une promenade sur l'eau, avait fait préparer le plus joli batelet, où lui, sa femme, Saint-Prix, M[lle] Mars et Duchesnois, MM. Gérard et Guérin, les célèbres peintres, entrèrent, sur la foi des traités, avec moi qui ne comptais pas. Par malheur, l'imprévoyant et maladroit Talma voulut être notre pilote. Le voilà donc qui, la rame à la main, ses lunettes vertes sur les yeux, s'orientant Dieu sait comme ; bref, causant, raisonnant, riant, sans penser à sa responsabilité, nous mène si gauchement et si mal, que, sans Guérin et Gérard, qui prirent bien à temps la direction de la nacelle, nous faisions naufrage dans un misérable ruisselet.

Qu'aurait-on dit le lendemain dans Paris, de la funeste partie de plaisir terminée par une si affreuse catastrophe? Plus de Talma, plus de Mars, plus de Duchesnois, plus de Guérin, plus de Gérard ! Il y en avait pour six mois de lamentations et de désespoirs, à moins que la découverte d'une nouvelle comète ou l'exposition d'un nouveau monstre ne vinssent à propos interrompre le deuil public.

Mon système de tromperie officieuse m'ayant assez réussi pour m'encourager, je l'appliquai dans une autre occasion et avec le même succès, mais pendant trop peu de temps. On n'a pas, j'en suis

certain, totalement oublié le bon, le regrettable AUGER, mon confrère académique, littérateur plein d'esprit et de goût, ami franc et dévoué.



LOUIS-SIMON AUGER, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(Lithographie de [illegible])

homme dont la conversation, aussi instructive que piquante, vous faisait passer de si agréables moments.

Un matin, au retour d'un assez long voyage, je

courus le chercher à l'Institut, où il occupait un appartement en qualité de secrétaire de notre Académie. Que trouvé-je? Un pauvre souffreteux qui me tend une main languissante, en me disant de l'air le plus triste et le plus découragé : « Venez recevoir mes adieux. Pendant votre absence, un coup de sang m'a mis dans l'état le plus déplorable. Je ne puis maintenant ni causer, ni penser, ni écrire. Tout à l'heure j'ai voulu tracer un billet en réponse à une invitation ; nul moyen de tirer de mon esprit deux phrases raisonnables. Concevez mon affliction.

— Elle sera de courte durée, répondis-je, affectant l'air le plus dégagé. J'ai passé par là, mon cher Auger, et vous me voyez. — Quoi ! vraiment, un coup de sang vous aurait mis aussi bas que moi ! — Plus bas encore. Je m'en souviens bien ; j'en ai eu assez peur. — Ah ! cela vous a intrigué comme moi? — Oui, oui ; mais je ne suis pas aussi courageux que vous. La frayeur m'avait tourné la tête au point que je battais la campagne ; je n'étais plus en état de converser : on me cachait à tout le monde, même à mes amis. — Et vous êtes revenu à vous? — Mais vous voyez. — Après un tel accident, on peut donc se tirer d'affaire? — J'en suis la preuve. — Ah ! vous me charmez. Grâce à vous, me voici plus calme ; je reprends espoir. Ainsi, je puis guérir, vous le croyez. — Si je le crois? je fais plus. J'en suis sûr. — Cher ami, vous me ranimez. » Et mon

homme se lève, m'ouvre ses bras, m'y serre avec transport, en répétant avec un grand soupir de soulagement : « Vous en êtes sûr? — Oui, vous dis-je ; vous verrez, vous verrez. »

Le lendemain, l'un des jours consacrés à nos séances particulières, je le retrouvai dans notre salle, mais non plus tel que je l'avais laissé. Il se perdit dans une dissertation qui n'avait pourtant rien d'obscur ni d'embarrassant. Je le vis se frapper le front avec impatience. Le soir, inquiet, tourmenté, je me rendis chez lui : il causa bien, il rit lui-même de l'embrouillamini de ses idées dans la discussion du matin. Je le quittai rassuré une seconde fois sur l'état de son intelligence.

Il avait formé le projet de voyager en Italie où il voulait passer l'hiver sans occupation pénible, ne songeant qu'à visiter les chefs-d'œuvre des arts et à respirer sous le ciel poétique dont il attendait sa résurrection mentale. Mais son imagination trop frappée l'entraîna dans l'abîme. Tout en commandant les préparatifs de son départ, il méditait un sinistre projet (1), qu'il n'accomplit

(1) Après avoir passé chez lui la soirée du 2 janvier 1829 avec M. de Barante, AUGER sortit à onze heures et ne reparut plus. Étant déja dans la rue, il était seulement remonté pour reprendre sa tabatière, celle dont lui avait fait cadeau l'archevêque de Paris, Mgr de QUELEN, le jour de la réception de l'écrivain dramatique. Comme on ne le voyait pas revenir, dès le lendemain la famille ayant signalé sa disparition, on se livra aux plus actives recherches, et ce n'est qu'au bout de trois semaines que le corps du malheureux Auger fut pêché dans la Seine, près de Meulan. Il fut reconnu grâce à la tabatière dont nous venons de parler.

que trop tôt, l'infortuné ! Je renonce à rappeler l'affreuse catastrophe qui abrégea la vie d'un des meilleurs êtres que j'aie connus et aimés...

Personne, à mon avis, n'eut plus de goût, n'eut moins de goût que VOLTAIRE : modèle à suivre modèle à fuir. D'où vient ce singulier contraste? De sa double éducation : celle du monde poli des salons, celle de la cour cynique du grand prieur de VENDOME. Cependant CHAULIEU (1), l'un des habitués de cette cour, ne subit jamais dans ses poésies la contagion du mauvais exemple qu'il y reçoit. On ne trouve chez lui que des licences de versification, jamais des audaces d'immoralité. Mais Voltaire, dont l'esprit divers se composait de l'assemblage de tous les esprits ; Voltaire, qui recevait et qui rendait ; Voltaire, toujours à l'affût pour plaire plutôt que pour diriger, pour se conformer à la pensée du jour plutôt que pour y substituer la sienne ; Voltaire ne se souciait que d'une chose : c'était d'être à la mode. On l'a cru l'aigle de son siècle, il n'en fut que le perroquet.

A mesure qu'il prit plus d'ascendant, il se donna plus de liberté. Où alla-t-il se gâter davantage? Chez le roi de Prusse, qui ne tenait pas école de

(1) L'abbé de CHAULIEU était le type de l'épicurien lettré. Il faisait les délices de la Cour de la duchesse du Maine, à Sceaux, où il s'était fortement épris de la femme de chambre de cette dernière, devenue plus tard la dame de compagnie de la princesse sous le nom de M[lle] de STAAL. Chaulieu était aveugle, mais son infirmité ne l'empêchait pas de songer à plaire. Il mourut plus qu'octogénaire : il avait, à sa mort, quatre-vingt-sept ans.

vertu plus que de convenance. Où s'acheva-t-il de perdre? A Ferney, dans le voisinage d'une ville qu'il pervertissait en l'amusant. Là, il ne se gêna plus pour rien. Il était parvenu au point de regarder l'Europe comme sa vassale, et il la traita en conséquence. On pouvait lui appliquer ce mot si heureux de Mme de GENLIS : *Les Rois n'ont pas d'usage*. VOLTAIRE, qui en était devenu un, se permit tout, et fut applaudi partout.

Le même peintre qui avait composé *Mérope*, ne rougissait pas de barbouiller la *Pucelle*. Au lieu de ressembler aux autres hommes, qui deviennent graves avec l'âge, il se faisait de plus en plus bouffon. Lui, dont les lettres, embellies de grâce et de courtoisie, étaient citées comme des chefs-d'œuvre de bon ton, comme des monuments de l'urbanité française ; lui, qui avait inventé tant d'ingénieuses formes de compliments, il en était venu au point d'écrire au grand FRÉDÉRIC qu'il n'avait plus rien de commun avec la terre, dont ses souffrances lui rendaient le séjour odieux ; puis, il ajoutait à sa manière nouvelle, cette incroyable phrase : *Il me faut un bon lit, une seringue et le roi de Prusse*. Belle association de jouissances !

Dans sa correspondance avec la *grande Impératrice*, qu'il appelait la *Cathos* du Nord, il lui mandait en toutes lettres : « *Votre Majesté ne fait pas plus de façons pour se faire inoculer, qu'une religieuse pour prendre un lavement.* »

Qu'on lise son Dictionnaire philosophique, on y trouvera d'autres drôleries bien plus extra-françaises.

Et la parole de cet homme a fait loi! Et il est encore l'arbitre du goût ! Passe pour cela. Mais le pis, c'est que sa doctrine impie est encore l'évangile du jour ; c'est que sa Pucelle est le *vade-mecum* d'une partie de la jeunesse. Beau livre d'éducation ! Élèves de VOLTAIRE, quelle France nous donnerez-vous?

Le mal engendre le mal. Un siècle est l'héritier du siècle qui l'a précédé. Nous naissons, nous, avec le péché voltairien.

Au langage que je tiens, on me croira le plus grand détracteur de Voltaire, et on se trompera prodigieusement. Personne ne sent mieux que moi les divers mérites de ce génie multiple, qui nous charme en prose et nous ravit en vers, et prend toutes les formes pour nous procurer tous les plaisirs. Dans ses tragédies, je l'admire ; dans ses poésies légères, je l'adore. Quand je veux rire d'un rire de bon aloi, je prends ses contes de bon goût ; quand je tourne au *grandiose*, je cours à *Mérope*, à *Œdipe*, à *Mahomet*. Dans ses nombreuses compositions, comme je suis à l'aise ! que de délicieux passe-temps, approuvés par le goût et par la raison, tu nous procures, auteur presque divin ! Mais il faut nous rappeler à propos ce vers du judicieux DELILLE :

On relit tout RACINE, on choisit dans VOLTAIRE.

...La plus célèbre médisante du dernier siècle, la maréchale de L..., un jour rencontre dans la galerie de Versailles le comte de TRESSAN, qui s'était mis à la chansonner, Dieu sait ! Mon homme, sentant bien qu'il n'avait pas la conscience nette sur ce chapitre, s'esquivait *prestissimo*, lorsqu'il s'entendit appeler.

Un peu déconcerté, quoiqu'il ne fût pas sujet au cas, il s'approcha à petits pas. « Écoutez, écoutez, Monsieur de Tressan, » lui dit-on de l'air le plus riant. Il se rassure, croyant que ses couplets ont couru *incognito* dans le quartier de la maréchale. Le voilà devant elle, prenant une attitude dégagée. « Monsieur de Tressan, poursuivit-elle, vous avez dit de moi que j'étais galante, je vous le pardonne ; mais vous avez dit de ma sœur qu'elle était laide, elle ne vous le pardonnera jamais. »

Bonne maréchale !

Le célèbre POTIER, non pas l'aigle du barreau français, mais le phénix du théâtre des Variétés, venait d'ajouter à son immense réputation dans le rôle de Werther, où tout Paris courait le voir et s'en retournait ensorcelé. Le bruit de son nouveau succès donna bientôt à nos grandes dames la tentation de juger par elles-mêmes de ce qu'il valait. La procession des curieuses fut tellement considérable, qu'on devenait ridicule si l'on n'avait pas assisté à l'un des triomphes du *bouffe*.

Quoique Mme de VINTIMILLE goûtât peu l'espèce de talent de l'acteur phénoménal, elle se laissa entraîner avec la foule. La voilà donc qui loue une loge, où elle me donne une place, à moi indigne. Comme je ne veux pas faire du bégueulisme, quoique j'aie en horreur les parodies, les calembours et tout ce qui compose les chefs-d'œuvre du boulevard, j'accepte l'insigne faveur dont je me sentais assez peu flatté.

Nous arrivons. Mme la vicomtesse de FEZENSAC était des nôtres. La toile se lève, la pièce commence. Nous voyons paraître une *dondon* énorme, vêtue à la diable, chantant faux, caricature comme on n'en voit pas, et dont les airs, les attitudes, les grimaces déjouent tout à fait le sentiment. Je n'ai pas besoin de vous nommer ni de vous dépeindre son *objet*. Vous devinez POTIER, vous le devinez ; mais si vous ne l'avez pas vu là, vous ne pouvez vous faire une idée du personnage. Cette longue taille, cet air hébété, cette voix éteinte, ces yeux écarquillés, quelle description pourrait les peindre?

Or, Mme de Vintimille, arrivée pour rire et se moquer, était parfaitement en situation. Elle riait à gorge déployée de cette parodie de la fièvre du cœur. Tout à coup, arrive le moment où le sensible Werther, forcé de renoncer à la main de sa grosse Charlotte, prend le parti de la céder héroïquement à son rival, la jette avec douleur dans les bras de celui-ci, et d'une voix déchi-

rante, se met à dire à Talma : « Mon ami, rends-la heureuse. » Il n'y a pas moyen d'y tenir, et Mme de Vintimille n'y tint pas. Un gros soupir et deux grosses larmes attestent sa sensibilité. La voilà prise : la force de la situation agit sur sa bonne âme. Mais concevez, si vous le pouvez, le changement qui se produit en elle, lorsque Potier, après avoir dit avec l'accent le plus pathétique : Rends-la heureuse, ajoute de cette voix de ventriloque qui n'est qu'à lui : « Rends-la singulièrement heureuse. » Oh ! pour le coup, je n'ai rien vu de semblable à la colère de l'excellente vicomtesse, qui avait pris la chose au sérieux, et qui se trouvait mystifiée.

Jamais personne n'a regretté si amèrement des larmes versées de si bonne foi. Aussi a-t-elle juré sur place qu'elle ne remettrait plus le pied à ce spectacle, où l'on parodiait ainsi le plus sacré des sentiments.

Quelle vogue il a eue, ce Potier, dont toutes les bêtises devenaient proverbes ! On les citait, on en riait dans les salons les plus distingués. Je me souviens d'avoir entendu un jeune homme parfaitement élevé, appartenant à l'une de nos plus grandes familles, nous citer un couplet à calembours, qui faisait pâmer d'aise l'illustre auditoire, lorsqu'un vieux Mentor s'approche du nouveau Télémaque, et lui dit : « C'est fort bien chanté ; mais je suis sûr qu'à votre âge, votre grand-père répétait des vers d'*Athalie*. »

Voilà comme les mœurs changent et comme les siècles se perfectionnent. En suivant cette loi de progression, l'éducation sera curieuse en 2440...

Deux ans avant la révolution de Juillet, j'assistais sur le Pont-Royal à une scène dont le souvenir excite encore mon hilarité. La sainte fille de Louis XVI passait en calèche découverte, au milieu des bénédictions de ce même peuple qui allait bientôt l'envoyer mourir sur la terre d'exil.

Une jeune femme, assez élégamment vêtue, loin de prendre part aux témoignages de la vénération publique, se met à dire dédaigneusement : « Oh ! qu'elle est laide ! » Par malheur pour l'insolente créature, un Marseillais passait en ce moment près d'elle ; il se retourne, il s'arrête, et d'une voix de tonnerre, il lui crie : « Tron de Diou, Madame, elle est assez belle pour une princesse, car elle est vertueuse ; mais pour être une friponne comme vous, il faut être plus jolie. »

Je vous laisse à penser de quel côté furent les rieurs.

Sur ce même pont, deux ans après, à la même époque de juillet, je passais moi-même, fort affligé des nouveaux événements. Un des vainqueurs, à mine rébarbative, passait aussi, et je le vois s'approcher de moi avec une contenance des plus hostiles. Chacun, pour sa sûreté, portait alors des flots de ruban tricolore. Moi, je n'étais orné que de ma petite décoration de la Légion

d'honneur, qui ne pouvait me servir de défense, et mon interlocuteur sans-culotte me le fit bien voir. — « Halte-là ! me dit-il, citoyen, pourquoi n'as-tu pas sur ton habit le signe de la liberté? » Sans me déconcerter, je le regarde et je lui réponds en riant : « Citoyen, c'est pour prouver que je suis libre. » Sur cette réponse catégorique, il s'arrête, laisse tomber son bras déjà levé brutalement pour commencer les hostilités, et Jean s'en alla comme il était venu. Je puis assurer que jamais je n'ai vu de si près un coup de poing.

. . . .

Oui, certes, malheur est bon à quelque chose. En voulez-vous une nouvelle preuve? Je suis en mesure de vous la donner.

Il y a vingt ans à peu près, je fis une assez triste découverte : j'étais attaqué de la pierre. Les accidents que ce mal entraîne à sa suite se manifestaient avec une si effrayante rapidité que je me crus perdu. Selon mon usage, je pris mon parti. Mais ce fantôme de la mort, toujours présent à mes regards, ne laissait pas de m'importuner un peu ; et puis les douleurs croissantes ! et puis les insomnies multipliées ! Le bon RÉCAMIER (1), qui me donnait ses soins, ne parlait

(1) Nous pourrions consacrer toute une étude à RÉCAMIER, mais un volume entier (celui du Dr P. TRIAIRE) rend notre besogne superflue. Contentons-nous donc de consigner ces quelques traits sur le personnage, en dessinant une des plus originales figures de notre corps.

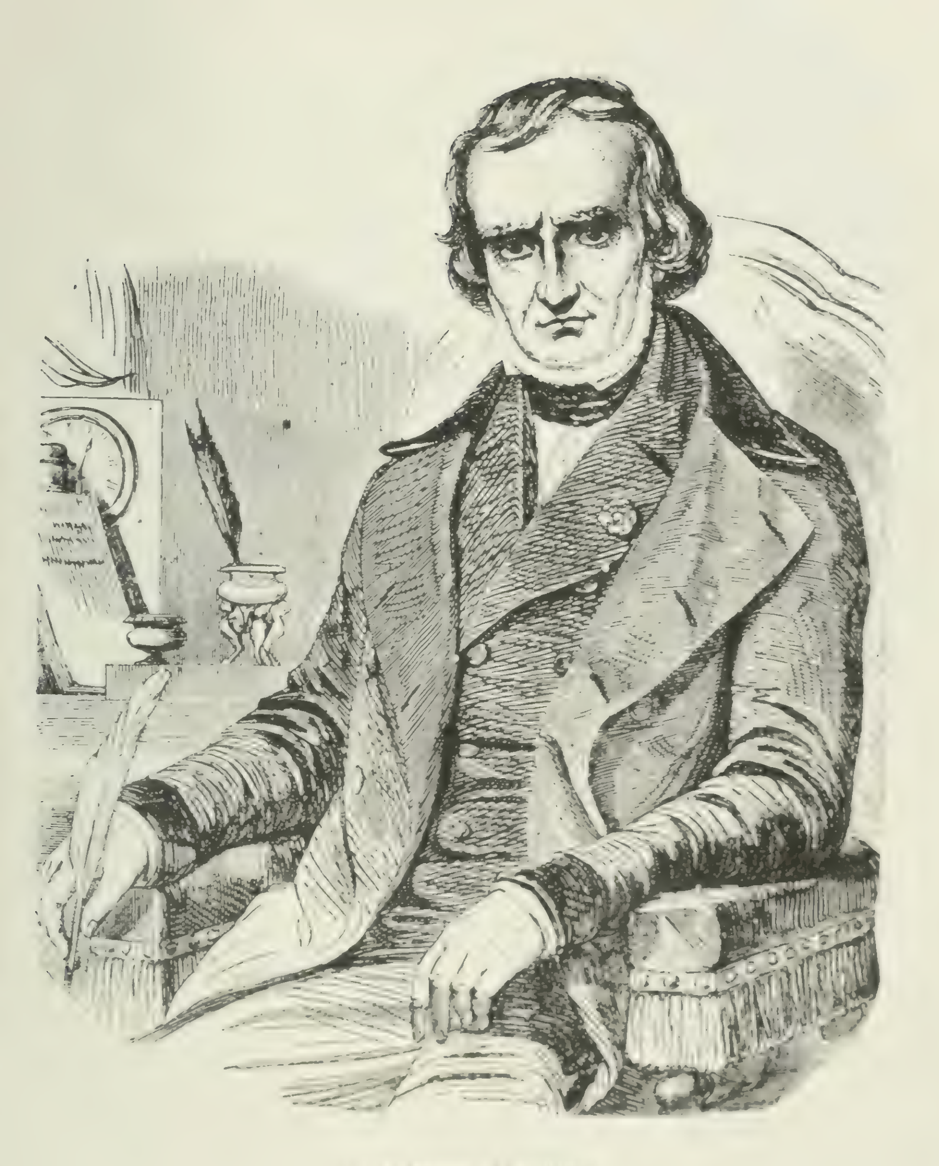
Le Docteur GOURAUD, dans son *Éloge de Récamier*, a raconté

que d'opération. Je n'aime pas les bistouris, je répugnais à y recourir. « Docteur, lui dis-je, avant de s'adresser à l'art, ne pourrait-on pas interroger la nature, qui a tant de ressources. ?» Il me répondit : « Essayez de l'eau de Vichy. » J'essayai, mais je ne réussis à rien. Au lieu d'attaquer vivement l'ennemi, le bon docteur me prescrivait les plus faibles moyens curatifs. Deux cuillerées à café de la boisson en question avec quelques gouttes de chicorée sauvage : voilà tout ce qu'il opposait à l'ennemi. J'en aurais pris pendant cent ans de suite sans parvenir à aucun résultat.

Par bonheur, je trouvai sur mon chemin le vieux comte de Cessac, l'ancien ministre de

le fait suivant : Récamier faisait une visite à une pauvre femme ; il avait escaladé les degrés de la mansarde, arrivait fatigué, haletant ; la pauvresse de s'excuser de sa misère et de la hauteur des étages : « C'est vrai, dit le bon docteur, c'est bien haut, je n'en puis plus. » Nouvelles excuses, nouvelle confusion : « Savez-vous, ajouta-t-il, que cela vaut bien dix francs ; je ne monte point ainsi pour moins. » Et il glissa dix francs dans la main de la pauvre vieille. Récamier était le médecin des cas désespérés. Il déployait une ingéniosité sans pareille pour disputer les agonisants à la mort qui les guettait. Un jour qu'il se trouvait en consultation avec plusieurs de ses confrères, et que tous, prétendant que le malade était agonisant et qu'il n'y avait plus rien à faire, demandaient à se retirer, Récamier les retint avec autorité : « Moi aussi, on m'attend ailleurs comme vous ; mais nous resterons ici deux heures, s'il le faut, jusqu'à ce que je vous aie démontré que la guérison est possible. J'ai condamné tant de gens qui courent les rues, et la nature a tant de ressources, que nous devons encore espérer. »

Longtemps avant sa mort, Récamier avait dit : « Je ne serai pas malade, je serai frappé. » Et il mourut effectivement d'une apoplexie pulmonaire, dont il aurait peut-être retardé le dénouement, s'il avait pu être son propre médecin.



LE DOCTEUR RÉCAMIER

l'administration de la guerre sous Napoléon. Me voyant pâle et défait arriver ou plutôt me traîner à l'Institut, où nous nous trouvions sans cesse, lui et moi, en qualité de confrères, il me demanda la cause de mon triste état. Sur ma déclaration, il me dit : « Peuh ! vous n'y entendez rien. J'ai passé par là, moi. Les médecins me traitaient aussi anodinement que le vôtre, quand un nouveau venu que j'appelai me dit : « Point de « demi-mesure ; prenez-moi de l'eau de Vichy « tant que vous en pourrez boire, en allant pro- « gressivement, et vous verrez. » Je me conformai à ces prescriptions ; je bus intrépidement jusqu'à douze verres par jour, et, Dieu merci, je me délivrai bientôt de ces cailloux abominables dont ma vessie était pavée. » Vous jugez si je remerciai mon obligeant confrère de son avis. Sur-le-champ, je me mis au régime indiqué.

Que Dieu récompense M. de Cessac ! il m'a sauvé doublement ; car, outre les pierres qu'il m'a fait rendre, il a raffermi en même temps ma constitution cruellement ébranlée. Tout mon être avait besoin de ce bain d'Eson. Dès lors, mille accidents qui m'inquiétaient disparurent. Je digérais horriblement mal, je ne sentis plus le travail pénible de mon estomac ; la peau de mes mains se durcissait, elle reprit sa mollesse et son élasticité. Des effusions sanguines m'affaiblissaient cruellement, je fus délivré de ce supplice. Bref, un travail de rénovation se fit dans ma

personne entière. Mon visage pâli et maigri retrouva ses couleurs et combla ses vides : si bien qu'en me voyant dans ma glace, j'hésitais à me reconnaître. Peu s'en fallut que je ne fusse tenté de me dire en riant : Quel est cet étranger? Enfin, mon nouveau régime me gratifia d'une seconde jeunesse. J'avais escamoté trente ans.

Vive l'eau de Vichy ! Je la recommanderai à tout le monde. Dernièrement encore, elle a fait chez moi des merveilles. Menacé d'un catarrhe à la vessie, autre supplice, j'ai recouru à ma boisson magique : en deux jours elle m'a délivré de mon affreux mal, dont j'allais mourir infailliblement. Eh bien, c'est pourtant au hasard que je dois de la connaître, de vivre, et de vivre sans souffrir. Que mon expérience vous serve, vous qui lirez ceci ; et puissè-je ainsi contribuer au salut de quelques-uns de mes semblables ! A ce prix, je me remercierai d'avoir souffert.

... « Fi ! ne parlez donc pas de moi, nous disait la princesse Kourakin : savez-vous que j'ai cent ans? — Oh ! bon, reprit son malicieux médecin il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit. » Elle le menaça d'un soufflet : le fripon avait visé trop juste.

J'ai connu une autre femme qui, dans sa première jeunesse, était convenue, au couvent, avec une de ses petites amies, de ne jamais dissimuler son âge. Le traité fut ponctuellement exécuté

par elle jusqu'à vingt-neuf ans ; mais, lorsqu'il lui fallut avouer la terrible trentaine, le cœur lui manqua, et elle s'arrangea tout doucement avec sa conscience pour dissimuler trois années. Son amie, témoin de sa lâcheté, lui cria en riant. « Ah ! poltronne ! vous avez peur ! vous reculez ! »

La belle Sidonie marcha plus intrépidement sur l'ennemi, c'est-à-dire devant son premier cheveu gris, qu'elle ne rougit pas d'étaler d'un air de triomphe, en disant : « Vous ne me reprocherez plus mon étourderie ; voici mon certificat de sagesse. »

Je n'oublierai jamais cette charmante Mme de Bonneuil (1), l'une des plus délicieuses créatures que j'aie vues. Elle arriva un matin dans une maison avec tout son équipage de chasse, qui mettait l'âge en fuite. « Vous voyez, nous dit-elle : voilà toutes mes dents bien comptées, voilà ma taille droite comme celle d'une novice, pas une ride sur mon visage. J'ai fait une bonne guerre au temps. Si je ne vous confiais que j'ai attrapé aujourd'hui la soixantaine, le croiriez-vous? »

La belle duchesse de Lavallière, non pas la bien-aimée de Louis XIV, mais sa nièce, qui ornait et charmait la cour de Louis XV, avait atteint son douzième lustre en se jouant de son baptistère. Sa ravissante figure faisait encore des

(1) Mère de Mme la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély. (B.)

conquêtes autant qu'elle voulait, et ce jeu l'amusait beaucoup. Un jour qu'elle était allée se promener au jardin des Tuileries, toute parée de ses charmes anté-diluviens, elle vit venir à elle un amateur dépaysé, lequel se mit à lui conter fleurette, en la suivant avec une obstination passionnée, dont elle riait de très bon cœur. Enfin elle arrive à la porte de sortie, où l'attendaient ses gens ; et quand l'amateur indiscret, qui l'avait prise pour une autre, voit avancer une magnifique voiture entourée de trois laquais dorés ; quand il entend prononcer avec respect le nom du glorieux objet de sa déclaration en plein vent, la peur le gagne, il se prosterne, il demande pardon de son défaut de convenance. « Mais, non, mais non, monsieur, reprend-elle en riant : vous ne me devez point d'excuses : c'est moi qui vous dois des remerciements. Vous m'avez fait entendre un langage auquel je n'étais plus accoutumée depuis vingt-cinq ans. »

On dit que le plus grand trompe-l'œil connu fut le visage de cette DIANE DE POITIERS qui, à soixante-cinq ans, était restée, selon BRANTOME, la plus belle femme de France.

NINON, devenue octogénaire, faisait encore, assure-t-on, des conquêtes, mais le cas me paraît douteux. A vérifier ! Jusqu'à plus ample informé, je dis : *Nego*.

Mme DAGUESSEAU avait une prétention qu'elle soutenait bien mal : celle d'être grande physio-

nomiste. « A la simple inspection des traits du visage, me disait-elle, je devine le caractère, les habitudes, les vertus, les vices des gens, et jamais je ne me trompe. — Pour moi, Madame, lui répondis-je, j'avoue que je n'y entends rien du tout. Je suis même en ce genre d'une ineptie extraordinaire. Par exemple, la première fois que j'ai eu l'honneur de vous faire ma cour, je me suis dit : voilà une personne dont le caractère doit être d'une douceur charmante... Vous voyez comme je m'y connais. — Taisez-vous, impertinent », reprit-elle en riant de toute sa force. Elle ne s'y entendait pas plus que moi, malgré ses vanteries, et je lui ai vu faire des bévues !... Tel homme lui paraissait aimable à la première visite, qu'elle trouvait insupportable à la seconde. Et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elle portait chaque fois un jugement erroné, tout en répétant : « Croyez-moi, j'ai un tact incomparable ; mon coup d'œil est d'une sûreté parfaite. »

Mon médecin Moreau avait les mêmes prétentions, mais il les justifiait mieux. Outre la science du physionomiste, il en possédait une autre : celle de deviner à l'inspection des écritures les habitudes, les dispositions, les mœurs, le génie des personnages.

Un soir, à la fin d'un dîner chez le marquis de Chateau-Giron, comme on parlait du don qui distinguait le docteur, nous voulûmes mettre à l'épreuve sa grande spécialité. Notre hôte gardait

29 Mars 1807.

Mon ami, Connaissant votre goût pour les ouvrages relatifs à la poétique des beaux arts, j'ai pensé que vous auriez quelque plaisir à lire les recherches d'Emeric David sur l'art statuaire et je vous les envoie. Voulant par seul le soir à [illegible] et me faisant accompagner par Dupuytren, afin de mieux disséquer l'abdomen j'accepte.

Moreau

AUTOGRAPHE DU DOCTEUR MOREAU

(Collection de l'auteur)

en portefeuille une quantité d'autographes, dont il apporta les plus curieux sur la table du salon. Le premier qu'il présente au docteur est une lettre d'une écriture fine, droite, élégante. — « Eh bien ! dit M. de Château-Giron en cachant la signature, de qui est cette épître? — D'un homme lettré, d'un homme de bonne compagnie, accoutumé à penser et à exprimer noblement sa pensée. » C'était M. de Fontanes.

A un autre. « Bon ! s'écrie Moreau : ces traits hardis, ces lignes inégales, ce je ne sais quoi d'irrégulier, mais de fier, décèlent un individu sans éducation première, mais parvenu dans les armes à une position élevée. »

C'était le maréchal Lefebvre.

A la troisième épreuve : « Ptt, dit le docteur ; ceci ne ressemble à rien. Voilà l'écriture d'une vieille coquette qui n'a plus d'amants. » Voulez-vous connaître cette vieille coquette? Le prince de T...

Cette science était commune au docteur avec beaucoup d'autres, spécialement avec le marquis, depuis duc de Montmorency-Laval, qui fit, à ce sujet, un incroyable tour de force, à Londres, dans le temps de l'émigration. Une famille distinguée, qu'il voyait assez souvent, voulant lui faire exercer son talent divinatoire, lui présente une lettre écrite par la fille de la maison. Il regarde, examine, examine encore, et se tait. On le presse de s'expliquer ; point de réponse. Nouvelles instances : il bat la campagne, se moque

de son art, assure que lui-même n'y croit pas, et que les sorciers sont passés de mode. Mais quand la société s'est dispersée et qu'il se trouve seul avec les grands-parents : « Écoutez, leur dit-il à voix basse, faites bien attention à votre fille ; elle a besoin d'être surveillée. » On hausse les épaules, on rit de l'exhortation. Une fille si bien élevée, si modeste, si pure !... Le lendemain, cette vestale courait les champs, partie avec un *ténor* italien...

Quand un ambassadeur a de l'esprit, il sait se tirer d'affaire, sans compromettre la grandeur de son souverain et sans donner de suites sérieuses à des circonstances qui n'en méritent pas. On peut, à ce propos, citer avec honneur, comme un modèle de convenance, la conduite de M. Amelot, notre ambassadeur à Venise sous le grand règne. Invité à un dîner diplomatique, il arrive à un moment où il n'était plus attendu. Les places prises, que faire? Il s'assied au bout de la table, en priant qu'on ne se dérange pas. On lui objecte qu'il n'est pas où il doit être. « Vous vous trompez, répond-il : la place de l'ambassadeur du roi de France n'est-elle pas toujours et partout la première? » Personne ne s'inscrivit en faux contre cette prétention, et voilà la préséance de notre couronne implicitement reconnue.

Louis XIV, qui savait à merveille ce qu'on devait à la maison de France, et qui le faisait savoir à qui l'oubliait, gronda fort sa mère pour

avoir *donné la main* à CHRISTINE DE SUÈDE dans le château de Fontainebleu, où la cour alla recevoir cette reine démissionnaire. En effet, d'après les coutumes établies, ANNE d'AUTRICHE était en droit de passer la première, même chez elle, puisqu'elle portait la couronne fermée. Ce superbe Louis XIV ne refusa aucune sorte d'égard à un roi malheureux. On sait sa conduite magnanime envers JACQUES II détrôné.

Cette grande catastrophe me rappelle un dialogue curieux entre notre baron d'HAUSSET, ministre de CHARLES X, et le duc de WELLINGTON, si connu et trop connu parmi nous.

C'était à une bien douloureuse époque, lorsque le dernier souverain de la maison de France, expulsé du trône par l'émeute, faisait demander un asile dans la Grande-Bretagne pour lui et toute sa famille. Le maréchal de Wellington, alors premier ministre, répondit sèchement : « Oui, nous le recevrons, mais comme particulier, rien de plus. — C'est tout ce que mon roi désire, répondit le judicieux envoyé. Ce prince sait, ajouta-t-il, qu'à une certaine époque, un monarque du nom de Louis XIV offrit une magnifique hospitalité à un autre souverain nommé Jacques II ; mais il sait, de même, que les temps sont changés, et les hommes aussi. » Belle et peu profitable leçon, dont le seul effet fut d'imprimer la rougeur sur un front anglais !...

. . . .

L'aimable et spirituel ANDRIEUX (1), que nous avons tous connu et regretté, me contait que, dans une ville de France où il s'était arrêté pour passer la nuit, il vit à la porte de son hôtel la grande affiche d'un petit spectacle. Curieux, il s'approche et lit :

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DES *DEUX FORÇATS*,

OU

DU DANGER D'ALLER EN GALÈRE
ET D'Y FAIRE DE MAUVAISES CONNAISSANCES.

En allant siéger sur les bancs du jury, on s'expose aussi au désagrément de rencontrer plusieurs de ces messieurs dont je parle, et au malheur de leur appliquer la récompense de leurs faits et gestes.

Un autre inconvénient du rôle de juré, c'est de passer quinze jours à n'entendre d'autres récits que ceux des prouesses de ces héros de grands chemins ou de leurs consorts. Dans la salle des conférences comme sur le siège de la justice, même sujet d'entretien : c'est-à-dire qu'on sort de

(1) ANDRIEUX était un des plus passionnés, des plus intransigeants parmi les classiques : il ne pouvait souffrir, entre autres, LAMARTINE. M. PATIN, le membre et secrétaire perpétuel de l'Académie française, aimait à raconter qu'il l'avait trouvé, certain jour, se promenant comme un furieux dans son cabinet, un volume des *Méditations* à la main. Il interpellait Lamartine, il lui lançait imprécation sur imprécation : « Pleurard !... Tu te lamentes !... Tu es poitrinaire !... Qu'est ce que cela me fait? *Le poète mourant! le poète mourant!* Eh bien, crève donc alors, animal ! Tu ne seras pas le premier !... »

là, non pas pestiféré, mais asphyxié par l'odeur du crime.

A l'une de ces tristes sessions j'étais de corvée. J'arrive dans l'enceinte réservée à MM. les jurés. On me salue, je salue : on cause, je cause. Et de qui? De cette maudite race de Caïn qui persécute les enfants d'Abel. « Quand pourra-t-on la convertir? disait un de mes collègues. — Jamais, répondit un autre. — Et pourquoi non? », repris-je, moi optimiste-né. Mes voisins hochaient la tête. « Hommes de peu de foi, leur dis-je, écoutez et croyez. Connaissez-vous le docteur PARISET (1)? — Oui, oui. — Vous savez qu'il est

(1) Le Dr PARISET, bien oublié de notre génération, mérite mieux que ce dédain. Fils d'un pauvre cloutier d'une petite localité du département des Vosges, située près de Neufchâteau, il fut envoyé, aux frais de la ville, à l'École de Santé de Paris ; faute de ressources, il donna des leçons pour vivre et ne fut reçu docteur qu'à l'âge de trente-cinq ans. En 1819, il alla étudier la fièvre jaune à son foyer même, à Cadix ; plus tard à Barcelone, où il faillit être une des victimes du fléau. On sera peut-être curieux de savoir comment s'était révélée sa vocation médicale : « Dans un voyage qu'il fit sur une voiture de roulier, il tomba pendant son sommeil et fut assez grièvement blessé : ce furent les moyens qu'on employa pour le guérir qui firent pousser en lui le vif penchant qu'il manifesta depuis, pour connaître l'homme par la médecine ; la médecine et la philosophie, par l'étude du corps humain. » Dans le tome I de ses *Souvenirs*, restés inédits, et qui nous furent jadis communiqués par leur détenteur, notre sympathique confrère, le Dr ANGELLE FOUCHER, le beau-père de V. HUGO, dépeint ainsi Pariset : « Pariset avait l'esprit vif et mobile, peu soucieux de son extérieur, qui était parfois un peu hétéroclite ; il avait toujours le nez dans quelque livre de poésie, il était fort gai, cherchait à plaire et réussissait : c'est lui qui nous fit connaître les poésies légères de VOLTAIRE : on peut dire qu'il imitait ce modèle à s'y mé-

véridique. — Sans doute. — Vous ne récuserez donc pas son témoignage, c'est lui qui va parler.

« Je venais, nous contait-il, d'être nommé médecin de Bicêtre. Ma première visite dans cette maison mal famée m'inspira peu le désir de rétablir sa réputation. La vue de ces prisonniers au teint hâve et plombé, à la mine farouche et hardie ; la saleté de leurs vêtements, le cynisme de leur langage ; je ne sais quoi de satanique dans leur regard et d'effrayant dans leur attitude, me faisaient presque regretter l'acceptation d'une place qui allait me mettre en rapport perpétuel avec ces monstres. En sortant de cette cour où je les avais passés en revue, où j'avais entendu quelques-unes de leurs révoltantes paroles, je retournai chez moi le cœur oppressé, la tête baissée, comme si j'avais craint de les retrouver devant mes yeux pleins de larmes ; car je pleurais sur leur déchéance, en me rappelant qu'ils étaient nés du père commun. L'idée d'envoyer ma démission traversa mon esprit.

« Tout à coup, un éclair d'humanité me frappe

prendre, dans des petites compositions qu'il nous lisait entre les classes. M. Pariset est, sans doute, un bon médecin, mais la littérature est principalement son lot. Il ne s'est occupé de médecine qu'à l'âge de quarante ans, et il fallait toute la facilité d'esprit dont il est pourvu pour arriver au rang qu'il tient parmi les disciples d'Esculape. » Disons, en terminant, que c'est précisément en raison de ses connaissances littéraires, qu'il fut choisi, par ses collègues de l'Académie de médecine, comme secrétaire perpétuel, et qu'à ce titre, il a composé des *Éloges* qui se lisent encore avec le plus vif plaisir, et sont toujours appréciés à leur valeur par les amoureux de belles-lettres.

les yeux et me fait tressaillir. Je crois entendre une voix qui me dit : « Que vas-tu faire? Déserter ton poste, jeter tes armes, t'enfuir... t'enfuir devant l'ennemi ! N'es-tu pas envoyé pour le combattre et pour le vaincre, non moins que pour le traiter et le guérir? Ne sais-tu pas qu'autant tu pourras faire de prisonniers et les amener dans le camp de la vertu, autant la société te rendra d'actions de grâces? L'héroïsme a toutes sortes de champs de bataille. Il est beau de s'y tenir et d'y chercher des triomphes. Reste, reste au poste qui t'est marqué, fais-y ton devoir et sers ton pays. »

« Sur cette exhortation, venue, je crois, d'en-haut, je retourne à la geôle : je visite quelques-uns de ces hommes rongés d'ulcères, j'indique à d'autres le moyen d'améliorer leur situation physique, je témoigne à tous de l'intérêt. D'abord, rien ne me réussit ; leur ton me le prouve. Loin de me décourager, je reviens à la charge. Ma bonté les étonne, ma douceur les déconcerte. Ils ne sont pas accoutumés à un pareil traitement. Bientôt la barrière de défiance et d'inimitié tombe devant ma persévérante bienveillance. Peu à peu je les vois se rapprocher volontairement de moi, me saluer avec un respectueux sourire, me mettre dans la confidence de quelques-unes de leurs peines. J'écoute, je conseille, je promets, je rassure ; je deviens le porteur de leurs demandes ; j'obtiens pour eux tout ce que la rigueur des

règlements permet d'accorder. Au bout de quelque temps, ils me traitent non pas d'ami, ils sentent l'inconvenance du mot, mais de défenseur. Ils se disent entre eux que je plaide bien leur cause ; ils se placent sous mon bouclier qui les protège.

« Alors, convaincu de mon influence, je saisis les occasions de glisser dans leur oreille quelques mots d'une morale non sévère, mais portant à la réflexion : « Voyez, leur dis-je, où vous en êtes, pauvres brebis égarées. Si vous eussiez consulté votre véritable intérêt, au lieu de vous tromper de carrière, vous seriez entrés dès le premier pas dans la route du bien, où vous auraient accompagnés les encouragements, l'appui, les services des honnêtes gens ; vous auriez ennobli votre vie en gagnant avec honneur le pain du jour. Maintenant, au sein d'un bon ménage, entre une femme raisonnable et des enfants bien élevés, vous vous réjouiriez de l'estime publique et de la vôtre. Ah ! si vous saviez combien il est doux de pouvoir regarder dans son passé sans rougir, dans son présent sans craindre, et dans son avenir sans désespérer ! Qu'avez-vous gagné à suivre les traces du mauvais génie qui vous a égarés? Revenez, revenez sur vos pas, il en est encore temps ; changez de carrière, et, en voyant votre vie nouvelle réparer les erreurs de votre existence passée, la société vous rendra, au milieu de mille bénédictions, votre place perdue et votre bien-être détruit. »

« C'est ainsi, ajouta le docteur, que je suis venu à bout de reconquérir un certain nombre de ces malheureux, si horriblement pervertis. J'en compte à présent quinze au moins, et je me flatte de n'en pas rester là. »

Mon récit avait fait une impression assez vive sur mon auditoire, et je m'en apercevais avec satisfaction, lorsqu'un léger sourire, saisi sur les lèvres d'un de mes auditeurs, m'apprit que la conviction n'était pas entrée dans tous les esprits. « Vous doutez de la vérité de mes paroles, dis-je à l'incrédule debout devant moi. — Point, Monsieur, me répondit-il ; mais pardonnez-moi de vous détromper sur la conversion de ces citoyens de Bicêtre. Pas un n'est revenu au bien. Savez-vous pourquoi ils mettaient sur leur visage un masque de repentir? C'est que le bon docteur ne manquait pas de couronner chacun de ses sermons par une distribution de pièces de vingt sous, qu'ils allaient dépenser à la buvette en se moquant de lui avec une abominable hilarité. Hélas ! il a perdu son éloquence et de plus son argent. Bicêtre est resté, Bicêtre restera un séjour de damnés. — Êtes-vous bien sûr des faits que vous avancez? — Très-sûr, monsieur. — Mais qui vous a donc instruit de la sorte? — Mes yeux. — Qu'êtes-vous donc, monsieur, je vous prie? — L'infirmier de l'établissement... »

Un de nos plus joyeux chansonniers, Désau-

GIERS, de bachique mémoire (1), a dit, je ne sais plus quand, mais je sais bien où :

Lorsque le champagne
Fait, en s'échappant,
Pan ! pan !
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Ma profession de foi n'est pas tout à fait si épicurienne, et cela pour plusieurs raisons ; la voici :

De messieurs les gourmands je fais un très grand cas :
Ils peuvent digérer, ils ont des estomacs.
Mais parmi les festins si le mien périclite,
Il est d'autres plaisirs où la table m'invite :
Plaisirs que je préfère aux mets les plus exquis.
Donnez-moi quatre plats dans un banquet d'amis,
Des flacons d'un vin vieux où la gaieté pétille ;
Point le rire éclatant des fêtes de famille,
Mais d'un cercle choisi le paisible enjouement ;
Des bons mots sans effort le cliquetis charmant ;
Entretiens variés dont le tour plaît et frappe,
Qu'à mi-voix, et le coude appuyé sur la nappe,
Une heure après dessert on aime à prolonger :

(1) DÉSAUGIERS fut un des premiers membres du Caveau, avec LAUJON, BRAZIER, CADET-GASSICOURT, GRIMOD DE LA REYNIÈRE. C'est Désaugiers qui introduisit au Caveau le jeune BÉRANGER, qui depuis... Le Caveau tenait ses agapes au *Rocher de Cancale*, que Désaugiers n'a pas manqué de chanter. Le patron du *Rocher de Cancale* s'appelait — coïncidence amusante ! — Baleine ! Désaugiers mourut le 9 août 1827. Conservant, jusqu'au dernier moment, son inaltérable gaîté, il succomba à la suite de l'opération de la taille, qu'il avait dû subir par suite d'intolérables souffrances.

Douce orgie où le cœur semble se soulager,
Qui fait couler la vie et la rend plus facile.
Je vous quitte à la fois de vos dîners en ville,
Des tributs succulents de la terre et des eaux,
Étalés avec faste autour de vos plateaux;
Des cent vins tour à tour versés sans intervalle
Dans ces minces cristaux de figure inégale,
Appelant la tristesse et non la volupté.
Le plaisir disparaît où se perd la santé.

C'est ainsi qu'en l'an de grâce 1824, j'exprimais en de mauvais vers de fort bons sentiments, comme on voit. Depuis cette époque, j'ai changé d'estomac, mais non d'avis...

La spirituelle comtesse du Cayla (1) vient de mourir, laissant des regrets à tous ceux qui aiment les caractères enjoués, les conversations piquantes, et le talent, si rare aujourd'hui, de tenir maison : aussi, que de gens désappointés ! Mais qui l'est le plus ? C'est la foule des curieux, qui s'attendaient à des merveilles après sa mort, et voici pourquoi.

Sans cesse elle répétait que, dépositaire de trois cents lettres de Louis XVIII, elle avait

(1) Dans son ouvrage sur « Les Favorites de Louis XVIII », M. Joseph Turquan a joliment silhouetté Zoé Talon, comtesse du Cayla, dont nous possédons toute une correspondance inédite, adressée à Brifaut. On ne saurait dénombrer les amants de Mme du Cayla : ils sont trop ! Citons, avec la certitude d'en oublier, Savary, duc de Rovigo, Mathieu de Montmorency, le comte Hector Lucchesi-Palli, que Mme du Cayla réussit à faire adopter comme mari de complaisance, pour la duchesse de Berry, qui cherchait un père pour son enfant (Cf. *Légendes et Curiosités de l'Histoire*, 2e série, et les *Mémoires de Mme de Boigne*, t. IV).

pris les meilleures mesures pour en empêcher la soustraction et en gratifier la France, qui apprendrait par là le secret de la comédie d'alors.

En effet, cette royale paperasse, renfermée dans un coffre précieux, avait été confiée à des mains sûres, pour paraître après la mort de l'ancienne protégée du prince ; mais quand on a ouvert la caisse, dépositaire des confidences de l'auguste auteur de la Charte, qu'a-t-on trouvé? Des lambeaux de papier, presque illisibles, à moitié dévorés par le temps, qui ne respecte pas plus les écritures des souverains que les nôtres. Triste nouvelle pour les curieux, qui s'attendaient à une foule d'anecdotes piquantes, de particularités inconnues et peut-être quelque peu scandaleuses ; enfin, à des révélations de tout genre sur les hommes que nous avons connus et sur les choses que nous ignorons ou que nous savons mal.

On se disait : Bon ! nous allons voir Louis XVIII en déshabillé ; nous allons découvrir tous les dessous de cartes de la politique du temps : la porte du cabinet nous est ouverte. Que de personnages vont poser devant nous ! Venez, M. Decazes ; paraissez, M. de Richelieu ; à votre tour, MM. de Villèle, Corbière, Lainé, Talleyrand, Montmorency, Chateaubriand ! Révélez-nous, vous, votre savoir-faire ; vous, votre savoir-dire. Vous tenez vos rôles à la main, et nous assistons à la répétition de la pièce. Faites-nous connaître

l'intérieur des coulisses, et que nous voyions bien tous les ressorts de l'intrigue ou des intrigues que vous avez mises en jeu avant d'appeler le public à la représentation. Montrez-nous les intrigants, les fourbes, les niais, les pères nobles, les valets. Voici le royal souffleur qui vous a soufflé vos répliques à tous, et qui vient soutenir votre mémoire troublée.

Heureux passe-temps pour nous autres du parterre ! Quelle satisfaction de retrouver sous leur rouge officiel, sous leur costume de rigueur, ces acteurs de haute volée ! Mais non, c'en est fait. Relâche au théâtre. Nous n'aurons pas la *Divine Comédie*. A peine nous reste-t-il, pour nos menus plaisirs, quelques fragments des œuvres du Ménandre couronné. *Tempus, edax rerum*, a rongé sa gloire. Dieu seul est grand, mes frères !

Les traits de caractère m'amusent toujours et me font souvent réfléchir. On y prend la nature sur le fait et l'homme en déshabillé. Personne, comme on sait, ne fut plus jaloux de sa prérogative royale que LOUIS XVIII. Il en donnait de fréquentes preuves. Dans son fauteuil ou sur l'oreiller de son lit, à sa table comme dans son conseil, dans son *service* ou en présence de tous les grands de sa cour, il trônait sans cesse et avec une majesté imperturbable. Aussi appréciait-il infiniment sa qualité chez autrui. Il en donna

même une singulière preuve après avoir entendu TALMA dans *Athalie*.

Quelqu'un des courtisans vantait devant le vieux roi ce grand et sublime acteur, notamment dans la scène où Joad presse entre ses bras l'enfant couronné, en lui adressant les plus hautes leçons. « Ah ! Sire, ajoutait notre enthousiaste, en ce moment suprême, comme il était beau, ce Talma ! — Trop familier », répondit le petit-fils de LOUIS XIV, qui prenait le grand-prêtre des Juifs pour l'archevêque de Paris. Il se trompait : c'était le pape ; on pouvait aller de pair.

BONAPARTE, de son côté, montrait la mâle vigueur de son caractère dans la préférence qu'il accordait à CORNEILLE sur RACINE. En citant le premier, il disait : « Celui-là m'attaque la fibre, il ne me l'amollit pas. » Cependant il aurait pu rendre justice à l'auteur de *Britannicus*, de *Bajazet* et d'*Athalie*, qui, dans les rôles d'Agrippine, d'Acomat et surtout de Joad, a poussé si loin les hautes et énergiques qualités que demandait Napoléon.

Rien, chez les anciens ni chez les modernes, qu'on puisse opposer à ce caractère sublime de Joad, à cette étonnante création, la plus hardie de celles que le génie ait pu inventer...

On prétend que le fameux BEAUMARCHAIS, parvenu à plus de soixante ans, après avoir passé par les verges d'une révolution qui l'avait suffi-

samment instruit, s'est tiré, je ne sais quand, un coup de pistolet (1) en disant : « Je ne suis plus curieux. » Fait très apocryphe, selon moi. J'ai trouvé sur mon chemin un amateur de suicide, qui me soutenait le conte en question comme une vérité évangélique. Je lui répondis par le mot de TALLEYRAND à un certain personnage lui annonçant que M. de SÉMONVILLE avait la fièvre : *Quel avantage a-t-il à cela*? Malgré les mauvais bruits, je gagerais que Beaumarchais est mort de sa belle mort, s'il y a une belle mort.

Comment s'imaginer qu'il ait été assez las de la vie pour la terminer si bêtement, lui qui mettait de l'esprit partout? Pour peu qu'il eût la fantaisie d'en finir, l'époque de la Terreur ne lui avait-elle pas offert la meilleure occasion? C'était alors que la vie inspirait autant de dégoût que d'horreur. Et encore, voyons le nombre de ceux qui ont éludé l'échafaud par un coup de pistolet, comptons-les. Quand la fantaisie de s'expédier prenait à quelqu'un d'entre eux, savez-vous ce qui arrivait? Je vais vous le dire.

A cette époque de terrible mémoire, le bon M. SAGE, le chimiste, était enfermé dans les prisons républicaines avec M. TRACY, l'idéologue, et deux autres coupables de la même force. Le temps était de plus en plus à l'orage. Les exécutions succédaient aux exécutions. En causant

(1) V. *Indiscrétions de l'Histoire*, t. IV (Beaumarchais s'est-il suicidé?)

philosophiquement sur le sort qui les attendait, ils finirent par trouver que se laisser couper le cou de la main d'un misérable aux gages d'autres misérables, était la fin la plus ridicule d'une vie d'honneur ; puis, s'échauffant sous le harnais, ils en vinrent à décider qu'il fallait échapper à une si honteuse nécessité en disposant d'eux-mêmes.

Mais quel genre de mort choisiraient-ils? Après avoir balancé quelque temps sur le meilleur parti à prendre, ils préférèrent le poison, à la persuasion de M. Sage, qui leur en promit un si doux, si actif, si bien apprêté, qu'ils n'auraient pa le temps de se dire adieu. La chose convenue, notre manipulateur se met à l'œuvre : il apporte à l'heure du dîner son produit chimique. Chacun prend sa pilule, qu'il cache dans son sein comme un trésor. Ensuite on se fortifie éloquemment dans la résolution de mourir à la manière des grands hommes de l'antiquité. On cite DÉMOSTHÈNES, PHILOPŒMEN et autres martyrs, dont le sublime trépas a illustré la mémoire encore plus que leur sublime vie ; puis les embrassements, les adieux ; puis on se retire en disant : A demain, chez Pluton !

Or, ce lendemain est arrivé : l'heure du déjeuner sonne. On attend les quatre prisonniers au réfectoire commun, mais on ne les y attend pas longtemps. Le geôlier les retrouve assis à leur place ordinaire, autour de la table commune, mangeant leur côtelette et buvant à leurs quatre santés. Qu'en pense-t-on?

Ces messieurs avaient réfléchi. Rien ne pressait; leur tour n'était pas venu; on ne leur avait pas signifié l'arrêt fatal. Quel besoin d'en finir? Il serait toujours temps d'avaler la pilule. Sur ces réflexions, chacun d'eux avait prononcé le mot : Ajournement : chacun d'eux avait sagement fait. Quelques jours après il existait encore des bourreaux, mais pour leurs tyrans et non plus pour eux. Ils ont continué de vivre au milieu d'une bonne famille, en rapport avec de nombreux amis, et fort satisfaits d'avoir éloigné de leurs lèvres le calice intempestif...

. . . .

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS